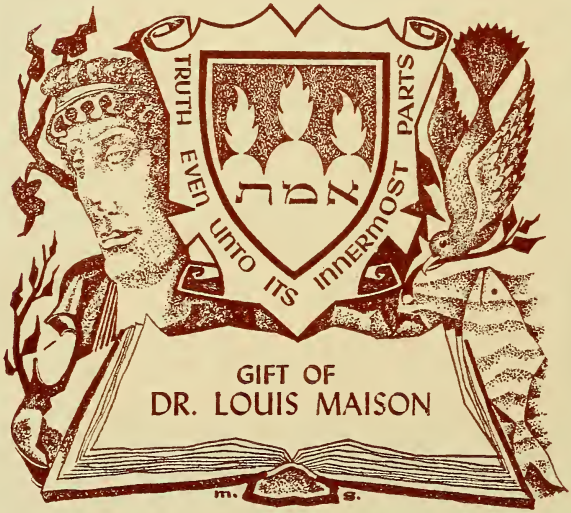
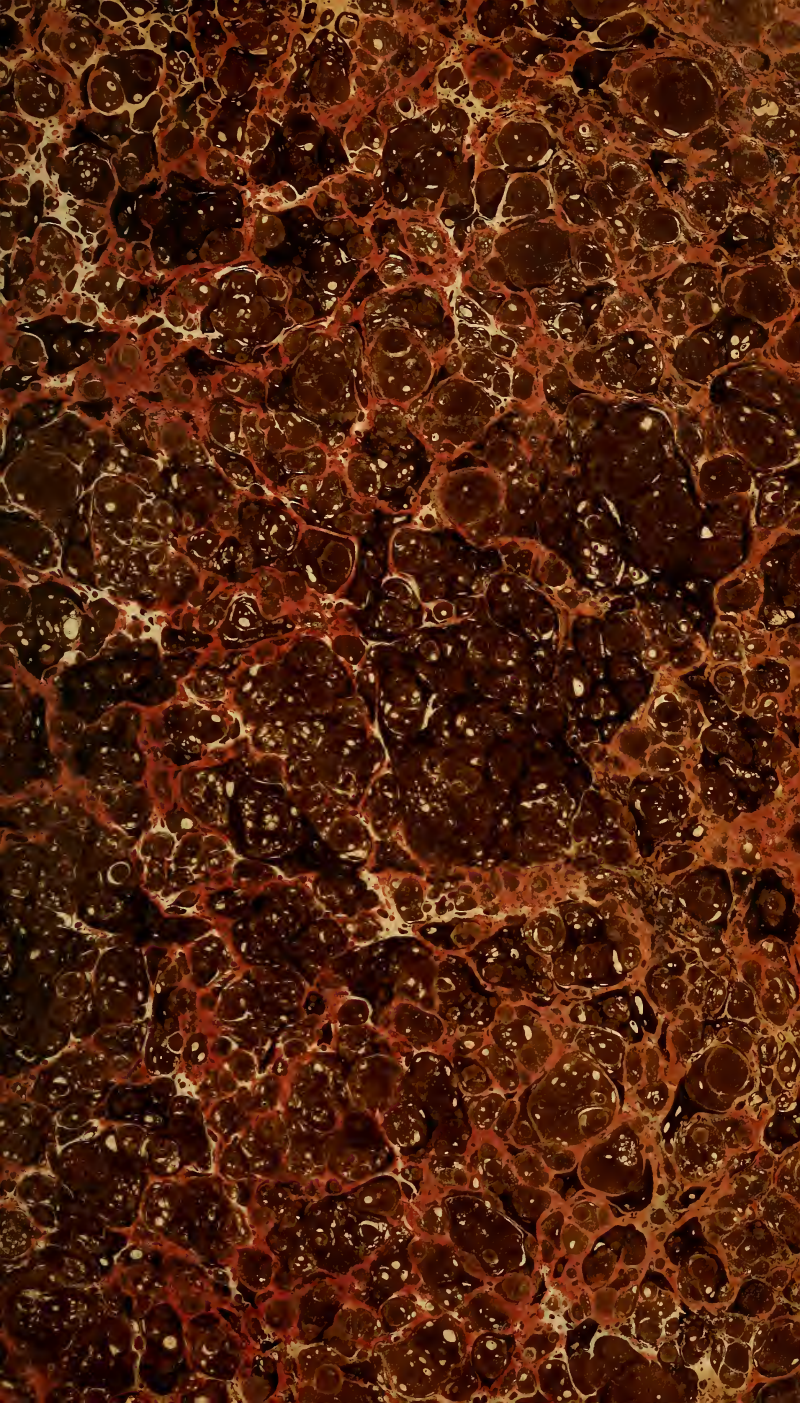
BRANDEIS UNIVERSITY
LIBRARY
Rare Book Collection





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/uvrescomplettesd02helv

ŒUVRES

COMPLETTES

D'HELVETIUS.

TOME SECOND.

ŒUVRES
COMPLETTES
D'HELVETIUS.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée sur les Manuscrits de l'Auteur, avec sa Vie & son Portrait.

DE L'ESPRIT.

.... Unde animi constet natura videndum,
Quâ fiant ratione, & quâ vi quaque gerantur
In terris.

LUCRET. de rerum naturâ. *Lib. I.*

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez SERVIERE, LIBRAIRE.

1795.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS III.

SI L'ESPRIT DOIT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME UN DON DE LA NATURE, OU COMME UN EFFET DE L'ÉDUCATION.

CHAPITRE PREMIER.

Je vais examiner, dans ce Discours, ce que peuvent sur l'esprit la nature & l'éducation : pour cet effet, je dois d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *Nature*.

Ce mot peut exciter en nous l'idée confuse d'un être ou d'une force qui nous a doués de tous nos sens : or, les sens sont les sources de toutes nos idées; privés d'un sens, nous sommes privés de toutes les idées qui y sont relatives ; un aveugle-né n'a, par cette raison, aucune idée des couleurs : il est donc évident que, dans cette signification, l'esprit doit être, en entier, considéré comme un don de la nature.

Mais si l'on prend ce mot dans une acception différente ; & si l'on suppose qu'entre les hommes bien conformés, doués de tous leurs sens, & dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, la nature cependant ait mis de si grandes différences, & des dispositions si inégales à l'esprit, que les uns soient

organisés pour être stupides, & les autres pour être spirituels, la question devient plus délicate.

J'avoue qu'on ne peut d'abord considérer la grande inégalité d'esprit des hommes, sans admettre entre les esprits la même différence qu'entre les corps, dont les uns sont foibles & délicats, lorsque les autres sont forts & robustes. Qui pourroit, dira-t-on, à cet égard, occasionner des différences dans la manière uniforme dont la nature opère ?

Ce raisonnement, il est vrai, n'est fondé que sur une analogie. Il est assez semblable à celui des astronomes, qui concluroient que le globe de la lune est habité, parce qu'il est composé d'une matière à-peu-près pareille au globe de la terre.

Quelque foible que ce raisonnement soit en lui-même, il doit cependant paroître démonstratif; car enfin, dira-t-on, à quelle cause attribuer la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre des hommes qui semblent avoir eu la même éducation ?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord examiner si plusieurs hommes peuvent, à la rigueur, avoir eu la même éducation; &, pour cet effet, fixer l'idée qu'on attache au mot *éducation*.

Si, par *éducation*, on entend simplement celle qu'on reçoit dans les mêmes lieux & par les mêmes maîtres; en ce sens, l'éducation est la même pour une infinité d'hommes.

Mais si l'on donne à ce mot une signification plus vraie & plus étendue, & qu'on y comprenne généralement tout ce qui sert à notre instruction, alors je

dis que perſonne ne reçoit la même éducation ; parce que chacun a, ſi je l'oſe dire, pour précepteur, & la forme du gouvernement ſous lequel il vit, & ſes amis, & ſes maîtreſſes, & les gens dont il eſt entouré, & ſes lectures, & enfin le haſard ; c'eſt-à-dire, une infinité d'évènemens, dont notre ignorance ne nous permet pas d'appercevoir l'enchaînement & les cauſes. Or, ce haſard a plus de part qu'on ne penſe à notre éducation. C'eſt lui qui met certains objets ſous nos yeux, nous occaſionne, en conſéquence, les idées les plus heureuſes, & nous conduit quelquefois aux plus grandes découvertes. Ce fut le haſard, pour en donner quelques exemples, qui guida Galilée dans les jardins de Florence, lorſque les jardiniers en faiſoient jouer les pompes : ce fut lui qui inſpira ces jardiniers, lorſque, ne pouvant élever les eaux au-deſſus de la hauteur de trente-deux pieds, ils en demandèrent la cauſe à Galilée, & piquèrent, par cette queſtion, l'eſprit & la vanité de ce philoſophe : ce fut enſuite ſa vanité, miſe en action par ce coup du haſard, qui l'obligea à faire de cet effet naturel l'objet de ſes méditations, juſqu'à ce qu'enfin il eût, par la découverte du principe de la peſanteur de l'air, trouvé la ſolution de ce problême.

Dans un moment où l'ame paiſible de Newton n'étoit occupée d'aucune affaire, agitée d'aucune paſſion, c'eſt pareillement le haſard qui, l'attirant ſous une allée de pommiers, détacha quelques fruits de leurs branches, & donna à ce philoſophe la première idée de ſon ſyſtême : c'eſt réellement de ce fait dont

il partit, pour examiner si la lune ne gravitoit pas vers la terre avec la même force que les corps tombent sur sa surface. C'est donc au hasard que les grands génies ont dû souvent les idées les plus heureuses. Combien de gens d'esprit restent confondus dans la foule des hommes médiocres, faute, ou d'une certaine tranquillité d'ame, ou de la rencontre d'un jardinier, ou de la chûte d'une pomme !

Je sens qu'on ne peut d'abord, sans quelque peine, attribuer de si grands effets à des causes si éloignées, & si petites en apparence (1). Cependant l'expérience nous apprend que, dans le physique, comme dans le moral, les plus grands évènemens sont souvent l'effet des causes presque imperceptibles. Qui doute qu'Alexandre

(1) On lit, dans l'Année littéraire, que Boileau, encore enfant, jouant dans une cour, tomba. Dans sa chûte, sa jaquette se retrousse ; un dindon lui donne plusieurs coups de bec sur une partie très-délicate. Boileau en fut toute sa vie incommodé : & de-là, peut-être, cette sévérité de mœurs, cette disette de sentiment qu'on remarque dans tous ses ouvrages; de-là, sa satyre contre les femmes, contre Lulli, Quinault, & contre toutes les poésies galantes.

Peut-être son antipathie contre les dindons, occasionna-t-elle l'aversion secrète qu'il eut toujours pour les jésuites, qui les ont apportés en France. C'est à l'accident qui lui étoit arrivé, qu'on doit peut-être sa satyre sur l'équivoque, son admiration pour M. Arnaud, & son épître sur l'amour de Dieu ; tant il est vrai que ce sont souvent des causes imperceptibles qui déterminent toute la conduite de la vie & toute la suite de nos idées.

n'ait dû, en partie, la conquête de la Perſe à l'inſtituteur de la phalange Macédonienne? que le chantre d'Achille animant ce prince de la fureur de la gloire, n'ait eu part à la deſtruction de l'empire de Darius, comme Quinte-Curce aux victoires de Charles XII? que les pleurs de Véturie n'aient déſarmé Coriolan, n'aient affermi la puiſſance de Rome prête à ſuccomber ſous les efforts des Volſques, n'aient occaſionné ce long enchaînement de victoires, qui changèrent la face du monde; & que ce ne ſoit, par conſéquent, aux larmes de cette Véturie que l'Europe doit ſa ſituation préſente? Que de faits pareils (1) ne pourroit-on pas citer? Guſtave, dit M. l'abbé de Vertot, parcouroit vainement les provinces de la Suède; il erroit depuis plus d'un an dans les montagnes de la Dalécarlie. Les montagnards, quoique prévenus par ſa bonne mine, par la grandeur de ſa taille & la force apparente de ſon corps, ne ſe fuſſent cependant pas déterminés à le ſuivre, ſi, le jour même où ce prince harangua les Dalécarliens, les anciens de la contrée n'euſſent remarqué que le vent du nord avoit toujours ſoufflé. Ce coup de vent leur parut un ſigne certain de la pro-

(1) Dans la minorité de Louis XIV, lorſque ce prince étoit prêt de ſe rerirer en Bourgogne, ce fut, dit Saint-Evremont, le conſeil de M. de Turenne qui le retint à Paris, & qui ſauva la France. Cependant un conſeil ſi important, ajoute cet illuſtre auteur, fit moins d'honneur à ce général, que la défaite de cinq cents cavaliers. Tant il eſt vrai qu'on attribue difficilement de grands effets à des cauſes qui paroiſſent éloignées & petites.

tection du ciel, & l'ordre d'armer en faveur du héros. C'eſt donc le vent du nord qui mit la couronne de Suede ſur la tête de Guſtave.

La plupart des évènemens ont des cauſes auſſi petites: nous les ignorons, parce que la plupart des hiſtoriens les ont ignorés eux-mêmes, ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux pour les appercevoir. Il eſt vrai qu'à cet égard l'eſprit peut réparer leurs omiſſions, la connoiſſance de certains principes ſupplée facilement à la connoiſſance de certains faits. Ainſi, ſans m'arrêter davantage à prouver que le haſard joue dans ce monde un plus grand rôle qu'on ne penſe, je conclurai de ce que je viens de dire, que, ſi l'on comprend ſous le mot d'éducation généralement tout ce qui ſert à notre inſtruction, ce même haſard doit néceſſairement y avoir la plus grande part; & que perſonne n'étant exactement placé dans le même concours de circonſtances, perſonne ne reçoit préciſément la même éducation.

Ce fait poſé, qui peut aſſurer que la différence de l'éducation ne produiſe la différence qu'on remarque entre les eſprits? que les hommes ne ſoient ſemblables à ces arbres de la même eſpèce, dont le germe, indeſtructible & abſolument le même, n'étant jamais ſemé exactement dans la même terre, ni préciſément expoſé aux mêmes vents, au même ſoleil, aux mêmes pluies, doit, en ſe développant, prendre néceſſairement une infinité de formes différentes? Je pourrois donc conclure que l'inégalité d'eſprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de la nature ou de l'éducation. Mais, quelque vraie que fût

cette conclusion, comme elle n'auroit rien que de vague, & qu'elle se réduiroit, pour ainsi dire, à un *peut-être*, je crois devoir considérer cette question sous un point de vue nouveau, la ramener à des principes plus certains & plus précis. Pour cet effet, il faut réduire la question à des points simples, remonter jusqu'à l'origine de nos idées, au développement de l'esprit; & se rappeler que l'homme ne fait que sentir, se ressouvenir, & observer les ressemblances & les différences, c'est-à-dire, les rapports qu'ont entr'eux les objets divers qui s'offrent à lui, ou que sa mémoire lui présente; qu'ainsi la nature ne pourroit donner aux hommes plus ou moins de disposition à l'esprit, qu'en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse, de sens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention.

CHAPITRE II.

De la fineſſe des Sens.

La plus ou moins grande perfection des organes des ſens, dans laquelle ſe trouve néceſſairement compriſe celle de l'organiſation intérieure, puiſque je ne juge ici de la fineſſe des ſens que par leurs effets, ſeroit-elle la cauſe de l'inégalité d'eſprit des hommes ?

Pour raiſonner avec quelque juſteſſe ſur ce ſujet, il faut examiner ſi le plus ou le moins de fineſſe des ſens donne à l'eſprit ou plus d'étendue, ou plus de cette juſteſſe, qui, priſe dans ſa vraie ſignification, renferme toutes les qualités de l'eſprit.

La perfection plus ou moins grande des organes des ſens n'influe en rien ſur la juſteſſe de l'eſprit, ſi les hommes, quelque impreſſion qu'ils reçoivent des mêmes objets, doivent cependant toujours appercevoir les mêmes rapports entre ces objets. Or, pour prouver qu'ils les apperçoivent, je choiſis les ſens de la vue pour exemple, comme celui auquel nous devons le plus grand nombre de nos idées : & je dis qu'à des yeux différens, ſi les mêmes objets paroiſſent plus ou moins grands ou petits, brillans ou obſcurs ; ſi la toiſe, par exemple, eſt aux yeux de tel homme plus petite, la neige moins blanche, & l'ébène moins

noire qu'aux yeux de tel autre ; ces deux hommes appercevront néanmoins toujours les mêmes rapports entre tous les objets : la toise, en conséquence paroîtra toujours à leurs yeux plus grande que le pied, la neige le plus blanc de tous les corps, & l'ébène le plus noir de tous les bois.

Or, comme la justesse d'esprit consiste dans la vue nette des véritables rapports que les objets ont entre eux ; & qu'en répétant sur les autres sens ce que j'ai dit sur celui de la vue, on arrivera toujours au même résultat ; j'en conclus que la plus ou moins grande perfection de l'organisation, tant extérieure qu'intérieure, ne peut en rien influer sur la justesse de nos jugemens.

Je dirai, de plus, que, si l'on distingue l'étendue de la justesse de l'esprit, le plus ou le moins de finesse des sens n'ajoutera rien à cette étendue. En effet, en prenant toujours le sens de la vue pour exemple, n'est-il pas évident que la plus ou moins grande étendue d'esprit dépendroit du nombre plus ou moins grand d'objets qu'à l'exclusion des autres, un homme doué d'une vue très-fine, pourroit placer dans sa mémoire. Or, il est très-peu de ces objets imperceptibles par leur petitesse, qui, considérés précisément avec la même attention, par des yeux aussi jeunes & aussi exercés, soient apperçus des uns, & échappent aux autres ; mais la différence que la nature met, à cet égard, entre les hommes que j'appelle bien organisés, c'est-à-dire, dans l'organisation desquels on n'apperçoit

aucun défaut (1), fût-elle infiniment plus considérable qu'elle ne l'eſt, je puis montrer que cette différence n'en produiroit aucune ſur l'étendue de l'eſprit.

Suppoſons des hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire également étendue ; enfin deux hommes égaux en tout, excepté en fineſſe de ſens : dans cette hypothèſe, celui qui ſera doué de la vue la plus fine, pourra, ſans contredit, placer dans ſa mémoire & comparer entre eux pluſieurs de ces objets, que leur petiteſſe cache à celui dont l'organiſation eſt, à cet égard, moins parfaite : mais ces deux hommes ayant, par ma ſuppoſition, une mémoire également étendue, & capable, ſi l'on veut, de contenir deux mille objets, il eſt encore certain que le ſecond pourra remplacer, par des faits hiſtoriques, les objets qu'un moindre degré de fineſſe dans la vue ne lui aura pas permis d'appercevoir, & qu'il pourra compléter, ſi l'on veut, le nombre de deux mille objets que contient la mémoire du premier. Or de ces deux hommes, ſi celui dont le ſens de la vue eſt le moins fin, peut cependant dépoſer dans le magaſin de ſa mémoire un auſſi grand nombre d'objets que l'autre ;

(1) Je ne prétends parler, dans ce chapitre, que des hommes communément bien organiſés, qui ne ſont privés d'aucun ſens, & qui d'ailleurs ne ſont attaqués ni de la maladie de la folie, ni de celle de la ſtupidité, ordinairement produites, l'une, par le découſu de la mémoire, & l'autre, par le défaut total de cette faculté.

& ſi, d'ailleurs, ces deux hommes ſont égaux en tout, ils doivent, par conſéquent, faire autant de combinaiſons, &, par ma ſuppoſition, avoir autant d'eſprit, puiſque l'étendue de l'eſprit ſe meſure par le nombre des idées & des combinaiſons. Le plus ou le moins de perfection dans l'organe de la vue, ne peut, en conſéquence, qu'influer ſur le genre de leur eſprit, faire de l'un un peintre, un botaniſte, & de l'autre un hiſtorien, ou un politique; mais elle ne peut en rien influer ſur l'étendue de leur eſprit. Auſſi ne remarque-t-on pas une conſtante ſupériorité d'eſprit, & dans ceux qui ont le plus de fineſſe dans le ſens de la vue & de l'ouie, & dans ceux qui, par l'uſage habituel des lunettes & des cornets, mettroient, par ce moyen, entre eux & les autres hommes plus de différence que n'en met à cet égard la nature. D'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle bien organiſés, ce n'eſt point à la plus ou moins grande perfection des organes, tant extérieurs qu'intérieurs, des ſens, qu'eſt attachée la ſupériorité de lumière, & que c'eſt néceſſairement d'une autre cauſe que dépend la grande inegalité des eſprits.

CHAPITRE III.

De l'étendue de la Mémoire.

La conclusion du chapitre précédent fera, sans doute, chercher dans l'inégale étendue de la mémoire des hommes, la cause de l'inégalité de leur esprit. La mémoire est le magasin où se déposent les sensations, les faits & les idées, dont les diverses combinaisons forment ce qu'on appelle *Esprit*.

Les sensations, les faits & les idées doivent donc être regardés comme la matière première de l'esprit. Or, plus le magasin de la mémoire est spacieux, plus il contient de cette matière première, & plus, dira-t-on, l'on a d'aptitude à l'esprit.

Quelque fondé que paroisse ce raisonnement, peut-être, en l'approfondissant, ne le trouvera-t-on que spécieux. Pour y répondre pleinement, il faut, premièrement examiner si la différence d'étendue, dans la mémoire des hommes bien organisés, est aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence : &, supposant cette différence effective, il faut secondement savoir si l'on doit la considérer comme la cause de l'inégalité des esprits.

Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention seule peut graver dans la mémoire les objets qui, vus sans attention, ne feroient sur nous que des impressions

impressions insensibles, & pareilles, à peu près, à celles qu'un lecteur reçoit successivement de chacune des lettres qui composent la feuille d'un ouvrage. Il est donc certain que, pour juger si le défaut de mémoire est dans les hommes l'effet de leur inattention, ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit, il faut avoir recours à l'expérience. Elle nous apprend que parmi les hommes, il en est beaucoup, comme saint Augustin & Montaigne le disent d'eux-mêmes, qui ne paroissant doués que d'une mémoire très-foible, sont, par le desir de savoir, parvenus cependant à mettre un assez grand nombre de faits & d'idées dans leur souvenir, pour être placés au rang des mémoires extraordinaires. Or, si le desir de s'instruire suffit du moins pour savoir beaucoup, j'en conclus que la mémoire est presque entièrement factice : aussi l'étendue de la mémoire dépend, 1°. de l'usage journalier qu'on en fait; 2°. de l'attention avec laquelle on considère les objets que l'on y veut imprimer, & qui, vus sans attention, comme je viens de le dire, n'y laisseroient qu'une trace légère & prompte à s'effacer; &, 3°. de l'ordre dans lequel on range ses idées. C'est à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire; & cet ordre consiste à lier ensemble toutes ses idées, à ne charger, par conséquent, sa mémoire que d'objets qui, par leur nature ou la manière dont on les considère, conservent entre eux assez de rapport pour se rappeler l'un l'autre.

Les fréquentes représentations des mêmes objets à la mémoire sont, pour ainsi dire, autant de coups de

burin qui les y gravent d'autant plus profondément, qu'ils s'y repréſentent plus ſouvent (1). D'ailleurs, cet ordre ſi propre à rappeler les mêmes objets à notre ſouvenir, nous donne l'explication de tous les phénomènes de la mémoire; nous apprend que la ſagacité d'eſprit de l'un, c'eſt-à-dire, la promptitude avec laquelle un homme eſt frappé d'une vérité, dépend ſouvent de l'analogie de cette vérité avec les objets qu'il a habituellement préſens à la mémoire; que la lenteur d'eſprit d'un autre à cet égard, eſt, au contraire, l'effet du peu d'analogie de cette même vérité avec les objets dont il s'occupe. Il ne pourroit la ſaiſir, en appercevoir tous les rapports, ſans rejeter toutes les premières idées qui ſe préſentent à ſon ſouvenir, ſans bouleverſer tout le magaſin de ſa mémoire, pour y chercher les idées qui ſe lient à cette vérité. Voilà pourquoi tant de gens ſont inſenſibles à l'expoſition de certains faits, ou de certaines vérités, qui n'en affectent vivement d'autres, que parce que ces faits ou ces vérités ébranlent toute la chaîne de leurs penſées, en réveillent un grand nombre dans leur eſprit: c'eſt un éclair qui jette un jour rapide ſur tout l'horizon de leurs idées. C'eſt donc à l'ordre qu'on doit ſouvent la ſagacité de ſon eſprit, & toujours l'étendue de ſa mémoire: c'eſt auſſi le défaut d'ordre, effet de l'indifférence qu'on a pour certains genres d'étude, qui, à

(1) La mémoire, dit M. Locke, eſt une table d'airain remplie de caractères que le temps efface inſenſiblement, ſi l'on n'y repaſſe quelquefois le burin.

certains égards, prive absolument de mémoire ceux qui, à d'autres égards, paroissent être doués de la mémoire la plus étendue. Voilà pourquoi le savant dans les langues & l'histoire, qui, par le secours de l'ordre chronologique, imprime & conserve facilement dans sa mémoire des mots, des dates & des faits historiques, ne peut souvent y retenir la preuve d'une vérité morale, la démonstration d'une vérité géométrique, ou le tableau d'un paysage qu'il aura long-temps considéré : en effet, ces sortes d'objets n'ayant aucune analogie avec le reste des faits ou des idées dont il a rempli sa mémoire, ils ne peuvent s'y représenter fréquemment, s'y imprimer profondément, ni, par conséquent, s'y conserver long-temps.

Telle est la cause productrice de toutes les différentes espèces de mémoire, & la raison pour laquelle ceux qui savent le moins dans un genre, sont ceux qui, dans ce même genre, communément oublient le plus.

Il paroît donc que la grande mémoire est, pour ainsi dire, un phénomène de l'ordre : qu'elle est presque entièrement factice ; & qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés, cette grande inégalité de mémoire est moins l'effet d'une inégale perfection dans l'organe qui la produit, que d'une inégale attention à la cultiver.

Mais, en supposant même que l'inégale étendue de mémoire qu'on remarque dans les hommes, fût entièrement l'ouvrage de la nature, & fût aussi considérable en effet, qu'elle l'est en apparence ; je dis qu'elle ne

pourroit influer en rien sur l'étendue de leur esprit; 1°. parce que le grand esprit, comme je vais le démontrer, ne suppose pas la très-grande mémoire; &, 2°. parce que tout homme est doué d'une mémoire suffisante pour s'élever au plus haut degré d'esprit.

Avant de prouver la première de ces propositions, il faut observer que, si la parfaite ignorance fait la parfaite imbécillité, l'homme d'esprit ne paroit quelquefois manquer de mémoire, que parce qu'on donne trop peu d'étendue à ce mot de *mémoire*, qu'on en restreint la signification au seul souvenir des noms, des dates, des lieux & des personnes pour lesquelles les gens d'esprit sont sans curiosité, & se trouvent souvent sans mémoire. Mais, en comprenant dans la signification de ce mot le souvenir ou des idées, ou des images, ou des raisonnemens, aucun d'eux n'en est privé: d'où il résulte qu'il n'est point d'esprit sans mémoire.

Cette observation faite, il faut savoir quelle étendue de mémoire suppose le grand esprit. Choisissons pour exemple deux hommes illustres dans des genres différens, tels que Locke & Milton; examinons si la grandeur de leur esprit doit être regardée comme l'effet de l'extrême étendue de leur mémoire.

Si l'on jette d'abord les yeux sur Locke, & si l'on suppose qu'éclairé par une idée heureuse, ou par la lecture d'Aristote, de Gassendi, ou de Montaigne, ce philosophe ait apperçu dans les sens l'origine commune de toutes nos idées; on sentira que, pour déduire tout son système de cette première idée, il lui

falloit moins d'étendue dans la mémoire, que d'opiniâtreté dans la méditation; que la mémoire la moins étendue suffisoit pour contenir tous les objets, de la comparaison desquels devoit résulter la certitude de ses principes, pour lui en développer l'enchaînement, & lui faire, par conséquent, mériter & obtenir le titre de grand esprit.

A l'égard de Milton, si je le regarde sous le point de vue où, de l'aveu général, il est infiniment supérieur aux autres poètes, si je considère uniquement la force, la grandeur, la vérité, & enfin la nouveauté de ses images poétiques, je suis obligé d'avouer que la supériorité de son esprit en ce genre ne suppose point non plus une grande étendue de mémoire. Quelque grandes, en effet, que soient les compositions de ses tableaux (telle est celle où, réunissant l'éclat du feu à la solidité de la matière terrestre, il peint le terrein de l'enfer brûlant d'un feu solide, comme le lac brûloit d'un feu liquide); quelque grandes, dis-je, que soient ses compositions, il est évident que le nombre des images hardies, propres à former de pareils tableaux, doit être extrêmement borné; que, par conséquent, la grandeur de l'imagination de ce poète est moins l'effet d'une grande étendue de mémoire, que d'une meditation profonde sur son art. C'est cette méditation qui, lui faisant chercher la source des plaisirs de l'imagination, la lui fait appercevoir, & dans l'assemblage nouveau des images propres à former des tableaux grands, vrais, & bien proportionnés, & dans le choix constant de ces expressions fortes, qui sont, pour ainsi dire, les cou-

leurs de la poésie, & par lesquelles il a rendu ses descriptions visibles aux yeux de l'imagination.

Pour dernier exemple du peu d'étendue de mémoire qu'exige la belle imagination, je donne, en note, la traduction d'un morceau de poésie angloise (1). Cette traduction & les exemples précédens

(1) C'est une jeune fille que l'amour éveille & conduit, avant l'aurore, dans un vallon : elle y attend son amant, chargé, au lever du soleil, d'offrir un sacrifice aux dieux. Son ame, dans la situation douce où la met l'espoir d'un bonheur prochain, se prête, en l'attendant, au plaisir de contempler les beautés de la nature, & du lever de l'astre qui doit ramener près d'elle l'objet de sa tendresse. Elle s'exprime ainsi :

« Déjà le soleil dore la cime de ces chênes antiques, & » les flots de ces torrens précipités, qui mugissent entre » les rochers, sont brillantés par sa lumière. J'apperçois » déjà le sommet de ces montagnes *velues*, d'où s'élancent » ces voûtes qui, à demi-jetées dans les airs, offrent un » abri formidable au solitaire qui s'y retire. Nuit, achève » de replier tes voiles. Feux folets qui égarez le voyageur » incertain, retirez-vous dans les fondrières & les fanges » marécageuses : & toi, soleil, dieu des cieux, qui rem- » plis l'air d'une chaleur vivifiante, qui sèmes les perles » de la rosée sur les fleurs de ces prairies, & qui rends la » couleur aux beautés variées de la nature, reçois mon » premier hommage ; hâte ta course : ton retour m'an- » nonce celui de mon amant. Libre de soins pieux qui le » retiennent encore aux pieds des autels, l'amour va » bientôt le ramener aux miens. Que tout se ressente de » ma joie ! que tout béniſſe le lever de l'astre qui nous » éclaire ! Fleurs, qui renfermez dans votre sein les odeurs » que la froide nuit y condense, ouvrez vos calices ; ex-

prouveront, je crois, à ceux qui décompoſeront les ouvrages des hommes illuſtres, que le grand eſprit ne

» halez dans les airs vos vapeurs embaumées. Je ne ſais ſi » la voluptueuſe ivreſſe, qui remplit mon ame, embellit » tout ce que mes yeux apperçoivent; mais le ruiſſeau qui » ſerpente dans les contours de ces vallées, m'enchante » par ſon murmure. Le zéphyr me careſſe de ſon ſouffle. » Les plantes *ambrées*, preſſées ſous mes pas, portent à » mon odorat des bouffées de parfums. Ah! ſi le bonheur » daigne quelquefois viſiter le ſéjour des mortels, c'eſt, » ſans doute, en ces lieux qu'il ſe retire.... Mais quel » trouble ſecret m'agite? Déjà l'impatience mêle ſon » poiſon aux douceurs de mon attente; déjà ce vallon a » perdu de ſes beautés. Là, la joie eſt-elle donc ſi paſſa- » gère? nous eſt-elle auſſi facilement enlevée que le duvet » léger de ces plantes l'eſt par le ſouffle du zéphyr? C'eſt » en vain que j'ai recours à l'eſpérance flatteuſe: chaque » inſtant accroît mon trouble..... Il ne vient point!.... » Qui le retient loin de moi? Quel devoir plus ſacré que » celui de calmer les inquiétudes d'une amante?... Mais » que dis-je? Fuyez, ſoupçons jaloux, injurieux à ſa fidé- » lité, & faits pour éteindre ſa tendreſſe. Si la jalouſie » croît près de l'amour, elle l'étouffe, ſi on ne l'en dé- » tache: c'eſt le lierre qui, d'une chaîne verte, em- » braſſe, mais deſsèche le tronc qui lui ſert d'appui. Je » connois trop mon amant pour douter de ſa tendreſſe. Il » a, comme moi, loin de la pompe des cours, cherché » l'aſyle tranquille des campagnes: la ſimplicité de mon » cœur & de ma beauté l'ont touché; mes voluptueuſes » rivales le rappeleroient vainement dans leurs bras. Se- » roit-il ſéduit par les avances d'une coquetterie qui ter- » nit, ſur les joues d'une jeune fille, la neige de l'inno- » cence & l'incarnat de la pudeur, & qui les peint du » blanc de l'art & du fard de l'effronterie? Que ſais-je?

ſuppoſe point la grande mémoire. J'ajouterai même que l'extrême étendue de l'un eſt abſolument excluſive de l'extrême étendue de l'autre. Si l'ignorance fait languir l'eſprit, faute de nourriture, la vaſte érudition, par une ſurabondance d'aliment, l'a ſouvent étouffé. Il ſuffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'uſage différent que doivent faire de leur temps deux

---

» Son mépris pour elles n'eſt peut-être qu'un piége pour » moi. Puis-je ignorer les préjugés des hommes, & l'art » qu'ils emploient pour nous ſeduire ? Nourris dans le » mépris de notre ſexe, ce n'eſt point nous, c'eſt leurs » plaiſirs qu'ils aiment. Les cruels qu'ils ſont ! ils ont mis » au rang des vertus & les fureurs barbares de la ven- » geance, & l'amour forcené de la patrie, & jamais, » parmi les vertus, ils n'ont compté la fidélité ! C'eſt ſans » remords qu'ils abuſent l'innocence. Souvent leur vanité » contemple, avec délices, le ſpectacle de nos douleurs. » Mais non; éloignez-vous de moi, odieuſes penſées; » mon amant va ſe rendre en ces lieux. Je l'ai mille fois » éprouvé : dès que je l'apperçois, mon ame agitée ſe » calme; j'oublie ſouvent de trop juſtes ſujets de plainte; » près de lui, je ne ſais qu'être heureuſe.... Cependant, » s'il me trahiſſoit; ſi, dans le moment que mon amour » l'excuſe, il conſommoit, entre les bras d'une autre, le » crime de l'infidélité : que toute la nature s'arme pour » ma vengeance ! qu'il périſſe !... Que dis-je ? Elémens, » ſoyez ſourds à mes cris; terre, n'ouvre point tes gouf- » fres profonds; laiſſe ce monſtre marcher le temps preſ- » crit ſur ta brillante ſurface. Qu'il commette encore de » nouveaux crimes; qu'il faſſe couler encore les larmes » des amantes trop crédules : &, ſi le ciel les venge & » le punit, que ce ſoit du moins à la prière d'une autre » infortunée, &c.

hommes qui veulent ſe rendre ſupérieurs aux autres, l'un en eſprit, & l'autre en mémoire.

Si l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage d'idées neuves; & ſi toute idée neuve n'eſt qu'un rapport nouvellement apperçu entre certains objets; celui qui veut ſe diſtinguer par ſon eſprit, doit néceſſairement employer la plus grande partie de ſon temps à l'obſervation des rapports divers que les objets ont entre eux, & n'en conſommer que la moindre partie à placer des faits ou des idées dans ſa mémoire. Au contraire, celui qui veut ſurpaſſer les autres en étendue de mémoire, doit, ſans perdre ſon temps à méditer & à comparer les objets entre eux, employer les journées entières à emmagaſiner ſans ceſſe de nouveaux objets dans ſa mémoire. Or, par un uſage ſi différent de leur temps, il eſt évident que le premier de ces deux hommes doit être auſſi inférieur en mémoire au ſecond, qu'il lui ſera ſupérieur en eſprit; vérité qu'avoit vraiſemblablement apperçue Deſcartes, lorſqu'il dit que pour perfectionner ſon eſprit, il falloit moins apprendre que méditer. D'où je conclus que non-ſeulement le très-grand eſprit ne ſuppoſe pas la très-grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un eſt toujours excluſive de l'extrême étendue de l'autre.

Pour terminer ce chapitre, & prouver que ce n'eſt point à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des eſprits, il ne me reſte plus qu'à montrer que les hommes, communément bien organiſés, ſont tous doués d'une étendue de mémoire ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées.

Tout homme, en effet, eſt, à cet égard, aſſez favoriſé de la nature, ſi le magaſin de ſa mémoire eſt capable de contenir un nombre d'idées ou de faits, tel qu'en les comparant ſans ceſſe entre eux, il puiſſe toujours y appercevoir quelque rapport nouveau, toujours accroître le nombre de ſes idées, & par conſéquent donner toujours plus d'étendue à ſon eſprit. Or, ſi trente ou quarante objets, comme le démontre la géométrie, peuvent ſe comparer entre eux de tant de manières, que, dans le cours d'une longue vie, perſonne ne puiſſe en obſerver tous les rapports, ni en déduire toutes les idées poſſibles; & ſi, parmi les hommes que j'appelle bien organiſés, il n'en eſt aucun dont la mémoire ne puiſſe contenir non-ſeulement tous les mots d'une langue, mais encore une infinité de dates, de faits, de noms, de lieux & de perſonnes, & enfin un nombre d'objets beaucoup plus conſidérable que celui de ſix ou ſept mille; j'en conclurai hardiment que tout homme bien organiſé eſt doué d'une capacité de mémoire bien ſupérieure à celle dont il peut faire uſage pour l'accroiſſement de ſes idees; que plus d'étendue de mémoire ne donneroit pas plus d'étendue à ſon eſprit; & qu'ainſi, loin de regarder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cauſe de l'inégalité de leur eſprit, cette dernière inégalité eſt uniquement l'effet, ou de l'attention plus ou moins grande avec laquelle ils obſervent les rapports des objets entre eux, ou du mauvais choix des objets dont ils chargent leur ſouvenir. Il eſt, en effet, des objets ſtériles, & qui, tels que les dates, les noms des lieux, des per-

ſonnes, ou autres pareils, tiennent une grande place dans la mémoire, ſans pouvoir produire ni idée neuve, ni idée intéreſſante pour le public. L'inégalité des eſprits dépend donc en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire. Si les jeunes gens dont les ſuccès ont été les plus brillans dans les colléges, n'en ont pas toujours de pareils dans un âge plus avancé, c'eſt que la comparaiſon & l'application heureuſe des règles du Deſpautère, qui font les bons écoliers, ne prouvent nullement que, dans la ſuite, ces mêmes jeunes gens portent leur vue ſur des objets de la comparaiſon deſquels réſultent des idées intéreſſantes pour le public : & c'eſt pourquoi l'on eſt rarement grand-homme, ſi l'on n'a le courage d'ignorer une infinité de choſes inutiles.

CHAPITRE IV.

De l'inégale capacité d'attention.

J'AI fait voir que ce n'eſt point de la perfection plus ou moins grande, & des organes des ſens, & de l'organe de la mémoire, que dépend la grande inégalité des eſprits. On n'en peut donc chercher la cauſe que dans l'inégale capacité d'attention des hommes.

Comme c'eſt l'attention, plus ou moins grande, qui grave plus ou moins profondément les objets dans la mémoire, qui en fait appercevoir mieux ou moins bien les rapports, qui forme la plupart de nos jugemens vrais ou faux; & que c'eſt enfin à cette attention que nous devons preſque toutes nos idées; il eſt, dira-t-on, évident que c'eſt de l'inégale capacité d'attention des hommes que dépend la force inégale de leur eſprit.

En effet, ſi le plus foible degré de maladie, auquel on ne donneroit que le nom d'indiſpoſition, ſuffit pour rendre la plupart des hommes incapables d'une attention ſuivie, c'eſt, ſans doute, ajoutera-t-on, à des maladies, pour ainſi dire, inſenſibles, & par conſéquent à l'inégalité de force que la nature donne aux divers hommes, qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plupart d'entre eux, & leur inégale diſpoſition à

l'esprit : d'où l'on conclura que l'esprit est purement un don de la nature.

Quelque vraisemblable que soit ce raisonnement, il n'est cependant point confirmé par l'expérience.

Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles, & qui contraints par la douleur, de fixer toute leur attention sur leur état, ne peuvent la porter sur des objets propres à perfectionner leur esprit, ni, par conséquent, être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organisés ; on verra que tous les autres hommes, même ceux qui, foibles & délicats, devroient, conséquemment au raisonnement précédent, avoir moins d'esprit que les gens bien constitués, paroissent souvent, à cet égard, les plus favorisés de la nature.

Dans les gens sains & robustes qui s'appliquent aux arts & aux sciences, il semble que la force du tempérament, en leur donnant un besoin pressant du plaisir, les détourne plus souvent de l'étude & de la méditation, que la foiblesse du tempérament, par de légères & fréquentes indispositions, ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'entre les hommes, à peu près animés d'un égal amour pour l'étude, le succès sur lequel on mesure la force de l'esprit, paroît entièrement dépendre, & des distractions plus ou moins grandes occasionnées par la différence des goûts, des fortunes, des états, & du choix plus ou moins heureux des sujets qu'on traite, de la méthode plus ou moins parfaite dont on se sert pour composer, de l'habitude plus ou moins grande qu'on

a de méditer, des livres qu'on lit, des gens de goût qu'on voit, & enfin, des objets que le hasard présente journellement sous nos yeux. Il semble que, dans le concours des accidens nécessaires pour former un homme d'esprit, la différente capacité d'attention que pourroit produire la force plus ou moins grande du tempérament, ne soit d'aucune considération. Aussi l'inégalité d'esprit occasionnée par la différente constitution des hommes, est-elle insensible. Aussi n'a-t-on, par aucune observation exacte, pu, jusqu'à présent, déterminer l'espèce de tempérament le plus propre à former des gens de génie; & ne peut-on encore savoir lesquels des hommes, grands ou petits, gras ou maigres, bilieux ou sanguins, ont le plus d'aptitude à l'esprit.

Au reste, quoique cette réponse sommaire pût suffire pour réfuter un raisonnement qui n'est fondé que sur des vraisemblances; cependant, comme cette question est fort importante, il faut, pour la résoudre avec précision, examiner si le défaut d'attention est dans les hommes, ou l'effet d'une impuissance physique de s'appliquer, ou d'un desir trop foible de s'instruire.

Tous les hommes que j'appelle bien organisés, sont capables d'attention, puisque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, & peuvent concevoir les premières propositions d'Euclide. Or, tout homme, capable de concevoir ces propositions, a la puissance physique de les entendre toutes : en effet, en géométrie comme en toutes les autres sciences, la facilité plus ou moins grande avec laquelle on saisit une vé-

rité, dépend du nombre plus ou moins grand de propositions antécédentes que, pour la concevoir, il faut avoir présentes à la mémoire. Or, si tout homme bien organisé, comme je l'ai prouvé dans le chapitre précédent, peut placer dans sa mémoire un nombre d'idées fort supérieur à celui qu'exige la démonstration de quelque proposition de géométrie que ce soit; & si, par le secours de l'ordre & par la représentation fréquente des mêmes idées, on peut, comme l'expérience le prouve, se les rendre assez familières & assez habituellement présentes pour se les rappeler sans peine; il s'ensuit que chacun a la puissance physique de suivre la démonstration de toute vérité géométrique; & qu'après s'être élevé, de propositions en propositions, & d'idées analogues en idées analogues, jusqu'à la connoissance, par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf propositions, tout homme peut concevoir la centième avec la même facilité que la deuxième, qui est aussi distante de la première que la centième l'est de la quatre-vingt-dix-neuvième.

Maintenant, il faut examiner si le degré d'attention nécessaire pour concevoir la démonstration d'une vérité géométrique, ne suffit pas pour la découverte de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illustres. C'est à ce dessein que je prie le lecteur d'observer avec moi la marche que tient l'esprit humain, soit qu'il découvre une vérité, soit qu'il en suive simplement la démonstration. Je ne tire point mon exemple de la géométrie, dont la connoissance est étrangère à la plupart des hommes; je le prends dans la morale,

& je me propose ce problême : *Pourquoi les conquêtes injustes ne déshonorent-elles point autant les nations que les vols déshonorent les particuliers?* Pour résoudre ce problême moral, les idées qui se présenteront les premières à mon esprit, sont les idées de justice qui me sont les plus familières : je la considérerai donc entre particuliers, & je sentirai que des vols, qui troublent & renversent l'ordre de la société, sont, avec justice, regardés comme infames.

Mais quelque avantageux qu'il fût d'appliquer aux nations les idées que j'ai de la justice entre citoyens ; cependant, à la vue de tant de guerres injustes, entreprises de tous les temps par des peuples qui font l'admiration de la terre ; je soupçonnerai bientôt que les idées de la justice considérée par rapport à un particulier, ne sont point applicables aux nations : ce soupçon sera le premier pas que fera mon esprit pour parvenir à la découverte qu'il se propose. Pour éclaircir ce soupçon, j'écarterai d'abord les idées de justice qui me sont les plus familières : je rappellerai à ma mémoire, & j'en rejetterai successivement une infinité d'idées, jusqu'au moment où j'appercevrai que, pour résoudre cette question, il faut d'abord se former des idées nettes & générales de la justice ; &, pour cet effet, remonter jusqu'à l'établissement des sociétés, jusqu'à ces temps reculés, où l'on en peut mieux appercevoir l'origine, où d'ailleurs l'on peut plus facilement découvrir la raison pour laquelle les principes de la justice considérée par rapport aux citoyens, ne seroient pas applicables aux nations.

Tel

Tel sera, si je l'ose dire, le second pas de mon esprit. Je me représenterai, en conséquence, les hommes absolument privés de la connoissance des lois, des arts, & à peu près tels qu'ils devoient être aux premiers jours du monde. Alors, je les vois dispersés dans les bois comme les autres animaux voraces; je vois que trop foibles avant l'invention des armes pour résister aux bêtes féroces, ces premiers hommes, instruits par le danger, le besoin ou la crainte, ont senti qu'il étoit de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de se rassembler en société, & de former une ligue contre les animaux, leurs ennemis communs. J'apperçois ensuite que ces hommes, ainsi rassemblés & devenus bientôt ennemis par le desir qu'ils eurent de posséder les mêmes choses, dûrent s'armer pour se les ravir mutuellement; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus spirituel, qui inventa des armes, & lui dressa des embûches pour lui reprendre les mêmes biens; que la force & l'adresse furent, par conséquent, les premiers titres de propriété; que la terre appartint premièrement au plus fort, & ensuite au plus fin; que ce fut d'abord à ces seuls titres qu'on posseda tout: mais qu'enfin, éclairés par leur malheur commun, les hommes sentirent que leur réunion ne leur seroit point avantageuse, & que les sociétés ne pourroient subsister, si, à leurs premières conventions, ils n'en ajoutoient de nouvelles, par lesquelles chacun en particulier renonçât au droit de la force & de l'adresse, & tous, en général, se garantissent réciproquement la conservation de leur vie & de leurs biens, & s'engageassent à

s'armer contre l'infracteur de ces conventions ; que ce fut ainſi que, de tous les intérêts des particuliers, ſe forma un intérêt commun, qui dut donner aux différentes actions les noms de juſtes, de permiſes & d'injuſtes, ſelon qu'elles étoient utiles, indifférentes ou nuiſibles aux ſociétés.

Une fois parvenu à cette vérité, je découvre facilement la ſource des vertus humaines : je vois que, ſans la ſenſibilité à la douleur & au plaiſir phyſique, les hommes ſans deſirs, ſans paſſions, également indifférens à tout, n'euſſent point connu d'intérêt perſonnel ; que, ſans intérêt perſonnel, ils ne ſe fuſſent point raſſemblés en ſociété, n'euſſent point fait entre eux de conventions, qu'il n'y eût point eu d'intérêt général, par conſéquent point d'actions juſtes ou injuſtes ; & qu'ainſi la ſenſibilité phyſique & l'intérêt perſonnel ont été les auteurs de toute juſtice (1).

Cette vérité, appuyée ſur cet axiome de juriſprudence : *L'intérêt eſt la meſure des actions des hommes*, & confirmée d'ailleurs par mille faits, ne prouve que, vertueux ou vicieux, ſelon que nos paſſions ou nos goûts particuliers ſont conformes ou contraires à l'intérêt général, nous tendons ſi néceſſairement à notre bien particulier, que le légiſlateur divin lui-même a cru, pour engager les hommes à la pratique de la vertu, devoir leur promettre un bonheur éternel en échange des plaiſirs temporels qu'ils ſont quelquefois obligés d'y ſacrifier.

(1) On ne peut nier cette propoſition, ſans admettre les idées innées.

Ce principe établi, mon esprit en tire les conséquences : & j'apperçois que toute convention où l'intérêt particulier se trouve en opposition avec l'intérêt général, eût toujours été violée, si les législateurs n'eussent toujours proposé de grandes récompenses à la vertu ; & qu'au penchant naturel qui porte tous les hommes à l'usurpation, ils n'eussent, sans cesse, opposé la digue du déshonneur & du supplice : je vois donc que la peine & la récompense sont les deux seuls liens par lesquels ils ont pu tenir l'intérêt particulier uni à l'intérêt général : & j'en conclus que les lois faites pour le bonheur de tous ne seroient observées par aucun, si les magistrats n'étoient armés de la puissance nécessaire pour en assurer l'exécution. Sans cette puissance, les lois, violées par le plus grand nombre, seroient, avec justice, enfreintes par chaque particulier ; parce que les lois n'ayant que l'utilité publique pour fondement, si-tôt que, par une infraction générale, ces lois deviennent inutiles, dès-lors elles sont nulles, & cessent d'être des lois ; chacun rentre en ses premiers droits ; chacun ne prend conseil que de son intérêt particulier, qui lui défend, avec raison, d'observer des lois qui deviendroient préjudiciables à celui qui en seroit l'observateur unique. Et c'est pourquoi, si, pour la sûreté des grandes routes, on eût défendu d'y marcher avec des armes ; & que, faute de maréchaussée, les grands chemins fussent infestés de voleurs ; que cette loi, par conséquent, n'eût point rempli son objet ; je dis qu'un homme pourroit non-seulement y voyager avec des armes, & violer cette

convention ou cette loi ſans injuſtice, mais qu'il ne pourroit même l'obſerver ſans folie.

Après que mon eſprit eſt ainſi, de degrés en degrés, parvenu à ſe former des idées nettes & générales de la juſtice; après avoir reconnu qu'elle conſiſte dans l'obſervation exacte des conventions que l'intérêt commun, c'eſt-à-dire, l'aſſemblage de tous les intérêts particuliers, leur a fait faire, il ne reſte à mon eſprit qu'à faire aux nations l'application de ces idées de la juſtice. Eclairé par les principes ci-deſſus établis, j'apperçois d'abord que toutes les nations n'ont point fait entre elles des conventions par leſquelles elles ſe garantiſſent réciproquement la poſſeſſion des pays qu'elles occupent, & des biens qu'elles poſsèdent. Si j'en veux découvrir la cauſe, ma mémoire, en me retraçant la carte générale du monde, m'apprend que les peuples n'ont point fait entre eux de ces ſortes de conventions; parce qu'ils n'ont point eu, à les faire, un intérêt auſſi preſſant que les particuliers; parce que les nations peuvent ſubſiſter ſans conventions entre elles, & que les ſociétés ne peuvent ſe maintenir ſans lois. D'où je conclus que les idées de la juſtice, conſidérée de nation à nation, ou de particulier à particulier, doivent être extrêmement différentes.

Si l'égliſe & les rois permettent la traite des nègres; ſi le chrétien, qui maudit au nom de Dieu celui qui porte le trouble & la diſſenſion dans les familles, bénit le négociant qui court la Côte-d'or, ou le Sénégal, pour échanger contre des nègres les marchandiſes dont les Africains ſont avides; ſi, par ce commerce,

les Européans entretiennent ſans remords des guerres éternelles entre ces peuples ; c'eſt que, ſauf les traités particuliers & des uſages généralement reconnus auxquels on donne le nom de droit des gens, l'égliſe & les rois penſent que les peuples ſont, les uns à l'égard des autres, préciſément dans le cas des premiers hommes, avant qu'ils euſſent formé des ſociétés, qu'ils connuſſent d'autres droits que la force & l'adreſſe, qu'il y eût entre eux aucune convention, aucune loi, aucune propriété, & qu'il pût, par conſéquent, y avoir aucun vol & aucune injuſtice. A l'égard même des traités particuliers que les nations contractent entre elles, ces traités n'ayant jamais été garantis par un aſſez grand nombre de nations, je vois qu'ils n'ont preſque jamais pu ſe maintenir par la force ; & qu'ils ont, par conſéquent, comme des lois ſans force, dû ſouvent reſter ſans exécution.

Lorſqu'en appliquant aux nations les idées générales de la juſtice, mon eſprit aura réduit la queſtion à ce point, pour découvrir enſuite pourquoi le peuple qui enfreint les traités faits avec un autre peuple, eſt moins coupable que le particulier qui viole les conventions faites avec la ſociété ; & pourquoi, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injuſtes déshonorent moins une nation que les vols n'aviliſſent un particulier ; il ſuffit de rappeler à ma mémoire la liſte de tous les traités violés de tous les temps & par tous les peuples : alors je vois qu'il y a toujours une grande probabilité que, ſans égard à ſes traités, toute nation profitera des temps de trouble & de

calamités pour attaquer ſes voiſins à ſon avantage, les conquérir, ou, du moins, les mettre hors d'état de lui nuire. Or, chaque nation, inſtruite par l'hiſtoire, peut conſidérer cette probabilité comme aſſez grande, pour ſe perſuader que l'infraction d'un traité, qu'il eſt avantageux de violer, eſt une clauſe tacite de tous les traités qui ne ſont proprement que des trèves; & qu'en faiſiſſant, par conſéquent, l'occaſion favorable d'abaiſſer ſes voiſins, elle ne fait que les prévenir; puiſque tous les peuples, forcés de s'expoſer au reproche d'injuſtice ou au joug de la ſervitude, ſont réduits à l'alternative d'être eſclaves ou ſouverains.

D'ailleurs, ſi, dans toute nation, l'état de conſervation eſt un état dans lequel il eſt preſque impoſſible de ſe maintenir; & ſi le terme de l'agrandiſſement d'un empire doit, ainſi que le prouve l'hiſtoire des Romains, être regardé comme un préſage preſque certain de ſa décadence; il eſt évident que chaque nation peut même ſe croire d'autant plus autoriſée à ces conquêtes, qu'on appelle injuſtes, que, ne trouvant point dans la garantie, par exemple, de deux nations contre une troiſième, autant de sûreté qu'un particulier en trouve dans la garantie de ſa nation contre un autre particulier, le traité en doit être d'autant moins ſacré, que l'exécution en eſt plus incertaine.

C'eſt lorſque mon eſprit a percé juſqu'à cette dernière idée, que je découvre la ſolution du problême de morale que je m'étois propoſé. Alors je ſens que l'infraction des traités, & cette eſpèce de brigandage entre les nations, doit, comme le prouve le paſſé,

garant en ceci de l'avenir, ſubſiſter juſqu'à ce que tous les peuples, ou, du moins, le plus grand nombre d'entre eux aient fait des conventions générales; juſqu'à ce que les nations, conformement au projet de Henri IV, ou de l'abbé de Saint-Pierre, ſe ſoient réciproquement garanti leurs poſſeſſions, ſe ſoient engagées à s'armer contre le peuple qui voudroit en aſſujettir un autre, & qu'enfin le haſard ait mis une telle diſproportion entre la puiſſance de chaque état en particulier & celle de tous les autres réunis, que ces conventions puiſſent ſe maintenir par la force, que les peuples puiſſent établir entre eux la même police qu'un ſage légiſlateur met entre les citoyens, lorſque, par la récompenſe attachée aux bonnes actions, & les peines infligées aux mauvaiſes, il néceſſite les citoyens à la vertu, en donnant à leur probité l'intérêt perſonnel pour appui.

Il eſt donc certain que, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injuſtes, moins contraires aux lois de l'équité, &, par conſéquent, moins criminelles que les vols entre particuliers, ne doivent point autant déshonorer une nation que les vols déshonorent un citoyen.

Ce problème moral réſolu, ſi l'on obſerve la marche que mon eſprit a tenue pour le réſoudre, on verra que je me ſuis d'abord rappelé les idées qui m'étoient les plus familières; que je les ai comparées entre elles, obſervé leurs convenances & leurs diſconvenances relativement à l'objet de mon examen; que j'ai enſuite rejeté ces idées; que je m'en ſuis rappele d'autres;

& que j'ai répété ce même procédé jusqu'à ce qu'enfin ma mémoire m'ait présente les objets de la comparaison desquels devoit résulter la vérité que je cherchois.

Or, comme la marche de l'esprit est toujours la même ; ce que je dis sur la manière de découvrir une vérité, doit s'appliquer généralement à toutes les vérités. Je remarquerai seulement, à ce sujet, que, pour faire une découverte, il faut nécessairement avoir dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner, & qu'en conséquence on veuille savoir si tous les hommes bien organisés sont réellement doués d'une attention suffisante pour s'élever aux plus hautes idées, il faut comparer les opérations de l'esprit, lorsqu'il fait la découverte, ou qu'il suit simplement la démonstration d'une vérité, & examiner laquelle de ces opérations suppose le plus d'attention.

Pour suivre la démonstration d'une proposition de géométrie, il est inutile de rappeler beaucoup d'objets à son esprit ; c'est au maître à présenter aux yeux de son élève les objets propres à donner la solution du problême qu'il lui propose. Mais, soit qu'un homme découvre une vérité, soit qu'il en suive la démonstration, il doit dans l'un & l'autre cas, observer également les rapports qu'ont entre eux les objets que sa mémoire ou son maître lui présentent : or, comme on ne peut, sans un hasard singulier, se représenter uniquement les idées nécessaires à la découverte d'une

vérité, & n'en considérer précisément que les faces sous lesquelles on doit les comparer entre elles; il est évident que, pour faire une découverte, il faut rappeler à son esprit une multitude d'idées étrangères à l'objet de la recherche, & en faire une infinité de comparaisons inutiles; comparaisons dont la multiplicité peut rebuter. On doit donc consommer infiniment plus de temps pour découvrir une vérité que pour en suivre la démonstration : mais la découverte de cette vérité n'exige en aucun instant plus d'effort d'attention que n'en suppose la suite d'une démonstration.

Si, pour s'en assurer, l'on observe l'étudiant en géométrie, on verra qu'il doit porter d'autant plus d'attention à considérer les figures géométriques que le maître met sous ses yeux, que ces objets lui étant moins familiers que ceux que lui présenteroit sa mémoire, son esprit est, à la fois, occupé du double soin, & de considérer ces figures, & de découvrir les rapports qu'elles ont entre elles : d'où il suit que l'attention nécessaire pour suivre la démonstration d'une proposition de géométrie, suffit pour découvrir une vérité. Il est vrai que, dans ce dernier cas, l'attention doit être plus continue : mais cette continuité d'attention n'est proprement que la répétition des mêmes actes d'attention. D'ailleurs, si tous les hommes, comme je l'ai dit plus haut, sont capables d'apprendre à lire & d'apprendre leur langue, ils sont tous capables non-seulement de l'attention vive, mais encore de l'attention continue qu'exige la découverte d'une vérité.

Quelle continuité d'attention ne faut-il pas, ou pour connoître les lettres, les raſſembler, en former des ſyllabes, en compoſer des mots; ou pour unir dans ſa mémoire des objets d'une nature différente, & qui n'ont entre eux que des rapports arbitraires, comme les mots *chêne*, *grandeur*, *amour*, qui n'ont aucun rapport réel avec l'idée, l'image ou le ſentiment qu'ils expriment? Il eſt donc certain que, ſi, par la continuité d'attention, c'eſt-à-dire, par la répétition fréquente des mêmes actes d'attention, tous les hommes parviennent à graver ſucceſſivement dans leur mémoire tous les mots d'une langue, ils ſont tous doués de la force & de la continuité d'attention néceſſaires pour s'élever à ces grandes idées, dont la découverte les place au rang des hommes illuſtres.

Mais, dira-t-on, ſi tous les hommes ſont doués de l'attention néceſſaire pour exceller dans un genre, lorſque l'inhabitude ne les en a point rendu incapables, il eſt encore certain que cette attention coûte plus aux uns qu'aux autres: or, à quelle autre cauſe, ſi ce n'eſt à la perfection plus ou moins grande de l'organiſation, attribuer cette attention plus ou moins facile?

Avant de répondre directement à cette objection, j'obſerverai que l'attention n'eſt pas étrangère à la nature de l'homme: qu'en général, lorſque nous croyons l'attention difficile à ſupporter, c'eſt que nous prenons la fatigue de l'ennui & de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet, s'il n'eſt point d'homme ſans deſirs, il n'eſt point d'homme ſans attention.

Lorſque l'habitude en eſt priſe, l'attention devient même un beſoin. Ce qui rend l'attention fatigante, c'eſt le motif qui nous y détermine. Eſt-ce le beſoin, l'indigence, ou la crainte; l'attention eſt alors une peine. Eſt-ce l'eſpoir du plaiſir; l'attention devient alors elle-même un plaiſir. Qu'on préſente au même homme deux écrits difficiles à déchiffrer; l'un eſt un procès-verbal, l'autre eſt la lettre d'une maîtreſſe: qui doute que l'attention ne ſoit auſſi pénible dans le premier cas, qu'agréable dans le ſecond? Conſéquemment à cette obſervation, on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coûte plus aux uns qu'aux autres. Il n'eſt pas néceſſaire, pour cet effet, de ſuppoſer en eux aucune différence d'organiſation: il ſuffit de remarquer qu'en ce genre, la peine de l'attention eſt toujours plus ou moins grande proportionnément au degré plus ou moins grand de plaiſir que chacun regarde comme la récompenſe de cette peine. Or ſi les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différens, il eſt évident qu'en propoſant à divers hommes le même objet de récompenſe, on ne leur propoſe pas réellement la même récompenſe; & que, s'ils ſont forcés de faire les mêmes efforts d'attention, ces efforts doivent être, en conſéquence, plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc réſoudre le problême d'une attention plus ou moins facile, ſans avoir recours au myſtère d'une inégale perfection dans les organes qui la produiſent. Mais, en admettant même, à cet égard, une certaine différence dans l'organiſation des hommes, je dis qu'en ſuppoſant en eux

un desir vif de s'instruire, desir dont tous les hommes sont susceptibles, il n'en est aucun qui ne se trouve alors doué de la capacité d'attention nécessaire pour se distinguer dans un art. En effet, si le desir du bonheur est commun à tous les hommes, s'il est en eux le sentiment le plus vif, il est évident que, pour obtenir ce bonheur, chacun fera toujours tout ce qu'il est en sa puissance de faire : or, tout homme, comme je viens de le prouver, est capable du degré d'attention suffisant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc usage de cette capacité d'attention, lorsque, par la législation de son pays, son goût particulier ou son éducation, le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il sera, je crois, difficile de résister à cette conclusion, sur-tout si, comme je puis le prouver, il n'est pas même nécessaire, pour se rendre supérieur en un genre, d'y donner toute l'attention dont on est capable.

Pour ne laisser aucun doute sur cette vérité, consultons l'expérience ; interrogeons les gens de lettres : ils ont tous éprouvé que ce n'est pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent les plus beaux vers de leurs poèmes, les plus singulières situations de leurs romans, & les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philosophiques. Ils avoueront qu'ils les doivent à la rencontre heureuse de certains objets que le hasard ou met sous leurs yeux, ou présente à leur mémoire, & de la comparaison desquels ont résulté ces beaux vers, ces situations frappantes & ces grandes idées philosophiques ; idées que l'esprit conçoit tou-

jours avec d'autant plus de promptitude & de facilité, qu'elles ſont plus vraies & plus générales. Or, dans tout ouvrage, ſi ces belles idées, de quelque genre qu'elles ſoient, ſont, pour ainſi dire, le trait du génie; ſi l'art de les employer n'eſt que l'œuvre du temps & de la patience, & ce qu'on appelle le travail du manœuvre; il eſt donc certain que le génie eſt moins le prix de l'attention qu'un don du haſard, qui préſente à tous les hommes de ces idées heureuſes, dont celui-là ſeul profite qui, ſenſible à la gloire, eſt attentif à les ſaiſir. Si le haſard eſt, dans preſque tous les arts, généralement reconnu pour l'auteur de la plupart des découvertes; & ſi, dans les ſciences ſpéculatives, ſa puiſſance eſt moins ſenſiblement apperçue, elle n'en eſt peut-être pas moins réelle; il n'en préſide pas moins à la découverte des plus belles idées. Auſſi ne ſont-elles pas, comme je viens de le dire, le prix des plus pénibles efforts d'attention; & peut-on aſſurer que l'attention qu'exige l'ordre des idées, la manière de les exprimer, & l'art de paſſer d'un ſujet à l'autre (1) eſt, ſans contredit, beaucoup plus fatigante; & qu'enfin la plus pénible de toutes eſt celle que ſuppoſe la comparaiſon des objets qui ne nous ſont point familiers? C'eſt pourquoi le philoſophe, capable de ſix ou ſept heures des plus hautes méditations, ne pourra, ſans une fatigue extrême d'attention, paſſer ces ſix à ſept heures, ſoit à l'examen d'une procédure, ſoit à copier fidellement & correctement un manuſcrit; & c'eſt

(1) *Tantum ſeries juncturaque pollet.*

pourquoi les commencemens de chaque ſcience ſont toujours épineux. Auſſi n'eſt-ce qu'à l'habitude que nous avons de conſidérer certains objets que nous devons non-ſeulement la facilité avec laquelle nous les comparons, mais encore la comparaiſon juſte & rapide que nous faiſons de ces objets entre eux. Voilà pourquoi, du premier coup-d'œil, le peintre apperçoit dans un tableau des défauts de deſſin ou de coloris, inviſibles aux yeux ordinaires; pourquoi le berger, accoutumé à conſidérer ſes moutons, découvre entre eux des reſſemblances & des différences qui les lui font diſtinguer; & pourquoi l'on n'eſt proprement le maître que des matières que l'on a long-temps méditées. C'eſt à l'application, plus ou moins conſtante, avec laquelle nous examinons un ſujet, que nous devons les idées ſuperficielles ou profondes que nous avons ſur ce même ſujet. Il ſemble que les ouvrages long-temps médités & longs à compoſer, en ſoient plus forts de choſes, & que, dans les ouvrages d'eſprit, comme dans la mécanique, on gagne en force ce que l'on perd en temps.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon ſujet, je répéterai donc que, ſi l'attention la plus pénible eſt celle que ſuppoſe la comparaiſon des objets qui nous ſont peu familiers, & ſi cette attention eſt préciſément de l'eſpèce de celle qu'exige l'étude des langues, tous les hommes étant capables d'apprendre leur langue, tous, par conſéquent, ſont doués d'une force & d'une continuité d'attention ſuffiſante pour s'élever au rang des hommes illuſtres.

Il ne me reſte, pour dernière preuve de cette vérité, qu'à rappeler ici que l'erreur, comme je l'ai dit dans mon premier diſcours, toujours accidentelle, n'eſt point inhérente à la nature particulière de certains eſprits; que tous nos faux jugemens ſont l'effet, ou de nos paſſions, ou de notre ignorance: d'où il ſuit que tous les hommes ſont, par la nature, doués d'un eſprit également juſte; & qu'en leur préſentant les mêmes objets, ils en porteroient tous les mêmes jugemens. Or, comme ce mot d'*eſprit juſte*, pris dans ſa ſignification étendue, renferme toutes ſortes d'eſprits, le réſultat de ce que j'ai dit ci-deſſus, c'eſt que tous les hommes que j'appelle bien organiſés, étant nés avec l'eſprit juſte, ils ont tous en eux la puiſſance phyſique de s'élever aux plus hautes idées (1).

Mais, répliquera-t-on, pourquoi donc voit-on ſi peu d'hommes illuſtres? C'eſt que l'étude eſt une petite peine; c'eſt que, pour vaincre le dégoût de l'étude,

(1) Il faut toujours ſe reſſouvenir, comme je l'ai dit dans mon ſecond diſcours, que les idées, ne ſont, en ſoi, ni hautes, ni grandes, ni petites; que ſouvent la découverte d'une idée qu'on appelle petite, ne ſuppoſe pas moins d'eſprit que la découverte d'une grande; qu'il en faut quelquefois autant pour ſaiſir finement le ridicule d'un homme, que pour appercevoir le vice d'un gouvernement; & que ſi l'on donne, par préférence, le nom de grandes aux découvertes du dernier genre, c'eſt qu'on ne déſigne jamais, par les épithètes de *hautes*, de *grandes* & de *petites*, que des idées plus ou moins généralement intéreſſantes.

il faut, comme je l'ai déjà insinué, être animé d'une passion.

Dans la première jeunesse, la crainte des châtimens suffit pour forcer les jeunes gens à l'étude : mais, dans un âge plus avancé, où l'on n'éprouve pas les mêmes traitemens, il faut alors, pour s'exposer à la fatigue de l'application, être échauffé d'une passion telle, par exemple, que l'amour de la gloire. La force de notre attention est alors proportionnée à la force de notre passion. Considérons les enfans : s'ils font dans leur langue naturelle des progrès moins inégaux que dans une langue étrangère, c'est qu'ils y sont excités par des besoins à peu près pareils; c'est-à-dire, & par la gourmandise, & par l'amour du jeu, & par le desir de faire connoître les objets de leur amour & de leur aversion : or, des besoins à-peu-près pareils, doivent produire des effets à-peu-près égaux. Au contraire, comme les progrès dans une langue étrangère dépendent & de la méthode dont se servent les maîtres, & de la crainte qu'ils inspirent à leurs écoliers, & de l'intérêt que les parens prennent aux études de leurs enfans; on sent que des progrès dépendant de causes si variées, qui agissent & se combinent si diversement, doivent, par cette raison, être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'esprit, qu'on remarque entre les hommes, dépend, peut-être, du desir inégal qu'ils ont de s'instruire. Mais, dira-t-on, ce desir est l'effet d'une passion : or, si nous ne devons qu'à la nature la force plus ou moins grande de nos passions;

passions; il s'ensuit que l'esprit doit, en conséquence, être considéré comme un don de la nature.

C'est à ce point, véritablement délicat & décisif, que se réduit toute cette question. Pour la résoudre, il faut connoître & les passions, & leurs effets, & entrer, à ce sujet, dans un examen profond & détaillé.

CHAPITRE V.

Des forces qui agissent sur notre ame.

L'EXPÉRIENCE seule peut nous découvrir quelles sont ces forces. Elle nous apprend que la paresse est naturelle à l'homme; que l'attention le fatigue & le peine (1); qu'il gravite, sans cesse, vers le repos,

(1) Les Hottentots ne veulent ni raisonner, ni penser: *Penser*, disent-ils, *est le fléau de la vie*. Que de Hottentots parmi nous!

Ces peuples sont entièrement livrés à la paresse: pour se soustraire à toute sorte de soins, d'occupations, ils se privent de tout ce dont ils peuvent absolument se passer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penser & pour travailler; ils se laisseroient plutôt mourir de faim que de faire la cassave, ou de faire bouillir la marmite. Leurs femmes font tout: ils travaillent seulement, de deux jours l'un, deux heures à la terre; ils passent le reste du temps à rêver dans leurs hamachs. Veut-on acheter leur lit: ils le vendent le matin à bon marché; ils ne se donnent pas la peine de penser qu'ils en auront besoin le soir.

comme les corps vers un centre ; qu'attiré, ſans ceſſe, vers ce centre, il s'y tiendroit fixement attaché, s'il n'en étoit, à chaque inſtant, repouſſé par deux ſortes de forces, qui contrebalancent en lui celles de la pareſſe & de l'inertie, & qui lui ſont communiquées, l'une par les paſſions fortes, & l'autre par la haine de l'ennui.

L'ennui eſt, dans l'univers, un reſſort plus général & plus puiſſant qu'on ne l'imagine. De toutes les douleurs, c'eſt, ſans contredit, la moindre ; mais enfin, c'en eſt une. Le deſir du bonheur nous fera toujours regarder l'abſence du plaiſir comme un mal. Nous voudrions que l'intervalle néceſſaire qui ſépare les plaiſirs vifs, toujours attachés à la ſatisfaction des beſoins phyſiques, fût rempli par quelques-unes de ces ſenſations qui ſont toujours agréables lorſqu'elles ne ſont pas douloureuſes. Nous ſouhaiterions donc, par des impreſſions toujours nouvelles, être à chaque inſtant avertis de notre exiſtence, parce que chacun de ces avertiſſemens eſt pour nous un plaiſir. Voilà pourquoi le Sauvage, dès qu'il a ſatisfait ſes beſoins, court au bord d'un ruiſſeau, où la ſucceſſion rapide des flots, qui ſe pouſſent l'un l'autre, font à chaque inſtant ſur lui des impreſſions nouvelles : voilà pourquoi nous préférons la vue des objets en mouvement à celle des objets en repos ; voilà pourquoi l'on dit proverbialement : *Le feu fait compagnie*, c'eſt-à-dire, qu'il nous arrache à l'ennui.

C'eſt ce beſoin d'être remué, & l'eſpèce d'inquiétude que produit dans l'ame l'abſence d'impreſſion,

qui contient, en partie, le principe de l'inconſtance & de la perfectibilité de l'eſprit humain, & qui, le forçant à s'agiter en tous ſens, doit, après la révolution d'une infinité de ſiècles, inventer, perfectionner les arts & les ſciences, & enfin amener la décadence du goût (1).

En effet, ſi les impreſſions nous ſont d'autant plus agréables qu'elles ſont plus vives, & ſi la durée d'une même impreſſion en émouſſe la vivacité, nous devons donc être avides de ces impreſſions neuves, qui produiſent dans notre ame le plaiſir de la ſurpriſe : les artiſtes, jaloux de nous plaire, & d'exciter en nous ces ſortes d'impreſſions, doivent donc, après avoir, en partie, épuiſé les combinaiſons du beau, y ſubſtituer le ſingulier, que nous préférons au beau, parce qu'il fait ſur nous une impreſſion plus neuve, &, par conſéquent plus vive. Voilà, dans les nations policées, la cauſe de la décadence du goût.

Pour connoître encore mieux tout ce que peut ſur nous la haine de l'ennui, & quelle eſt quelquefois l'activité de ce principe (2), qu'on jette ſur les hommes un

(1) C'eſt peut-être en comparant la marche lente de l'eſprit humain avec l'état de perfection où ſe trouvent maintenant les arts & les ſciences, qu'on pourroit juger de l'ancienneté du monde. L'on feroit, ſur ce plan, un nouveau ſyſtême de chronologie, du moins auſſi ingénieux que ceux qu'on a juſqu'à préſent donnés : mais l'exécution de ce plan demanderoit beaucoup de fineſſe & de ſagacité d'eſprit de la part de celui qui l'entreprendroit.

(2) L'ennui, il eſt vrai, n'eſt pas ordinairement fort

œil observateur, & l'on sentira que c'est la crainte de l'ennui qui fait agir & penser la plupart d'entre eux; que c'est pour s'arracher à l'ennui qu'au risque de recevoir des impressions trop fortes, &, par conséquent désagréables, les hommes recherchent avec le plus grand empressement tout ce qui peut les remuer fortement; que c'est ce desir qui fait courir le peuple aux exécutions, & les gens du monde au théâtre; que c'est ce même motif qui, dans une dévotion triste, & jusques dans les exercices austères de la pénitence, fait souvent chercher aux vieilles femmes un remède à l'ennui: car Dieu, qui, par toutes sortes de moyens, cherche à ramener le pécheur à lui, se sert ordinairement avec elles de celui de l'ennui.

---

inventif; son ressort n'est certainement pas assez puissant pour nous faire exécuter de grandes entreprises, & surtout pour nous faire acquérir de grands talens. L'ennui ne produit point de Lycurgue, de Pélopidas, d'Homère, d'Archimède, de Milton; & l'on peut assurer que ce n'est pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands-hommes. Cependant ce ressort opère souvent de grands effets. Il suffit quelquefois pour armer les princes, les entraîner dans les combats; &, quand le succès favorise leurs premières entreprises, il en peut faire des conquérans. La guerre peut devenir une occupation que l'habitude rende nécessaire. Charles XII, le seul des héros qui ait toujours été insensible aux plaisirs de l'amour & de la table, étoit peut-être, en partie, déterminé par ce motif. Mais si l'ennui peut faire un héros de cette espèce, il ne fera jamais de César ni de Cromwell: il falloit une grande passion pour leur faire faire les efforts d'esprit & de talent nécessaires pour franchir l'espace qui les séparoit du trône.

Mais c'eſt ſur-tout dans les ſiècles où les grandes paſſions ſont miſes à la chaîne, ſoit par les mœurs, ſoit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle: il devient alors le mobile univerſel.

Dans les cours, autour du trône, c'eſt la crainte de l'ennui, jointe au plus foible degré d'ambition, qui fait, des courtiſans oiſifs, de petits ambitieux, qui leur fait concevoir de petits deſirs, leur fait faire de petites intrigues, de petites cabales, de petits crimes, pour obtenir de petites places proportionnées à la petiteſſe de leurs paſſions; qui fait des Séjan, & jamais des Octave; mais qui, d'ailleurs, ſuffit pour s'élever juſqu'à ces poſtes où l'on jouit à la vérité, du privilège d'être inſolent, mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui.

Telles ſont, ſi je l'oſe dire, & les forces actives, & les forces d'inertie qui agiſſent ſur notre ame. C'eſt pour obéir à ces deux forces contraires qu'en général nous ſouhaitons d'être remués, ſans nous donner la peine de nous remuer: c'eſt par cette raiſon que nous voudrions tout ſavoir, ſans nous donner la peine d'apprendre: c'eſt pourquoi, plus dociles à l'opinion qu'à la raiſon, qui, dans tous les cas, nous impoſeroit la fatigue de l'examen, les hommes acceptent indifféremment, en entrant dans le monde, toutes les idées vraies ou fauſſes qu'on leur préſente (1), & pour-

(1) La crédulité dans les hommes eſt, en partie, l'effet de leur pareſſe. On a l'habitude de croire une choſe abſurde: on en ſoupçonne la fauſſeté; mais, pour s'en aſſurer

quoi enfin porté, par le flux & reflux des préjugés, tantôt vers la sagesse, & tantôt vers la folie, raisonnable

---

pleinement, il faudroit s'exposer à la fatigue de l'examen; on veut se l'épargner, & l'on aime mieux croire que d'examiner. Or, dans cette situation de l'ame, des preuves convaincantes de la fausseté d'une opinion, nous paroissent toujours insuffisantes. Il n'est point alors de raisonnemens ou de contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple, tiré de la relation du Tunquin, par Marini, Romain : « On vouloit, dit cet auteur, donner » une religion aux Tunquinois ; on choisit celle du philo- » sophe Pama, nommé Thic-ca, au Tunquin. Voici l'ori- » gine ridicule qu'on lui donne, & qu'ils croient :

» Un jour la mère du dieu Thic-ca vit, en songe, un » éléphant blanc, qui s'engendroit mystérieusement dans » sa bouche, & lui sortoit par le côté gauche. Le songe » fait, il se réalise, elle accouche de Thic-ca. Aussi-tôt » qu'il voit le jour, il fait mourir sa mère, fait sept pas, » marquant le ciel avec un doigt, & la terre avec l'autre. » Il se glorifie d'être l'unique saint, tant dans le ciel que » sur la terre. A dix-sept ans, il se marie à trois femmes ; » à dix-neuf, il abandonne ses femmes & son fils, se re- » tire sur une montagne, où deux démons, nommés A-la-la » & Ca-la-la, lui servent de maîtres. Il se présente ensuite » au peuple, en est reçu non comme docteur, mais en » qualité de pagode ou d'idole. Il a quatre-vingt mille dis- » ciples, entre lesquels il en choisit cinq cents, nombre » qu'il réduit ensuite à cent, puis à dix, qui sont appelés » les dix Grands. Voilà ce qu'on raconte aux Tunquinois, » & ce qu'ils croient, quoiqu'avertis, par une tradition » sourde, que ces dix Grands étoient ses amis, ses confi- » dens, & les seuls qu'il ne trompât point; qu'après avoir » prêché sa doctrine pendant quarante-neuf ans, se sen- » tant près de sa fin, il assembla tous ses disciples, & leur

ou fou par hasard, l'esclave de l'opinion est également insensé aux yeux du sage, soit qu'il soutienne une

» dit : *Je vous ai trompés jusqu'à ce jour ; je ne vous ai débité* » *que des fables : la seule vérité que je puisse vous enseigner,* » *c'est que tout est sorti du néant, & que tout y doit rentrer.* » *Je vous conseille cependant de me garder le secret, de vous* » *soumettre extérieurement à ma religion : c'est l'unique moyen* » *de tenir les peuples dans votre dépendance* ». Cette confession de foi de Thic-ca, au lit de la mort, est assez généralement sue au Tunquin, & cependant le culte de cet imposteur subsiste, parce qu'on croit volontiers ce qu'on est dans l'habitude de croire. Quelques subtilités scholastiques, auxquelles la paresse donne toujours force de preuve, ont suffi aux disciples de Thic-ca pour jeter des nuages sur cette confession, & entretenir les Tunquinois dans leur croyance. Ces mêmes disciples ont écrit cinq mille volumes sur la vie & la doctrine de ce Thic-ca. Ils y soutiennent qu'il a fait des miracles, qu'incontinent après sa naissance, il prit quatre-vingt mille fois des formes différentes, & que sa dernière transmigration fut en éléphant blanc : & c'est à cette origine qu'on doit rapporter le respect qu'on a, dans l'Inde, pour cet animal. De tous les titres, celui de roi de l'éléphant blanc est le plus estimé des rois ; celui de Siam porte le nom de roi de l'éléphant blanc. Les disciples de Thic-ca ajoutent qu'il y a six mondes ; qu'on ne meurt dans celui-ci que pour renaître dans un autre ; que le juste passe ainsi d'un monde à l'autre ; & qu'après cette caravane, la roue retourne à son point, & qu'il recommence à renaître en ce monde-ci, d'où il sort pour la septième fois, très-pur, très-parfait ; & qu'alors parvenu au dernier période de l'immutabilité, il se trouve en possession de la qualité de pagode ou d'idole. Ils admettent un paradis & un enfer, dont on se tire, comme dans la plupart des fausses religions, en respec-

vérité, soit qu'il avance une erreur. C'est un aveugle qui nomme, par hasard, la couleur qu'on lui présente.

On voit donc que ce sont les passions & la haine de l'ennui qui communiquent à l'ame son mouvement, qui l'arrachent à la tendance qu'elle a naturellement vers le repos, & qui lui font surmonter cette force d'inertie à laquelle elle est toujours prête à céder.

---

tant les bonzes, en leur faisant des charités, & en bâtissant des monastères. Ils racontent, au sujet du démon, qu'il eut un jour dispute avec l'idole du Tunquin, pour savoir lequel des deux seroit le maître de la terre. Le démon convint, avec l'idole, que tout ce qu'elle mettroit sous sa robe lui appartiendroit. L'idole fit faire une robe si grande, qu'elle en couvrit toute la terre; en sorte que le démon fut obligé de se retirer sur la mer, d'où il revient quelquefois; mais il fuit dès qu'il voit l'enseigne de l'idole.

On ne sait si ces peuples ont eu autrefois quelques notions confuses de notre religion : mais un des premiers articles de la religion de Thic-ca, c'est qu'il est une idole qui sauve les hommes, & qui satisfait pleinement pour leurs péchés; & que, pour mieux compatir aux misères de l'homme, l'idole en avoit pris la nature.

Au rapport de Kolbe, parmi les Hottentots, il en est qui ont la même doctrine, & croient que leur dieu s'est rendu visible à leur nation, en prenant la figure du plus beau d'entre eux. Mais la plupart des Hottentots traitent ce dogme de vision, & prétendent que c'est faire jouer à leur dieu un rôle indigne de sa majesté, que de le métamorphoser en homme. Au reste, ils ne lui rendent aucun culte : ils disent que Dieu est bon, & qu'il ne se soucie pas de nos prières.

Quelque certaine que paroiſſe cette propoſition, comme en morale, ainſi qu'en phyſique, c'eſt toujours ſur des faits qu'il faut établir ſes opinions; je vais, dans les chapitres ſuivans, prouver, par des exemples, que ce ſont uniquement les paſſions fortes qui font exécuter ces actions courageuſes, & concevoir ces idées grandes qui ſont l'étonnement & l'admiration de tous les ſiècles.

CHAPITRE VI.

De la puiſſance des Paſſions.

Les paſſions ſont, dans le moral, ce que, dans le phyſique, eſt le mouvement; il crée, anéantit, conſerve, anime tout, & ſans lui tout eſt mort: ce ſont elles auſſi qui vivifient le monde moral. C'eſt l'avarice qui guide les vaiſſeaux à travers les déſerts de l'Océan; l'orgueil, qui comble les vallons, applanit les montagnes, s'ouvre des routes à travers les rochers, élève les pyramides de Memphis, creuſe le lac Mœris, & fond le coloſſe de Rhodes. L'amour tailla, dit-on, le crayon du premier deſſinateur. Dans un pays où la révélation n'avoit point pénétré, ce fut encore l'amour qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée par la mort de ſon jeune époux, lui découvrit le ſyſtême de l'immortalité de l'ame. C'eſt l'enthouſiaſme de la reconnoiſſance qui mit au rang des dieux les bienfai-

teurs de l'humanité, qui inventa les fauſſes religions & les ſuperſtitions, qui toutes n'ont pas pris leur ſource dans des paſſions auſſi nobles que l'amour & la reconnoiſſance.

C'eſt donc aux paſſions fortes qu'on doit l'invention & les merveilles des arts : elles doivent donc être regardées comme le germe productif de l'eſprit, & le reſſort puiſſant qui porte les hommes aux grandes actions. Mais avant que de paſſer outre, je dois fixer l'idée que j'attache à ce mot de *paſſion forte*. Si la plupart des hommes parlent ſans s'entendre, c'eſt à l'obſcurité des mots qu'il faut s'en prendre ; c'eſt à cette cauſe (1) qu'on peut attribuer la prolongation du miracle opéré à la tour de Babel.

---

(1) Sous le mot *rouge*, par exemple, ſi l'on comprend depuis l'écarlate juſqu'au couleur de chair, ſuppoſons deux hommes, dont l'un n'ait jamais vu que de l'écarlate, & l'autre que du couleur de chair : le premier dira, avec raiſon, que le *rouge* eſt une couleur vive ; lorſque l'autre, au contraire, ſoutiendra que c'eſt une couleur tendre. Par la même raiſon, deux hommes peuvent, ſans s'entendre, prononcer le mot de *vouloir*, puiſque nous n'avons que ce mot pour exprimer depuis le plus foible degré de volonté juſqu'à cette volonté efficace qui triomphe de tous les obſtacles. Il en eſt du mot de *paſſion* comme de celui d'*eſprit* : il change de ſignification ſelon ceux qui le prononcent. Un homme regardé comme médiocre dans une ſociété compoſée de gens de peu d'eſprit, eſt sûrement un ſot : il n'en eſt pas ainſi de celui qui paſſe pour un homme médiocre parmi les gens du premier ordre ; le choix de ſa ſociété prouve ſa ſupériorité ſur les hommes ordinaires. C'eſt un rhétoricien médiocre, qui ſeroit le premier dans toute autre claſſe.

J'entends, par ce mot de *passion forte*, une passion dont l'objet soit si nécessaire à notre bonheur, que la vie nous soit insupportable sans la possession de cet objet. Telle est l'idée qu'Omar se formoit des passions, lorsqu'il dit : *Qui que tu sois, qui, amoureux de la liberté, veux être riche sans biens, puissant sans sujets, sujet sans maître ; ose mépriser la mort ; les rois trembleront devant toi ; toi seul ne craindras personne.*

Ce sont, en effet, les passions seules qui, portées à ce degré de force, peuvent exécuter les plus grandes actions, & braver les dangers, la douleur, la mort & le ciel même.

Dicéarque, général de Philippe, élève, en présence de son armée, deux autels, l'un à l'impiété, l'autre à l'injustice, y sacrifie, & marche contre les Cyclades.

Quelques jours avant l'assassinat de César, l'amour conjugal, uni à la passion d'un noble orgueil, engage Porcie à s'ouvrir la cuisse, à montrer sa blessure à son mari, lui disant : *Brutus, tu médites, & tu me caches un grand dessein. Je ne t'ai, jusqu'à présent, fait aucune question indiscrète ; je savois cependant que notre sexe, foible par lui-même, se fortifioit par le commerce des hommes sages & vertueux ; que j'étois fille de Caton & femme de Brutus : mais mon amour timide m'a fait défier de ma foiblesse. Tu vois l'essai de mon courage : juges si je suis digne de ton secret, maintenant que j'ai fait l'épreuve de la douleur.*

C'est la passion de l'honneur & le fanatisme philosophique qui pouvoient seuls, au milieu des supplices,

engager la Pythagoricienne Timicha à ſe couper la langue avec les dents, pour ne point s'expoſer à révéler les ſecrets de ſa ſecte.

Lorſqu'accompagné de ſon gouverneur, Caton, jeune encore, monte au palais de Sylla, & qu'à l'aſpect des têtes ſanglantes des proſcrits, il demande le nom du monſtre qui avoit aſſaſſiné tant de Romains: C'eſt Sylla, lui dit-on. *Quoi! Sylla les égorge, & Sylla vit encore?* Le nom ſeul de Sylla, lui réplique-t-on, déſarme le bras de nos citoyens. *O Rome!* s'écrie alors Caton, *que ton deſtin eſt déplorable, ſi, dans la vaſte enceinte de tes murs tu ne renfermes pas un homme vertueux, & ſi tu ne peux armer contre la tyrannie que le bras d'un foible enfant!* A ces mots, ſe tournant vers ſon gouverneur: *Donne-moi*, lui dit-il, *ton épée; je la cacherai ſous ma robe, j'approcherai de Sylla, je l'égorgerai. Caton vit, Rome eſt libre encore* (1).

En quels climats cet amour vertueux de la patrie n'a-t-il pas exécuté d'actions héroïques? A la Chine, un empereur, pourſuivi par les armes victorieuſes

(1) C'eſt ce même Caton qui, retiré à Utique, répondit à ceux qui le preſſoient de conſulter l'oracle de Jupiter Hammon: *Laiſſons les oracles aux femmes, aux lâches & aux ignorans. L'homme de courage, indépendant des dieux, ſait vivre & mourir de lui-même: il ſe préſente également à ſa deſtinée, ſoit qu'il la connoiſſe, ou qu'il l'ignore.*

Céſar, enlevé par des pirates, conſerve ſon audace, & les menace de la mort à laquelle il les condamne en abordant.

d'un citoyen, veut se servir du respect superstitieux qu'en ce pays un fils a pour les ordres de sa mère, pour contraindre ce citoyen à désarmer. Député vers cette mère, un officier de l'empereur vient, le poignard à la main, lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir, ou d'obéir. *Ton maître*, lui répondit-elle avec un souris amer, *se seroit-il flatté que j'ignore les conventions tacites, mais sacrées, qui unissent les peuples aux souverains, par lesquelles les peuples s'engagent à obéir, & les rois à les rendre heureux? Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran, apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à sa patrie.* A ces mots, arrachant le poignard des mains de l'officier, elle se frappe, & lui dit: *Esclave, s'il te reste encore quelque vertu, porte à mon fils ce poignard sanglant; dis-lui qu'il venge sa nation, qu'il punisse le tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi, plus rien à menager: il est maintenant libre d'être vertueux* (1).

(1) La passion du devoir animoit pareillement la mère d'Abdallah, lorsque son fils, abandonné de ses amis, assiégé dans un château, & pressé d'accepter la capitulation honorable que lui offroient les Syriens, alla consulter sa mère sur le parti qu'il avoit à prendre. Il reçut cette réponse: *Mon fils, lorsque tu pris les armes contre la maison d'Ommiah, crus-tu soutenir le parti de la justice & de la vertu?... Oui*, lui répondit-il. *Eh bien*, répliqua-t-elle, *qu'y a-t-il à délibérer? Ne sais-tu pas que se rendre à la crainte est d'un lâche? Veux-tu être le mépris des Ommiahs, & qu'on dise qu'ayant à choisir entre la vie & ton devoir, c'est la vie*

Si le noble orgueil, la paſſion du patriotiſme & de la gloire déterminent les citoyens à des actions ſi courageuſes, quelle conſtance & quelle force les paſſions n'inſpirent-elles point à ceux qui veulent s'illuſtrer dans les ſciences & les arts, & que Cicéron nomme des *héros paiſibles?* C'eſt le deſir de la gloire qui, ſur la cime glacée des Cordelières, au milieu des neiges, des frimats, incline les lunettes de l'aſtronome; qui, pour cueillir des plantes, conduit le botaniſte ſur le bord des précipices; qui jadis guidoit les jeunes amateurs des ſciences dans l'Egypte, l'Ethiopie, & juſques dans les Indes, pour y voir les philoſophes les plus célèbres, & puiſer dans leur converſation les principes de leur doctrine.

Quel empire cette même paſſion n'avoit-elle pas

---

que tu as préférée? C'eſt cette même paſſion de la gloire qui, lorſque l'armée romaine, mal vêtue & tranſie de froid, alloit ſe débander, amena au ſecours de Septime Sévère, le philoſophe Antiochus, qui ſe dépouille devant l'armée, ſe jette dans un monceau de neige, & ramène, par cette action, les troupes ébranlées à leur devoir.

Un jour qu'on exhortoit Thraſea à faire quelques ſoumiſſions à Néron: *Quoi!* dit-il, *pour prolonger ma vie de quelques jours; je m'abaiſſerois juſques-là? Non. La mort eſt une dette: je veux l'acquitter en homme libre, & non la payer en eſclave.*

Dans un inſtant d'emportement, où Veſpaſien menaçoit Helvidius de la mort, il en reçut cette réponſe: *Vous ai-je dit que je fuſſe immortel? Vous ferez votre métier de tyran, en me donnant la mort; moi, celui de citoyen, en la recevant ſans trembler.*

ſur Démoſthène, qui, pour perfectionner ſa prononciation, s'arrêtoit ſur le rivage de la mer, où, la bouche remplie de cailloux, il haranguoit tous les jours les flots mutinés! C'eſt ce même deſir de la gloire, qui, pour faire contracter aux jeunes pythagoriciens l'habitude du recueillement & de la méditation, leur impoſoit un ſilence de trois ans; qui, pour ſouſtraire Démocrite (1) aux diſtractions du monde, le renfermoit dans des tombeaux pour y chercher de ces vérités préciſes dont la découverte, toujours ſi difficile, eſt toujours ſi peu eſtimée des hommes : c'eſt par elle enfin que, pour ſe donner tout entier à la philoſophie, Héraclite ſe détermine à céder à ſon frère cadet le trône d'Ephèſe (2), où l'appeloit le droit d'aîneſſe; que, pour conſerver toutes ſes forces, l'athlète ſe prive des plaiſirs de l'amour : c'eſt elle encore qui forçoit certains prêtres des anciens, dans l'eſpoir de ſe rendre plus recommandables, à renoncer à ces mêmes plaiſirs, ſans avoir ſouvent, comme diſoit plaiſamment Boindin, d'autre récompenſe de leur continence que la tentation perpétuelle qu'elle procure.

---

(1) Démocrite étoit né riche; mais il ne ſe crut pas en droit de mépriſer l'eſprit, & de vivre dans une honorable ſtupidité.

(2) Miſon, fils du tyran de Chènes, renonça pareillement au ſceptre de ſon père; &, libre de toute charge, il ſe retiroit dans des lieux eſcarpés & ſolitaires, où, ſans jamais parler à perſonne, il ſe nourriſſoit de réflexions profondes.

J'ai fait voir que c'eſt aux paſſions que nous devons ſur la terre preſque tous les objets de notre admiration ; qu'elles nous font braver les dangers, la douleur, la mort, & nous portent aux réſolutions les plus hardies.

Je vais prouver maintenant que, dans les occaſions délicates, ce ſont elles ſeules qui, volant au ſecours des grands-hommes, peuvent leur inſpirer ce qu'il y a de mieux à dire & à faire.

Qu'on ſe rappelle, à ce ſujet, la célèbre & courte harangue d'Annibal à ſes ſoldats, le jour de la bataille du Teſin ; & l'on ſentira que ſa haine pour les Romains & ſa paſſion pour la gloire, pouvoient ſeules la lui inſpirer : *Compagnons*, leur dit il, *le ciel m'annonce la victoire. C'eſt aux Romains, non à vous, de trembler. Jetez les yeux ſur ce champ de bataille : nulle retraite ici pour les lâches : nous périſſons tous, ſi nous ſommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe ? Quel ſigne plus ſenſible de la protection des dieux ? Ils nous ont placés entre la victoire & la mort.*

Qui peut douter que ces mêmes paſſions n'animaſſent Sylla, lorſque Craſſus lui ayant demandé une eſcorte pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Marſes, Sylla lui répond : *Si tu crains tes ennemis, reçois de moi pour eſcorte ton père, tes frères, tes parens, tes amis, qui, maſſacrés par les tyrans, crient vengeance, & l'attendent de toi ?*

Lorſque les Macédoniens, las des fatigues de la guerre, prient Alexandre de les licencier, c'eſt l'orgueil & l'amour de la gloire qui dictent à ce héros cette

cette fière réponſe : *Allez, ingrats ; fuyez, lâches ; je dompterai l'univers ſans vous : Alexandre trouvera des ſujets & des ſoldats par-tout où il y aura des hommes.*

De ſemblables diſcours ſont toujours prononcés par des gens paſſionnés. L'eſprit même, en pareil cas, ne peut jamais ſuppléer au ſentiment. On ignore toujours la langue des paſſions qu'on n'éprouve pas.

Au reſte, ce n'eſt pas dans un art tel que l'éloquence, c'eſt en tout genre que les paſſions doivent être regardées comme le germe productif de l'eſprit : ce ſont elles qui, entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées, fécondent en nous ces mêmes idées, qui, ſtériles dans des ames froides, ſeroient ſemblables à la ſemence jetée ſur la pierre.

Ce ſont les paſſions qui, fixant fortement notre attention ſur l'objet de nos deſirs, nous le fait conſidérer ſous des aſpects inconnus aux autres hommes, & qui ſont en conſéquence concevoir & exécuter aux héros ces entrepriſes hardies, qui, juſqu'à ce que la réuſſite en ait prouvé la ſageſſe, paroiſſent folles, & doivent réellement paroître telles à la multitude.

Voilà pourquoi, dit le cardinal de Richelieu, l'ame foible trouve de l'impoſſibilité dans le projet le plus ſimple, lorſque le plus grand paroît facile à l'ame forte : devant celle-ci les montagnes s'abaiſſent, lorſqu'aux yeux de celle-là les buttes ſe métamorphoſent en montagnes.

Ce ſont, en effet, les fortes paſſions, qui, plus éclairées que le bon ſens, peuvent ſeules nous ap-

prendre à distinguer l'extraordinaire de l'impossible; que les gens sensés confondent presque toujours ensemble; parce que, n'étant point animés de passions fortes, ces gens sensés ne sont jamais que des hommes médiocres: proposition que je vais prouver, pour faire sentir toute la supériorité de l'homme passionné sur les autres hommes, & montrer qu'il n'y a réellement que les grandes passions qui puissent enfanter les grands-hommes.

CHAPITRE VII.

De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés.

Avant le succès, si les grands génies en tout genre sont presque toujours traités de fous par les gens sensés, c'est que ces derniers, incapables de rien de grand, ne peuvent pas même soupçonner l'existence des moyens dont se servent les grands-hommes pour opérer les grandes choses.

Voilà pourquoi ces grands-hommes doivent toujours exciter le rire jusqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorsque Parménion, pressé par Alexandre d'ouvrir un avis sur les propositions de paix que faisoit Darius, lui dit: *Je les accepterois, si j'étois Alexandre;* qui doute, avant que la victoire eût justifié la témérité apparente du prince, que l'avis de Parmé-

nion ne parût plus ſage aux Macédoniens que la réponſe d'Alexandre : *Et moi auſſi, ſi j'étois Parménion ?* L'un eſt d'un homme commun & ſenſé, & l'autre d'un homme extraordinaire. Or, il eſt plus d'hommes de la première que de la ſeconde claſſe. Il eſt donc évident que ſi, par de grandes actions, le fils de Philippe ne ſe fût pas déjà attiré le reſpect des Macédoniens, & ne les eût pas accoutumés aux entrepriſes extraordinaires, ſa réponſe leur eût abſolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif, & dans le ſentiment intérieur que ce héros devoit avoir de la ſupériorité de ſon courage & de ſes lumières, de l'avantage que l'une & l'autre de ces qualités lui donnoient ſur des peuples efféminés & mous, tels que les Perſes, & dans la connoiſſance enfin qu'il avoit & du caractère des Macédoniens, & de ſon empire ſur leurs eſprits, & par conſéquent de la facilité avec laquelle il pouvoit, par ſes geſtes, ſes diſcours & ſes regards, leur communiquer l'audace qui l'animoit lui-même. C'étoient cependant ces divers motifs, joints à la ſoif ardente de la gloire, qui, lui faiſant, avec raiſon, conſidérer la victoire comme beaucoup plus aſſurée qu'elle ne le paroiſſoit à Parménion, devoit en conſéquence lui inſpirer auſſi une réponſe plus haute.

Lorſque Tamerlan planta ſes drapeaux au pied des remparts de Smyrne, contre leſquels venoient de ſe briſer les forces de l'empire ottoman, il ſentoit la difficulté de ſon entrepriſe ; il ſavoit bien qu'il attaquoit une place que l'Europe chrétienne pouvoit con-

tinuellement ravitailler ; mais en l'excitant à cette entrepriſe, la paſſion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abîme des eaux, oppoſe une digue à la mer & aux flottes européanes, arbore ſes étendards victorieux ſur les brèches de Smyrne, & montre à l'univers étonné que rien n'eſt impoſſible aux grands-hommes (1).

Lorſque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une république de héros, on ne le vit point, ſelon la marche lente, & dès-lors incertaine, de ce qu'on appelle la ſageſſe, y procéder par des changemens inſenſibles. Ce grand-homme, échauffé de la paſſion de la vertu, ſentoit que, par des harangues ou des oracles ſuppoſés, il pouvoit inſpirer à ſes concitoyens les ſentimens dont lui-même étoit enflammé ; que, profitant du premier inſtant de ferveur, il pourroit changer la conſtitution du gouvernement, & faire dans les mœurs de ce peuple une révolution ſubite, que, par les voies ordinaires de la prudence, il ne pourroit exécuter que dans une longue ſuite d'années. Il ſentoit que les

(1) Je dis la même choſe de Guſtave. Lorſqu'à la tête de ſon armée & de ſon artillerie, profitant du moment où l'hiver avoit conſolidé la ſurface des eaux, ce héros traverſe des mers glacées pour deſcendre en Seeland ; il ſavoit, auſſi-bien que ſes officiers, qu'on pouvoit facilement s'oppoſer à ſa deſcente ; mais il ſavoit mieux qu'eux qu'une ſage témérité confond preſque toujours la prévoyance des hommes ordinaires ; que la hardieſſe des entrepriſes en aſſure ſouvent le ſuccès ; & qu'il eſt des cas où la ſuprême audace eſt la ſuprême prudence.

paſſions ſont ſemblables aux volcans, dont l'irruption ſoudaine change tout-à-coup le lit d'un fleuve, que l'art ne pourroit détourner qu'en lui creuſant un nouveau lit, & par conſéquent après des temps & des travaux immenſes. C'eſt ainſi qu'il réuſſit dans un projet peut-être le plus hardi qui jamais ait été conçu, & dans l'exécution duquel échoueroit tout homme ſenſé, qui, ne devant ce titre de ſenſé qu'à l'incapacité où il eſt d'être mu par des paſſions fortes, ignore toujours l'art de les inſpirer.

Ce ſont ces paſſions qui, juſtes appréciatrices des moyens d'allumer le feu de l'enthouſiaſme, en ont ſouvent employé, que les gens ſenſés, faute de connoître, à cet égard, le cœur humain, ont, avant le ſuccès, toujours regardés comme puériles & ridicules. Tel eſt celui dont ſe ſervit Périclès, lorſque, marchant à l'ennemi, & voulant transformer ſes ſoldats en autant de héros, il fait cacher dans un bois ſombre, & monter ſur un char attelé de quatre chevaux blancs, un homme d'une taille extraordinaire, qui, le corps couvert d'un riche manteau, les pieds parés de brodequins brillans, la tête ornée d'une chevelure éclatante, apparoît tout-à-coup à l'armée, & paſſe rapidement devant elle, en criant au général : *Périclès, je te promets la victoire.*

Tel eſt le moyen dont ſe ſervit Epaminondas pour exciter le courage des Thébains, lorſqu'il fit enlever de nuit les armes ſuſpendues dans un temple, & perſuada à ſes ſoldats que les dieux protecteurs de Thèbes s'y étoient armés pour venir le lendemain combattre contre leurs ennemis.

Tel eſt enfin l'ordre que Ziska donne au lit de la mort, lorſqu'encore animé de la haine la plus violente contre les catholiques qui l'avoient perſécuté, il commande à ceux de ſon parti de l'écorcher immédiatement après ſa mort, & de faire un tambour de ſa peau, leur promettant la victoire toutes les fois qu'au ſon de ce tambour ils marcheroient contre les catholiques : promeſſe que le ſuccès juſtifia toujours.

On voit donc que les moyens les plus déciſifs, les plus propres à produire de grands effets, toujours inconnus à ceux qu'on appelle les gens ſenſés, ne peuvent être apperçus que par des hommes paſſionnés, qui, placés dans les mêmes circonſtances que ce héros, euſſent été affectés des mêmes ſentimens.

Sans le reſpect dû à la réputation du grand Condé, regarderoit-on comme un germe d'émulation pour les ſoldats, le projet qu'avoit formé ce prince de faire enregiſtrer dans chaque régiment le nom des ſoldats qui ſe ſeroient diſtingués par quelques faits ou quelques dits mémorables ? L'inexécution de ce projet ne prouve-t-elle point qu'on en a peu connu l'utilité ? Sent-on, comme l'illuſtre chevalier Folard, le pouvoir des harangues ſur les ſoldats ? Tout le monde apperçoit-il également toute la beauté de ce mot de M. de Vendôme, lorſque, témoin de la fuite de quelques troupes que leurs officiers tâchoient en vain de rallier, ce général ſe jette au milieu des fuyards, en criant aux officiers : *Laiſſez faire les ſoldats ; ce n'eſt point ici, c'eſt là* (montrant un arbre éloigné de cent pas) *que ces troupes vont & doivent ſe reformer.* Il ne

laiſſoit, dans ce diſcours, entrevoir aux ſoldats aucun doute de leur courage; il réveilloit par ce moyen en eux les paſſions de la honte & de l'honneur, qu'ils ſe flattoient encore de conſerver à ſes yeux. C'étoit l'unique moyen d'arrêter ces fuyards, & de les ramener au combat & à la victoire.

Or, qui doute qu'un pareil diſcours ne ſoit un trait de caractère? & qu'en général tous les moyens dont ſe ſont ſervi les grands-hommes pour échauffer les ames du feu de l'enthouſiaſme, ne leur aient été inſpirés par les paſſions? Eſt-il un homme ſenſé qui, pour imprimer plus de confiance & plus de reſpect aux Macédoniens, eût autoriſé Alexandre à ſe dire fils de Jupiter Hammon? eût conſeillé à Numa de feindre un commerce ſecret avec la nymphe Egérie? à Zamolxis, à Zaleucus, à Mnévès, de ſe dire inſpirés par Veſta, Minerve ou Mercure? à Marius de traîner à ſa ſuite une diſeuſe de bonne aventure? à Sertorius de conſulter ſa biche? & enfin au comte de Dunois d'armer une pucelle pour triompher des Anglois?

Peu de gens élèvent leurs penſées au-delà des penſées communes; moins de gens encore oſent (1) exé-

(1) Ceux-là cependant ſont les ſeuls qui avancent l'eſprit humain. Lorſqu'il ne s'agit point de matière de gouvernement, où les moindres fautes peuvent influer ſur le bonheur ou le malheur des peuples, & qu'il n'eſt queſtion que de ſciences, les erreurs, même des gens de génie, méritent l'éloge & la reconnoiſſance du public; puiſqu'en fait de ſciences, il faut qu'une infinité d'hommes ſe trom-

cuter & dire ce qu'ils penſent. Si les hommes ſenſés vouloient faire uſage de pareils moyens, faute d'un certain tact & d'une certaine connoiſſance des paſſions, ils n'en pourroient jamais faire d'heureuſes applications. Ils ſont faits pour ſuivre les chemins battus; ils s'égarent, s'ils les abandonnent. L'homme de bon ſens eſt un homme dans le caractère duquel la pareſſe domine : il n'eſt point doué de cette activité d'ame, qui, dans les premiers poſtes, fait inventer aux grands-hommes de nouveaux reſſorts pour mouvoir le monde, ou qui leur fait ſemer dans le préſent le germe des évènemens futurs. Auſſi le livre de l'avenir ne s'ouvre-t-il qu'à l'homme paſſionné & avide de gloire.

A la journée de Marathon, Thémiſtocle fut le ſeul des Grecs qui prévît la bataille de Salamine, & qui sût, en exerçant les Athéniens à la navigation, les préparer à la victoire.

Lorſque Caton le cenſeur, homme plus ſenſé qu'éclairé, opinoit avec tout le ſénat à la deſtruction de Carthage, pourquoi Scipion s'oppoſoit-il ſeul à la ruine de cette ville ? C'eſt que lui ſeul regardoit Carthage, & comme une rivale digne de Rome, & comme une digue qu'on pouvoit oppoſer au torrent des vices & de la corruption prêts à ſe déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'hiſtoire, habitué à la méditation, à cette fatigue d'attention dont la ſeule

---

pent pour que les autres ne ſe trompent plus. On peut leur appliquer ce vers de Martial :

Si non erraſſet, fecerat ille minus.

passion de la gloire nous rend capables, il étoit, par ce moyen, parvenu à une espèce de divination. Aussi présageoit-il tous les malheurs sous lesquels Rome allait succomber, dans le moment même que cette maîtresse du monde élevoit son trône sur les débris de toutes les monarchies de l'univers; aussi voyoit-il naître de toutes parts des Marius & des Sylla; aussi entendoit-il déjà publier les funestes tables de proscriptions, lorsque les Romains n'appercevoient partout que des palmes triomphales, & n'entendoient que les cris de la victoire. Ce peuple étoit alors comparable à ces matelots qui, voyant la mer calme, les zéphirs enfler doucement les voiles, & rider la surface des eaux, se livrent à une joie indiscrète; tandis que le pilote attentif voit s'élever, à l'extrémité de l'horizon, le grain qui doit bientôt bouleverser les mers.

Si le sénat romain n'eut point égard au conseil de Scipion, c'est qu'il est peu de gens à qui la connoissance du passé & du présent dévoile celle de l'avenir (1); c'est que, semblables au chêne, dont l'accroissement ou le dépérissement est insensible aux insectes éphémères qui rampent sous son ombrage,

(1) Souvent un petit bien présent suffit pour enivrer une nation, qui, dans son aveuglement, traite d'ennemi de l'état le génie élevé qui, dans ce petit bien présent, découvre de grands maux à venir. On imagine qu'en lui prodiguant le nom odieux de *frondeur*, c'est la vertu qui punit le vice; & ce n'est, le plus souvent, que la sottise qui se moque de l'esprit.

les empires paroiſſent dans une eſpèce d'état d'immobilité à la plupart des hommes, qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette apparence d'immobilité, qu'elle flatte davantage leur pareſſe, qui ſe croit alors déchargée des ſoins de la prévoyance.

Il en eſt du moral comme du phyſique. Lorſque les peuples croient les mers conſtamment enchaînées dans leur lit, le ſage les voit ſucceſſivement découvrir & ſubmerger de vaſtes contrées, & le vaiſſeau ſillonner les plaines que naguères ſillonnoit la charrue. Lorſque les peuples voient les montagnes porter dans les nues une tête également élevée, le ſage voit leurs cimes orgueilleuſes, perpétuellement démolies par les ſiècles, s'ébouler dans les vallons, & les combler de leurs ruines. Mais ce ne ſont jamais que des hommes accoutumés à méditer, qui, voyant l'univers moral, ainſi que l'univers phyſique, dans une deſtruction & une reproduction ſucceſſive & perpétuelle, peuvent appercevoir les cauſes éloignées du renverſement des états. C'eſt l'œil d'aigle des paſſions, qui perce dans l'abîme ténébreux de l'avenir : l'indifférence eſt née aveugle & ſtupide. Quand le ciel eſt ſerein & les airs épurés, le citadin ne prévoit point l'orage : c'eſt l'œil intéreſſé du laboureur attentif qui voit, avec effroi, des vapeurs inſenſibles s'élever de la ſurface de la terre, ſe condenſer dans les cieux, & les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres & les grêles qui ravageront les moiſſons.

Qu'on examine chaque paſſion en particulier, l'on

verra que toutes ſont toujours très-éclairées ſur l'objet de leurs recherches ; qu'elles ſeules peuvent quelquefois appercevoir la cauſe des effets que l'ignorance attribue au haſard ; qu'elles ſeules par conſéquent peuvent retrécir &, peut-être, un jour détruire entièrement l'empire de ce haſard dont chaque découverte reſſerre néceſſairement les bornes.

Si les idées & les actions que font concevoir & exécuter des paſſions telles que l'avarice ou l'amour, ſont, en général, peu eſtimées, ce n'eſt pas que ces idées & ces actions n'exigent ſouvent beaucoup de combinaiſons & d'eſprit ; mais c'eſt que les unes & les autres ſont indifférentes ou même nuiſibles au public, qui n'accorde, comme je l'ai prouvé dans le diſcours précédent, les titres de vertueuſes ou de ſpirituelles qu'aux actions & aux idées qui lui ſont utiles. Or, l'amour de la gloire eſt, entre toutes les paſſions, la ſeule qui puiſſe toujours inſpirer des actions & des idées de cette eſpèce. Elle ſeule enflammoit un roi d'orient, lorſqu'il s'écrioit : *Malheur aux ſouverains qui commandent à des peuples eſclaves. Hélas ! les douceurs d'une juſte louange, dont les dieux & les héros ſont ſi avides, ne ſont pas faites pour eux. O peuples !* ajoutoit-il, *aſſez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres, vous avez perdu le droit de les louer : l'éloge de l'eſclave eſt ſuſpect : l'infortuné qui le régit, ignore toujours s'il eſt digne d'eſtime ou de mépris. Eh ! quel tourment pour une ame noble, que de vivre livrée au ſupplice de cette incertitude !*

De pareils sentimens suppoſent toujours une paſſion ardente pour la gloire. Cette paſſion eſt l'ame des hommes de génie & de talent en tout genre ; c'eſt à ce deſir qu'ils doivent l'enthouſiaſme qu'ils ont pour leur art, qu'ils regardent quelquefois comme la ſeule occupation digne de l'eſprit humain ; opinion qui les fait traiter de fous par les gens ſenſés, mais qui ne les fait jamais conſidérer comme tels par l'homme éclairé, qui, dans la cauſe de leur folie, apperçoit celle de leurs talens & de leurs ſuccès.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que ces gens ſenſés, ces idoles des gens médiocres, ſont toujours fort inférieurs aux gens paſſionnés ; & que ce ſont les paſſions fortes qui, nous arrachant à la pareſſe, peuvent ſeules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit. Il ne me reſte, pour confirmer cette vérité, qu'à montrer dans le chapitre ſuivant que ceux-là même qu'on place, avec raiſon, au rang des hommes illuſtres, rentrent dans la claſſe des hommes les plus médiocres, au moment même qu'ils ne ſont plus ſoutenus du feu des paſſions.

CHAPITRE VIII.

On devient ſtupide, dès qu'on ceſſe d'être paſſionné.

CETTE propoſition eſt une conſéquence néceſſaire de la précédente. En effet, ſi l'homme épris du deſir le plus vif de l'eſtime, & capable, en ce genre, de la plus forte paſſion, n'eſt point à portée de ſatisfaire ce deſir, ce deſir ceſſera bientôt de l'animer; parce qu'il eſt de la nature de tout deſir de s'éteindre, s'il n'eſt point nourri par l'eſpérance. Or, la même cauſe, qui éteindra en lui la paſſion de l'eſtime, y doit néceſſairement étouffer le germe de l'eſprit.

Qu'on nomme à la recette d'un péage, ou à quelque emploi pareil, des hommes auſſi paſſionnés pour l'eſtime publique que devoient l'être les Turenne, les Condé, les Deſcartes, les Corneille & les Richelieu : privés, par leur poſition, de tout eſpoir de gloire, ils ſeront à l'inſtant dépourvus de l'eſprit néceſſaire pour remplir de pareils emplois. Peu propres à l'étude des ordonnances ou des tarifs, ils ſeront ſans talens pour un emploi qui peut les rendre odieux au public : ils n'auront que du dégoût pour une ſcience dans laquelle l'homme qui s'eſt le plus profondément inſtruit, & qui s'eſt, en conſéquence, couché très-ſavant & très-reſpectable à ſes propres yeux, peut ſe réveiller très-ignorant & très-inutile, ſi le magiſtrat a cru devoir

ſupprimer ou ſimplifier ces droits. Entièrement livrés à la force d'inertie, de pareils hommes ſeront bientôt incapables de toute eſpèce d'application.

Voilà pourquoi, dans la geſtion d'une place ſubalterne, les hommes nés pour le grand, ſont ſouvent inférieurs aux eſprits les plus communs. Veſpaſien, qui ſur le trône fut l'admiration des Romains, avoit été l'objet de leur mépris dans la charge de préteur (1). L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, raſe la terre d'une aile moins rapide que l'hirondelle. Détruiſez dans un homme la paſſion qui l'anime, vous le privez, au même inſtant, de toutes ſes lumières; il ſemble que la chevelure de Samſon ſoit, à cet égard, l'emblême des paſſions : cette chevelure eſt-elle coupée; Samſon n'eſt plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un ſecond exemple, qu'on jette les yeux ſur ces uſurpateurs d'orient, qui, à beaucoup d'audace & de prudence, joignoient néceſſairement de grandes lumières, qu'on ſe demande pourquoi la plupart d'entre eux n'ont montré que peu d'eſprit ſur le trône; pourquoi, fort inférieurs, en général, aux uſurpateurs d'occident, il n'en eſt preſqu'aucun, comme le prouve la forme des gouvernemens aſiatiques, qu'on puiſſe mettre au nombre des légiſlateurs. Ce n'eſt pas qu'ils fuſſent toujours avides du malheur de leurs ſujets : mais c'eſt qu'en prenant la couronne, l'objet de leur deſir étoit rempli : c'eſt

(1) Caligula fit remplir de boue la robe de Veſpaſien, pour n'avoir pas eu ſoin de faire nettoyer les rues.

qu'assurés de sa possession par la bassesse, la soumission & l'obéissance d'un peuple esclave, la passion, qui les avoit portés à l'empire, cessoit alors de les animer: c'est que, n'ayant plus de motifs assez puissans pour les déterminer à supporter la fatigue d'attention que suppose la découverte & l'établissement des bonnes lois, ils étoient, comme je l'ai dit plus haut, dans le cas de ces hommes sensés, qui, n'étant animés d'aucun desir vif, n'ont jamais le courage de s'arracher aux délices de la paresse.

Si dans l'occident, au contraire, plusieurs usurpateurs ont sur le trône fait éclater de grands talens; si les Auguste & les Cromwel peuvent être mis au rang des législateurs, c'est qu'ayant affaire à des peuples impatiens du frein, & dont l'ame étoit plus hardie & plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs desirs, attisoit, si j'ose le dire, toujours en eux la passion de l'ambition. Elevés sur des trônes sur lesquels ils ne pouvoient impunément s'endormir, ils sentoient qu'il falloit se rendre agréables à des peuples fiers, établir des lois (1) utiles pour le moment, tromper

(1) C'est ce qui a mérité à Cromwell cette épitaphe:

Ci gît le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,
Dont les vertus méritoient mieux
Que le sceptre acquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi!

ces peuples, &, du moins, leur en imposer par le fantôme d'un bonheur passager, qui les dédommageât des malheurs réels que l'usurpation entraîne après elle.

C'est donc aux dangers, auxquels ces derniers ont, sans cesse, été exposés sur le trône, qu'ils ont dû cette supériorité de talens qui les place au-dessus de la plupart des usurpateurs d'orient : ils étoient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres, qui, toujours en butte à la critique, & perpétuellement inquiet dans la jouissance d'une réputation toujours prête à lui échapper, sent qu'il n'est pas seul échauffé de la passion de la vanité ; & que, si la sienne lui fait désirer l'estime d'autrui, celle d'autrui doit constamment la lui refuser, si, par des ouvrages utiles & agréables, & par de continuels efforts d'esprit, il ne les console de la douleur de les louer. C'est sur le trône, en tous les genres, que cette crainte entretient l'esprit dans l'état de fécondité : cette crainte est-elle anéantie ; le ressort de l'esprit est détruit.

Qui doute qu'un physicien ne porte infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de physique, souvent peu important pour l'humanité, qu'un sultan à l'examen d'une loi d'où dépend le bonheur ou le malheur de plusieurs milliers d'hommes ? Si ce dernier emploie moins de temps à méditer, à rédiger ses ordonnances & ses édits, qu'un homme d'esprit à composer un madrigal ou une épigramme, c'est que la méditation toujours fatigante, est, pour ainsi dire, contraire à notre

notre nature (1); & qu'à l'abri, ſur le trône, & de la punition, & des traits de la ſatyre, un ſultan n'a point de motif pour triompher d'une pareſſe dont la jouiſſance eſt ſi agréable à tous les hommes.

Il paroît donc que l'activité de l'eſprit dépend de l'activité des paſſions. C'eſt auſſi dans l'âge des paſſions, c'eſt-à-dire, depuis vingt-cinq juſqu'à trente-cinq & quarante ans, qu'on eſt capable des plus grands efforts & de vertu & de génie. A cet âge, les hommes, nés pour le grand, ont acquis une certaine quantité de connoiſſances, ſans que leurs paſſions aient encore preſque rien perdu de leur activité: cet âge paſſé, les paſſions s'affoibliſſent en nous, & voilà le terme de la croiſſance de l'eſprit; l'on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles; & quelque ſupérieurs que ſoient dans la ſuite, les ouvrages que l'on compoſe, on ne fait plus qu'appliquer & développer les idées conçues dans le temps de l'effervescence des paſſions, & dont on n'avoit point encore fait uſage.

Au reſte, ce n'eſt point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affoibliſſement des paſſions. On ceſſe d'être paſſionné pour un objet, lorſque le plaiſir qu'on ſe promet de ſa poſſeſſion n'eſt point égal à la peine néceſſaire pour l'acquérir: l'homme amou-

(1) Quelques philoſophes ont, à ce ſujet, avancé ce paradoxe, que les eſclaves, expoſés aux plus rudes travaux du corps, trouvoient peut-être dans le repos de l'eſprit dont ils jouiſſoient, une compenſation à leurs peines, & que ce repos de l'eſprit rendoit ſouvent la condition de l'eſclave égale en bonheur à celle du maître.

reux de la gloire n'y sacrifie ses goûts qu'autant qu'il se croit dédommagé de ce sacrifice par l'estime qui en est le prix. C'est pourquoi tant de héros ne pouvoient, que dans le tumulte des camps & parmi les chants de victoire, échapper aux filets de la volupté : c'est pourquoi le grand Condé ne maîtrisoit son humeur qu'un jour de bataille, où, dit-on, il étoit du plus grand sang froid : c'est pourquoi, si l'on peut comparer aux grandes choses celles auxquelles on donne le nom de petites, Dupré, trop négligé dans sa marche ordinaire, ne triomphoit de cette habitude qu'au théâtre, où les applaudissemens & l'admiration des spectateurs le dédommageoient de la peine qu'il prenoit pour leur plaire. On ne triomphe point de ses habitudes & de sa paresse, si l'on n'est amoureux de la gloire, & les hommes illustres ne sont quelquefois sensibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir presqu'en entier l'empire de l'estime, la plupart s'abandonnent à une honteuse paresse. L'extrême orgueil & l'extrême ambition produisent souvent en eux l'effet de l'indifférence & de la modération. Une petite gloire, en effet, n'est jamais desirée que par une petite ame. Si les gens, si attentifs dans la manière de s'habiller, de se présenter & de parler dans les compagnies, sont, en général, incapables de grandes choses, c'est non-seulement parce qu'ils perdent, à l'acquisition d'une infinité de petits talens & de petites perfections, un temps qu'ils pourroient employer à la découverte de grandes idées & à la culture de grands talens ; mais encore parce que la recherche d'une petite gloire suppose en eux des

desirs trop foibles & trop modérés. Aussi les grands-hommes sont-ils, presque tous, incapables des petits soins & des petites attentions nécessaires pour s'attirer de la considération; ils dédaignent de pareils moyens. *Méfiez-vous*, disoit Sylla, en parlant de César, *de ce jeune homme qui marche si immodestement dans les rues; je vois en lui plusieurs Marius.*

J'ai fait, je crois, suffisamment sentir que l'absence totale de passions, s'il pouvoit en exister, produiroit en nous le parfait abrutissement; & qu'on approche d'autant plus de ce terme, qu'on est moins passionné (1). Les passions sont, en effet, le feu céleste qui vivifie le monde moral: c'est aux passions que les sciences & les arts doivent leurs découvertes & l'ame son élévation. Si l'humanité leur doit aussi ses vices & la plupart de ses malheurs, ces malheurs ne donnent point aux moralistes le droit de condamner les passions & de les traiter de folie. La sublime vertu & la sagesse éclairée sont deux assez belles productions de cette folie, pour la rendre respectable à leurs yeux.

---

(1) C'est le défaut de passions qui produit souvent l'entêtement qu'on reproche aux gens bornés. Leur peu d'intelligence suppose qu'ils n'ont jamais eu le desir de s'instruire, ou qu'au moins ce desir a toujours été très-foible & très-subordonné à leur goût pour la paresse. Or, quiconque ne desire point de s'éclairer, n'a jamais de motifs suffisans pour changer d'avis: il doit, pour s'épargner la fatigue de l'examen, toujours fermer l'oreille aux représentations de la raison; & l'opiniâtreté est, dans ce cas, l'effet nécessaire de la paresse.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur les passions, c'est que leur force peut seule contrebalancer en nous la force de la paresse & de l'inertie, nous arracher au repos & à la stupidité vers laquelle nous gravitons sans cesse, & nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité de talent.

Mais, dira-t-on, la nature n'auroit-elle pas donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, en allumant dans les uns des passions plus fortes que dans les autres ? Je répondrai à cette question que, si, pour exceller dans un genre, il n'est pas nécessaire, comme je l'ai prouvé plus haut, d'y donner toute l'application dont on est capable ; il n'est pas nécessaire non plus, pour s'illustrer dans ce même genre, d'être animé de la plus vive passion, mais seulement du degré de passion suffisant pour nous rendre attentifs. D'ailleurs, il est bon d'observer qu'en fait de passions, les hommes ne diffèrent peut-être pas entre eux autant qu'on l'imagine. Pour savoir si la nature, à cet égard, a si inégalement partagé ses dons, il faut examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, &, pour cet effet, remonter jusqu'à leur origine.

CHAPITRE IX.

De l'origine des Passions.

POUR s'élever à cette connoissance, il faut distinguer deux sortes de passions.

Il en est qui nous sont immédiatement données par la nature ; il en est aussi que nous ne devons qu'à l'établissement des sociétés. Pour savoir laquelle de ces deux différentes espèces de passions a produit l'autre, qu'on se transporte en esprit aux premiers jours du monde. L'on y verra la nature, par la soif, la faim, le froid & le chaud, avertir l'homme de ses besoins, & attacher une infinité de plaisirs & de peines à la satisfaction ou à la privation de ces besoins : on y verra l'homme capable de recevoir des impressions de plaisir & de douleur, & naître, pour ainsi dire, avec l'amour de l'un & la haine de l'autre. Tel est l'homme au sortir des mains de la nature.

Or, dans cet état, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition n'existoient point pour lui : uniquement sensible au plaisir & à la douleur physique, il ignoroit toutes ces peines & ces plaisirs factices que nous procurent les passions que je viens de nommer. De pareilles passions ne nous sont donc pas immédiatement données par la nature ; mais leur existence, qui suppose celle des sociétés, suppose encore en nous le germe

caché de ces mêmes paſſions. C'eſt pourquoi, ſi la nature ne nous donne, en naiſſant, que des beſoins, c'eſt dans nos beſoins & nos premiers deſirs qu'il faut chercher l'origine de ces paſſions factices, qui ne peuvent jamais être qu'un développement de la faculté de ſentir.

Il ſemble que, dans l'univers moral comme dans l'univers phyſique, Dieu n'ait mis qu'un ſeul principe, dont tout ce qui a été, ce qui eſt, & ce qui ſera, n'eſt qu'un développement néceſſaire.

Il a dit à la matière : Je te doue de la force. Auſſitôt les élémens, ſoumis aux lois du mouvement, mais errans & confondus dans les déſerts de l'eſpace, ont formé mille aſſemblages monſtrueux, ont produit mille chaos divers, juſqu'à ce qu'enfin ils ſe ſoient placés dans l'équilibre & l'ordre phyſique dans lequel on ſuppoſe maintenant l'univers rangé.

Il ſemble qu'il ait dit pareillement à l'homme : Je te doue de la ſenſibilité ; c'eſt par elle qu'aveugle inſtrument de mes volontés, incapable de connoître la profondeur de mes vues, tu dois, ſans le ſavoir, remplir tous mes deſſeins. Je te mets ſous la garde du plaiſir & de la douleur : l'un & l'autre veilleront à tes penſées, à tes actions ; engendreront tes paſſions ; exciteront tes averſions, tes amitiés, tes tendreſſes, tes fureurs ; allumeront tes deſirs, tes craintes, tes eſpérances ; te dévoileront des vérités ; te plongeront dans des erreurs ; &, après t'avoir fait enfanter mille ſyſtêmes abſurdes & différens de morale & de légiſlation, te découvriront un jour les principes ſimples,

au développement desquels est attaché l'ordre & le bonheur du monde moral.

En effet, supposons que le ciel anime tout à-coup plusieurs hommes : leur première occupation sera de satisfaire leurs besoins ; bientôt après ils essayeront, par des cris, d'exprimer les impressions de plaisir & de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur première langue, qui, à en juger par la pauvreté de quelques langues sauvages, a dû d'abord être très courte, & se réduire à ces premiers sons. Lorsque les hommes, plus multipliés, commenceront à se répandre sur la surface du monde ; & que, semblables aux vagues dont l'Océan couvre au loin ses rivages, & qui rentre aussi-tôt dans son sein, plusieurs générations se seront montrées à la terre, & seront rentrées dans le gouffre où s'abyment les êtres ; lorsque les familles seront plus voisines les unes des autres ; alors le desir commun de posséder les mêmes choses, telles que les fruits d'un certain arbre, ou les faveurs d'une certaine femme, exciteront en eux des querelles & des combats : de-là naîtront la colère & la vengeance. Lorsque, saoulés de sang, & las de vivre dans une crainte perpétuelle, ils auront consenti à perdre un peu de cette liberté qu'ils ont dans l'état naturel, & qui leur est nuisible ; alors ils feront entre eux des conventions ; ces conventions seront leurs premières lois ; les lois faites, il faudra charger quelques hommes de leur exécution : & voilà les premiers magistrats. Ces magistrats grossiers de peuples sauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir, en partie, détruit

les animaux, lorſque les peuples ne vivront plus de leur chaſſe, la diſette des vivres leur enſeignera l'art d'élever des troupeaux.

Ces troupeaux fourniront à leurs beſoins, & les peuples chaſſeurs ſeront changés en peuples paſteurs. Après un certain nombre de ſiècles, lorſque ces derniers ſe ſeront extrêmement multipliés, & que la terre ne pourra, dans le même eſpace, ſubvenir à la nourriture d'un plus grand nombre d'habitans, ſans être fécondée par le travail humain; alors les peuples paſteurs diſparoîtront, & feront place aux peuples cultivateurs. Le beſoin de la faim, en leur découvrant l'art de l'agriculture, leur enſeignera bientôt après l'art de meſurer & de partager les terres. Ce partage fait, il faut aſſurer à chacun ſes propriétés : & de-là une foule de ſciences & de lois. Les terres, par la différence de leur nature & de leur culture, portant des fruits différens, les hommes feront entre eux des échanges, ſentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui repréſentât toutes les denrées; & ils feront choix, pour cet effet, de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorſque les ſociétés en ſeront à ce point de perfection, alors toute égalité entre les hommes ſera rompue : on diſtinguera des ſupérieurs & des inférieurs : alors ces mots de *bien* & de *mal*, créés pour exprimer les ſenſations de plaiſir ou de douleur phyſiques que nous recevons des objets extérieurs, s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces ſenſations, les accroître ou les diminuer; telles ſont les richeſſes

& l'indigence : alors les richeſſes & les honneurs, par les avantages qui y ſeront attachés, deviendront l'objet général du deſir des hommes. De-là naîtront, ſelon la forme différente des gouvernemens, des paſſions criminelles ou vertueuſes; telles ſont l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la patrie, la paſſion de la gloire, la magnanimité, & meme l'amour, qui, ne nous étant donné par la nature que comme un beſoin, deviendra, en ſe confondant avec la vanité, une paſſion factice, qui ne ſera, comme les autres, qu'un développement de la ſenſibilité phyſique.

Quelque certaine que ſoit cette concluſion, il eſt peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle réſulte. D'ailleurs, en avouant que nos paſſions prennent originairement leur ſource dans la ſenſibilité phyſique, on pourroit croire encore que, dans l'état actuel où ſont les nations policées, ces paſſions exiſtent indépendamment de la cauſe qui les a produites. Je vais donc, en ſuivant la métamorphoſe des peines & des plaiſirs phyſiques en peines & en plaiſirs factices, montrer que, dans des paſſions, telles que l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié, dont l'objet paroît le moins appartenir aux plaiſirs des ſens, c'eſt cependant toujours la douleur & le plaiſir phyſique que nous fuyons ou que nous recherchons.

CHAPITRE X.

De l'Avarice.

L'or & l'argent peuvent être regardés comme des matières agréables à la vue. Mais, ſi l'on ne deſiroit dans leur poſſeſſion que le plaiſir produit par l'éclat & la beauté de ces métaux, l'avare ſe contenteroit de la libre contemplation des richeſſes entaſſées dans le tréſor public. Or, comme cette vue ne ſatisferoit pas ſa paſſion, il faut que l'avare, de quelque eſpèce qu'il ſoit, ou deſire les richeſſes comme l'échange de tous les plaiſirs, ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe poſé, je dis que l'homme n'étant, par ſa nature, ſenſible qu'aux plaiſirs des ſens, ces plaiſirs, par conſéquent, ſont l'unique objet de ſes deſirs. La paſſion du luxe, de la magnificence dans les équipages, les fêtes & les emmeublemens, eſt donc une paſſion factice, néceſſairement produite par les beſoins phyſiques ou de l'amour ou de la table. En effet, quels plaiſirs réels ce luxe & cette magnificence procureroient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les conſidéroit comme un moyen ou de plaire aux femmes, s'il les aime, & d'en obtenir des faveurs; ou d'en impoſer aux hommes, & de les forcer, par l'eſpoir confus d'une récompenſe, à écarter de lui toutes les peines & à raſſembler près de lui tous les plaiſirs?

Dans ces avares voluptueux, qui ne méritent pas proprement le nom d'avares, l'avarice eſt donc l'effet immédiat de la crainte de la douleur & de l'amour du plaiſir phyſique. Mais, dira-t-on, comment ce même amour du plaiſir, ou cette même crainte de la douleur peuvent-ils l'exciter chez les vrais avares, chez ces avares infortunés qui n'échangent jamais leur argent contre des plaiſirs ? S'ils paſſent leur vie dans la diſette du néceſſaire, & s'ils s'exagèrent à eux-mêmes & aux autres le plaiſir attaché à la poſſeſſion de l'or, c'eſt pour s'étourdir ſur un malheur que perſonne ne veut ni ne doit plaindre.

Quelque ſurprenante que ſoit la contradiction qui ſe trouve entre leur conduite & les motifs qui les font agir, je tâcherai de découvrir la cauſe qui, leur laiſſant deſirer, ſans ceſſe, le plaiſir, doit toujours les en priver.

J'obſerverai d'abord que cette ſorte d'avarice prend ſa ſource dans une crainte exceſſive & ridicule, & de la poſſibilité de l'indigence & des maux qui y ſont attachés. Les avares ſont aſſez ſemblables aux hypocondres, qui vivent dans des tranſes perpétuelles, qui voient par-tout des dangers, & qui craignent que tout ce qui les approche ne les caſſe.

C'eſt parmi les gens nés dans l'indigence qu'on rencontre le plus communément de ces ſortes d'avares ; ils ont par eux-mêmes éprouvé ce que la pauvreté entraîne de maux à ſa ſuite : auſſi leur folie, à cet égard, eſt-elle plus pardonnable qu'elle ne le ſeroit à des hommes nés dans l'abondance, parmi leſquels

on ne trouve guère que des avares faſtueux ou voluptueux.

Pour faire voir comment, dans les premiers, la crainte de manquer du néceſſaire les force toujours à s'en priver; ſuppoſons qu'accablé du faix de l'indigence, quelqu'un d'entre eux conçoive le projet de s'y ſouſtraire. Le projet conçu, l'eſpérance auſſi-tôt vient vivifier ſon ame affaiſſée par la misère; elle lui rend l'activité, lui fait chercher des protecteurs, l'enchaîne dans l'antichambre de ſes patrons, le force à s'intriguer auprès des miniſtres, à ramper aux pieds des grands, & à ſe dévouer enfin au genre de vie le plus triſte, juſqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la misère. Parvenu à cet état, le plaiſir ſera-t-il l'unique objet de ſa recherche? Dans un homme qui, par ma ſuppoſition, ſera d'un caractère timide & défiant, le ſouvenir vif des maux qu'il a éprouvés, doit d'abord lui inſpirer le deſir de s'y ſouſtraire, & le déterminer, par cette raiſon, à ſe refuſer juſqu'à des beſoins dont il a, par la pauvreté, acquis l'habitude de ſe priver. Une fois au-deſſus du beſoin, ſi cet homme atteint alors l'âge de trente-cinq ou quarante ans; ſi l'amour du plaiſir, dont chaque inſtant émouſſe la vivacité, ſe fait moins vivement ſentir à ſon cœur, que fera-t-il alors? Plus difficile en plaiſirs, s'il aime les femmes, il lui en faudra de plus belles, & dont les faveurs ſoient plus chères: il voudra donc acquérir de nouvelles richeſſes pour ſatisfaire ſes nouveaux goûts: or, dans l'eſpace de temps qu'il mettra à cette acquiſition, ſi la défiance & la timi-

dité, qui s'accroiſſent avec l'âge, & qu'on peut regarder comme l'effet du ſentiment de notre foibleſſe, lui démontrent qu'en fait de richeſſes, *aſſez* n'eſt jamais aſſez; & ſi ſon avidité ſe trouve en équilibre avec ſon amour pour les plaiſirs, il ſera ſoumis alors à deux attractions differentes: pour obéir à l'une & à l'autre, cet homme, ſans renoncer au plaiſir, ſe prouvera qu'il doit, du moins, en remettre la jouiſſance au temps où, poſſeſſeur de plus grandes richeſſes, il pourra, ſans crainte de l'avenir, s'occuper tout entier de ſes plaiſirs préſens. Dans le nouvel intervalle de temps qu'il mettra à accumuler ces nouveaux tréſors, ſi l'âge le rend tout-à-fait inſenſible au plaiſir, changera-t-il ſon genre de vie? renoncera-t-il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nouvelles lui a rendu chères? Non, ſans doute; & ſatisfait, en contemplant ſes tréſors, de la poſſibilité des plaiſirs dont les richeſſes ſont l'échange, cet homme, pour éviter les peines phyſiques de l'ennui, ſe livrera tout entier à ſes occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans ſa vieilleſſe, que l'habitude d'amaſſer n'étant plus contrebalancée par le deſir de jouir, elle ſera, au contraire, ſoutenue en lui par la crainte machinale que la vieilleſſe a toujours de manquer.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que la crainte exceſſive & ridicule des maux attachés à l'indigence, eſt la cauſe de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avares & les motifs qui les font mouvoir. Voilà comme, en deſirant toujours le plaiſir, l'avarice peut toujours les en priver.

CHAPITRE XI.

De l'Ambition.

Le crédit attaché aux grandes places, peut, ainſi que les richeſſes, nous épargner des peines, nous procurer des plaiſirs, &, par conſéquent, être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice.

Chez ces peuples ſauvages dont les chefs ou les rois n'ont d'autre privilège que celui d'être nourris & vêtus de la chaſſe que font pour eux les guerriers de la nation, le deſir de s'aſſurer ſes beſoins y fait des ambitieux.

Dans Rome naiſſante, lorſqu'on n'aſſignoit d'autre récompenſe aux grandes actions que l'étendue de terrein qu'un Romain pouvoit labourer & défricher en un jour, ce motif ſuffiſoit pour former des héros.

Ce que je dis de Rome, je le dis de tous les peuples pauvres; ce qui chez eux forme des ambitieux, c'eſt le deſir de ſe ſouſtraire à la peine & au travail. Au contraire, chez les nations opulentes, où tous ceux qui prétendent aux grandes places, ſont pourvus des richeſſes néceſſaires pour ſe procurer non-ſeulement les beſoins, mais encore les commodités de la vie, c'eſt preſque toujours dans l'amour du plaiſir que l'ambition prend naiſſance.

Mais, dira-t-on, la pourpre, les thiares, & géné-

ralement toutes les marques d'honneur, ne font ſur nous aucune impreſſion phyſique de plaiſir : l'ambition n'eſt donc pas fondée ſur cet amour du plaiſir, mais ſur le deſir de l'eſtime & des reſpects ; elle n'eſt donc pas l'effet de la ſenſibilité phyſique.

Si le deſir des grandeurs, répondrai-je, n'étoit allumé que par le deſir de l'eſtime & de la gloire, il ne s'éleveroit d'ambitieux que dans des républiques telles que celles de Rome & de Sparte, où les dignités annonçoient communément de grandes vertus & de grands talens dont elles étoient la récompenſe. Chez ces peuples, la poſſeſſion des dignités pouvoit flatter l'orgueil; puiſqu'elle aſſuroit un homme de l'eſtime de ſes concitoyens ; puiſque cet homme, ayant toujours de grandes entrepriſes à exécuter, pouvoit regarder les grandes places comme des moyens de s'illuſtrer & de prouver ſa ſupériorité ſur les autres. Or, l'ambitieux pourſuit également les grandeurs dans les ſiècles où ces grandeurs ſont le plus avilies par le choix des hommes qu'on y élève, &, par conſéquent, dans les temps même où leur poſſeſſion eſt moins flatteuſe. L'ambition n'eſt donc pas fondée ſur le deſir de l'eſtime. En vain diroit-on qu'à cet égard l'ambitieux peut ſe tromper lui-même : les marques de conſidération qu'on lui prodigue, l'avertiſſent à chaque inſtant que c'eſt ſa place & non lui qu'on honore. Il ſent que la conſidération dont il jouit, n'eſt point perſonnelle, qu'elle s'évanouit par la mort ou la diſgrace du maître ; que la vieilleſſe même du prince ſuffit pour la détruire ; qu'alors les hommes, élevés aux premiers poſtes, ſont

autour du ſouverain comme ces nuages d'or, qui aſſiſtent au coucher du ſoleil, & dont la ſplendeur s'obſcurcit & diſparoît à meſure que l'aſtre s'enfonce ſous l'horizon. Il l'a mille fois oui dire: & l'a lui-même mille fois répété, que le mérite n'appelle point aux honneurs; que la promotion aux dignités n'eſt point, aux yeux du public, la preuve d'un mérite réel; qu'elle eſt, au contraire, preſque toujours regardée comme le prix de l'intrigue, de la baſſeſſe & de l'importunité. S'il en doute, qu'il ouvre l'hiſtoire, & ſur-tout celle de Byzance; il y verra qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un empire & couvert du mépris de toutes les nations. Mais je veux que, confuſément avide d'eſtime, l'ambitieux croie ne chercher que cette eſtime dans les grandes places: il eſt facile de montrer que ce n'eſt pas le vrai motif qui le détermine; & que, ſur ce point, il ſe fait illuſion à lui-même; puiſqu'on ne deſire pas, comme je le prouverai dans le chapitre de l'orgueil, l'eſtime pour l'eſtime même, mais pour les avantages qu'elle procure. Le deſir des grandeurs n'eſt donc point l'effet du deſir de l'eſtime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on recherche les dignités? A l'exemple de ces jeunes gens riches, qui n'aiment à ſe montrer au public que dans un équipage leſte & brillant, pourquoi l'ambitieux ne veut-il y paroître que décoré de quelques marques d'honneur? C'eſt qu'il conſidère ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes ſon indépendance, la puiſſance qu'il a de rendre, à ſon gré, pluſieurs

pluſieurs d'entre eux heureux ou malheureux, & l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaiſirs qu'ils ſauront lui procurer.

Mais, dira-t-on, ne ſeroit-ce pas plutôt du reſpect & de l'adoration des hommes dont l'ambitieux ſeroit jaloux? Dans le fait, c'eſt le reſpect des hommes qu'il deſire; mais pourquoi le deſire-t-il? Dans les hommages qu'on rend aux grands, ce n'eſt point le geſte du reſpect qui leur plaît: ſi ce geſte étoit par lui-même agréable, il n'eſt point d'homme riche qui, ſans ſortir de chez lui, & ſans courir après les dignités, ne pût ſe procurer un tel bonheur. Pour ſe ſatisfaire, il loueroit une douzaine de porte-faix, les revêtiroit d'habits magnifiques, les barioleroit de tous les cordons de l'Europe, les tiendroit le matin dans ſon antichambre, pour venir tous les jours payer à ſa vanité un tribut d'encens & de reſpects.

L'indifférence des gens riches pour cette eſpèce de plaiſir, prouve que l'on n'aime point le reſpect comme reſpect, mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes, comme un gage de leur diſpoſition favorable à notre égard, & de leur empreſſement à nous éviter des peines & à nous procurer des plaiſirs.

Le deſir des grandeurs n'eſt donc fondé que ſur la crainte de la douleur ou l'amour du plaiſir. Si ce deſir n'y prenoit point ſa ſource, quoi de plus facile que de déſabuſer l'ambitieux? O toi, lui diroit-on, qui sèches d'envie en contemplant le faſte & la pompe des grandes places, oſe t'élever à un orgueil plus noble; & leur éclat ceſſera de t'en impoſer. Imagine, pour

un moment, que tu n'es pas moins supérieur aux autres hommes que les insectes leur sont inférieurs; alors tu ne verras, dans les courtisans, que des abeilles qui bourdonnent autour de leur reine; le sceptre même ne te paroîtra plus qu'une *gloriole*.

Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais l'oreille à de pareils discours? auront ils toujours peu de considération pour ceux qui ne peuvent guères, & préféreront-ils toujours les grandes places aux grands talens? C'est que les grandeurs sont un bien, & peuvent, ainsi que les richesses, être regardées comme l'échange d'une infinité de plaisirs. Aussi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur qu'elles peuvent nous donner sur les hommes une puissance plus étendue, &, par conséquent, nous procurer plus d'avantages. Une preuve de cette vérité, c'est qu'ayant le choix du trône d'Ispahan ou de Londres, il n'est presque personne qui ne donnât au sceptre de fer de la Perse la préférence sur celui de l'Angleterre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête le dernier ne parût le plus desirable; & qu'ayant à choisir entre ces deux couronnes, un homme vertueux ne se déterminât en faveur de celle où le roi, borné dans son pouvoir, se trouve dans l'heureuse impuissance de nuire à ses sujets? S'il n'est cependant presque aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander au peuple esclave des Persans qu'au peuple libre des Anglois, c'est qu'une autorité plus absolue sur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire; c'est qu'instruits par un instinct secret, mais sûr, on sait que la crainte rend toujours

plus d'hommages que l'amour; que les tyrans, du moins de leur vivant, ont preſque toujours été plus honorés que les bons rois; c'eſt que la reconnoiſſance a toujours élevé des temples moins ſomptueux aux dieux bienfaiſans qui portent la corne d'abondance (1), que la crainte n'en a conſacré aux dieux cruels & coloſſaux, qui, portés ſur les ouragans & les tempêtes, & couverts d'un vêtement d'éclairs, ſont peints la foudre à la main; c'eſt enfin qu'éclairés par cette connoiſſance, on ſent qu'on doit plus attendre de l'obéiſſance d'un eſclave, que de la reconnoiſſance d'un homme libre.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que le deſir des grandeurs eſt toujours l'effet de la crainte de la douleur ou de l'amour des plaiſirs des ſens, auxquels ſe réduiſent néceſſairement tous les autres. Ceux que donnent le pouvoir & la conſidération, ne ſont pas proprement des plaiſirs : ils n'en obtiennent le nom que parce que l'eſpoir & les moyens de ſe procurer des

(1) Dans la ville de Bantam, les habitans préſentent les prémices de leurs fruits à l'eſprit malin, & rien au grand Dieu, qui, ſelon eux, eſt bon, & n'a pas beſoin de ces offrandes. Voyez *Vincent le Blanc.*

Les habitans de Madagaſcar croient le diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de manger, ils font une offrande à Dieu, & une au démon : ils commencent par le diable, jettent un morceau du côté droit, & diſent : *Voilà pour toi, ſeigneur diable.* Ils jettent enſuite un morceau du côté gauche, & diſent : *Voilà pour toi, ſeigneur Dieu.* Ils ne lui font aucune prière. *Recueil des Lettres édif.*

plaisirs sont déjà des plaisirs : plaisirs qui ne doivent leur existence qu'à celle des plaisirs physiques (1).

Je sais que, dans les projets, les entreprises, les forfaits, les vertus & la pompe éblouissante de l'ambition, l'on apperçoit difficilement l'ouvrage de la sensibilité physique. Comment, dans cette fière ambition, qui, le bras fumant de carnage, s'assied au milieu des champs de bataille, sur un monceau de cadavres, & frappe, en signe de victoire, ses ailes dégoûtantes de sang; comment, dis-je, dans l'ambition ainsi figurée, reconnoître la fille de la volupté? comment imaginer qu'à travers les dangers, les fatigues & les travaux de la guerre; ce soit la volupté qu'on poursuive? C'est cependant elle seule, répondrai-je, qui, sous le nom de libertinage, recrute les armées de

(1) Pour prouver que ce ne sont pas les plaisirs physiques qui nous portent à l'ambition, peut-être dira-t-on que c'est communément le desir vague du bonheur qui nous en ouvre la carrière. Mais, répondrai-je, qu'est-ce que le desir vague du bonheur? C'est un desir qui ne porte sur aucun objet en particulier: or, je demande si l'homme qui, sans aimer aucune femme en particulier, aime en général toutes les femmes, n'est point animé du desir des plaisirs physiques? Toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de décomposer le sentiment vague de l'amour du bonheur, on trouvera toujours le plaisir physique au fond du creuset. Il en est de l'ambitieux comme de l'avare, qui ne seroit point avide d'argent, si l'argent n'étoit pas ou l'échange des plaisirs, ou le moyen d'échapper à la douleur physique : il ne desireroit point l'argent dans une ville telle que Lacédémone, où l'argent n'auroit point de cours.

preſque toutes les nations. On aime les plaiſirs, &, par conſéquent, les moyens de s'en procurer : les hommes deſirent donc & les richeſſes & les dignités. Ils voudroient, de plus, faire fortune en un jour, & la pareſſe leur inſpire ce deſir : or, la guerre, qui promet le pillage des villes au ſoldat & des honneurs à l'officier, flatte, à cet égard & leur pareſſe & leur impatience. Les hommes doivent donc ſupporter plus volontiers les fatigues de la guerre (1) que les travaux de l'agriculture, qui ne leur promet des richeſſes que dans un avenir éloigné. Auſſi les anciens Germains, les Celtes, les Tartares, les habitans des côtes d'Afrique, & les Arabes, ont-ils toujours été plus adonnés au vol & à la piraterie, qu'à la culture des terres.

Il en eſt de la guerre comme du gros jeu qu'on préfère au petit, au riſque même de ſe ruiner, parce que le gros jeu nous flatte de l'eſpoir de grandes richeſſes, & nous les promet dans un inſtant.

Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxe, je vais, dans le titre du chapitre ſuivant, expoſer l'unique objection à laquelle il me reſte à répondre.

---

(1) « Le repos, dit Tacite, eſt pour les Germains un » état violent ; ils ſoupirent ſans ceſſe après la guerre ; ils » s'y font un nom en peu de temps ; ils aiment mieux com- » battre que labourer ».

CHAPITRE XII.

Si dans la poursuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur, ou de jouir du plaisir physique; pourquoi le plaisir échappe-t-il si souvent à l'ambitieux?

On peut distinguer deux sortes d'ambitieux. Il est des hommes malheureusement nés, qui, ennemis du bonheur d'autrui, desirent les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent, mais pour goûter le seul plaisir des infortunés, pour tourmenter les hommes, & jouir de leur malheur. Ces sortes d'ambitieux sont d'un caractère assez semblable aux faux dévots, qui, en général, passent pour méchans, non que la loi qu'ils professent, ne soit une loi d'amour & de charité, mais, parce que les hommes le plus ordinairement portés à une dévotion austère (1), sont

(1) L'expérience prouve qu'en général les caractères propres à se priver de certains plaisirs, & à saisir les maximes & les pratiques austères d'une certaine dévotion, sont ordinairement des caractères malheureux. C'est la seule manière d'expliquer comment tant de sectaires ont pu allier à la sainteté & à la douceur des principes de la religion, tant de méchanceté & d'intolérance; intolérance prouvée par tant de massacres. Si la jeunesse, lorsqu'on ne s'oppose point à ses passions, est ordinairement

apparemment des hommes mécontens de ce bas monde, qui ne peuvent espérer de bonheur qu'en l'autre, & qui, mornes, timides & malheureux, cherchent dans le spectacle du malheur d'autrui une distraction aux leurs. Les ambitieux de cette espèce sont en très-petit nombre; ils n'ont rien de grand ni de noble dans l'ame; ils ne sont comptés que parmi les tyrans; &, par la nature de leur ambition, ils sont privés de tous les plaisirs.

Il est des ambitieux d'une autre espèce; &, dans cette espèce, je les comprends presque tous : ce sont ceux qui, dans les grandes places, ne cherchent qu'à jouir des avantages qui y sont attachés. Parmi ces ambitieux, il en est qui, par leur naissance ou leur position, sont d'abord élevés à des postes importans : ceux-là peuvent quelquefois allier le plaisir avec les soins de l'ambition; ils sont, en naissant, placés, pour ainsi dire, à la moitié (1) de la carrière qu'ils ont à parcou-

---

plus humaine & plus généreuse que la vieillesse, c'est que les malheurs & les infirmités ne l'ont point encore endurcie. L'homme d'un caractère heureux, est gai & bon homme, c'est lui seul qui dit :

Que tout le monde ici soit heureux de ma joie.

Mais l'homme malheureux est méchant. César disoit en parlant de Cassius : *Je redoute ces gens hâves & maigres : il n'en est pas ainsi de ces Antoines, de ces gens uniquement occupés de leurs plaisirs; leur main cueille des fleurs, & n'aiguise point de poignards.* Cette observation de César est très-belle, & plus générale qu'on ne pense.

(1) L'ambition est, si je l'ose dire, en eux plutôt une

rir. Il n'en eſt pas ainſi d'un homme, qui, de l'état le plus médiocre, veut, comme Cromwel, s'élever aux premiers poſtes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition, où les premiers pas ſont ordinairement les plus difficiles, il a mille intrigues à faire, mille amis à ménager; il eſt à la fois occupé & du ſoin de former de grands projets, & du détail de leur exécution. Or, pour découvrir comment de pareils hommes, ardens à la pourſuite de tous les plaiſirs, animés de ce ſeul motif, en ſont ſouvent privés; ſuppoſons qu'avide de ces plaiſirs, & frappé de l'empreſſement avec lequel on cherche à prévenir les deſirs des grands, un homme de cette eſpèce veuille s'élever aux premiers poſtes: ou cette homme naîtra dans ces pays où le peuple eſt le diſpenſateur des graces, où l'on ne peut ſe concilier la bienveillance publique que par des ſervices rendus à la patrie, où, par conſéquent, le mérite eſt néceſſaire; ou ce même homme naîtra dans des gouvernemens abſolument deſpotiques, tels que le Mogol, où les honneurs ſont l'eſprit de l'intrigue: or, quel que ſoit le lieu de ſa naiſſance, je dis que, pour parvenir aux grandes places, il ne peut donner preſque aucun temps à ſes plaiſirs. Pour le prouver, je prendrai le plaiſir de l'amour pour exemple, non ſeulement comme le plus vif de tous, mais encore comme le reſſort preſque unique des ſociétés policées. Car il eſt bon d'obſerver, en paſſant, qu'il eſt, dans chaque nation, un beſoin

convenance d'état; qu'une paſſion forte que les obſtacles irritent, & qui triomphe de tout.

phyſique, qu'on doit conſidérer comme l'ame univerſelle de cette nation : chez les Sauvages du ſeptentrion, qui, ſouvent expoſés à des famines affreuſes, ſont toujours occupés de chaſſe & de pêche, c'eſt la faim & non l'amour qui produit toutes les idées ; ce beſoin eſt en eux le germe de toutes leurs penſées : auſſi, preſque toutes les combinaiſons de leur eſprit ne roulent-elles que ſur les ruſes de la chaſſe & de la pêche, & ſur les moyens de pourvoir au beſoin de la faim. Au contraire, l'amour des femmes eſt, chez les nations policées, le reſſort preſque unique qui les meut (1). En ces pays, l'amour invente tout, produit

(1) Ce n'eſt pas que d'autres motifs ne puiſſent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les pays pauvres, le deſir de pourvoir à ſes beſoins ſuffit, comme je l'ai dit plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les pays deſpotiques, la crainte du ſupplice, que peut nous faire ſubir le caprice d'un deſpote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les peuples policés, c'eſt le deſir vague du bonheur ; deſir qui ſe réduit toujours, comme je l'ai déjà prouvé, aux plaiſirs des ſens, qui, le plus communément, inſpire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaiſirs, je ſuis, ſans doute, en droit de choiſir celui des femmes, comme le plus vif & le plus puiſſant de tous. Une preuve, qu'en effet ce ſont les plaiſirs de cette eſpèce qui nous animent, c'eſt que l'on n'eſt ſuſceptible de l'acquiſition des grands talens & capable de ces réſolutions déſeſpérées, néceſſaires quelquefois pour monter aux premiers poſtes, que dans la première jeuneſſe, c'eſt-à-dire, dans l'âge où les beſoins phyſiques ſe font le plus vivement ſentir. Mais, dira-t-on, que de vieillards montent avec plaiſir aux grandes places ? Oui : ils les acceptent,

tout : la magnificence, la création des arts de luxe, ſont des ſuites néceſſaires de l'amour des femmes & de l'envie de leur plaire ; le deſir même qu'on a d'en impoſer aux hommes par les richeſſes ou les dignités, n'eſt qu'un nouveau moyen de les ſéduire. Suppoſons donc qu'un homme né ſans bien, mais avide des plaiſirs de l'amour, ait vu les femmes ſe rendre d'autant plus facilement aux deſirs d'un amant, que cet amant, plus élevé en dignité, fait réfléchir plus de conſidérations ſur elles, qu'excité par la paſſion des femmes à celle de l'ambition, l'homme dont je parle, aſpire au poſte de général ou de premier miniſtre ; il doit, pour monter à ces places, s'occuper tout entier du ſoin d'acquérir des talens, ou de faire des intrigues. Or, le genre de vie propre à former, ſoit un habile intrigant, ſoit un homme de mérite, eſt entièrement oppoſé au genre de vie propre à ſéduire des femmes auxquelles on ne plaît communément que par des aſſiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il eſt donc certain que, dans la jeuneſſe, & juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit, cet homme doit s'arracher à tous ſes goûts,

---

ils les deſirent même ; mais ce deſir ne mérite pas le nom de paſſion, puiſqu'ils ne ſont plus alors capables de ces entrepriſes hardies & de ces efforts prodigieux d'eſprit qui caractériſent la paſſion. Le vieillard peut marcher, par habitude, dans la carrière qu'il s'eſt ouverte dans la jeuneſſe ; mais il ne s'en ouvriroit pas une nouvelle.

& sacrifier, presque toujours, le plaisir présent à l'espoir des plaisirs à venir. Je dis, presque toujours; parce que la route de l'ambition est ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition, accrue aussi-tôt que satisfaite, remplace toujour un desir rempli par un desir nouveau; qui, de ministres, voudroient être rois; qui, de rois, aspireroient, comme Alexandre, à la monarchie universelle, & voudroient monter sur un trône, où les respects de tout l'univers les assurassent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur; sans parler, dis-je, de ces hommes extraordinaires, & supposant même de la modération dans l'ambition, il est évident que l'homme, dont la passion des femmes aura fait un ambitieux, ne parviendra ordinairement aux premiers postes que dans un âge où tous ses desirs seront étouffés.

Mais ses desirs ne fussent-ils qu'attiédis, à peine cet homme a-t il atteint ce terme, qu'il se trouve placé sur un écueil escarpé & glissant; il se voit de toutes parts en butte aux envieux, qui prêts à le percer, tiennent autour de lui leurs arcs toujours bandés: alors il découvre avec horreur l'abîme affreux qui s'entr'ouvre; il sent que, dans sa chûte, par un triste appanage de la grandeur, il sera misérable, sans être plaint; qu'exposé aux insultes de ceux qu'outrageoit son orgueil, il sera l'objet du mépris de ses rivaux, mépris plus cruel encore que les outrages; que, devenu la risée de ses inférieurs, ils s'affranchiront alors de ce tribut de respects, dont la jouissance a pu quelquefois lui paroître importune, mais dont la privation

eſt inſupportable, lorſque l'habitude en a fait un beſoin. Il voit donc que, privé du ſeul plaiſir qu'il ait jamais goûté, & réduit à l'abaiſſement, il ne jouira plus en contemplant ſes grandeurs, comme l'avare en contemplant ſes richeſſes, de la poſſibilité de toutes les jouiſſances qu'elles peuvent lui procurer.

Cet ambitieux eſt donc, par la crainte de l'ennui & de la douleur, retenu dans la carrière où l'amour du plaiſir l'a fait entrer : le deſir de conſerver ſuccède donc en ſon cœur au deſir d'acquérir. Or, l'étendue des ſoins néceſſaires pour ſe maintenir dans les dignités, ou pour y parvenir, étant à peu près la même, il eſt évident que cet homme doit paſſer le temps de la jeuneſſe & de l'âge mûr à la pourſuite ou à la conſervation de ces places, uniquement deſirées comme des moyens d'acquérir les plaiſirs qu'il s'eſt toujours refuſés. C'eſt ainſi que, parvenu à l'âge où l'on eſt incapable d'un nouveau genre de vie, il ſe livre, & doit, en effet, ſe livrer tout entier à ſes anciennes occupations ; parce qu'une ame toujours agitée de craintes & d'eſpérances vives, &, ſans ceſſe, remuée par de fortes paſſions, préférera toujours la tourmente de l'ambition au calme inſipide d'une vie tranquille. Semblables aux vaiſſeaux que les flots portent encore ſur la côte du midi, lorſque les vents du nord n'enflent plus les mers, les hommes ſuivent dans la vieilleſſe la direction que les paſſions leur ont donnée dans la jeuneſſe.

J'ai fait voir comment, appelé aux grandeurs par la paſſion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une

route aride. S'il y renconrre, par hasard, quelques plaisirs, ces plaisirs sont toujours mêlés d'amertume; il ne les goûte avec délices, que parce qu'ils y sont rares & semés çà & là, à peu près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déserts de la Lybie, & dont le feuillage desséché n'offre un ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé qui s'y repose.

La contradiction qu'on apperçoit entre la conduite d'un ambitieux & les motifs qui le font agir, n'est donc qu'apparente; l'ambition est donc allumée en nous par l'amour du plaisir & la crainte de la douleur. Mais, dira-t-on, si l'avarice & l'ambition sont un effet de la sensibilité physique, du moins l'orgueil n'y prend-il pas sa source.

CHAPITRE XIII.

De l'Orgueil.

L'ORGUEIL n'eſt dans nous que le ſentiment vrai ou faux de notre excellence : ſentiment qui, dépendant de la comparaiſon avantageuſe qu'on fait de ſoi aux autres, ſuppoſe, par conſéquent, l'exiſtence des hommes, & même l'établiſſement des ſociétés.

Le ſentiment de l'orgueil n'eſt donc point inné, comme celui du plaiſir & de la douleur. L'orgueil n'eſt donc qu'une paſſion factice, qui ſuppoſe la connoiſſance du beau & de l'excellent. Or, l'excellent ou le beau ne ſont autre choſe que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé, eſtimé & honoré comme tel. L'idée de l'eſtimé a donc précédé l'idée de l'eſtimable. Il eſt vrai que ces deux idées ont dû bientôt ſe confondre enſemble. Auſſi l'homme qu'anime le noble & ſuperbe deſir de ſe plaire à lui-même, & qui, content de ſa propre eſtime, ſe croit indifférent à l'opinion générale, eſt, en ce point, dupe de ſon propre orgueil, & prend en lui le deſir d'être eſtimé pour le deſir d'être eſtimable.

L'orgueil, en effet, ne peut jamais être qu'un deſir ſecret & déguiſé de l'eſtime publique. Pourquoi le même homme, qui, dans les forêts de l'Amérique, tire vanité de l'adreſſe, de la force & de l'agilité de

ſon corps, ne s'énorgueillira-t-il en France de ces avantages corporels qu'au défaut de qualités plus eſſentielles? C'eſt que la force & l'agilité du corps ne ſont ni ne doivent être autant eſtimées d'un François que d'un Sauvage.

Pour preuve que l'orgueil n'eſt qu'un amour déguiſé de l'eſtime, ſuppoſons un homme uniquement occupé du deſir de s'aſſurer de ſon excellence & de ſa ſupériorité. Dans cette hypothèſe, la ſupériorité la plus perſonnelle, la plus indépendante du haſard lui paroîtroit, ſans doute, la plus flatteuſe : ayant à choiſir entre la gloire des lettres & celle des armes, ce ſeroit, par conſéquent, à la première qu'il donneroit la préférence. Oſeroit-il contredire Céſar lui-même? Ne conviendroit-il pas, avec ce héros, que les lauriers de la victoire ſont, par le public éclairé, toujours partagés entre le général, le ſoldat & le haſard; & qu'au contraire les lauriers des Muſes appartiennent, ſans partage, à ceux qu'elles inſpirent? N'avoueroit-il pas que le haſard a pu ſouvent placer l'ignorance & la lâcheté ſur un char de triomphe, & qu'il n'a jamais couronné le front d'un ſtupide auteur?

En n'interrogeant que ſon orgueil, c'eſt-à-dire, le deſir de s'aſſurer de ſon excellence, il eſt donc certain que la première eſpèce de gloire lui paroîtroit la plus deſirable. La préférence qu'on donne au grand capitaine ſur le philoſophe profond, ne changeroit point, à cet égard, ſon opinion : il ſentiroit que, ſi le public accorde plus d'eſtime au général qu'au philoſophe, c'eſt que les talens du premier ont une influence

plus prompte sur le bonheur public, que les maximes d'un sage, qui ne paroissent immédiatement utiles qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés.

Or, s'il n'est cependant en France personne qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres, j'en conclus que ce n'est qu'au desir d'être estimé qu'on doit le desir d'être estimable, & que l'orgueil n'est que l'amour même de l'estime.

Pour prouver ensuite que cette passion de l'orgueil ou de l'estime est un effet de la sensibilité physique, il faut maintenant examiner si l'on desire l'estime pour l'estime même, & si cet amour de l'estime ne seroit pas l'effet de la crainte de la douleur & de l'amour du plaisir.

A quelle autre cause, en effet, peut-on attribuer l'empressement avec lequel on recherche l'estime publique? Seroit-ce à la méfiance intérieure que chacun a de son mérite, & par conséquent à l'orgueil qui, voulant s'estimer, & ne pouvant s'estimer seul, a besoin du suffrage public pour étayer la haute opinion qu'il a de lui-même, & pour jouir du sentiment délicieux de son excellence?

Mais si nous ne devions qu'à ce motif le desir de l'estime, alors l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, celle qui nous seroit accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paroîtroit, sans contredit, la plus flatteuse & la plus desirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune, & à nous rassurer sur notre mérite. Or, supposons les planètes habitées par des êtres semblables à nous : supposons qu'un

qu'un génie vînt, à chaque instant, nous informer de ce qui se passe, & qu'un homme eût à choisir entre l'estime de son pays & celle de tous ces mondes célestes; dans cette supposition, n'est-il pas évident que ce seroit à l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, à celle de tous les habitans planétaires, qu'il devroit donner la préférence sur celle de ses concitoyens? Il n'est cependant personne qui, dans ce cas, ne se déterminât en faveur de l'estime nationale. Ce n'est donc point au desir qu'on a de s'assurer de son mérite, qu'on doit le desir de l'estime, mais aux avantages que cette estime procure.

Pour s'en convaincre, qu'on se demande d'où vient l'empressement avec lequel ceux qui se disent le plus jaloux de l'estime publique, recherchent les grandes places dans les siècles même où, contrariés par des intrigues & des cabales, ils ne peuvent rien faire d'utile à leur nation; où, par conséquent, ils sont exposés à la risée du public, qui, toujours juste dans ses jugemens, méprise quiconque est assez indifférent à son estime pour accepter un emploi qu'il ne peut remplir dignement; qu'on se demande encore pourquoi l'on est plus flatté de l'estime d'un prince que de celle d'un homme sans crédit: & l'on verra que, dans tous les cas, notre amour pour l'estime est proportionné aux avantages qu'elle nous promet.

Si nous préférons à l'estime d'un petit nombre d'hommes choisis, celle d'une multitude sans lumières, c'est que, dans une multitude, nous voyons plus d'hommes soumis à cette espèce d'empire que

l'eſtime donne ſur les ames; c'eſt qu'un plus grand nombre d'admirateurs rappelle plus ſouvent à notre eſprit l'image agréable des plaiſirs qu'ils peuvent nous procurer.

C'eſt la raiſon pour laquelle, indifférent à l'admiration d'un peuple avec lequel on n'auroit aucune relation, il eſt peu de François qui fuſſent fort touchés de l'eſtime qu'auroient pour eux les habitans du Grand-Thibet. S'il eſt des hommes qui voudroient envahir l'eſtime univerſelle, & qui ſeroient même jaloux de l'eſtime des terres Auſtrales, ce deſir n'eſt pas l'effet d'un plus grand amour pour l'eſtime, mais ſeulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande eſtime (1).

La dernière & la plus forte preuve de cette vérité, c'eſt le dégoût qu'on a pour l'eſtime (2), & la diſette où l'on eſt de grands-hommes dans les ſiècles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenſes au mérite. Il ſemble qu'un homme capable d'acquérir de grands talens ou de grandes vertus, paſſe un contrat tacite avec ſa nation, par lequel il s'engage à s'illuſtrer par

(1) Les hommes ſont habitués, par les principes d'une bonne éducation, à confondre l'idée de bonheur avec l'idée d'eſtime. Mais, ſous le nom d'eſtime, ils ne deſirent réellement que les avantages qu'elle procure.

(2) L'on fait peu pour mériter l'eſtime dans les pays où l'eſtime eſt ſtérile : mais par-tout où l'eſtime procure de grands avantages, l'on court, comme Léonidas, défendre, avec trois cents Spartiates, le pas de Thermopyles.

des talens & des actions utiles à ſes concitoyens, pourvu que ſes concitoyens reconnoiſſans, attentifs à le ſoulager dans ſes peines, raſſemblent près de lui tous les plaiſirs.

C'eſt de la négligence ou de l'exactitude du public à remplir ces engagemens tacites que dépend, dans tous les ſiècles & tous les pays, l'abondance ou la rareté des grands-hommes.

Nous n'aimons donc pas l'eſtime pour l'eſtime, mais uniquement pour les avantages qu'elle procure. En vain voudroit-on s'armer, contre cette concluſion, de l'exemple de Curtius: un fait preſque unique ne prouve rien contre des principes appuyés ſur les expériences les plus multipliées; ſur-tout lorſque ce même fait peut s'attribuer à d'autres principes, & s'expliquer naturellement par d'autres cauſes.

Pour former un Curtius, il ſuffit qu'un homme, fatigué de la vie, ſe trouve dans la malheureuſe diſpoſition de corps qui détermine tant d'Anglois au ſuicide; ou que, dans un ſiècle très-ſuperſtitieux, comme celui de Curtius, il naiſſe un homme qui, plus fanatique & plus crédule encore que les autres, croie, par ſon dévouement, obtenir une place parmi les dieux. Dans l'une ou l'autre ſuppoſition, on peut ſe vouer à la mort, ou pour mettre fin à ſes misères, ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaiſirs céleſtes.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt qu'on ne deſire d'être eſtimable que pour être eſtimé, & qu'on ne deſire l'eſtime des hommes que pour jouir des plaiſirs attachés à cette eſtime: l'amour de l'eſtime n'eſt donc

que l'amour déguisé du plaisir. Or, il n'est que deux sortes de plaisirs : les uns sont les plaisirs des sens, & les autres sont les moyens d'acquérir ces mêmes plaisirs ; moyens qu'on a rangés dans la classe des plaisirs, parce que l'espoir d'un plaisir est un commencement de plaisir ; plaisir cependant qui n'existe que lorsque cet espoir peut se réaliser. La sensibilité physique est donc le germe productif de l'orgueil & de toutes les autres passions, dans le nombre desquelles je comprends l'amitié, qui, plus indépendante, en apparence, du plaisir des sens, mérite d'être examinée, pour confirmer, par ce dernier exemple, tout ce que j'ai dit de l'origine des passions.

CHAPITRE XIV.

De l'Amitié.

AIMER, c'eſt avoir beſoin. Nulle amitié ſans beſoin : ce ſeroit un effet ſans cauſe. Les hommes n'ont pas tous les mêmes beſoins ; l'amitié eſt donc, entre eux, fondée ſur des motifs différens. Les uns ont beſoin de plaiſir ou d'argent, les autres de crédit, ceux ci de converſer, ceux-là de confier leurs peines : en conſéquence, il eſt des amis de plaiſir, d'argent (1), d'in-

(1) On *s'eſt tué*, juſqu'à préſent, à répéter, les uns d'après les autres, qu'on ne doit pas compter, parmi ſes amis, ceux dont l'amitié intéreſſée ne nous aime que pour notre argent. Cette ſorte d'amitié n'eſt pas, ſans doute, la plus flatteuſe : mais ce n'en eſt pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment, par exemple, dans un contrôleur-général la puiſſance qu'il a d'obliger. Dans la plupart d'entre eux, l'amour de la perſonne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuſeroit-on le nom d'amitié à cette eſpèce de ſentiment ? On ne nous aime pas pour nous-mêmes ; mais toujours pour quelque cauſe ; & celle-là en vaut bien une autre. Un homme eſt amoureux d'une femme : peut-on dire qu'il ne l'aime pas, parce que c'eſt uniquement la beauté de ſes yeux ou de ſon teint qu'il aime en elle ? Mais, dira-t-on, à peine l'homme riche eſt-il tombé dans l'indigence, qu'on ceſſe alors de l'aimer. Oui, ſans doute : mais que la petite vérole gâte une femme,

trigue, d'esprit & de malheur. Rien de plus utile que de considérer l'amitié sous ce point de vue, & de s'en former des idées nettes.

---

on rompra communément avec elle, & cette rupture ne prouve pas qu'on ne l'ait point aimée, lorsqu'elle étoit belle. Que l'ami, en qui nous avons le plus de confiance, & dont nous estimons le plus l'ame, l'esprit & le caractère, devienne tout-à-coup aveugle, sourd & muet; nous regretterons en lui la perte de notre ancien ami; nous respecterons encore sa momie; mais, dans le fait, nous ne l'aimons plus, parce que ce n'est pas un tel homme que nous avons aimé. Un contrôleur-général est-il disgracié; on ne l'aime plus: c'est précisément l'ami devenu tout-à-coup aveugle, sourd & muet. Il n'en est pas cependant moins vrai que l'homme avide d'argent n'ait eu beaucoup de tendresse pour celui qui pouvoit lui en procurer. Quiconque a ce besoin d'argent, est ami né du contrôle général & de celui qui l'occupe. Son nom peut être inscrit dans l'inventaire des meubles & ustensiles appartenans à la place. C'est notre vanité qui nous fait refuser le nom d'amitié à l'amitié intéressée. Sur quoi j'observerai, qu'en fait d'amitié, la plus solide & la plus durable est communément celle des gens vertueux: cependant les scélérats même en sont susceptibles. Si, comme l'on est forcé d'en convenir, l'amitié n'est autre chose que le sentiment qui unit deux hommes; soutenir qu'il n'est point d'amitié entre les méchans, c'est nier les faits les plus authentiques. Peut-on douter que deux conspirateurs, par exemple, ne puissent être liés de l'amitié la plus vive? que Jaffier n'aimât le capitaine Jacques-Pierre? qu'Octave, qui n'étoit certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécène, qui sûrement n'étoit qu'une ame foible? La force de l'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis, mais sur la force de l'intérêt qui les unit.

En amitié, comme en amour, on fait ſouvent des romans : on en cherche par-tout le héros ; on croit à chaque inſtant l'avoir trouvé ; on s'accroche au premier venu ; on l'aime tant qu'on le connoît peu, & qu'on eſt curieux de le connoître. La curioſité eſt-elle ſatisfaite ; on s'en dégoûte : on n'a point rencontré le héros de ſon roman. C'eſt ainſi qu'on devient ſuſceptible d'engouement, mais incapable d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié, il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la conſidérant comme un beſoin réciproque, on ne peut ſe cacher que, dans un long eſpace de temps, il eſt très-difficile que le même beſoin, & par conſéquent la même amitié (1) ſubſiſte entre deux hommes. Auſſi rien de plus rare que les anciennes amitiés (2).

(1) Les circonſtances, dans leſquelles deux amis doivent ſe trouver, une fois données, & leurs caractères connus ; s'ils doivent ſe brouiller, nul doute qu'un homme de beaucoup d'eſprit, en prédiſant l'inſtant où ces deux hommes ceſſeront de s'être réciproquement utiles, ne pût calculer le moment de leur rupture, comme l'aſtronome calcule le moment de l'éclipſe.

(2) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les liens de l'habitude, le reſpect eſtimable qu'on a pour une amitié avouée, & enfin ce point d'honneur heureux & utile à la ſociété, qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appelle ſes amis. On leur rendroit bien les mêmes ſervices qu'on leur eût rendus, lorſqu'on étoit affecté pour eux des ſentimens les plus vifs : mais, dans le fait, leur préſence ne nous eſt plus néceſſaire, & on ne les aime plus.

Mais si le sentiment de l'amitié, beaucoup plus durable que celui de l'amour, a cependant sa naissance, son accroissement & son dépérissement ; qui le sait ne passe pas du moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus forte, & n'est point exposé à détester ce qu'il a aimé. Un ami vient-il à lui manquer ; il ne s'emporte point contre lui ; il gémit sur la nature humaine, & s'écrie en pleurant : *Mon ami n'a plus les mêmes besoins.*

Il est assez difficile de se faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne cherche, à cet égard, à nous tromper. Parmi les hommes, il en est qui, pour se trouver plus estimables à leurs propres yeux, s'exagèrent à eux-mêmes leurs sentimens pour leurs amis, se font de l'amitié des descriptions romanesques, & s'en persuadent la réalité, jusqu'à ce que l'occasion, les détrompant eux & leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimoient pas autant qu'ils le pensoient.

Ces sortes de gens prétendent ordinairement avoir le besoin d'aimer & d'être aimés très-vivement. Or, comme on n'est jamais si vivement frappé des vertus d'un homme que les premières fois qu'on le voit ; comme l'habitude nous rend insensibles à la beauté, à l'esprit & même aux qualités de l'ame ; & que nous ne sommes enfin fortement émus que par le plaisir de la surprise ; un homme d'esprit disoit assez plaisamment, à ce sujet, que ceux qui veulent être aimés si vivement (1), doivent, en amitié comme en amour,

(1) L'amitié n'est pas, comme le prétendent certaines

avoit beaucoup de paſſades & point de paſſion ; parce que les momens du début, ajoutoit-il, ſont, en l'un & l'autre genre, toujours les momens les plus vifs & les plus tendres.

Mais, pour un homme qui ſe fait illuſion à lui-même, il eſt en amitié dix hypocrites qui affectent des ſentimens qu'ils n'éprouvent pas, font des dupes, & ne le ſont jamais. Ils peignent l'amitié de couleurs vives, mais fauſſes : uniquement attentifs à leur intérêt, ils ne veulent qu'engager les autres à ſe modeler, en leur faveur, ſur un pareil portrait (1).

---

gens, un ſentiment perpétuel de tendreſſe, parce que les hommes ne ſont rien continument. Entre les amis les plus tendres, il y a des momens de froideur : l'amitié eſt donc une ſucceſſion continuelle de ſentimens de tendreſſe & de froideur, où ceux de froideur ſont très-rares.

(1) Peut-être faut-il du courage, & ſoi-même être capable d'amitié, pour oſer en donner une idée nette. On eſt du moins sûr de ſoulever contre ſoi les hypocrites d'amitié : il en eſt de ces ſortes de gens, comme des poltrons, qui racontent toujours leurs exploits. Que ceux qui ſe diſent ſi ſuſceptibles de ſentimens d'amitié, liſent le *Toxaris* de Lucien ; qu'ils ſe demandent s'ils ſont capables des actions que l'amitié faiſoit exécuter aux Scythes & aux Grecs. S'ils s'interrogent de bonne foi, ils avoueront que, dans ce ſiècle, on n'a pas même d'idée de cette eſpèce d'amitié. Auſſi, chez les Scythes & les Grecs, l'amitié étoit-elle miſe au rang des vertus. Un Scythe ne pouvoit avoir plus de deux amis ; mais, pour les ſecourir, il étoit en droit de tout entreprendre. Sous le nom d'amitié, c'étoit en partie l'amour de l'eſtime qui les animoit. La ſeule amitié n'eût pas été ſi courageuſe.

Exposés à tant d'erreurs, il est donc très-difficile de se faire des notions nettes de l'amitié. Mais, dira-t-on, quel mal à s'exagérer un peu la force de ce sentiment ? Le mal d'habituer les hommes à exiger de leurs amis des perfections que la nature ne comporte pas.

Séduits par de pareilles peintures, mais enfin éclairés par l'expérience, une infinité de gens nés sensibles, mais lassés de courir sans cesse après une chimère, se dégoûtent de l'amitié, à laquelle ils eussent été propres, s'ils ne s'en fussent pas fait une idée romanesque.

L'amitié suppose un besoin ; plus ce besoin sera vif, plus l'amitié sera forte : le besoin est donc la mesure du sentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme & une femme se sauvent dans une isle déserte ; que là, sans espoir de revoir leur patrie, ils soient forcés de se prêter un secours mutuel pour se défendre des bêtes féroces, pour vivre & s'arracher au désespoir : nulle amitié plus vive que celle de cet homme & de cette femme, qui se seroient peut-être détestés, s'ils fussent restés à Paris. L'un des deux vient-il à périr ? l'autre a réellement perdu la moitié de lui-même ; nulle douleur égale à sa douleur : il faut avoir habité l'isle déserte, pour en sentir toute la violence.

Mais, si la force de l'amitié est toujours proportionnée à nos besoins, il est, par conséquent, des formes de gouvernement, des mœurs, des conditions & enfin des siècles plus favorables à l'amitié les uns que les autres.

Dans les siècles de chevalerie, où l'on prenoit un compagnon d'armes, où deux chevaliers faisoient communauté de gloire & de danger, où la lâcheté de l'un pouvoit coûter la vie & l'honneur à l'autre; alors, devenu, par son propre intérêt, plus attentif au choix de ses amis, on leur étoit plus fortement attaché.

Lorsque la mode des duels prit la place de la chevalerie, des gens, qui tous les jours s'exposoient ensemble à la mort, devoient certainement être fort chers l'un à l'autre. Alors l'amitié étoit en grande vénération, & comptée parmi les vertus; elle supposoit du moins, dans les duellistes & les chevaliers, beaucoup de loyauté & de valeur; vertus qu'on honoroit beaucoup, & qu'on devoit alors extrêmement honorer, puisque ces vertus étoient presque toujours en action (1).

Il est bon de se rappeler quelquefois que les mêmes vertus sont, dans les divers temps, mises à des taux différens, selon l'inégale utilité dont elles sont à chaque siècle.

Qui doute que, dans des temps de troubles & de révolutions, & dans une forme de gouvernement qui se prête aux factions, l'amitié ne soit plus forte & plus courageuse qu'elle ne l'est dans un état tranquille? L'histoire fournit, dans ce genre, mille exemples d'héroïsme. Alors l'amitié suppose, dans un homme,

(1) *Brave* étoit alors synonyme d'*honnête homme*; & c'est par un reste de cet ancien usage qu'on dit encore *un brave homme*, pour exprimer un homme loyal & honnête.

du courage, de la discrétion, de la fermeté, des lumières & de la prudence; qualités qui, absolument nécessaires dans ces momens de troubles, & rarement rassemblées dans le même homme, doivent le rendre extrêmement cher à son ami.

Si, dans nos mœurs actuelles, nous ne demandons plus les mêmes qualités (1) à nos amis, c'est que ces qualités nous sont inutiles; c'est qu'on n'a plus de secrets importans à se confier, de combats à livrer, & qu'on n'a, par conséquent, besoin ni de la prudence, ni des lumières, ni de la discrétion, ni du courage de son ami.

Dans la forme actuelle de notre gouvernement, les particuliers ne sont unis par aucun intérêt commun. Pour faire fortune, on a moins besoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maisons, le luxe, & ce qu'on appelle l'esprit de société, a soustrait une infinité de gens au besoin de l'amitié. Nul motif, nul intérêt suffisant pour nous faire maintenant supporter les défauts réels ou respectifs de nos

(1) Dans ce siècle, l'amitié n'exige presque aucune qualité. Une infinité de gens se donnent pour de vrais amis, pour être quelque chose dans le monde. Les uns se font solliciteurs bannaux des affaires d'autrui, pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire; d'autres rendent des services, mais les font payer, à leurs obligés, du prix de l'ennui & de la perte de leur liberté; quelques autres enfin, se croient très-dignes d'amitié, parce qu'ils seront sûrs gardiens d'un dépôt; & qu'ils ont la vertu d'un coffre fort.

amis. Il n'eſt donc plus d'amitié (1); on n'attache donc plus au mot d'ami les mêmes idées qu'on y attachoit autrefois; on peut donc, en ce ſiècle, s'écrier avec Ariſtote (2) : *O mes amis! il n'eſt plus d'amis.*

Or, s'il eſt des ſiècles, des mœurs & des formes de gouvernement où l'on a plus ou moins beſoin d'amis; & ſi la force de l'amitié eſt toujours proportionnée à la vivacité de ce beſoin, il eſt auſſi des conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié : & ce ſont ordinairement celles où l'on a le plus ſouvent beſoin du ſecours d'autrui.

Les infortunés ſont, en général, les amis les plus tendres; unis par une communauté de malheur, ils jouiſſent, en plaignant les maux de leur ami, du plaiſir de s'attendrir ſur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caractères : il en eſt qui ne peuvent ſe paſſer d'amis. Les premiers ſont ces caractères foibles & timides, qui, dans toute leur conduite, ne ſe déterminent qu'à l'aide

---

(1) Auſſi, dit le proverbe, faut-il ſe dire beaucoup d'amis, & s'en croire peu.

(2) Chacun répète, d'après Ariſtote, qu'il n'eſt point d'amis; & chacun en particulier, ſoutient qu'il eſt bon ami. Pour avancer deux propoſitions ſi contradictoires, il faut qu'en fait d'amitié, il y ait bien des hypocrites & bien des gens qui s'ignorent eux-mêmes.

Ces derniers, comme je l'ai déjà dit, s'élèveront contre quelques propoſitions de ce chapitre. J'aurai contre moi leurs clameurs, &, malheureuſement, j'aurai pour moi l'expérience.

& par le conſeil d'autrui : les ſeconds ſont ces caractères mornes, ſévères, deſpotiques, & qui, chauds amis de ceux qu'ils tyranniſent, ſont aſſez ſemblables à l'une des deux femmes de Socrate, qui, à la nouvelle de la mort de ce grand-homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la ſeconde ; parce que celle-ci, d'un caractère doux & aimable, ne perdoit dans Socrate qu'un mari, lorſque celle-là perdoit en lui le martyr de ſes caprices, & le ſeul homme qui pût les ſupporter.

Il eſt enfin des hommes exempts de toute ambition, de toutes paſſions fortes, & qui font leurs délices de la converſation des gens inſtruits. Dans nos mœurs actuelles, les hommes de cette eſpèce, s'ils ſont vertueux, ſont les amis les plus tendres & les plus conſtans. Leur ame, toujours ouverte à l'amitié, en connoit tout le charme. N'ayant, par ma ſuppoſition, aucune paſſion qui puiſſe contrebalancer en eux ce ſentiment, il devient leur unique beſoin : auſſi ſont-ils capables d'une amitié très-éclairée & très-courageuſe, ſans qu'elle le ſoit néanmoins autant que celle des Grecs & des Scythes.

Par la raiſon contraire, on eſt, en général, d'autant moins ſuſceptible d'amitié, qu'on eſt plus indépendant des autres hommes. Auſſi les gens riches & puiſſans ſont-ils communément peu ſenſibles à l'amitié ; ils paſſent même ordinairement pour durs. En effet, ſoit que les hommes ſoient naturellement cruels, toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément, ſoit que les riches & les puiſſans regardent la misère d'autrui

comme un reproche de leur bonheur, ſoit enfin qu'ils veuillent ſe ſouſtraire aux demandes importunes des malheureux; il eſt certain qu'ils maltraitent preſque toujours le miſérable (1). La vue de l'infortuné fait, ſur la plupart des hommes, l'effet de la tête de Méduſe : à ſon aſpect, les cœurs ſe changent en rocher.

Il eſt encore des gens indifférens à l'amitié; & ce ſont ceux qui ſe ſuffiſent à eux-mêmes (2). Accou-

---

(1) La moindre faute qu'il fait eſt un prétexte ſuffiſant pour lui refuſer tout ſecours : on veut que les malheureux ſoient parfaits.

(2) Il eſt peu d'hommes dans ce cas : & cette puiſſance de ſe ſuffire à ſoi-même, dont on fait un attribut de la divinité, & qu'on eſt forcé de reſpecter en elle, eſt toujours miſe au rang des vices, lorſqu'on la rencontre dans un homme. C'eſt ainſi qu'on blâme, ſous un nom, ce qu'on admire ſous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas, ſous le nom d'inſenſibilité, reproché à M. de Fontenelle la puiſſance qu'il avoit de ſe ſuffire à lui-même, c'eſt-à-dire, d'être un des plus ſages & des plus heureux des hommes ?

Si les grands de Madagaſcar font la guerre à tous ceux de leurs voiſins dont les troupeaux ſont plus nombreux que les leurs; s'ils répètent toujours ces paroles : *Ceux-là ſont nos ennemis qui ſont plus riches & plus heureux que nous;* on peut aſſurer qu'à leur exemple, la plupart des hommes font pareillement la guerre au ſage. Ils haïſſent en lui une modération de caractère qui, réduiſant ſes deſirs à ſes poſſeſſions, fait la critique de leur conduite, & rend le ſage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices; parce qu'ils ſentent

tumés à chercher, à trouver le bonheur en eux, & d'ailleurs trop éclairés pour goûter encore le plaisir

---

qu'en eux, la source de l'humanité tariroit aussi-tôt que celle des besoins réciproques.

Ces sages, cependant, doivent être très-chers à la société. Si l'extrême sagesse les rend quelquefois indifférens à l'amitié des particuliers, elle leur fait aussi, comme le prouve l'exemple de l'abbé de Saint-Pierre & de Fontenelle, répandre sur l'humanité les sentimens de tendresse que les passions vives nous forcent à rassembler sur un seul individu. Bien différent de ces hommes, qui ne sont bons que parce qu'ils sont dupes, & dont la bonté diminue à proportion que leur esprit s'éclaire, le seul sage peut être constamment bon, parce que lui seul connoît les hommes. Leur méchanceté ne l'irrite point : il ne voit en eux, comme Démocrite, que des fous ou des enfans contre lesquels il seroit ridicule de se fâcher, & qui sont plus dignes de pitié que de colère. Il les considère enfin de l'œil, dont un mécanicien regarde le jeu d'une machine : sans insulter à l'humanité, il se plaint de la nature qui attache la conservation d'un être à la destruction d'un autre; qui, pour se nourrir, ordonne à l'autour de fondre sur la colombe, à la colombe de dévorer l'insecte; & qui de chaque être a fait un assassin.

Si les lois seules sont des juges sans humeur, le sage, à cet égard, est comparable aux lois. Son indifférence est toujours juste, & toujours impartiale; elle doit être considérée comme une des plus grandes vertus de l'homme en place, qu'un trop grand besoin d'amis nécessite toujours à quelque injustice.

Le sage seul, enfin, peut être généreux, parce qu'il est indépendant. Ceux qu'uniſſent les liens d'une utilité réciproque, ne peuvent être libéraux les uns envers les autres. L'amitié ne fait que des échanges; l'indépendance seule fait des dons.

d'être

d'être dupes, ils ne peuvent conſerver l'heureuſe ignorance de la méchanceté des hommes (ignorance précieuſe, qui, dans la première jeuneſſe, reſſerre ſi fort les liens de l'amitié) : auſſi ſont-ils peu ſenſibles au charme de ce ſentiment, non qu'ils n'en ſoient ſuſceptibles. *Ce ſont ſouvent*, comme l'a dit une femme de beaucoup d'eſprit, *moins des hommes inſenſibles, que des hommes déſabuſés.*

Il réſulte de ce que j'ai dit, que la force de l'amitié eſt toujours proportionnée au beſoin que les hommes ont les uns des autres (1), & que ce beſoin varie ſelon la différence des ſiècles, des mœurs, des formes de gouvernement, des conditions & des caractères. Mais, dira-t-on, ſi l'amitié ſuppoſe toujours un beſoin, ce n'eſt pas, du moins, un beſoin phyſique. Qu'eſt-ce qu'un ami ? un parent de notre choix. On deſire un ami, pour vivre, pour ainſi dire, en lui, pour épancher notre ame dans la ſienne, & jouir d'une converſation que la confiance rend toujours délicieuſe. Cette paſſion n'eſt donc fondée ni ſur la crainte de la douleur, ni ſur l'amour des plaiſirs phyſiques. Mais, répondrai-je, à quoi tient le charme de la converſation d'un ami ? Au plaiſir d'y parler de ſoi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête ; on s'entretient

(1) Si l'on aimoit ſon ami pour lui-même, nous ne conſidérerions jamais que ſon bien-être ; on ne lui reprocheroit pas le temps qu'il eſt ſans nous voir ou nous écrire : apparemment, dirions-nous, qu'il s'occupe plus agréablement ; & nous nous féliciterions de ſon bonheur.

avec ſon ami des moyens d'accroître ſes biens, ſes honneurs, ſon crédit & ſa réputation. Eſt-on dans la misère : on cherche avec ce même ami les moyens de ſe ſouſtraire à l'indigence ; & ſon entretien nous épargne du moins, dans le malheur, l'ennui des converſations indifférentes. C'eſt donc toujours de ſes peines ou de ſes plaiſirs dont on parle à ſon ami. Or, s'il n'eſt de vrais plaiſirs & de vraies peines, comme je l'ai prouvé plus haut, que les plaiſirs & les peines phyſiques ; ſi les moyens de ſe les procurer ne ſont que des plaiſirs d'eſpérance, qui ſuppoſent l'exiſtence des premiers, & qui n'en ſont, pour ainſi dire, qu'une conſéquence ; il s'en ſuit que l'amitié, ainſi que l'avarice, l'orgueil, l'ambition & les autres paſſions, eſt l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique.

Pour dernière preuve de cette vérité, je vais montrer qu'avec le ſecours de ces mêmes peines, & de ces mêmes plaiſirs, on peut exciter en nous toute eſpèce de paſſions ; & qu'ainſi les peines & les plaiſirs des ſens ſont le germe productif de tout ſentiment.

CHAPITRE XV.

Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques, peuvent allumer en nous toutes sortes de passions.

Qu'on ouvre l'histoire, & l'on verra que, dans tous les pays où certaines vertus étoient encouragées par l'espoir des plaisirs des sens, ces vertus ont été les plus communes, & ont jeté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois, les Béotiens, & généralement tous les peuples les plus adonnés à l'amour, ont-ils été les plus courageux ? C'est que, dans ces pays, les femmes n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus braves ; c'est que les plaisirs de l'amour, comme le remarquent Plutarque & Platon, sont les plus propres à élever l'ame des peuples, & la plus digne récompense des héros & des hommes vertueux.

C'étoit vraisemblablement par ce motif que le sénat Romain, vil flatteur de César, voulut, au rapport de quelques historiens, lui accorder, par une loi expresse, le droit de jouissance sur toutes les dames Romaines : c'est aussi ce qui, suivant les mœurs Grecques, faisoit dire à Platon que le plus beau devoit, au sortir du combat, être la récompense du plus vaillant ; projet dont Epaminondas lui même avoit eu quelque idée, puisqu'il rangea à la bataille des Leuctres l'amant à

côté de la maîtreſſe ; pratique qu'il regarda toujours comme très-propre à aſſurer les ſuccès militaires. Quelle puiſſance, en effet, n'ont pas ſur nous les plaiſirs des ſens ! Ils firent du bataillon ſacré des Thébains un bataillon invincible ; ils inſpiroient le plus grand courage aux peuples anciens, lorſque les vainqueurs partageoient entre eux les richeſſes & les femmes des vaincus ; ils formèrent enfin le caractère de ces vertueux Samnites, chez qui la plus grande beauté étoit le prix de la plus grande vertu.

Pour s'aſſurer de cette vérité par un exemple plus détaillé, qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans le cœur de ſes concitoyens l'enthouſiaſme, &, pour ainſi dire, la fièvre de la vertu ; & l'on verra que, ſi nul peuple ne ſurpaſſa les Lacédémoniens en courage, c'eſt que nul peuple n'honora davantage la vertu, & ne ſut mieux récompenſer la valeur. Qu'on ſe rappelle ces fêtes ſolennelles, où, conformément aux lois de Lycurgue, les belles & jeunes Lacédémoniennes s'avançoient demi-nues, en danſant, dans l'aſſemblée du peuple. C'étoit là qu'en préſence de la nation, elles inſultoient, par des traits ſatyriques, ceux qui avoient marqué quelque foibleſſe à la guerre ; & qu'elles célébroient, par leurs chanſons, les jeunes guerriers qui s'étoient ſignalés par quelques exploits éclatans. Or, qui doute que le lâche, en butte, devant tout un peuple, aux railleries amères de ces jeunes filles, en proie aux tourmens de la honte & de la confuſion, ne dût être dévoré du plus cruel repentir ? Quel triomphe, au contraire, pour le jeune

héros qui recevoit la palme de la gloire des mains de la beauté, qui liſoit l'eſtime ſur le front des vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, & l'aſſurance de ces faveurs dont l'eſpoir ſeul eſt un plaiſir? Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu? Auſſi les Spartiates, toujours impatiens de combattre, ſe précipitoient avec fureur dans les bataillons ennemis, & de toute part environnés de la mort, ils n'enviſageoient autre choſe que la gloire. Tout concouroit, dans cette légiſlation, à métamorphoſer les hommes en héros. Mais, pour l'établir, il falloit que Lycurgue, convaincu que le plaiſir eſt le moteur unique & univerſel des hommes, eût ſenti que les femmes, qui, par-tout ailleurs, ſembloient, comme les fleurs d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre & le plaiſir des yeux, pouvoient être employées à un plus noble uſage; que ce ſexe, avili & dégradé chez preſque tous les peuples du monde, pouvoit entrer en communauté de gloire avec les hommes, partager avec eux les lauriers qu'il leur faiſoit cueillir, & devenir enfin un des plus puiſſans reſſorts de la légiſlation.

En effet, ſi le plaiſir de l'amour eſt pour les hommes le plus vif des plaiſirs, quel germe fécond de courage renfermé dans ce plaiſir, & quelle ardeur pour la vertu ne peut point inſpirer le deſir des femmes (1)?

(1) Dans quel affreux danger David lui-même ne ſe précipita-t-il pas, lorſque, pour obtenir Michol, il

Qui s'examinera ſur ce point, ſentira que, ſi l'aſſemblée des Spartiates eût été plus nombreuſe, qu'on y eût couvert le lâche de plus d'ignominie, qu'il eût été poſſible d'y rendre encore plus de reſpect & d'hommages à la valeur, Sparte auroit porté plus loin encore l'enthouſiaſme de la vertu.

Suppoſons, pour le prouver, que pénétrant, ſi je l'oſe dire, plus avant dans les vues de la nature, on eût imaginé qu'en ornant les belles femmes de tant d'attraits, en attachant le plus grand plaiſir à leur jouiſſance, la nature eût voulu en faire la récompenſe de la plus haute vertu: ſuppoſons encore qu'à l'exemple de ces vierges conſacrées à Iſis ou à Veſta, les plus belles Lacédémoniennes euſſent été conſacrées au mérite; que, préſentées nues dans les aſſemblées, elles euſſent été enlevées par les guerriers comme le prix de leur courage; & que ces jeunes héros euſſent, au même inſtant, éprouvé la double ivreſſe de l'amour & de la gloire: quelque bizarre & quelque éloignée de nos mœurs que ſoit cette légiſlation, il eſt certain qu'elle eût encore rendu les Spartiates plus vertueux & plus vaillans, puiſque la force de la vertu eſt toujours proportionnée au degré de plaiſir qu'on lui aſſigne pour récompenſe.

Je remarquerai, à ce ſujet, que cette coutume, ſi bizarre en apparence, eſt en uſage au royaume de Biſnagar, dont Narſingue eſt la capitale. Pour élever

---

s'obligea de couper & d'apporter à Saül les prépuces de deux cents Philiſtins?

le courage de ſes guerriers, le roi de cet empire, au rapport des voyageurs, achète, nourrit & habille, de la manière la plus galante & la plus magnifique, des femmes uniquement deſtinées aux plaiſirs des guerriers qui ſe ſont ſignalés par quelques hauts faits. Par ce moyen, il inſpire le plus grand courage à ſes ſujets ; il attire à ſa cour tous les guerriers des peuples voiſins, qui, flattés de l'eſpoir de jouir de ces belles femmes, abandonnent leur pays & s'établiſſent à Narſingue, où ils ne ſe nourriſſent que de la chair des lions & des tigres, & ne s'abreuvent que du ſang de ces animaux (1).

Il réſulte des exemples ci-deſſus apportés, que les peines & les plaiſirs des ſens peuvent nous inſpirer toute eſpèce de paſſions, de ſentimens & de vertus. C'eſt pourquoi, ſans avoir recours à des ſiècles ou des pays éloignés, je citerai, pour dernière preuve de cette vérité, ces ſiècles de chevalerie, où les femmes enſei-

(1) Les femmes, chez les Gélons, étoient obligées, par la loi, à faire tous les ouvrages de force, comme de bâtir les maiſons & de cultiver la terre : mais en dédommagement de leurs peines, la même loi leur accordoit cette douceur, de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur étoit agréable. Les femmes étoient fort attachées à cette loi. Voyez *Bardeſanes*, cité par Eusèbe dans ſa *Préparation évangélique*.

Les Floridiens ont la compoſition d'un breuvage très-fort & très-agréable ; mais ils n'en préſentent jamais qu'à ceux de leurs guerriers qui ſe ſont ſignalés par des actions d'un grand courage. Recueil des *Lettres édif.*

gnoient à la fois aux apprentifs chevaliers l'art d'aimer & le catéchiſme.

Si, dans ces temps, comme le remarque Machiavel, & lors de leur deſcente en Italie, les François parurent ſi courageux & ſi terribles à la poſtérité des Romains, c'eſt qu'ils étoient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'euſſent-ils pas été? Les femmes, ajoute cet hiſtorien, n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus vaillans d'entre eux. Pour juger du mérite d'un amant & de ſa tendreſſe, les preuves qu'elles exigeoient, c'étoit de faire des priſonniers à la guerre, de tenter une eſcalade, ou d'enlever un poſte aux ennemis, elles aimoient mieux voir périr, que voir fuir leur amant. Un chevalier étoit alors obligé de combattre, pour ſoutenir & la beauté de ſa dame, & l'excès de ſa tendreſſe. Les exploits des chevaliers étoient le ſujet perpétuel des converſations & des romans. Par-tout on recommandoit la galanterie. Les poètes vouloient qu'au milieu des combats & des dangers, un chevalier eût toujours le portrait de ſa dame préſent à ſa mémoire. Dans les tournois, avant que de ſonner la charge, ils vouloient qu'il tînt les yeux ſur ſa maitreſſe, comme le prouve cette ballade :

Servants d'amour, regardez doucement,
Aux eſchaffauds, Anges de Paradis;
Lors jouſterez fort & joyeuſement,
Et vous ſerez honorez & chéris.

Tout alors prêchoit l'amour; & quel reſſort plus puiſſant pour mouvoir les ames? La démarche, les regards, les moindres geſtes de la beauté, ne ſont-ils pas le

charme & l'ivreſſe des ſens ? Les femmes ne peuvent-elles pas, à leur gré, créer des ames & des corps dans les imbécilles & les foibles ? La Phénicie n'a-t-elle pas, ſous le nom de Vénus ou d'Aſtarté, élevé des autels à la beauté ?

Ces autels ne pouvoient être abattus que par notre religion. Quel objet (pour qui n'eſt pas éclairé des rayons de la foi) eſt, en effet, plus digne de notre adoration, que celui auquel le ciel a confié le dépôt précieux du plus vif de nos plaiſirs ? plaiſirs dont la jouiſſance ſeule peut nous faire ſupporter, avec délices, le pénible fardeau de la vie, & nous conſoler du malheur d'être.

La concluſion générale de ce que j'ai dit ſur l'origine des paſſions, c'eſt que la douleur & le plaiſir des ſens font agir & penſer les hommes, & ſont les ſeuls contrepoids qui meuvent le monde moral.

Les paſſions ſont donc en nous l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique : or, tous les hommes ſont ſenſibles & ſuſceptibles de paſſions ; tous, par conſéquent, portent en eux le germe productif de l'eſprit. Mais, dira-t-on, s'ils ſont ſenſibles, ils ne le ſont peut-être pas tous au même degré : l'on voit, par exemple, des nations entières indifférentes à la paſſion de la gloire & de la vertu : or, ſi les hommes ne ſont pas ſuſceptibles de paſſions auſſi fortes, tous ne ſont pas capables de cette même continuité d'attention qu'on doit regarder comme la cauſe de la grande inégalité de leurs lumières : d'où il réſulte que la nature n'a pas donné à tous les hommes d'égales diſpoſitions à l'eſprit.

Pour répondre à cette objection, il n'eſt pas néceſſaire d'examiner ſi tous les hommes ſont également ſenſibles : cette queſtion, peut-être plus difficile à réſoudre qu'on ne l'imagine, eſt d'ailleurs étrangère à mon ſujet. Ce que je me propoſe, c'eſt d'examiner ſi tous les hommes ne ſont pas du moins ſuſceptibles de paſſions aſſez fortes pour les douer de l'attention continue à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit.

C'eſt à cet effet que je réfuterai d'abord l'argument tiré de la ſenſibilité de certaines nations aux paſſions de la gloire & de la vertu ; argument par lequel on croit prouver que tous les hommes ne ſont pas ſuſceptibles de paſſions. Je dis donc que l'inſenſibilité de ces nations ne doit point être attribuée à la nature ; mais à des cauſes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernemens.

CHAPITRE XVI.

A quelle cauſe on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

POUR ſavoir ſi c'eſt de la nature, ou de la forme particulière des gouvernemens que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu, il faut d'abord connoître l'homme ; pénétrer juſques dans l'abyme du cœur humain ; ſe rappeler que, né ſenſible à la douleur & au plaiſir, c'eſt à la ſenſibilité phyſique que l'homme doit ſes paſſions, & à ſes paſſions qu'il doit tous ſes vices & toutes ſes vertus.

Ces principes poſés, pour réſoudre la queſtion ci-deſſus propoſée, il faut examiner enſuite ſi les mêmes paſſions, modifiées ſelon les différentes formes de gouvernement, ne produiroient point en nous les vices & les vertus contraires.

Qu'un homme ſoit aſſez amoureux de la gloire pour y ſacrifier toutes ſes autres paſſions : ſi, par la forme du gouvernement, la gloire eſt toujours le prix des actions vertueuſes, il eſt évident que cet homme ſera toujours néceſſité à la vertu ; & que, pour en faire un Léonidas, un Horatius Coclès, il ne faut que le placer dans un pays & dans des circonſtances pareilles.

Mais, dira-t-on, il eſt peu d'hommes qui s'élèvent à ce degré de paſſion. Auſſi, répondrai-je, n'eſt-ce

que l'homme fortement passionné qui pénètre jusqu'au sanctuaire de la vertu. Il n'en est pas ainsi de ces hommes incapables de passions vives, & qu'on appelle *honnêtes*. Si, loin de ce sanctuaire, ces derniers cependant sont toujours retenus par les liens de la paresse dans le chemin de la vertu, c'est qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter.

La vertu du premier est la seule vertu éclairée & active : mais elle ne croît, ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur que dans les républiques guerrières ; parce que c'est uniquement dans cette forme de gouvernement que l'estime publique nous élève le plus au dessus des autres hommes, qu'elle nous attire plus de respects de leur part ; qu'elle est la plus flatteuse, la plus désirable, & la plus propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des seconds, entée sur la paresse, & produite, si je l'ose dire, par l'absence des passions fortes, n'est qu'une vertu passive, qui, peu éclairée, &, par conséquent, très-dangereuse dans les premières places, est d'ailleurs assez sûre. Elle est commune à tous ceux qu'on appelle *honnêtes gens*, plus estimables par les maux qu'ils ne font pas, que par les biens qu'ils font.

A l'égard des hommes passionnés que j'ai cités les premiers, il est évident que le même désir de gloire, qui, dans les premiers siècles de la république romaine, en eût fait des Curtius & des Décius, en devoit faire des Marius & des Octave dans ces momens de troubles & de révolutions, où la gloire étoit, comme dans les derniers temps de la république, uniquement

attachée à la tyrannie & à la puiſſance. Ce que je dis de la paſſion de la gloire, je le dis de l'amour de la conſidération, qui n'eſt qu'un diminutif de l'amour de la gloire, & l'objet des deſirs de ceux qui ne peuvent atteindre à la renommée.

Ce deſir de la conſidération doit pareillement produire, en des ſiècles différens, des vices & des vertus contraires. Lorſque le crédit a le pas ſur le mérite, ce deſir fait des intrigans & des flatteurs; lorſque l'argent eſt plus honoré que la vertu, il produit des avares, qui recherchent les richeſſes avec le même empreſſement que les premiers Romains les fuyoient, lorſqu'il étoit honteux de les poſſéder : d'où je conclus que, dans des mœurs & des gouvernemens différens, le même deſir doit produire des Cincinnatus, des Papyrius, des Craſſus & des Séjan.

A ce ſujet, je ferai remarquer en paſſant, quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de gloire & les ambitieux de places ou de richeſſes. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels; parce que les grands crimes, par la ſupériorité des talens néceſſaires pour les exécuter, & le grand prix attaché au ſuccès, peuvent ſeuls en impoſer aſſez à l'imagination des hommes, pour ravir leur admiration; admiration fondée en eux ſur un deſir intérieur & ſecret de reſſembler à ces illuſtres coupables. Tout homme amoureux de la gloire eſt donc incapable de tous les petits crimes. Si cette paſſion fait des Cromwel, elle ne fait jamais des Cartouche. D'où je conclus que, ſauf les poſitions rares & extraordinaires où ſe ſont

trouvés les Sylla & les Céſar, dans toute autre poſition, ces mêmes hommes, par la nature même de leurs paſſions, fuſſent reſtés fidèles à la vertu; bien différens en ce point de ces intrigans & de ces avares que la baſſeſſe & l'obſcurité de leurs crimes mettent journellement dans l'occaſion d'en commettre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même paſſion, qui nous néceſſite à l'amour & à la pratique de la vertu, peut, en des temps & des gouvernemens différens, produire en nous des vices contraires; eſſayons maintenant de percer plus avant dans le cœur humain, & de découvrir pourquoi, dans quelque gouvernement que ce ſoit, l'homme, toujours incertain dans ſa conduite, eſt, par ſes paſſions, déterminé tantôt aux bonnes, tantôt aux mauvaiſes actions; & pourquoi ſon cœur eſt une arène toujours ouverte à la lutte du vice & de la vertu.

Pour réſoudre ce problême moral, il faut chercher la cauſe du trouble & du repos ſucceſſif de la conſcience, de ces mouvemens confus & divers de l'ame, & enfin de ces combats intérieurs que le poète tragique ne préſente avec tant de ſuccès au théâtre, que parce que les ſpectateurs en ont tous éprouvé de ſemblables : il faut ſe demander quels ſont ces deux *moi* que Paſchal (1) & quelques philoſophes indiens ont reconnu en eux.

(1) Dans l'école de Védantam, les Brachmanes de cette ſecte enſeignent qu'il y a deux principes; l'un poſitif, qui eſt le *moi*; l'autre négatif, auquel ils donnent le nom de

Pour découvrir la cauſe univerſelle de tous ces effets, il ſuffit d'obſerver que les hommes ne ſont point mus par une ſeule eſpèce de ſentiment ; qu'il n'en eſt aucun d'exactement animé de ces paſſions ſolitaires qui rempliſſent toute la capacité d'une ame ; qu'entraîné tour-à-tour par des paſſions différentes, dont les unes ſont conformes & les autres contraires à l'intérêt général, chaque homme eſt ſoumis à deux attractions différentes, dont l'une le porte au vice & l'autre à la vertu. Je dis chaque homme, parce qu'il n'y a point de probité plus univerſellement reconnue que celle de Caton & de Brutus, parce qu'aucun homme ne peut ſe flatter d'être plus vertueux que ces deux Romains: cependant le premier, ſurpris par un mouvement d'avarice, fit quelques vexations dans ſon gouvernement; & le ſecond, touché des prières de ſa fille, obtint du ſénat, en faveur de Bibulus, ſon gendre, une grâce qu'il avoit fait refuſer à Cicéron ſon ami, comme contraire à l'intérêt de la république. Voilà la cauſe de ce mélange de vice & de vertu qu'on apperçoit dans tous les cœurs, & pourquoi, ſur la terre, il n'eſt point de vice ni de vertu pure.

Pour ſavoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux, il faut

---

maya, c'eſt-à-dire, *du moi*, c'eſt-à-dire, *erreur*. La ſageſſe conſiſte à ſe délivrer du *maya*, en ſe perſuadant, par une application conſtante, qu'on eſt l'*être unique éternel, infini* : la clef de délivrance eſt dans ces paroles : *Je ſuis l'Être ſuprême*.

obſerver que, parmi les paſſions dont chaque homme eſt animé, il en eſt néceſſairement une qui préſide principalement à ſa conduite, & qui, dans ſon ame, l'emporte ſur toutes les autres.

Or, ſelon que cette dernière y commande plus ou moins impérieuſement, & qu'elle eſt, par ſa nature ou par les circonſtances, utile ou nuiſible à l'état, l'homme, plus ſouvent déterminé au bien ou au mal, reçoit le nom de vertueux ou de vicieux. J'ajouterai ſeulement que la force de ſes vices ou de ſes vertus ſera toujours proportionnée à la vivacité de ſes paſſions, dont la force ſe meſure ſur le degré de plaiſir qu'il trouve à les ſatisfaire. Voilà pourquoi, dans la première jeuneſſe, âge où l'on eſt plus ſenſible au plaiſir & capable de paſſions plus fortes, l'on eſt, en général, capable de plus grandes actions.

La plus haute vertu, comme le vice le plus honteux, eſt en nous l'effet du plaiſir plus ou moins vif que nous trouvons à nous y livrer.

Auſſi n'a-t-on de meſure préciſe de ſa vertu qu'après avoir découvert, par un examen ſcrupuleux, le nombre & les degrés de peines qu'une paſſion telle que l'amour de la juſtice ou la gloire peuvent nous faire ſupporter. Celui pour qui l'eſtime eſt tout & la vie n'eſt rien, ſubira, comme Socrate, plutôt la mort, que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'ame d'un état républicain, que l'orgueil & la gloire rendent paſſionné pour le bien public, préfère, comme Caton, la mort à l'humiliation de voir lui & ſa patrie aſſervis à une autorité arbitraire. Mais de telles actions ſont l'effet

l'effet du plus grand amour pour la gloire. C'eſt à ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes paſſions, & à ce même terme que la nature a poſé les bornes de la vertu humaine.

En vain voudroit-on ſe le diſſimuler à ſoi-même; on devient néceſſairement l'ennemi des hommes, lorſqu'on ne peut être heureux que par leur infortune (1). C'eſt l'heureuſe conformité qui ſe trouve entre notre intérêt & l'intérêt public, conformité ordinairement produite par le deſir de l'eſtime, qui nous donne pour les hommes ces ſentimens tendres dont leur affection eſt la récompenſe. Celui qui, pour être vertueux, auroit toujours ſes penchans à vaincre, ſeroit néceſſairement un malhonnête homme. Les vertus méritoires ne ſont jamais des vertus sûres (2). Il eſt impoſſible dans la pratique, de livrer, pour ainſi dire, tous les jours des batailles à ſes paſſions, ſans en perdre un grand nombre.

Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puiſſant, quelque amour qu'on ait pour l'eſtime, on n'y ſacrifie jamais des plaiſirs plus grands que ceux qu'elle procure. Si, dans certaines occaſions, de ſaints perſonnages ſe ſont quelquefois expoſés au mépris du public, c'eſt qu'ils ne vouloient pas ſacrifier leur ſalut à leur

(1) *Secundùm id quod amplius nos delectat operemur neceſſe eſt*, dit ſaint Auguſtin.

(2) Dans le harem, ce n'eſt point aux vertus méritoires, mais à l'impuiſſance, que le grand-ſeigneur donne ſes femmes à garder.

gloire. Si quelques femmes réſiſtent aux empreſſemens d'un prince, c'eſt qu'elles ne ſe croient pas dédommagées par ſa conquête de la perte de leur réputation : auſſi en eſt-il peu d'inſenſibles à l'amour d'un roi, preſque aucune qui ne cède à l'amour d'un roi jeune & charmant, & nulle qui pût réſiſter à ces êtres bienfaiſans, aimables & puiſſans, tels qu'on nous peint les Sylphes & les Génies, qui, par mille enchantemens, pourroient à la fois enivrer tous les ſens d'une mortelle.

Cette vérité, fondée ſur le ſentiment de l'amour de ſoi, eſt non-ſeulement reconnue, mais même avouée des légiſlateurs.

Convaincus que l'amour de la vie étoit, en général, la plus forte paſſion des hommes, les légiſlateurs n'ont, en conſéquence, jamais regardé comme criminel, ou l'homicide commis à ſon corps défendant, ou le refus que feroit un citoyen de ſe vouer, comme Décius, à la mort pour le ſalut de ſa patrie.

L'homme vertueux n'eſt donc point celui qui ſacrifie ſes plaiſirs, ſes habitudes & ſes plus fortes paſſions, à l'intérêt public, puiſqu'un tel homme eſt impoſſible (1), mais celui dont la plus forte paſſion eſt

(1) S'il eſt des hommes qui ſemblent avoir ſacrifié leur intérêt à l'intérêt public, c'eſt que l'idée de vertu eſt, dans une bonne forme de gouvernement tellement unie à l'idée de bonheur, & l'idée de vice à l'idée de mépris, qu'emporté par un ſentiment vif, dont on n'a pas toujours l'origine préſente, on doit faire par ce motif des actions ſouvent contraires à ſon intérêt.

tellement conforme à l'intérêt général, qu'il eſt preſque toujours néceſſité à la vertu. C'eſt pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection, & l'on mérite d'autant plus le nom de vertueux, qu'il faut, pour nous déterminer à une action malhonnête ou criminelle, un plus grand motif de plaiſir, un intérêt plus puiſſant, plus capable d'enflammer nos deſirs, & qui ſuppoſe, par conſéquent, en nous plus de paſſion pour l'honnêteté.

Céſar n'étoit pas, ſans doute, un des Romains les plus vertueux : cependant, s'il ne put renoncer au titre de bon citoyen qu'en prenant celui de maître du monde, peut-être n'eſt-on pas en droit de le bannir de la claſſe des hommes honnêtes. En effet, parmi les hommes vertueux, & réellement dignes de ce titre, combien eſt-il d'hommes qui, placés dans les mêmes circonſtances, refuſaſſent le ſceptre du monde, ſurtout s'ils ſe ſentoient, comme Céſar, doués de ces talens ſupérieurs qui aſſurent le ſuccès des grandes entrepriſes ? Moins de talent les rendroit peut-être meilleurs citoyens ; une médiocre vertu, ſoutenue de plus d'inquiétudes ſur le ſuccès, ſuffiroit pour les dégoûter d'un projet ſi hardi. C'eſt quelquefois un défaut de talent qui nous préſerve d'un vice ; c'eſt ſouvent à ce même défaut qu'on doit le complément de ſes vertus.

On eſt, au contraire, d'autant moins honnête, qu'il faut, pour nous porter au crime, des motifs de plaiſirs moins puiſſans. Tel eſt, par exemple, celui de quelques empereurs de Maroc, qui, uniquement pour faire parade de leur adreſſe, enlevent d'un ſeul

coup de ſabre, en ſe mettant en ſelle, la tête de leur écuyer.

Voilà ce qui différencie, de la manière la plus nette, la plus préciſe & la plus conforme à l'expérience, l'homme vertueux de l'homme vicieux : c'eſt ſur ce plan que le public feroit un thermomètre exact, où ſeroient marqués les divers degrés de vice ou de vertu de chaque citoyen, ſi perçant au fond des cœurs, il pouvoit y découvrir le prix que chacun met à ſa vertu. L'impoſſibilité de parvenir à cette connoiſſance l'a forcé à ne juger des hommes que par leurs actions ; jugement extrêmement fautif dans quelque cas particulier, mais en total aſſez conforme à l'intérêt général, & preſque auſſi utile que s'il étoit plus juſte.

Après avoir examiné le jeu des paſſions, expliqué la cauſe du mélange de vices & de vertus qu'on apperçoit dans tous les hommes ; avoir poſé la borne de la vertu humaine, & fixé enfin l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux ;* l'on eſt maintenant en état de juger ſi c'eſt à la nature ou à la légiſlation particulière de quelques états qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Si le plaiſir eſt l'unique objet de la recherche des hommes, pour leur inſpirer l'amour de la vertu, il ne faut qu'imiter la nature : le plaiſir en annonce les volontés, la douleur les défenſes ; & l'homme lui obéit avec docilité. Armé de la même puiſſance, pourquoi le légiſlateur ne produiroit-il pas les mêmes effets? Si les hommes étoient ſans paſſions, nul moyen de les rendre bons : mais l'amour du plaiſir, contre lequel

ſe ſont élevés des gens d'une probité plus reſpectable qu'éclairée, eſt un frein avec lequel on peut toujours diriger au bien général les paſſions des particuliers. La haine de la plupart des hommes pour la vertu n'eſt donc pas l'effet de la corruption de leur nature, mais de l'imperfection (1) de la légiſlation. C'eſt la légiſlation, ſi je l'oſe dire, qui nous excite au vice, en y amalgamant trop ſouvent le plaiſir : le grand art du légiſlateur eſt l'art de les déſunir, & de ne laiſſer aucune proportion entre l'avantage que le ſcélérat retire du crime & la peine à laquelle il s'expoſe. Si, parmi les gens riches, ſouvent moins vertueux que les indigens, on voit peu de voleurs & d'aſſaſſins, c'eſt que le profit du vol n'eſt jamais, pour un homme riche, proportionné au riſque du ſupplice. Il n'en eſt pas ainſi de l'indigent : cette diſproportion ſe trouvant infiniment moins grande à ſon égard, il reſte, pour ainſi dire, en équilibre entre le vice & la vertu. Ce n'eſt pas que je prétende inſinuer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente légiſlation, & chez un peuple vertueux, le mépris,

(1) Si les voleurs ſont auſſi fidèles aux conventions faites entre eux que les honnêtes gens, c'eſt que le danger commun, qui les unit, les y néceſſite. C'eſt par ce même motif qu'on acquitte ſi ſcrupuleuſement les dettes du jeu, & qu'on fait ſi impudemment banqueroute à ſes créanciers. Or, ſi l'intérêt fait faire aux coquins ce que la vertu fait faire aux honnêtes gens, qui doute qu'en maniant habilement le principe de l'intérêt, un légiſlateur éclairé ne pût néceſſiter tous les hommes à la vertu?

qui prive un homme de tout consolateur, qui le laisse isolé au milieu de sa patrie, est un motif suffisant pour former des ames vertueuses. Toute autre espèce de châtiment rend l'homme timide, lâche & stupide. L'espèce de vertu qu'engendre la crainte des supplices, se ressent de son origine; cette vertu est pusillanime & sans lumière : ou plutôt la crainte n'étouffe que des vices, & ne produit point de vertus. La vraie vertu est fondée sur le desir de l'estime & de la gloire, & sur l'horreur du mépris, plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponse que le *Spectateur Anglois* fait faire à Pharamond par un soldat duelliste, à qui ce prince reprochoit d'avoir contrevenu à ses ordres : *Comment*, lui répondit-il, *m'y ſerois-je ſoumis ? Tu ne punis que de mort ceux qui les violent, & tu punis d'infamie ceux qui y obéiſſent. Apprends que je crains moins la mort que le mépris.*

Je pourrois conclure de ce que j'ai dit, que ce n'est point de la nature, mais de la différente constitution des états, que dépend l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu : mais, quelque juste que fût cette conclusion, elle ne seroit cependant pas assez prouvée, si, pour jeter plus de jour sur cette matière, je ne cherchois plus particulièrement dans les gouvernemens, ou libres ou despotiques, les causes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arrêterai d'abord au despotisme : &, pour en mieux connoître la nature, j'examinerai quel motif allume dans les hommes ce desir effréné d'un

pouvoir arbitraire, tel qu'on l'exerce dans l'orient.

Si je choisis l'orient pour exemple, c'est que l'indifférence pour la vertu ne se fait constamment sentir que dans les gouvernemens de cette espèce. En vain quelques nations voisines & jalouses nous accusent-elles déjà de ployer sous le joug du despotisme oriental: je dis que notre religion ne permet pas aux princes d'usurper un pareil pouvoir; que notre constitution est monarchique, & non despotique; que les particuliers ne peuvent, en conséquence, être dépouillés de leur propriété que par la loi, & non par une volonté arbitraire; que nos princes prétendent au titre de monarque, & non à celui de despote; qu'ils reconnoissent des lois fondamentales dans le royaume; qu'ils se déclarent les pères & non les tyrans de leurs sujets. D'ailleurs, le despotisme ne pourroit s'établir en France, qu'elle ne fût bientôt subjuguée. Il n'en est pas de ce royaume comme de la Turquie, de la Perse, de ces empires défendus par de vastes déserts, & dont l'immense étendue suppléant à la dépopulation qu'occasionne le despotisme, fournit toujours des armées au sultan. Dans un pays resserré comme le nôtre, & environné de nations éclairées & puissantes, les ames ne seroient pas impunément avilies. La France, dépeuplée par le despotisme, seroit bientôt la proie de ces nations. En chargeant de fers les mains de ses sujets, le prince ne les soumettroit au joug de l'esclavage que pour subir lui même le joug des princes ses voisins. Il est donc impossible qu'il forme un pareil projet.

CHAPITRE XVII.

Du desir que tous les hommes ont d'être despotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le despotisme expose les rois.

Ce desir prend sa source dans l'amour du plaisir, &, par conséquent, dans la nature même de l'homme. Chacun veut être le plus heureux qu'il est possible; chacun veut être revêtu d'une puissance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à son bonheur: c'est pour cet effet qu'on veut leur commander.

Or, l'on régit les peuples, ou selon des lois & des conventions établies, ou par une volonté arbitraire. Dans le premier cas, notre puissance sur eux est moins absolue; ils sont moins nécessités à nous plaire: d'ailleurs, pour gouverner un peuple selon ses lois, il faut les connoître, les méditer, supporter des études pénibles, auxquelles la paresse veut toujours se soustraire. Pour satisfaire cette paresse, chacun aspire donc au pouvoir absolu, qui, le dispensant de tout soin, de toute étude & de toute fatigue d'attention, soumet servilement les hommes à ses volontés.

Selon Aristote, le gouvernement despotique est celui où tout est esclave, où l'on ne trouve qu'un homme de libre.

Voilà par quel motif chacun veut être despote. Pour

l'être, il faut abaisser la puissance des grands & du peuple, & diviser, par conséquent les intérêts des citoyens. Dans une longue suite de siècles, le temps en fournit toujours l'occasion aux souverains, qui presque tous animés d'un intérêt plus actif que bien entendu, la saisissent avec avidité.

C'est sur cette anarchie des intérêts que s'est établi le despotisme oriental, assez semblable à la peinture que Milton fait de l'empire du chaos, qui, dit-il, étend son pavillon royal sur un gouffre aride & désolé, où la confusion, entrelassée dans elle-même, entretient l'anarchie & la discorde des élémens, & gouverne chaque atôme avec un sceptre de fer.

La division une fois semée entre les citoyens, il faut, pour avilir & dégrader les ames, faire sans cesse étinceler aux yeux des peuples le glaive de la tyrannie, mettre les vertus au rang des crimes, & les punir comme tels. A quelles cruautés ne s'est point, en ce genre, porté le despotisme, non-seulement en orient, mais même sous les empereurs romains? Sous le règne de Domitien, dit Tacite, les vertus étoient des arrêts de mort. Rome n'étoit remplie que de délateurs; l'esclave étoit l'espion de son maître, l'affranchi de son patron, l'ami de son ami. Dans ces siècles de calamité, l'homme vertueux ne conseilloit pas le crime, mais il étoit forcé de s'y prêter. Plus de courage eût été mis au rang des forfaits. Chez les Romains avilis, la foiblesse étoit un héroïsme. On vit, sous ce règne, punir, dans Sénécion & Rusticus, les panégyristes des vertus de Thrasea & d'Helvidius; ces illustres orateurs traités de criminels

d'état, & leurs ouvrages brûlés par l'autorité publique. On vit des écrivains célebres, tels que Pline, réduits à compoſer des ouvrages de grammaire, parce que tout genre d'ouvrage plus élevé étoit ſuſpect à la tyrannie, & dangereux pour ſon auteur. Les ſavans attirés à Rome par les Auguſte, les Veſpaſien, les Antonins & les Trajan, en étoient bannis par les Neron, les Caligua, les Domitien & les Caracalla. On chaſſa les philoſophes; on proſcrivit les ſciences. Ces tyrans vouloient anéantir, dit Tacite, tout ce qui portoit l'empreinte de l'eſprit & de la vertu.

C'eſt en tenant ainſi les ames dans les angoiſſes perpétuelles de la crainte, que la tyrannie fait les avilir: c'eſt elle qui, dans l'orient, invente ces tortures, ces ſupplices (1) ſi cruels; ſupplices quelquefois néceſſaires dans ces pays abominables; parce que les peuples y ſont excités aux forfaits, non-ſeulement par leur misère, mais encore par le ſultan, qui leur donne l'exemple du crime, & leur apprend à mépriſer la juſtice.

Voilà & les motifs ſur leſquels eſt fondé l'amour du deſpotiſme, & les moyens qu'on emploie pour y parvenir. C'eſt ainſi que, follement amoureux du pouvoir arbitraire, les rois ſe jettent inconſidérément dans une route coupée pour eux de mille précipices, & dans

(1) Si les ſupplices, en uſage dans preſque tout l'orient, font horreur à l'humanité, c'eſt que le deſpote qui les ordonne ſe ſent au-deſſus des lois. Il n'en eſt pas ainſi dans les républiques; les lois y ſont toujours douces, parce que celui qui les établit s'y ſoumet.

laquelle mille d'entre eux ont péri. Osons, pour le bonheur de l'humanité & celui des souverains, les éclairer sur ce point, leur montrer le danger auquel, sous un pareil gouvernement, eux & leurs peuples sont exposés. Qu'ils écartent désormais loin d'eux tout conseiller perfide, qui leur inspireroit le desir du pouvoir arbitraire : qu'ils sachent enfin que le traité le plus fort contre le despotisme, seroit le traité du bonheur & de la conservation des rois.

Mais, dira-t-on, qui peut leur cacher cette vérité ? Que ne comparent-ils le petit nombre de princes bannis d'Angleterre au nombre prodigieux d'empereurs grecs ou turcs égorgés sur le trône de Constantinople ? Si les sultans, répondrai-je, ne sont point retenus par ces exemples effrayans, c'est qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement présent à la mémoire ; c'est qu'ils sont continuellement poussés au despotisme par ceux qui veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire ; c'est que la plupart des princes d'orient, instrumens des volontés d'un visir, cédent par foiblesse à ses desirs, & ne sont pas assez avertis de leur injustice par la noble résistance de leurs sujets.

L'entrée au despotisme est facile. Le peuple prévoit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'apperçoit enfin, c'est au moment qu'accablé sous le joug, enchaîné de toutes parts, & dans l'impuissance de se défendre, il n'attend plus qu'en tremblant le supplice auquel on veut le condamner.

Enhardis par la foiblesse des peuples, les princes se font despotes. Ils ne savent pas qu'ils suspendent

eux-mêmes ſur leurs têtes le glaive qui doit les frapper ; que, pour abroger toute loi, & réduire tout au pouvoir arbitraire, il faut perpétuellement avoir recours à la force, & ſouvent employer le glaive du ſoldat. Or, l'uſage habituel de pareils moyens, ou révolte les citoyens, & les excite à la vengeance, ou les accoutume inſenſiblement à ne reconnoître d'autre juſtice que la force.

Cette idée eſt long-temps à ſe répandre dans le peuple ; mais elle y perce, & parvient juſqu'au ſoldat. Le ſoldat apperçoit enfin qu'il n'eſt dans l'état aucun corps qui puiſſe lui réſiſter ; qu'odieux à ſes ſujets, le prince lui doit toute ſa puiſſance ; ſon ame s'ouvre à ſon inſu à des projets audacieux ; il deſire d'améliorer ſa condition. Qu'alors un homme hardi & courageux le flatte de cet eſpoir, & lui promette le pillage de quelques grandes villes, un tel homme, comme le prouve toute l'hiſtoire, ſuffit pour faire une révolution ; révolution toujours rapidement ſuivie d'une ſeconde ; puiſque dans les états deſpotiques, comme le remarque l'illuſtre préſident de Monteſquieu, ſans détruire la tyrannie, on maſſacre ſouvent les tyrans. Lorſqu'une fois le ſoldat a connu ſa force, il n'eſt plus poſſible de le contenir. Je puis citer, à ce ſujet, tous les empereurs romains proſcrits par les Prétoriens, pour avoir voulu affranchir la patrie de la tyrannie des ſoldats, & rétablir l'ancienne diſcipline dans les armées.

Pour commander à des eſclaves, le deſpote eſt donc forcé d'obéir à des milices toujours inquiètes & impé-

rieuſes. Il n'en eſt pas ainſi, lorſque le prince a créé dans l'état un corps puiſſant de magiſtrats. Jugé par ces magiſtrats, le peuple a des idées du juſte & de l'injuſte; le ſoldat, toujours tiré du corps des citoyens, conſerve dans ſon nouvel état quelque idée de la juſtice: d'ailleurs, il ſent qu'ameuté par le prince & par les magiſtrats, le corps entier des citoyens, ſous l'étendard des lois, s'oppoſeroit aux entrepriſes hardies qu'il pourroit tenter; & que, quelle que fût ſa valeur, il ſuccomberoit enfin ſous le nombre : il eſt donc à la fois retenu dans ſon devoir & par l'idée de la juſtice, & par la crainte.

Ce corps puiſſant de magiſtrats eſt donc néceſſaire à la ſûreté des rois : c'eſt un bouclier ſous lequel le peuple & le prince ſont à l'abri, l'un des cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la ſédition.

C'étoit à ce ſujet, & pour ſe ſouſtraire au danger qui, de toutes parts, environne les deſpotes, que le khalife Aaron Al-Raſchid demandoit un jour au célèbre Beloulh, ſon frère, quelques conſeils ſur la manière de bien régner : « Faites, lui dit-il, que vos » volontés ſoient conformes aux lois, & non les lois » à vos volontés. Songez que les hommes ſans mérite » demandent beaucoup, & les grands-hommes rare- » ment; réſiſtez donc aux demandes des uns, & pré- » venez celles des autres. Ne chargez point vos peuples » d'impôts trop onéreux : rappelez-vous, à cet égard, » les avis du roi Nouchirvon, le juſte, à ſon fils » Ormous : *Mon fils*, lui diſoit-il, *perſonne ne ſera* » *heureux dans ton empire, ſi tu ne ſonges qu'à tes*

» *aiſes. Lorſqu'étendu ſur des couſſins, tu ſeras prêt à* » *t'endormir, ſouviens-toi de ceux que l'oppreſſion* » *tient éveillés; lorſqu'on ſervira devant toi un repas* » *ſplendide, ſonge à ceux qui languiſſent dans la mi-* » *sère; lorſque tu parcourras les boſquets délicieux de* » *ton harem, ſouviens-toi qu'il eſt des infortunés que* » *la tyrannie retient dans les fers.* Je n'ajouterai, dit » Beloulh, qu'un mot à ce que je viens de dire : Mettez » en votre faveur les gens éminens dans les ſciences; » conduiſez-vous par leurs avis, afin que la monarchie » ſoit obéiſſante à la loi écrite, & non la loi à la mo- » narchie (1) ».

Thémiſte (2), chargé de la part du ſénat de haranguer Jovien à ſon avènement au trône, tint, à peu près, le même diſcours à cet empereur : *Souvenez-vous*, lui dit il, *que, ſi les gens de guerre vous ont élevé à l'empire, les philoſophes vous apprendront à le bien gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Céſars; les ſeconds vous apprendront à la porter dignement.*

Chez les anciens Perſes même, les plus vils & les plus lâches de tous les peuples, il étoit permis aux (3) philoſophes, chargés d'inaugurer les princes, de leur répéter ces mots au jour de leur couronnement : *Sache, ô roi! que ton autorité ceſſera d'être légitime, le jour même que tu ceſſeras de rendre les Perſes heureux.* Vé-

(1) *Chardin*, tome V.

(2) *Hiſtoire critique de la philoſophie*, par M. Deſlandes.

(3) Voyez l'*Hiſtoire critique de la philoſophie.*

rité dont Trajan paroiſſoit pénétré, lorſqu'élevé à l'empire, & faiſant, ſelon l'uſage, préſent d'une épée au préfet du prétoire, il lui dit : *Recevez de moi cette épée, & ſervez-vous-en ſous mon règne, ou pour défendre en moi un prince juſte, ou pour punir en moi un tyran.*

Quiconque, ſous prétexte de maintenir l'autorité du prince, veut la porter juſqu'au pouvoir arbitraire, eſt, à la fois mauvais père, mauvais citoyen, & mauvais ſujet : mauvais père & mauvais citoyen, parce qu'il charge ſa patrie & ſa poſtérité des chaînes de l'eſclavage ; mauvais ſujet, parce que changer l'autorité légitime en autorité arbitraire, c'eſt évoquer contre les rois l'ambition & le déſeſpoir. J'en prends à témoin les trônes de l'orient, teints ſi ſouvent du ſang de leurs ſouverains (1). L'intérêt bien entendu des ſultans ne leur permettroit jamais, ni de ſouhaiter un pareil pouvoir, ni de céder, à cet égard, aux deſirs de leurs viſirs. Les rois doivent être ſourds à de pareils conſeils, & ſe rappeler que leur unique intérêt eſt de tenir, ſi je l'oſe dire, toujours leur royaume en valeur, pour en jouir eux & leur poſtérité. Ce véritable intérêt ne peut être entendu que des princes éclairés : dans

(1) Malgré l'attachement des Chinois pour leurs maîtres, attachement qui ſouvent a porté pluſieurs milliers d'entre eux à s'immoler ſur la tombe de leurs ſouverains, combien l'ambition, excitée par l'eſpoir d'une puiſſance arbitraire, n'a-t-elle pas occaſionné de révolutions dans cet empire ? Voyez l'*Hiſtoire des Huns*, par M. de Guignes, article de la *Chine*.

les autres, la *gloriole* de commander en maître, & l'intérêt de la paresse qui leur cache les périls qui les environnent, l'emporteront toujours sur tout autre intérêt; & tout gouvernement, comme l'histoire le prouve, tendra toujours au despotisme.

CHAPITRE XVIII.

Principaux effets du Despotisme.

Je distinguerai d'abord deux espèces de despotisme : l'un qui s'établit tout-à-coup par la force des armes sur une nation vertueuse, qui le souffre impatiemment. Cette nation est comparable au chêne plié avec effort, & dont l'élasticité brise bientôt les cables qui le courboient. La Grèce en fournit mille exemples.

L'autre est fondé par le temps, le luxe & la mollesse. La nation chez laquelle il s'établit, est comparable à ce même chêne, qui, peu-à-peu courbé, perd insensiblement le ressort nécessaire pour se redresser. C'est de cette dernière espèce de despotisme dont il s'agit dans ce chapitre.

Chez les peuples soumis à cette forme de gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la justice; ils sont, à cet égard, plongés dans la plus profonde ignorance. En effet, quelle idée de justice pourroit se former un visir ? Il ignore qu'il est un bien public : sans cette connoissance,

ſance, cependant, on erre çà & là ſans guide; les idées du juſte & de l'injuſte, reçues dans la première jeuneſſe, s'obſcurciſſent inſenſiblement, & diſparoiſſent enfin entièrement.

Mais, dira-t-on, qui peut dérober cette connoiſſance aux viſirs? Et comment, répondrai-je, l'acquerroient-ils dans ces pays deſpotiques, où les citoyens n'ont nulle part au maniement des affaires publiques; où l'on voit avec chagrin quiconque tourne ſes regards ſur les malheurs de la patrie; où l'intérêt mal entendu du ſultan ſe trouve en oppoſition avec l'intérêt de ſes ſujets; où ſervir le prince, c'eſt trahir ſa nation? Pour être juſte & vertueux, il faut ſavoir quels ſont les devoirs du prince & des ſujets; étudier les engagemens réciproques qui lient enſemble tous les membres de la ſociété. La juſtice n'eſt autre choſe que la connoiſſance profonde de ces engagemens. Pour s'élever à cette connoiſſance, il faut penſer: or, quel homme oſe penſer, chez un peuple ſoumis au pouvoir arbitraire? La pareſſe, l'inutilité, l'inhabitude, & même le danger de penſer, en entraînent bientôt l'impuiſſance. L'on penſe peu dans les pays où l'on tait ſes penſées. En vain diroit-on qu'on s'y tait par prudence, pour faire accroire qu'on n'en penſe pas moins: il eſt certain qu'on n'en penſe pas plus, & que jamais les idées nobles & courageuſes ne s'engendrent dans les têtes ſoumiſes au deſpotiſme.

Dans ces gouvernemens, l'on n'eſt jamais animé que de cet eſprit d'égoïſme & de vertige, qui annonce la deſtruction des empires. Chacun, tenant les yeux

fixés sur son intérêt particulier, ne les détourne jamais sur l'intérêt général. Les peuples n'ont donc, en ces pays, aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des citoyens. Les visirs, tirés du corps de cette même nation, n'ont donc, en entrant en place, aucun principe d'administration ni de justice; c'est donc pour faire leur cour, pour partager la puissance du souverain, & non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais, en les supposant même animés du desir du bien, pour le faire, il faut s'éclairer: & les visirs, nécessairement emportés par les intrigues du serrail, n'ont pas le loisir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'exposer à la fatigue de l'étude & de la méditation: & quel motif les y pourroit engager? ils n'y sont pas même excités par la crainte de la censure (1).

Si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, qu'on se représente l'état de la république des lettres. Si l'on en banniſſoit les critiques, ne sent-on pas qu'affranchi de la crainte salutaire de la censure, qui force maintenant un auteur à soigner, à perfectionner ses talens, ce même auteur ne présenteroit plus au public que des ouvrages négligés & imparfaits? Voilà précisément le cas où se trouvent les visirs; c'est la raison pour laquelle ils ne donnent aucune attention à l'admi-

(1) C'est pourquoi la nation angloise, entre ses priviléges, compte la liberté de la presse pour un des plus précieux.

niſtration des affaires, & ne doivent, en général, jamais conſulter les gens éclairés (1).

Ce que je dis des viſirs, je le dis des ſultans. Les princes n'échappent point à l'ignorance générale de leur nation. Leurs yeux même, à cet égard, ſont couverts de ténèbres plus épaiſſes que ceux de leurs ſujets. Preſque tous ceux qui les élèvent, ou qui les environnent, avides de gouverner ſous leur nom (2), ont intérêt de les abrutir. Auſſi les princes deſtinés à régner, enfermés dans le ſerrail juſqu'à la mort de leur père, paſſent-ils du harem ſur le trône, ſans avoir aucune idée nette de la ſcience du gouvernement, & ſans avoir une ſeule fois aſſiſté au divan.

---

(1) Si, dans le parlement d'Angleterre, on a cité l'autorité du préſident de Monteſquieu, c'eſt que l'Angleterre eſt un pays libre. En fait de lois & d'adminiſtration, ſi le czar Pierre prenoit conſeil du fameux Leibnitz, c'eſt qu'un grand-homme conſulte ſans honte un autre grand-homme, & que les Ruſſes, par le commerce qu'ils ont avec les autres nations de l'Europe, peuvent être plus éclairés que les Orientaux.

(2) Dans une forme de gouvernement bien différente de la conſtitution orientale, chez nous-même, Louis XIII, dans une de ſes lettres, ſe plaint du maréchal d'Ancre : « Il m'empêche, dit-il, de me promener dans Paris ; il ne » m'accorde que le plaiſir de la chaſſe, que la promenade » des Tuileries; il eſt défendu aux officiers de ma maiſon » ainſi qu'à tous mes ſujets, de m'entretenir d'affaires ſé- » rieuſes, & de me parler en particulier ». Il ſemble qu'en chaque pays on cherche à rendre les princes peu dignes du trône où la naiſſance les appelle.

Mais, à l'exemple de Philippe de Macédoine, à qui la supériorité de courage & de lumières n'inspiroit point une aveugle confiance, & qui payoit des pages pour lui répéter tous les jours ces paroles : *Philippe, souviens-toi que tu es homme ;* pourquoi les visirs ne permettroient-ils pas aux critiques de les avertir quelquefois de leur humanité (1) ? Pourquoi ne pourroit-on, sans crime, douter de la justice de leurs décisions, & leur répéter, d'après Grotius, que *tout ordre ou toute loi dont on défend l'examen & la critique, ne peut jamais être qu'une loi injuste ?*

C'est que les visirs sont des hommes. Parmi les auteurs, en est-il beaucoup qui eussent la générosité d'épargner leurs critiques, s'ils avoient la puissance de les punir ? Ce ne seroit, du moins, que des hommes d'un esprit supérieur & d'un caractère élevé, qui, sacrifiant leur ressentiment à l'avantage du public, conserveroient à la république des lettres, des critiques si nécessaires au progrès des arts & des sciences. Or, comment exiger tant de générosité de la part du visir ?

Il est, dit Balzac, *peu de ministres assez généreux pour préférer les louanges de la clémence, qui durent aussi long-temps que les races conservées, au plaisir que donne la vengeance, & qui cependant passe aussi*

(1) Ce n'est point en orient qu'on trouve un duc de Bourgogne. Ce prince lisoit tous les libelles faits contre lui & contre Louis XIV. Il vouloit s'éclairer, & il sentoit que la haine & l'humeur seules osent quelquefois présenter la vérité aux rois.

vîte que le coup de hache qui abat une tête. Peu de visirs sont dignes de l'éloge donné dans *Séthos* à la reine Nephté, lorsque les prêtres, en prononçant son panégyrique, disent : *Elle a pardonné comme les dieux, avec plein pouvoir de punir.*

Le puissant sera toujours injuste & vindicatif. M. de Vendôme disoit plaisamment à ce sujet que, dans la marche des armées, il avoit souvent examiné les querelles des mulets & des muletiers ; & qu'à la honte de l'humanité, la raison étoit presque toujours du côté des mulets.

M. du Vernay, si savant dans l'Histoire naturelle, & qui connoissoit, à la seule inspection de la dent d'un animal, s'il étoit carnacier ou pâturant, disoit souvent : *Qu'on me présente la dent d'un animal inconnu ; par sa dent, je jugerai de ses mœurs.* A son exemple, un philosophe moral pourroit dire : marquez-moi le degré de pouvoir dont un homme est revêtu, par son pouvoir, je jugerai de sa justice. En vain, pour désarmer la cruauté des visirs, répéteroit-on, d'après Tacite, que le supplice des critiques est la trompette qui annonce à la postérité la honte & les vices de leurs bourreaux : dans les états despotiques, on se soucie & l'on doit se soucier peu de la gloire & de la postérité, puisqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure ; & qu'il n'en est aucun qu'on accorde au mérite, & qu'on ose refuser à la puissance.

Les visirs n'ont donc aucun intérêt de s'instruire,

& , par conſéquent, de ſupporter la cenſure : ils doivent donc être , en général, peu éclairés (1). Milord Bolingbrooke diſoit à ce ſujet que, « jeune encore, il » s'etoit d'abord repréſenté ceux qui gouvernoient les » nations comme des intelligences ſupérieures. Mais, » ajoutoit il, l'expérience me détrompa bientôt : j'exa- » minai ceux qui tenoient en Angleterre le timon des » affaires ; & je reconnus que les grands étoient aſſez » ſemblables à ces dieux de Phénicie, ſur les épaules » deſquels on attachoit une tête de bœuf en ſigne de » puiſſance ſuprême, & qu'en général les hommes » étoient régis par les plus ſots d'entre eux ». Cette vérité, que Bolingbrooke appliquoit peut-être par humeur à l'Angleterre, eſt, ſans doute, inconteſtable dans preſque tous les empires de l'orient.

(1) Comme tous les citoyens ſont fort ignorans du bien public, preſque tous les faiſeurs de projets ſont, dans ces pays, ou des frippons qui n'ont que leur utilité particulière en vue, ou des eſprits médiocres, qui ne peuvent ſaiſir, d'un coup-d'œil, la longue chaîne qui lie enſemble toutes les parties d'un état. Ils propoſent en conſéquence des projets toujours diſcordans avec le reſte de la légiſlation d'un peuple. Auſſi oſent-ils rarement, dans un ouvrage, les expoſer aux regards du public.

L'homme éclairé ſent que, dans ces gouvernemens, tout changement eſt un nouveau malheur ; parce qu'on n'y peut ſuivre aucun plan ; parce que l'adminiſtration deſpotique corrompt tout. Il n'eſt, dans ces gouvernemens, qu'une choſe utile à faire ; c'eſt d'en changer inſenſiblement la forme. Faute de cette vue, le fameux czar Pierre n'a peut-être rien fait pour le bonheur de ſa nation. Il devoit cependant prévoir qu'un grand-homme ſuccède

CHAPITRE XIX.

Le mépris & l'avilissement où sont les peuples, entretiennent l'ignorance des visirs; second effet du despotisme.

Si les visirs n'ont nul intérêt de s'instruire, il est, dira-t-on, de l'intérêt du public que les visirs soient instruits; toute nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on point en ces pays de citoyens assez vertueux pour reprocher aux visirs leur ignorance & leur injustice, & les forcer, par la crainte du mépris, à devenir citoyens ? C'est que le propre du despotisme est d'avilir & de dégrader les ames.

Dans les états où la loi seule punit & récompense, où l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en sûreté, y contracte une hardiesse & une fermeté d'ame qui s'affoibliſſent nécessairement dans les pays despotiques, où sa vie, ses biens & sa liberté dépendent du caprice (1) & de la volonté arbitraire d'un seul

rarement à un autre grand-homme; que, n'ayant rien changé dans la constitution de l'empire, les Russes, par la forme de leur gouvernement, pourroient bientôt retomber dans la barbarie dont il avoit commencé à les tirer.

(1) On ne verra point en Turquie, comme en Ecosse, la loi punir, dans le souverain, l'injustice commise envers

homme. Dans ces pays, il ſeroit auſſi inſenſé d'être vertueux, qu'il eût été fou de ne l'être pas en Crête & à Lacédémone : auſſi n'y voit-on perſonne s'élever contre l'injuſtice, &, plutôt que d'y applaudir, crier comme le philoſophe Philoxène : *Qu'on me remène aux carrières.*

Dans ces gouvernemens, que n'en coûte-t-il pas pour être vertueux ? A quels dangers la probité n'eſt-elle pas expoſée? Suppoſons un homme paſſionné pour la vertu : vouloir qu'un tel homme apperçoive, dans l'injuſtice ou l'incapacité des viſirs ou des Satrapes, la cauſe des misères publiques, & qu'il ſe taiſe, c'eſt vouloir les contradictoires. D'ailleurs, une probité muette ſeroit dans ce cas une probité inutile. Plus cet homme ſera vertueux, plus ils s'empreſſera de nommer celui ſur lequel doit tomber le mépris national : je dirai, de plus, qu'il le doit. Or, l'injuſtice & l'imbécillité d'un viſir ſe trouvant, comme je l'ai dit plus haut, toujours revêtues de la puiſſance néceſſaire pour condamner le mérite aux plus grands ſupplices, cet homme ſera d'autant plus promptement livré aux muets, qu'il ſera plus ami du bien public & de la vertu.

---

un ſujet. A l'avènement de Malicorne au trône d'Ecoſſe, un ſeigneur lui préſente la patente de ſes priviléges, le priant de les confirmer : le roi la prend, & la déchire. Le ſeigneur s'en plaint au parlement ; & le parlement ordonne que le roi, aſſis ſur ſon trône, ſera tenu, en préſence de toute ſa cour, de recoudre avec du fil & une aiguille la patente de ce ſeigneur.

Si Néron forçoit au théâtre les applaudiſſemens des ſpectateurs, plus barbares encore que Néron, les viſirs exigent les éloges de ceux-là même qu'ils ſurchargent d'impôts, & qu'ils maltraitent. Ils ſont ſemblables à Tibère: ſous ſon règne, on traitoit de factieux juſqu'aux cris, juſqu'aux ſoupirs des infortunés qu'on opprimoit, parce que tout eſt criminel, dit Suétone, ſous un prince qui ſe ſent toujours coupable.

Il n'eſt point de viſir qui ne voulût réduire les hommes à la condition de ces anciens Perſes, qui, cruellement fouettés par l'ordre du prince, étoient enſuite obligés de comparoître devant lui : *Nous venons*, lui diſoient-ils, *vous remercier d'avoir daigné vous ſouvenir de nous.*

La noble hardieſſe d'un citoyen aſſez vertueux pour reprocher aux viſirs leur ignorance & leur injuſtice, ſeroit donc bientôt ſuivie de ſon ſupplice (1); & perſonne ne s'y veut expoſer. Mais, dira-t-on, le héros, le brave ? Oui, répondrai-je, lorſqu'il eſt ſoutenu

(1) Qu'un viſir commette une faute dans ſon adminiſtration; ſi cette faute nuit au public, les peuples crient, & l'orgueil du viſir s'en offenſe : loin de revenir ſur ſes pas, & d'eſſayer, par une meilleure conduite, de calmer de trop juſtes plaintes, il ne s'occupe que des moyens d'impoſer ſilence aux citoyens. Ces moyens de force les irritent; les cris redoublent : alors il ne reſte au viſir que deux partis à prendre, ou d'expoſer l'état à des révolutions, ou de porter le deſpotiſme à ce terme extrême, qui toujours annonce la ruine des empires; & c'eſt à ce dernier parti auquel s'arrêtent communément les viſirs.

par l'eſpoir de l'eſtime & de la gloire. Eſt-il privé de cet eſpoir ; ſon courage l'abandonne. Chez un peuple eſclave, l'on donneroit le nom de factieux à ce citoyen généreux ; ſon ſupplice trouveroit des approbateurs. Il n'eſt point de crimes auxquels on ne prodigue des éloges, lorſque, dans un état, la baſſeſſe eſt devenue mœurs : « Si la peſte, dit Gordon, avoit des jarretières, des cordons & des penſions à donner, il eſt » des théologiens aſſez vils, & des juriſconſultes aſſez » bas, pour ſoutenir que le règne de la peſte eſt de » droit divin ; & que ſe ſouſtraire à ſes malignes in» fluences, c'eſt ſe rendre coupable au premier chef». Il eſt donc, en ces gouvernemens, plus ſage d'être le complice que l'accuſateur des frippons : les vertus & les talens y ſont toujours en butte à la tyrannie.

Lors de la conquête de l'Inde par Thamas-Kouli-Kan, le ſeul homme eſtimable que ce prince trouva dans l'empire du Mogol, étoit un nommé Mahmouth, & ce Mahmouth étoit exilé.

Dans les pays ſoumis au deſpotiſme, l'amour, l'eſtime, les acclamations du public ſont des crimes dont le prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons, Agricola, pour échapper aux applaudiſſemens du peuple, ainſi qu'à la fureur de Domitien, traverſe de nuit les rues de Rome, ſe rend au palais de l'empereur : le prince l'embraſſe froidement ; Agricola ſe retire ; & le vainqueur de la Bretagne, dit Tacite, ſe perd, au même inſtant, dans la foule des autres eſclaves.

C'eſt dans ces temps malheureux qu'on pouvoit, à

Rome, s'écrier avec Brutus : *O vertu ! tu n'es qu'un vain nom.* Comment en trouver chez des peuples qui vivent dans des transes perpétuelles, & dont l'ame, affaissée par la crainte, a perdu tout ressort? On ne rencontre, chez ces peuples, que des puissans insolens, & des esclaves vils & lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité que l'audience d'un visir, lorsque, dans une importance & une gravité stupide, il s'avance au milieu d'une foule de clients ; & que ces derniers, sérieux, muets, immobiles, les yeux fixes & baissés, attendent, en tremblant (1), la faveur d'un regard, à peu près dans l'attitude de ces Bramines, qui, les yeux fixés sur le bout de leur nez, attendent la flamme bleue & divine dont le ciel doit l'enluminer, & dont l'apparition doit, selon eux, les élever à la dignité de Pagode !

Quand on voit le mérite ainsi humilié devant un visir sans talent, ou même un vil eunuque, on se rappelle, malgré soi, la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-thurisama*, c'est-à-dire, *Monseigneur.*

(1) Le visir, lui-même, n'entre qu'en tremblant au divan, quand le sultan y est.

CHAPITRE XX.

Du mépris de la vertu, & de la fauſſe eſtime qu'on affecte pour elle; troiſième effet du deſpotiſme.

Si, comme je l'ai prouvé dans les chapitres précédens, l'ignorance des viſirs eſt une ſuite néceſſaire de la forme deſpotique des gouvernemens, le ridicule qu'en ces pays l'on jette ſur la vertu, en paroît être également l'effet.

Peut on douter que, dans les repas ſomptueux des Perſes, dans leurs ſoupers de bonne compagnie, l'on ne ſe moquât de la frugalité & de la groſſièreté des Spartiates? & que des courtiſans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des eunuques, pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnaſſent le nom de ferocité au noble orgueil qui défendoit aux Grecs de ſe proſterner devant le grand roi?

Un peuple eſclave doit néceſſairement jeter du ridicule ſur l'audace, la magnanimité, le déſintéreſſement, le mépris de la vie, enfin ſur toutes les vertus fondées ſur un amour extrême de la patrie & de la liberté. On devoit, en Perſe, traiter de fou, d'ennemi du prince, tout ſujet vertueux, qui, frappé de l'héroïſme des Grecs, exhortoit ſes concitoyens à leur reſſembler, & à prévenir, par une prompte réforme dans le gouvernement, la ruine prochaine d'un empire où

la vertu étoit mépriſée (1). Les Perſes, ſous peine de ſe montrer vils, devoient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des ſentimens qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand citoyen, objet de vénération par-tout où l'on eſt citoyen, ne paſſera jamais que pour fou dans un gouvernement deſpotique.

Parmi nous autres Européens, encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que de l'héroïſme des Grecs, que de grandes actions paſſeroient pour folles, ſi ces mêmes actions n'étoient conſacrées par l'admiration de tous les ſiècles ! ſans cette admiration, qui ne citeroit point comme ridicule cet ordre qu'avant la bataille de Mantinée, le roi Agis reçut du peuple de Lacédémone : *Ne profitez point de l'avantage du nombre ; renvoyez une partie de vos troupes ; ne combattez l'ennemi qu'à force égale.* On traiteroit pareillement d'inſenſée la réponſe qu'à la journée des Argineuſes fit Callicratidas, général de la flotte lacédémonienne : Hermon lui conſeilloit de ne point combattre avec des forces trop inégales l'armée navale des Athéniens : *O Hermon !* lui répondit-il, *à Dieu ne plaiſe que je ſuive un conſeil dont les ſuites ſeroient ſi funeſtes à ma patrie ? Sparte ne ſera point déshonorée*

(1) Au moment que trois cents Spartiates défendoient le pas des Thermopyles, des transfuges d'Arcadie ayant fait à Xerxès le récit des jeux olympiques : *Quels hommes*, s'écria un ſeigneur perſan, *allons-nous combattre ! Inſenſibles à l'intérêt, ils ne ſont avides que de gloire.*

par ſon général. C'eſt ici qu'avec mon armée je dois vaincre ou périr. Eſt-ce à Callicratidas d'apprendre l'art des retraites à des hommes qui, juſqu'aujourd'hui, ne ſe ſont jamais informés du nombre, mais ſeulement du lieu où campoient leurs ennemis ? Une réponſe ſi noble & ſi haute paroîtroit folle à la plupart des gens. Quels hommes ont aſſez d'élévation dans l'ame, une connoiſſance aſſez profonde de la politique, pour ſentir, comme Callicratidas, de quelle importance il étoit d'entretenir, dans les Spartiates, l'audacieuſe opiniâtreté qui les rendoit invincibles? Ce héros ſavoit qu'occupés, ſans ceſſe, à nourrir en eux le ſentiment du courage & de la gloire, trop de prudence pourroit en émouſſer la fineſſe, & qu'un peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les ſcrupules.

Les demi-politiques, faute d'embraſſer une aſſez grande étendue de temps, ſont toujours trop vivement frappés d'un danger préſent. Accoutumés à conſidérer chaque action indépendamment de la chaîne qui les unit toutes entre elles, lorſqu'ils penſent corriger un peuple de l'excès d'une vertu, ils ne font, le plus ſouvent, que lui enlever le *palladium*, auquel ſont attachés ſes ſuccès & ſa gloire.

C'eſt donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration préſente que l'on conſerve pour ces actions: encore cette admiration n'eſt-elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugé. Une admiration ſentie nous porteroit néceſſairement à l'imitation.

Or, quel homme, parmi ceux-là même qui ſe diſent paſſionnés pour la gloire, rougit d'une victoire

qu'il ne doit pas entièrement à ſa valeur & à ſon habileté ? Eſt-il beaucoup d'Antiochus-Soter ? Ce prince ſent qu'il ne doit la défaite des Galates qu'à l'effroi qu'avoit jeté dans leurs rangs l'aſpect imprévu de ſes éléphans : il verſe des larmes ſur ces palmes triomphales, & fait, ſur le champ de bataille, élever un trophée à ſes éléphans.

On vante la généroſité de Gélon. Après la défaite de l'armée innombrable des Carthaginois, lorſque les vaincus s'attendoient aux conditions les plus dures, ce prince n'exige de Carthage humiliée que d'abolir les ſacrifices barbares qu'ils faiſoient de leurs propres enfans à Saturne. Ce vainqueur ne veut profiter de ſa victoire que pour conclure le ſeul traité qui, peut-être, ait jamais été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pourquoi Gélon n'a-t-il point d'imitateurs ? Mille héros ont tour-à-tour ſubjugué l'Aſie : cependant il n'en eſt aucun qui, ſenſible aux maux de l'humanité, ait profité de ſa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la misère & de l'aviliſſement dont les accable le deſpotiſme. Aucun d'eux n'a détruit ces maiſons de douleur & de larmes, où la jalouſie mutile, ſans pitié, les infortunés deſtinés à la garde de ſes plaiſirs, & condamnés au ſupplice d'un deſir toujours renaiſſant & toujours impuiſſant. L'on n'a donc pour l'action de Gélon qu'une eſtime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honoroit à Sparte : auſſi n'éprouvons-nous pas, à l'aſpect d'une ville fortifiée, le ſentiment de mépris dont étoient affectés les Lacédémoniens. Quelques-

uns d'eux, paſſant ſous les murs de Corinthe : *Quelles femmes*, demandèrent-ils, *habitent cette cité ?* Ce ſont, leur répondit-on, des Corinthiens. *Ne ſavent-ils pas*, reprirent-ils, *ces hommes vils & lâches, que les ſeuls remparts impénétrables à l'ennemi ſont des citoyens déterminés à la mort ?* Tant de courage & d'élévation d'ame ne ſe rencontrent que dans des républiques guerrières. De quelque amour que nous ſoyions animés pour la patrie, on ne verra point de mère, après la perte d'un fils tué dans le combat, reprocher au fils qui lui reſte, d'avoir ſurvécu à ſa défaite. On ne prendra point exemple ſur ces vertueuſes Lacédémoniennes : après la bataille de Leuctres, honteuſes d'avoir porté dans leur ſein des hommes capables de fuir, celles dont les enfans étoient échappés au carnage, ſe retiroient au fond de leurs maiſons, dans le deuil & le ſilence ; lorſqu'au contraire, les mères, dont les fils étoient morts en combattant, pleines de joie, & la tête couronnée de fleurs, alloient au temple en rendre grâces aux dieux.

Quelque braves que ſoient nos ſoldats, on ne verra plus un corps de douze cents hommes ſoutenir, comme les Suiſſes, au combat de Saint-Jacques-l'Hôpital (1),

(1) Dans l'hiſtoire de Louis XI, M. Duclos dit que les Suiſſes, au nombre de 3000, ſoutinrent l'effort de l'armée du Dauphin, compoſée de 14000 François & de 8000 Anglois. Ce combat ſe donna près de Bottelen, & les Suiſſes y furent preſque tous tués.

A la bataille de Morgarten, 1300 Suiſſes mirent en dé-

l'effort

l'effort d'une armée de ſoixante mille hommes, qui paya ſa victoire de la perte de huit mille ſoldats. On ne verra plus de gouvernemens traiter de lâches, & condamner comme tels au dernier ſupplice dix ſoldats, qui s'échappant du carnage de cette journée, apportoient chez eux la nouvelle d'une défaite ſi glorieuſe.

Si, dans l'Europe même, l'on n'a plus qu'une admiration ſtérile pour de pareilles actions & de ſemblables vertus, quel mépris les peuples de l'orient ne doivent-ils point avoir pour ces mêmes vertus ? qui pourroit les leur faire reſpecter ? Ces pays ſont peuplés d'ames abjectes & vicieuſes : or, dès que les hommes vertueux ne ſont plus en aſſez grand nombre dans une nation pour y donner le ton, elle le reçoit néceſſairement des gens corrompus. Ces derniers, toujours intéreſſés à ridiculiſer les ſentimens qu'ils n'éprouvent pas, font taire les vertueux. Malheureuſement il en eſt peu qui ne cèdent aux clameurs de ceux qui les environnent, qui ſoient aſſez courageux pour braver le mépris de leur nation, & qui ſentent aſſez nettement que l'eſtime d'une nation tombée dans un certain degré d'aviliſſement, eſt une eſtime moins flatteuſe que déshonorante.

---

route l'armée de l'archiduc Léopold, compoſée de 20000 hommes.

Près de Weſen, dans le canton de Glaris, 350 Suiſſes défirent 8000 Autrichiens : tous les ans on en célèbre la mémoire ſur le champ de bataille. Un orateur fait le panégyrique, & lit la liſte de trois cent cinquante noms.

Le peu de cas qu'on faiſoit d'Annibal à la cour d'Antiochus, a-t-il déshonoré ce grand-homme? La lâcheté avec laquelle Pruſias voulut le vendre aux Romains, a-t-elle donné atteinte à la gloire de cet illuſtre Carthaginois? Elle n'a déshonoré aux yeux de la poſtérité que le roi, le conſeil, & le peuple qui le livroient.

Le réſultat de ce que j'ai dit, c'eſt qu'on n'a réellement, dans les empires deſpotiques, que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom. Si tous les jours on l'invoque, & ſi l'on en exige des citoyens; il en eſt, en ce cas, de la vertu comme de la vérité, qu'on demande à condition qu'on ſera aſſez prudent pour la taire.

CHAPITRE XXI.

Du renverſement des Empires ſoumis au pouvoir arbitraire ; quatrième effet du deſpotiſme.

L'INDIFFÉRENCE des Orientaux pour la vertu, l'ignorance & l'aviliſſement des ames, ſuite néceſſaire de la forme de leur gouvernement, doit, à la fois, en faire des citoyens frippons entre eux, & ſans courage vis-à-vis de l'ennemi.

Voilà la cauſe de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs & les Romains ſubjuguèrent l'Aſie. Comment des eſclaves, élevés & nourris dans l'antichambre d'un maître, euſſent-ils étouffé, devant le glaive des Romains, les ſentimens habituels de crainte que le deſpotiſme leur avoit fait contracter ? Comment des hommes abrutis, ſans élévation dans l'ame, habitués à fouler les foibles, à ramper devant les puiſſans, n'euſſent-ils pas cédé à la magnanimité, à la politique, au courage des Romains, & ne ſe fuſſent-ils pas montrés également lâches, & dans le conſeil, & dans le combat ?

Si les Egyptiens, dit à ce ſujet Plutarque, furent ſucceſſivement eſclaves de toutes les nations ; c'eſt qu'ils furent ſoumis au deſpotiſme le plus dur : auſſi ne donnèrent-ils preſque jamais que des preuves de lâcheté. Lorſque le roi Cléomène, chaſſé de Sparte, réfugié en Egypte, empriſonné par l'intrigue d'un

miniſtre nommé Sobiſius, eut maſſacré ſa garde, & rompu ſes fers, le prince ſe preſente dans les rues d'Alexandrie; mais vainement il y exhorte les citoyens à le venger, à punir l'injuſtice, à ſecouer le joug de la tyrannie: par-tout, dit Plutarque, il ne trouve que d'immobiles admirateurs. Il ne reſtoit à ce peuple vil & lâche que l'eſpèce de courage qui fait admirer les grandes actions, non celui qui les fait exécuter.

Comment un peuple eſclave réſiſteroit il à une nation libre & puiſſante? Pour uſer impunément du pouvoir arbitraire, le deſpote eſt forcé d'énerver l'eſprit & le courage de ſes ſujets. Ce qui le rend puiſſant au dedans, le rend foible au dehors: avec la liberté, il bannit de ſon empire toutes les vertus; elles ne peuvent, dit Ariſtote, habiter chez des ames ſerviles. Il faut, ajoute l'illuſtre préſident de Monteſquieu, que nous avons déjà cité, commencer par être mauvais citoyen pour devenir bon eſclave. Il ne peut donc oppoſer aux attaques d'un peuple, tel que les Romains, qu'un conſeil & des généraux abſolument neufs dans la ſcience politique & militaire, & pris dans cette même nation dont il a amolli le courage & retréci l'eſprit; il doit donc être vaincu.

Mais, dira-t-on, les vertus ont cependant, dans les états deſpotiques, quelquefois brillé du plus grand éclat? Oui, lorſque le trône a ſucceſſivement été occupé par pluſieurs grands-hommes. La vertu, engourdie par la préſence de la tyrannie, ſe ranime à l'aſpect d'un prince vertueux: ſa préſence eſt comparable à celle du ſoleil; lorſque ſa lumière perce & diſſipe les

nuages ténébreux qui couvroient la terre, alors tout se ranime, tout se vivifie dans la nature, les plaines se peuplent de laboureurs, les bocages retentissent de concerts aériens, & le peuple aîlé du ciel vole jusques sur la cime des chênes pour y chanter le retour du soleil. *O temps heureux!* s'écrie Tacite sous le règne de Trajan, *où l'on n'obéit qu'aux lois, où l'on peut penser librement, & dire librement ce qu'on pense, où l'on voit tous les cœurs voler au devant du prince, où sa vue seule est un bienfait!*

Toutefois l'éclat que jetent de pareilles nations, est toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puissance & de gloire, & s'illustrent par des succès en tout genre, ces succès attachés, comme je viens de le dire, à la sagesse des rois qui les gouvernoient, & non à la forme de leur gouvernement, ont toujours été aussi passagers que brillans : la force de pareils états, quelque imposante qu'elle soit, n'est qu'une force illusoire : c'est le colosse de Nabuchodonosor; ses pieds sont d'argille. Il en est de ces empires comme du sapin superbe ; sa cime touche aux cieux, les animaux des plaines & des airs cherchent un abri sous son ombrage ; mais, attaché à la terre par de trop foibles racines, il est renversé au premier ouragan. Ces états n'ont qu'un moment d'existence, s'ils ne sont environnés de nations peu entreprenantes & soumises au pouvoir arbitraire. La force respective de pareils états consiste alors dans l'équilibre de leur foiblesse. Un empire despotique a-t-il

reçu quelque échec : si le trône ne peut être raffermi que par une résolution mâle & courageuse, cet empire est détruit.

Les peuples qui gémissent sous un pouvoir arbitraire, n'ont donc que des succès momentanés, que des éclairs de gloire : ils doivent, tôt ou tard, subir le joug d'une nation libre & entreprenante. Mais, en supposant que des circonstances & des positions particulières les arrachassent à ce danger, la mauvaise administration de ces royaumes suffit pour les détruire, les dépeupler, & les changer en déserts. La langueur léthargique, qui successivement en saisit tous les membres, produit cet effet. Le propre du despotisme est d'étouffer les passions : or, dès que les ames ont, par le défaut de passion, perdu leur activité ; lorsque les citoyens sont, pour ainsi dire, engourdis par l'*opium* du luxe, de l'oisiveté & de la mollesse, alors l'état tombe en consomption : le calme apparent dont il jouit, n'est, aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaissement précurseur de la mort. Il faut des passions dans un état ; elles en sont l'ame & la vie. Le peuple le plus passionné est, à la longue, le peuple triomphant.

L'effervescence modérée des passions est salutaire aux empires ; ils sont, à cet égard, comparables aux mers, dont les eaux stagnantes exhaleroient, en croupissant, des vapeurs funestes à l'univers, si, en les soulevant, la tempête ne les épuroit.

Mais, si la grandeur des nations soumises au pouvoir arbitraire, n'est qu'une grandeur momentanée,

il n'en eſt pas ainſi des gouvernemens où la puiſſance eſt, comme dans Rome & dans la Grèce, partagée entre le peuple, les grands, ou les rois. Dans ces états l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en citoyens. C'eſt dans ces pays qu'un peuple, dont les ſuccès tiennent à la conſtitution même de ſon gouvernement, peut s'en promettre de durables. La néceſſité où ſe trouve alors le citoyen de s'occuper d'objets importans, la liberté qu'il a de tout penſer & de tout dire, donnent plus de force & d'élévation à ſon ame : l'audace de ſon eſprit paſſe dans ſon cœur ; elle lui fait concevoir des projets plus vaſtes, plus hardis, exécuter des actions plus courageuſes. J'ajouterai même que, ſi l'intérêt particulier n'eſt point entièrement détaché de l'intérêt public ; ſi les mœurs d'un peuple, tel que les Romains, ne ſont pas auſſi corrompues qu'elles l'étoient du temps des Marius & des Sylla ; l'eſprit de faction, qui force les citoyens à s'obſerver & à ſe contenir réciproquement, eſt l'eſprit conſervateur de ces empires. Ils ne ſe ſoutiennent que par le contrepoids des intérêts oppoſés. Jamais les fondemens de ces états ne ſont plus aſſurés que dans ces momens de fermentation extérieure, où ils paroiſſent prêts à s'écrouler. Ainſi, le fond des mers eſt calme & tranquille, lors même que les aquilons, déchaînés ſur leur ſurface, ſemblent les bouleverſer juſques dans leurs abymes.

Après avoir reconnu, dans le deſpotiſme oriental, la cauſe de l'ignorance des viſirs, de l'indifférence des peuples pour la vertu, & du renverſement des empires

soumis à cette forme de gouvernement, je vais, dans d'autres constitutions d'état, montrer la cause des effets contraires.

CHAPITRE XXII.

De l'amour de certains peuples pour la gloire & la vertu.

Ce chapitre est une conséquence si nécessaire du précédent, que je me croirois, à ce sujet, dispensé de tout examen, si je ne sentois combien l'exposition des moyens propres à nécessiter les hommes à la vertu, peut être agréable au public, & combien les détails, sur une pareille matière, sont instructifs pour ceux même qui la possèdent le mieux. J'entre donc en matière. Je jette les yeux sur les républiques les plus fécondes en hommes vertueux ; je les arrête sur la Grèce, sur Rome ; & j'y vois naître une multitude de héros. Leurs grandes actions, conservées, avec soin dans l'histoire, y semblent recueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les siècles les plus corrompus & les plus reculés : il en est de ces actions comme de ces vases d'encens, qui, placés sur l'autel des Dieux, suffisent pour remplir de parfums la vaste étendue de leur temple.

En considérant la continuité d'actions vertueuses que présente l'histoire de ces peuples, si je veux en

découvrir la cauſe, je l'apperçois dans l'adreſſe avec laquelle les légiſlateurs de ces nations avoient lié l'intérêt particulier à l'intérêt public (1).

Je prends l'action des Régulus pour preuve de cette vérité. Je ne ſuppoſe en ce général aucun ſentiment d'héroïſme, pas même ceux que lui devoit inſpirer l'éducation Romaine ; & je dis que, dans le ſiècle de ce conſul, la légiſlation, à certains égards, étoit tellement perfectionnée, qu'en ne conſultant que ſon intérêt perſonnel, Régulus ne pouvoit ſe refuſer à l'action généreuſe qu'il fit. En effet, lorſqu'inſtruit de la diſcipline des Romains, on ſe rappelle que la fuite, ou même la perte de leur bouclier dans le combat, étoit punie du ſupplice de la baſtonade, dans lequel le coupable expiroit ordinairement, n'eſt-il pas évident qu'un conſul vaincu, fait priſonnier, & député par les Carthaginois pour traiter de l'échange des priſonniers, ne pouvoit s'offrir aux yeux des Romains, ſans craindre ce mépris, toujours ſi humiliant de la part des républicains, & ſi inſoutenable pour une ame élevée? qu'ainſi, le ſeul parti que Régulus eût à prendre, étoit d'effacer, par quelque action héroïque, la honte de ſa défaite ? Il devoit donc s'oppoſer au traité d'échange que le ſénat étoit prêt à ſigner. Il expoſoit, ſans doute, ſa vie par ce conſeil : mais ce danger n'étoit pas imminent ; il étoit aſſez vraiſemblable, qu'étonné de ſon courage, le ſénat n'en ſeroit que plus empreſſé à con-

(1) C'eſt dans cette union que conſiſte le véritable eſprit des lois.

clure un traité qui devoit lui rendre un citoyen si vertueux. D'ailleurs, en supposant que le sénat se rendît à son avis, il étoit encore très-vraisemblable que, par la crainte de représailles, ou par admiration pour sa vertu, les Carthaginois ne le livreroient point au supplice dont ils l'avoient ménacé. Régulus ne s'exposoit donc qu'au danger auquel, je ne dis pas un héros, mais un homme prudent & sensé devoit se présenter pour se soustraire au mépris, & s'offrir à l'admiration des Romains.

Il est donc un art de nécessiter les hommes aux actions héroïques; non que je prétende insinuer ici que Régulus n'ait fait qu'obéir à cette nécessité, & que je veuille donner atteinte à sa gloire; l'action de Régulus fut, sans doute, l'effet de l'enthousiasme impétueux qui le portoit à la vertu : mais un pareil enthousiasme ne pouvoit s'allumer qu'à Rome.

Les vices & les vertus d'un peuple sont toujours un effet nécessaire de sa législation : & c'est la connoissance de cette vérité, qui, sans doute, a donné lieu à cette belle loi de la Chine. Pour y féconder les germes de la vertu, on veut que les Mandarins participent à la gloire ou à la honte des actions (1) vertueuses ou infames commises dans leurs gouvernemens; & qu'en

(1) Il n'en est pas ainsi des autres empires de l'orient; les gouverneurs n'y sont chargés que de lever les impôts, & de s'opposer aux séditions. D'ailleurs, on n'exige point d'eux qu'ils s'occupent du bonheur des peuples de leur province : leur pouvoir même, à cet égard, est très-borné.

conſéquence, ces Mandarins ſoient élevés à des poſtes ſupérieurs, ou rabaiſſés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne ſoit chez tous les peuples l'effet de la ſageſſe plus ou moins grande de l'adminiſtration ? Si les Grecs & les Romains furent ſi long-temps animés de ces vertus mâles & courageuſes, qui ſont, comme dit Balzac, *des courſes que l'ame fait au-delà des devoirs communs*, c'eſt que les vertus de cette eſpèce ſont preſque toujours le partage des peuples où chaque citoyen a part à la ſouveraineté.

Ce n'eſt qu'en ce pays qu'on trouve un Fabricius. Preſſé par Pyrrhus de le ſuivre en Epire : *Pirrhus*, lui dit-il, *vous êtes, ſans doute, un prince illuſtre, un grand guerrier ; mais vos peuples gémiſſent dans la misère. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire ? Doutez-vous que, bientôt rangés ſous ma loi, vos peuples ne préféraſſent l'exemption de tributs aux ſurchages de vos impôts, & la sûreté à l'incertitude de leurs poſſeſſions ? Aujourd'hui votre favori, demain je ſerois votre maître.* Un tel diſcours ne pouvoit être prononcé que par un Romain. C'eſt dans les républiques (1)

(1) On voit, par les lettres du cardinal Mazarin, qu'il ſentoit tout l'avantage de cette conſtitution d'état. Il craignoit que l'Angleterre, en ſe formant en république, ne devînt trop redoutable à ſes voiſins. Dans une lettre à M. le Tellier, il dit : « Don Louis & moi ſavons bien que » Charles II eſt hors des royaumes qui lui appartiennent ; » mais entre toutes les raiſons qui peuvent engager les » rois, nos maîtres, à ſonger à ſon rétabliſſement, une

qu'on apperçoit, avec étonnement, jusqu'où peut être portée la hauteur du courage & l'héroïsme de la patience. Je citerai Thémistocle pour exemple en ce genre. Peu de jours avant la bataille de Salamine, ce guerrier, insulté en plein conseil par le général des Lacédémoniens, ne répond à ses menaces que ces deux mots : *Frappe, mais écoute.* A cet exemple, j'ajouterai celui de Timoléon ; il est accusé de malversation, le peuple est prêt à mettre en pièces ses délateurs ; il en arrête la fureur en disant : *O Syracusains ! qu'allez-vous faire ? Songez que tout citoyen a le droit de m'accuser : gardez-vous, en cédant à la reconnoissance, de donner atteinte à cette même liberté, qu'il m'est si glorieux de vous avoir rendue.*

Si l'histoire grecque & romaine est pleine de ces traits héroïques, & si l'on parcourt presque inutilement toute l'histoire du despotisme pour en trouver de pareils, c'est que dans ces gouvernemens, l'intérêt particulier n'est jamais lié à l'intérêt public ; c'est qu'en ces pays, entre mille qualités, c'est la bassesse qu'on honore, la médiocrité qu'on récompense (1) ; c'est à cette médiocrité qu'on confie presque toujours l'administration publique ; on en écarte les gens d'esprit. Trop inquiets & trop remuans, ils altéreroient, dit-on, le repos de

» des plus fortes est d'empêcher l'Angleterre de former » une république puissante, qui, dans la suite, donneroit » à penser à tous ses voisins ».

(1) Dans ces pays, l'esprit & les talens ne sont honorés que sous de grands princes & de grands ministres.

l'état : repos comparable au moment de ſilence, qui, dans la nature, précède de quelques inſtans la tempête. La tranquillité d'un état ne prouve pas toujours le bonheur des ſujets. Dans les gouvernemens arbitraires, les hommes ſont comme ces chevaux qui, ſerrés par les morailles, ſouffrent, ſans remuer, les plus cruelles opérations : le courſier en liberté ſe cabre au premier coup. On prend, dans ces pays, la léthargie pour la tranquillité. La paſſion de la gloire, inconnue chez ces nations, peut ſeule entretenir, dans le corps politique, la douce fermentation qui le rend ſain & robuſte, & qui développe toute eſpèce de vertus & de talens. Les ſiècles les plus favorables aux lettres ont, par cette raiſon, toujours été les plus fertiles en grands généraux & en grands politiques : le même ſoleil vivifie les cèdres & les platanes.

Au reſte, cette paſſion de la gloire, qui, diviniſée chez les païens, a reçu les hommages de toutes les républiques, n'a principalement été honorée que dans les républiques pauvres & guerrières.

CHAPITRE XXIII.

Que les Nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, & plus fécondes en grands-hommes, que les Nations opulentes.

Les héros, dans les républiques commerçantes, ſemblent ne s'y préſenter que pour y détruire la tyrannie, & diſparoître avec elle. C'étoit dans le premier moment de la liberté de la Hollande, que Balzac diſoit de ſes habitans, qu'*ils avoient mérité d'avoir Dieu ſeul pour roi, puiſqu'ils n'avoient pu endurer d'avoir un roi pour Dieu.* Le ſol propre à la production des grands-hommes eſt, dans ces républiques, bientôt épuiſé. C'eſt la gloire de Carthage qui diſparoît avec Annibal. L'eſprit de commerce y détruit néceſſairement l'eſprit de force & de courage. *Les peuples riches*, dit ce même Balzac, *ſe gouvernent par les diſcours de la raiſon qui conclut à l'utile, & non ſelon l'inſtitution morale, qui ſe propoſe l'honnête & le haſardeux.*

Le courage vertueux ne ſe conſerve que chez les nations pauvres. De tous les peuples, les Scythes étoient peut-être les ſeuls qui chantaſſent des hymnes en l'honneur des dieux, ſans jamais leur demander aucune grâce; perſuadés, diſoient-ils, que rien ne manque à l'homme de courage. Soumis à des chefs

dont le pouvoir étoit assez étendu, ils étoient indépendans, parce qu'ils cessoient d'obéir au chef, lorsqu'il cessoit d'obéir aux lois. Il n'en est pas des nations riches comme de ces Scythes, qui n'avoient d'autre besoin que celui de la gloire. Par-tout où le commerce fleurit, on préfère les richesses à la gloire, parce que ces richesses sont l'échange de tous les plaisirs, & que l'acquisition en est plus facile.

Or, quelle stérilité de vertus & de talens cette préférence ne doit-elle point occasionner? La gloire ne pouvant jamais être décernée que par la reconnoissance publique, l'acquisition de la gloire est toujours le prix des services rendus à la patrie : le desir de la gloire suppose toujours le desir de se rendre utile à sa nation.

Il n'en est pas ainsi du desir des richesses. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage, de la bassesse, de l'espionage, & souvent du crime; elles sont rarement le partage des plus spirituels & des plus vertueux. L'amour des richesses ne porte donc pas nécessairement à l'amour de la vertu. Les pays commerçans doivent donc être plus féconds en bons négocians qu'en bons citoyens, en grands banquiers qu'en héros.

Ce n'est donc point sur le terrein du luxe & des richesses, mais sur celui de la pauvreté que croissent les sublimes vertus (1); rien de si rare que de rencon-

(1) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il est impossible de dire des particuliers, peut se dire des peuples; c'est que les plus vertueux sont toujours les plus heureux : or, les plus vertueux ne sont pas les plus riches & les plus commerçans.

trer des ames élevées (1) dans les empires opulens ; les citoyens y contractent trop de beſoins. Quiconque les a multipliés, a donné à la tyrannie des ôtages de ſa baſſeſſe & de ſa lâcheté. La vertu, qui ſe contente de peu, eſt la ſeule qui ſoit à l'abri de la corruption. C'eſt cette eſpèce de vertu qui dicta la réponſe que fit au miniſtre anglois un ſeigneur diſtingué par ſon mérite. La cour ayant intérêt de l'attirer dans ſon parti, M. Walpole va le trouver : Je viens, lui dit-il, de la part du roi, vous aſſurer de ſa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, & vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite : *Mylord*, lui répliqua le ſeigneur anglois, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon ſouper devant vous.* On lui ſert au même inſtant un hachis fait du reſte d'un gigot, dont il avoit dîné. Se tournant alors vers M. Walpole : *Mylord*, ajouta-t-il, *penſez-vous qu'un homme qui ſe contente d'un pareil repas, ſoit un homme que la cour puiſſe aiſément gagner? Dites au roi ce que vous avez vu; c'eſt la ſeule réponſe que j'aie à lui faire.* Un pareil diſcours part d'un caractère qui fait retrécir le cercle de ſes beſoins : & combien en eſt-il qui, dans un pays riche, réſiſtent à la tentation perpétuelle des ſuperfluités ? Combien la pauvreté d'une nation ne

(2) De tous les peuples de la Germanie, les Sueones, dit Tacite, ſont les ſeuls qui, à l'exemple des Romains, faſſent cas des richeſſes, & qui ſoient, comme eux, ſoumis au deſpotiſme.

rend-elle

rend elle pas à la patrie d'hommes vertueux que le luxe eût corrompus ? *O philosophes !* s'écrioit souvent Socrate, *vous qui représentez les dieux sur la terre, sachez comme eux vous suffire à vous-mêmes, vous contenter de peu ; sur-tout n'allez point, en rampant, importuner les princes & les rois.* « Rien de plus ferme » & de plus vertueux, dit Cicéron, que le caractère » des premiers sages de la Grèce. Aucun péril ne les » effrayoit, aucun obstacle ne les décourageoit, au- » cune considération ne les retenoit, & ne leur faisoit » sacrifier la vérité aux volontés absolues des princes». Mais ces philosophes étoient nés dans un pays pauvre : aussi leurs successeurs ne conservèrent-ils pas toujours les mêmes vertus. On reproche à ceux d'Alexandrie d'avoir eu trop de complaisance pour les princes leurs bienfaiteurs, & d'avoir acheté par des bassesses le tranquille loisir dont ces princes les laissoient jouir. C'est à ce sujet que Plutarque s'écrie : « Quel spec- » tacle plus avilissant pour l'humanité que de voir des » sages prostituer leurs éloges aux gens en place ! Faut- » il que les cours des rois soient si souvent l'écueil de » la sagesse & de la vertu ! Les grands ne devroient-ils » pas sentir que tous ceux qui ne les entretiennent que » de choses frivoles, les trompent (1) ? La vraie ma-

(1) Il fut, sans doute, un temps où les gens d'esprit n'avoient droit de parler aux princes que pour leur dire des choses vraiment utiles. En conséquence, les philosophes de l'Inde ne sortoient qu'une fois l'an de leur retraite. C'étoit pour se rendre au palais du roi. Là, chacun

» nière de les servir, c'eſt de leur reprocher leurs vices » & leurs travers, de leur apprendre qu'il leur ſied » mal de paſſer les jours dans les divertiſſemens. » Voilà le ſeul langage digne d'un homme vertueux ; » le menſonge & la flatterie n'habitent jamais ſur ſes » lèvres ».

Cette exclamation de Plutarque eſt, ſans doute, très-belle ; mais elle prouve plus d'amour pour la vertu que de connoiſſance de l'humanité. Il en eſt de même de celle de Pythagore : « Je refuſe, dit-il, le » nom de philoſophes à ceux qui cèdent à la corrup- » tion des cours : ceux-là ſeuls ſont dignes de ce nom, » qui ſont prêts à ſacrifier, devant les rois, leur vie, » leurs richeſſes, leurs dignités, leurs familles, & » même leur réputation. C'eſt, ajoute Pythagore, par » cet amour pour la vérité qu'on participe à la divi- » nité, & qu'on s'y unit de la manière la plus noble » & la plus intime ».

De tels hommes ne naiſſent pas indifféremment dans toute eſpèce de gouvernement : tant de vertus ſont l'effet, ou d'un fanatiſme philoſophique, qui s'éteint promptement, ou d'une éducation ſingulière, ou d'une excellente légiſlation. Les philoſophes de

---

déclaroit, à haute voix, & ſes réflexions politiques ſur l'adminiſtration, & les changemens ou les modifications qu'on devoit apporter dans les lois. Ceux dont les réflexions étoient, trois fois de ſuite, jugées fauſſes ou peu importantes, perdoient le droit de parler. *Hiſtoire critique de la philoſophie*, tome II.

l'eſpèce dont parlent Plutarque & Pythagore, ont preſque tous reçu le jour chez des peuples pauvres & paſſionnés pour la gloire.

Non que je regarde l'indigence comme la ſource des vertus : c'eſt à l'adminiſtration, plus ou moins ſage, des honneurs & des récompenſes qu'on doit, chez tous les peuples, attribuer la production des grands-hommes. Mais ce qu'on n'imaginera pas ſans peine, c'eſt que les vertus & les talens ne ſont nulle part récompenſés d'une manière auſſi flatteuſe, que dans les républiques pauvres & guerrières.

CHAPITRE XXIV.

Preuve de cette vérité.

POUR ôter à cette propoſition tout air de paradoxe, il ſuffit d'obſerver que les deux objets les plus généraux du deſir des hommes, ſont les richeſſes & les honneurs. Entre ces deux objets, c'eſt des honneurs dont ils ſont le plus avides, lorſque ces honneurs ſont diſpenſés d'une manière flatteuſe pour l'amour-propre.

Le deſir de les obtenir rend alors les hommes capables des plus grands efforts, & c'eſt alors qu'ils opèrent des prodiges. Or, ces honneurs ne ſont nulle part repartis avec plus de juſtice, que chez les peuples qui, n'ayant que cette monnoie pour payer les ſervices rendus à la patrie, ont par conſéquent le plus grand

intérêt à la tenir en valeur : auſſi les républiques pauvres de Rome & de la Grèce, ont-elles produit plus de grands-hommes que tous les vaſtes & riches empires de l'orient.

Chez les peuples opulens & ſoumis au deſpotiſme, on fait & l'on doit faire peu de cas de la monnoie des honneurs. En effet, ſi les honneurs empruntent leur prix de la manière dont ils ſont adminiſtrés, & ſi dans l'orient les ſultans en ſont les diſpenſateurs, on ſent qu'ils doivent ſouvent les décréditer par le mauvais choix de ceux qu'ils en décorent. Auſſi, dans ces pays, les honneurs ne ſont proprement que des titres ; ils ne peuvent vivement flatter l'orgueil, parce qu'ils ſont rarement unis à la gloire, qui n'eſt point en la diſpoſition des princes, mais du peuple ; puiſque la gloire n'eſt autre choſe que l'acclamation de la reconnoiſſance publique. Or, lorſque les honneurs ſont avilis, le deſir de les obtenir s'attiédit ; ce deſir ne porte plus les hommes aux grandes choſes ; & les honneurs deviennent dans l'état un reſſort ſans force, dont les gens en place négligent, avec raiſon, de ſe ſervir.

Il eſt un canton dans l'Amérique, où, lorſqu'un ſauvage a remporté une victoire, ou manié adroitement une négociation, on lui dit dans une aſſemblée de la nation : *Tu es un homme.* Cet éloge l'excite plus aux grandes actions que toutes les dignités propoſées dans les états deſpotiques à ceux qui s'illuſtrent par leurs talens.

Pour ſentir tout le mépris que doit quelquefois

jeter ſur les honneurs la manière ridicule dont on les adminiſtre, qu'on ſe rappelle l'abus qu'on en faiſoit ſous le règne de Claude. Sous cet empereur, dit Pline, un citoyen tua un corbeau célèbre par ſon adreſſe; ce citoyen fut mis à mort; on fit à cet oiſeau des funérailles magnifiques; un joueur de flûte précédoit le lit de parade ſur lequel deux eſclaves portoient le corbeau, & le convoi étoit fermé par une infinité de gens de tout ſexe & de tout âge. C'eſt à ce ſujet que Pline s'écrie: « Que diroient nos ancêtres, ſi, dans cette » même Rome, où l'on enterroit nos premiers rois » ſans pompe, où l'on n'a point vengé la mort du » deſtructeur de Carthage & de Numance, ils aſſiſ- » toient aux obsèques d'un corbeau »!

Mais, dira-t-on, dans les pays ſoumis au pouvoir arbitraire, les honneurs cependant ſont quelquefois le prix du mérite. Oui, ſans doute: mais ils le ſont plus ſouvent du vice & de la baſſeſſe. Les honneurs ſont, dans ces gouvernemens, comparables à ces arbres épars dans les déſerts, dont les fruits, quelquefois enlevés par les oiſeaux du ciel, deviennent trop ſouvent la proie du ſerpent, qui, du pied de l'arbre, s'eſt, en rampant, élevé juſqu'à ſa cime.

Les honneurs une fois avilis, ce n'eſt plus qu'avec de l'argent qu'on paie les ſervices rendus à l'état. Or, toute nation qui ne s'acquitte qu'avec de l'argent, eſt bientôt ſurchargée de dépenſes; l'état épuiſé devient bientôt inſolvable; alors il n'eſt plus de récompenſe pour les vertus & les talens.

En vain dira-t-on, qu'éclairés par le beſoin, les

princes, en cette extrémité, devroient avoir recours à la monnoie des honneurs : si, dans les républiques pauvres, où la nation en corps est la distributrice des grâces, il est facile de rehausser le prix de ces honneurs ; rien de plus difficile que de les mettre en valeur dans un pays despotique.

Quelle probité cette administration de la monnoie des honneurs ne supposeroit-elle pas dans celui qui voudroit y donner du cours ? Quelle force de caractère pour résister aux intrigues des courtisans ? Quel discernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talens & de grandes vertus, & les refuser constamment à tous ces hommes médiocres qui les décréditeroient ? Quelle justesse d'esprit pour saisir le moment précis, où ces honneurs, devenus trop communs, n'excitent plus les citoyens aux mêmes efforts, où l'on doit, par conséquent, en créer de nouveaux ?

Il n'en est pas des honneurs comme des richesses. Si l'intérêt public défend les refontes dans les monnoies d'or & d'argent, il exige, au contraire, qu'on en fasse dans la monnoie des honneurs, lorsqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Je remarquerai, à ce sujet, qu'on ne peut, sans étonnement, considérer la conduite de la plupart des nations, qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances, & n'en nomment aucuns pour veiller à l'administration des honneurs. Quoi de plus utile cependant que la discussion sévère du mérite de ceux qu'on élève aux dignités ? Pourquoi chaque nation n'auroit-elle pas un tribunal qui, par un examen profond &

public, l'assurât de la réalité des talens qu'elle récompense? quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux honneurs? quel desir de les mériter? quel changement heureux ce desir n'occasionneroit-il pas, & dans l'éducation particulière, &, peu-à-peu, dans l'éducation publique? changement duquel dépend, peut-être, toute la différence qu'on remarque entre les peuples.

Parmi les vils & lâches courtisans d'Antiochus, que d'hommes, s'ils eussent été dès l'enfance élevés à Rome, auroient, comme Popilius, tracé autour de ce roi le cercle dont il ne pouvoit sortir, sans se rendre l'esclave ou l'ennemi des Romains?

Après avoir prouvé que les grandes récompenses font les grandes vertus, & que la sage administration des honneurs est le lien le plus fort que les législateurs puissent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt général, & former des citoyens vertueux; je suis, je pense, en droit d'en conclure que l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu est un effet de la forme différente de leurs gouvernemens. Or, ce que je dis de la passion de la vertu, que j'ai pris pour exemple, peut s'appliquer à toute autre espèce de passions. Ce n'est donc point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions dont les divers peuples paroissent susceptibles.

Pour dernière preuve de cette vérité, je vais montrer que la force de nos passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CHAPITRE XXV.

Du rapport exact entre la force des passions & la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet.

Pour sentir toute l'exactitude de ce rapport, c'est à l'histoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique : je vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Espagnols plus de richesses que ne leur en eût procuré le pillage de l'Europe entière. Animés du desir de s'en emparer, ces mêmes Espagnols quittent leurs biens, leurs familles ; entreprennent, sous la conduite de Cortez, la conquête du nouveau monde ; combattent à la fois le climat, le besoin, le nombre, la valeur, & en triomphent par un courage aussi opiniâtre qu'impétueux.

Plus échauffés encore de la soif de l'or, & d'autant plus avides de richesses qu'ils sont plus indigens, je vois les Flibustiers passer des mers du nord à celles du sud ; attaquer des retranchemens impénétrables ; défaire, avec une poignée d'hommes, des corps nombreux de soldats disciplinés : & ces mêmes Flibustiers, après avoir ravagé les côtes du sud, se r'ouvrir de nouveau un passage dans les mers du nord, en surmontant, par des travaux incroyables, des combats continuels & un courage à toute épreuve, les obstacles que les hommes & la nature mettoient à leur retour.

Si je jette les yeux sur l'histoire du nord, les premiers peuples qui se présentent à mes regards, sont les disciples d'Odin. Ils sont animés de l'espoir d'une récompense imaginaire, mais la plus grande de toutes, lorsque la crédulité la réalise. Aussi, tant qu'ils sont animés d'une foi vive, ils montrent un courage qui, proportionné à des récompenses célestes, est encore supérieur à celui des Flibustiers. *Nos guerriers, avides du trépas*, dit un de leurs poètes, *le cherchent avec fureur : dans les combats, frappés du coup mortel, on les voit tomber, rire & mourir.* Ce qu'un de leurs rois, nommé Lodbrog, confirme, lorsqu'il s'écrie, sur le champ de bataille : *Quelle joie inconnue me saisit ! Je meurs : j'entends la voix d'Odin qui m'appelle ; déjà les portes de son palais s'ouvrent ; j'en vois sortir des filles demi-nues ; elles sont ceintes d'une écharpe bleue, qui relève la blancheur de leur sein ; elles s'avancent vers moi, & m'offrent une bierre délicieuse dans le crâne sanglant de mes ennemis.*

Si du nord je passe au midi, je vois Mahomet, créateur d'une religion pareille à celle d'Odin, se dire l'envoyé du ciel, annoncer aux Sarrasins que le Très-haut leur a livré la terre ; qu'il feroit marcher devant eux la terreur & la désolation, mais qu'il faut en mériter l'empire par la valeur. Pour échauffer leur courage, il enseigne que l'Eternel a jeté un pont sur l'abyme des enfers. Ce pont est plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la résurrection, le brave le franchira d'un pied léger pour s'élever aux voûtes célestes ; & le lâche, précipité de ce pont, sera en tombant reçu

dans la gueule de l'horrible ſerpent qui habite l'obſcure caverne de la maiſon de la fumée. Pour confirmer la miſſion du prophète, ſes diſciples ajoutent que, monté ſur l'Al borak, il a parcouru les ſept cieux, vu l'ange de la mort & le coq blanc, qui, les pieds poſés ſur le premier ciel, cache ſa tête dans le ſeptième; que Mahomet a fendu la lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ſes doigts; qu'il a donné la parole aux brutes; qu'il s'eſt fait ſuivre par les forêts, ſaluer par les montagnes (1); & qu'ami de Dieu, il leur apporte la loi que ce Dieu lui a dictée. Frappés de ces récits, les Sarraſins prêtent aux diſcours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule, qu'il leur fait des deſcriptions plus voluptueuſes du ſéjour céleſte deſ-

(1) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un chameau rétif l'ayant apperçu de loin, vint, dit-on, ſe jeter aux genoux de ce prophète, qui le flatta, & lui ordonna de ſe corriger. On raconte qu'une autre fois, ce même prophète raſſaſia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le père Maracio convient du fait, & prétend que ce fut l'œuvre du démon. A l'égard de prodiges encore plus étonnans, tels que de fendre la lune, de faire danſer les montagnes, parler les épaules de moutons rôtis, les muſulmans aſſurent que s'il les opéra, c'eſt que des prodiges auſſi frappans, & qui ſurpaſſent autant toute la force & la ſupercherie humaine, ſont abſolument néceſſaires pour convertir les eſprits forts, gens toujours très-difficiles en fait de miracles.

Les Perſans, au rapport de Chardin, croient que Fatime, femme de Mahomet, fut, de ſon vivant, enlevée au ciel. Ils célèbrent ſon aſſomption.

tiné aux hommes vaillans. Intéreſſés par les plaiſirs des ſens à l'exiſtence de ces beaux lieux, je les vois, échauffés de la plus vive croyance, & ſoupirant ſans ceſſe après les houris, fondre avec fureur ſur leurs ennemis. *Guerriers*, s'écrie dans le combat un de leurs généraux, nommé Ikrimach, *je les vois ces belles filles aux yeux noirs; elles ſont quatre-vingt. Si l'une d'elles apparoiſſoit ſur la terre, tous les rois deſcendroient de leur trône pour la ſuivre. Mais, que vois-je? C'en eſt une qui s'avance; elle a un cothurne d'or pour chauſſure; d'une main elle tient un mouchoir de ſoie verte, & de l'autre une coupe de topaze; elle me fait ſigne de la tête, en me diſant: Venez ici, mon bien-aimé.... Attendez-moi, divine houri; je me précipite dans les bataillons infidèles, je donne, je reçois la mort, & vous rejoins.*

Tant que les yeux crédules des Sarraſins virent auſſi diſtinctement les houris, la paſſion des conquêtes, proportionnée en eux à la grandeur des récompenſes qu'ils attendoient, les anima d'un courage ſupérieur à celui qu'inſpire l'amour de la patrie: auſſi produiſit-il de plus grands effets, & les vit-on, en moins d'un ſiècle, ſoumettre plus de nations que les Romains n'en avoient ſubjuguées en ſix cents ans.

Auſſi les Grecs, ſupérieurs aux Arabes, en nombre, en diſcipline, en armures, & en machines de guerre, fuyoient-ils devant eux comme des colombes à la vue de l'épervier (1). Toutes les nations liguées

(1) L'empereur Héraclius, étonné des défaites multi-

ne leur auroient alors opposé que d'impuissantes barrières.

Pour leur résister, il eût fallu armer les chrétiens du même esprit dont la loi de Mahomet animoit les musulmans; promettre le ciel & la palme du martyre, comme Saint-Bernard la promit, du temps des Croisades, à tout guerrier qui mourroit en combattant les infidèles : proposition que l'empereur Nicéphore fit aux évêques assemblés, qui, moins habiles que Saint-Bernard, la rejetèrent d'une commune voix (1). Ils ne s'apperçurent point que ce refus décou-

---

pliées de ses armées, assemble, à ce sujet, un conseil, moins composé d'hommes d'état que de théologiens : on y expose les maux actuels de l'empire; on en cherche les causes; & l'on conclut, selon l'usage de ces temps, que les crimes de la nation avoient irrité le Très-Haut, & qu'on ne pourroit mettre fin à tant de malheurs que par le jeûne, les larmes & la prière.

Cette résolution prise, l'empereur ne considère aucune des ressources qui lui restoient encore, après tant de désastres; ressources qui se fussent d'abord présentées à son esprit, s'il avoit su que le courage n'étoit jamais que l'effet des passions; que, depuis la destruction de la république, les Romains n'étant plus animés de l'amour de la patrie, c'étoit opposer de timides agneaux à des loups furieux, que de mettre des hommes sans passions aux mains avec des fanatiques.

(1) Ils alléguoient, en faveur de leur sentiment, l'ancienne discipline de l'église d'orient, & le treizième canon de la lettre de saint Basile-le-grand à Amphiloque. Cette lettre portoit que *tout soldat qui tuoit un ennemi dans le combat, ne pouvoit, de trois ans, s'approcher de la commu-*

rageoit les Grecs, favoriſoit l'extinction du chriſtianiſme & les progrès des Sarraſins, auxquels on ne pouvoit oppoſer que la digue d'un zèle égal à leur fanatiſme. Ces évêques continuerent donc d'attribuer aux crimes de la nation, les calamités qui déſoloient l'empire, & dont un œil éclairé eût cherché & découvert la cauſe dans l'aveuglement de ces mêmes prélats, qui, dans de pareilles conjonctures, pouvoient être regardés comme les verges dont le ciel ſe ſervoit pour frapper l'empire, & comme la plaie dont il l'affligeoit.

Les ſuccès étonnans des Sarraſins dépendoient tellement de la force de leurs paſſions, & la force de leurs paſſions des moyens dont on ſe ſervoit pour les allumer en eux, que ces mêmes Arabes, ces guerriers ſi redoutables, devant leſquels la terre trembloit & les armées grecques fuyoient diſperſées comme la pouſſière devant les aquilons, frémiſſoient eux-mêmes à l'aſpect d'une ſecte de Muſulmans nommés les Safriens (1). Echauffés, comme tous réformateurs, d'un

---

nion. D'où l'on pourroit conclure que, s'il eſt avantageux d'être gouverné par un homme éclairé & vertueux, rien ne ſeroit quelquefois plus dangereux que de l'être par un ſaint.

(1) Ces Safriens étoient ſi redoutés, qu'Adi, capitaine d'une grande réputation, ayant reçu ordre d'attaquer, avec ſix cents hommes, cent vingt de ces fanatiques qui s'étoient raſſemblés dans le gouvernement d'un nommé Ben-Mervan; ce capitaine repréſenta qu'avides de la mort, chacun de ces ſectaires pouvoit combattre avec

orgueil plus féroce & d'une croyance plus ferme, ces sectaires voyoient, d'une vue plus distincte, les plaisirs célestes que l'espérance ne présentoit aux autres musulmans que dans un lointain plus confus. Aussi ces furieux Safriens vouloient-ils purger la terre de ses erreurs, éclairer ou exterminer les nations, qui, disoient ils, à leur aspect, devoient, frappées de terreur ou de lumière, se détacher de leurs préjugés ou de leurs opinions aussi promptement que la flèche se détache de l'arc dont elle est décochée.

Ce que je dis des Arabes & des Safriens peut s'appliquer à toutes les nations mues par le ressort des religions ; c'est en ce genre l'égal degré de crédulité, qui, chez tous les peuples, produit l'équilibre de leur passion & de leur courage.

A l'égard des passions d'une autre espèce, c'est encore le degré inégal de leur force, toujours occasionné par la diversité des gouvernemens & des positions des peuples, qui, dans la même extrémité, les détermine à des partis très-différens.

Lorsque Thémistocle vint, à main armée, lever des subsides considérables sur les riches alliés de sa république ; ces alliés, dit Plutarque, s'empressèrent de les lui fournir, parce qu'une crainte proportionnée

---

avantage contre vingt Arabes ; & qu'ainsi l'inégalité du courage n'étant point, dans cette occasion, compensée par l'inégalité du nombre, il ne hasarderoit point un combat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendoit si inégal.

aux richeſſes qu'il pouvoit leur enlever, les rendoit ſouples aux volontés d'Athènes. Mais, lorſque ce même Thémiſtocle s'adreſſa à des peuples indigens; que, débarqué à Andros, il fit les mêmes demandes à ces inſulaires, leur déclarant qu'il venoit accompagné de deux puiſſantes divinités, *le beſoin, & la force, qui*, diſoit-il, *entraînent toujours la perſuaſion à leur ſuite; Thémiſtocle*, lui répondirent les habitans d'Andros, *nous nous ſoumettrions, comme les autres alliés, à tes ordres, ſi nous n'étions auſſi protégés par deux divinités auſſi puiſſantes que les tiennes, l'indigence & le déſeſpoir, qui méconnoiſſent la force.*

La vivacité des paſſions dépend donc, ou des moyens (1) que le légiſlateur emploie pour les allu-

(1) De petits moyens produiſent toujours de petites paſſions & de petits effets : il faut de grands motifs pour nous exciter aux entrepriſes hardies. C'eſt la foibleſſe, encore plus que la ſottiſe, qui, dans la plupart des gouvernemens, éterniſe les abus. Nous ne ſommes pas auſſi imbécilles que nous le paroîtrons à la poſtérité. Eſt il, par exemple, un homme qui ne ſente l'abſurdité de la loi qui défend aux citoyens de diſpoſer de leurs biens avant vingt-cinq ans, & qui leur permet à ſeize ans d'engager leur liberté chez des moines ? Chacun ſait le remède à ce mal, & ſent, en même temps, combien il ſeroit difficile de l'appliquer. Que d'obſtacles, en effet, l'intérêt de quelques ſociétés ne mettroit-il pas à cet égard au bien public? Que de longs & pénibles efforts de courage & d'eſprit, que de conſtance, enfin, ne ſuppoſeroit pas l'exécution d'un pareil projet ? Pour le tenter, peut-être faudroit-il que l'homme en place y fût excité par l'eſpoir de la plus

mer en nous, ou des positions où la fortune nous place. Plus nos passions sont vives, plus les effets qu'elles produisent sont grands. Aussi, les succès, comme le prouve toute l'histoire, accompagnent toujours les peuples animés de passions fortes : vérité trop peu connue, & dont l'ignorance s'est opposée aux progrès qu'on eût faits dans l'art d'inspirer des passions; art jusqu'à présent inconnu, même à ces politiques de réputation, qui calculent assez bien les intérêts & les forces d'un état, mais qui n'ont jamais senti les ressources singulières qu'en des instans critiques on peut tirer des passions, lorsqu'on sait l'art de les allumer.

Les principes de cet art, aussi certains que ceux de la géométrie, ne paroissent, en effet, avoir été jusqu'ici apperçus que par de grands-hommes dans la guerre ou dans la politique. Sur quoi j'observerai que si la vertu, le courage, &, par conséquent, les passions dont les soldats sont animés, ne contribuent pas moins au gain des batailles, que l'ordre dans lequel ils sont rangés, un traité sur l'art de les inspirer ne seroit pas moins utile à l'instruction des généraux que l'excellent traité de l'illustre chevalier Folard sur la Tactique (1).

---

grande gloire, & qu'il pût se flatter de voir la reconnoissance publique lui dresser par tout des statues. L'on doit toujours se rappeler qu'en morale, ainsi qu'en physique & en mécanique, les effets sont toujours proportionnés aux causes.

(1) La discipline n'est, pour ainsi dire, que l'art d'inf-

Ce

Ce furent les paſſions réunies de l'amour de la liberté & de la haine de l'eſclavage, qui, plus que l'habileté des ingénieurs, firent les célèbres & opiniâtres défenſes d'Abydos, de Sagunte, de Carthage, de Numance & de Rhodes.

Ce fut dans l'art d'exciter des paſſions qu'Alexandre ſurpaſſa preſque tous les autres grands capitaines : c'eſt à ce même art qu'il dut ces ſuccès, attribués tant de fois par ceux auxquels on donne le nom de gens ſenſés, au haſard, ou à une folle témérité, parce qu'ils n'apperçoivent point les reſſorts preſque inviſibles dont ce héros ſe ſervoit pour opérer tant de prodiges.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que la force des paſſions eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner ſi ces mêmes paſſions peuvent, dans tous les hommes communément bien organiſés, s'exalter au point de les douer de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit.

---

pirer aux ſoldats plus de peur de leurs officiers que des ennemis. Cette peur a ſouvent l'effet du courage ; mais elle ne tient pas devant la féroce & opiniâtre valeur d'un peuple animé par le fanatiſme ou l'amour vif de la patrie.

CHAPITRE XXVI.

De quel degré de paſſion les hommes ſont ſuſceptibles.

Si pour déterminer ce degré, je me tranſporte ſur les montagnes de l'Abyſſinie, j'y vois, à l'ordre de leurs kalifes, des hommes impatiens de la mort, ſe précipiter les uns ſur la pointe des poignards & des rochers, & les autres dans les abymes de la mer : on ne leur propoſe cependant point d'autre récompenſe que les plaiſirs céleſtes promis à tous les muſulmans; mais la poſſeſſion leur en paroît plus aſſurée; en conſéquence, le deſir d'en jouir ſe fait plus vivement ſentir en eux, & leurs efforts pour les mériter ſont plus grands.

Nulle autre part que dans l'Abyſſinie, on n'employoit autant de ſoin & d'art pour affermir la croyance de ces aveugles & zélés exécuteurs des volontés du prince. Les victimes deſtinées à cet emploi, ne recevoient & n'auroient reçu nulle part une éducation ſi propre à former des fanatiques. Tranſportés, dès l'âge le plus tendre, dans un endroit écarté, déſert & ſauvage du ſerrail, c'eſt là qu'on égaroit leur raiſon dans les ténèbres de la foi muſulmane, qu'on leur annonçoit la miſſion, la loi de Mahomet, les prodiges opérés par ce prophète, & l'entier dévouement dû aux ordres du kalife : c'eſt là qu'en leur faiſant les deſ-

criptions les plus voluptueuſes du paradis, on excitoit en eux la ſoif la plus ardente des plaiſirs céleſtes. A peine avoient-ils atteint cet âge où l'on eſt prodigue de ſon être, où, par des deſirs fougueux, la nature marque & l'impatience & la puiſſance qu'elle a de jouir des plaiſirs les plus vifs; qu'alors, pour fortifier la croyance d'un jeune homme, & l'enflammer du fanatiſme le plus violent, les prêtres, après avoir mêlé dans ſa boiſſon une liqueur aſſoupiſſante, le tranſportoient, pendant ſon ſommeil, de ſa triſte demeure dans un boſquet charmant deſtiné à cet uſage.

Là, couché ſur des fleurs, entouré de fontaines jailliſſantes, il repoſe juſqu'au moment où l'aurore, en rendant la forme & la couleur à l'univers, éveille toutes les puiſſances productrices de la nature, & fait circuler l'amour dans les veines de la jeuneſſe. Frappé de la nouveauté des objets qui l'environnent, le jeune homme porte par-tout ſes regards, & les arrête ſur des femmes charmantes que ſon imagination crédule transforme en houris. Complices de la fourbe des prêtres, elles ſont inſtruites dans l'art de ſéduire; il les voit s'avancer vers lui en danſant; elles jouiſſent du ſpectacle de ſa ſurpriſe; par mille jeux enfantins, elles excitent en lui des deſirs inconnus, oppoſent la gaze légère d'une feinte pudeur à l'impatience des deſirs, qui s'en irritent: elles cèdent enfin à ſon amour. Alors, ſubſtituant à ces jeux enfantins les careſſes emportées de l'ivreſſe, elles le plongent dans ce raviſſement dont l'ame ne peut qu'à peine ſupporter les délices. A cette ivreſſe, ſuccède un ſentiment tranquille, mais volup-

tueux, qui bientôt eſt interrompu par de nouveaux plaiſirs ; juſqu'à ce qu'enfin épuiſé de deſirs, ce jeune homme, aſſis par ces mêmes femmes dans un banquet délicieux, y ſoit enivré de nouveau, & reporté pendant ſon ſommeil dans ſa première demeure. Il y cherche, à ſon réveil, les objets qui l'ont enchanté ; ils ont, comme une viſion trompeuſe, diſparu à ſes yeux. Il appelle encore les houris ; il ne retrouve près de lui que des imans : il leur raconte les ſonges qui l'ont fatigué. A ce récit, le front attaché ſur la terre, les imans s'écrient : « O vaſe d'élection ! ô mon fils ! ſans doute que notre » ſaint prophète t'a ravi aux cieux, t'a fait jouir des » plaiſirs réſervés aux fidèles pour fortifier ta foi & » ton courage. Mérite donc une pareille faveur par » un dévouement abſolu aux ordres du kalife ».

C'eſt par une ſemblable éducation que ces dervis animoient les Iſmaélites de la plus ferme croyance : c'eſt ainſi qu'ils leur faiſoient prendre, ſi je l'oſe dire, la vie en haine, & la mort en amour ; qu'ils leur faiſoient conſidérer les portes du trépas comme une entrée aux plaiſirs céleſtes, & leur inſpiroient enfin ce courage déterminé, qui, pendant quelques inſtans, a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques inſtans, parce que cette eſpèce de courage diſparoît bientôt avec la cauſe qui le produit. De toutes les paſſions, celle du fanatiſme, qui, fondée ſur le deſir des plaiſirs céleſtes, eſt, ſans contredit, la plus forte, eſt toujours chez un peuple la paſſion la moins durable ; parce que le fanatiſme ne s'établit que ſur des preſtiges & des ſéductions, dont la raiſon

doit insensiblement sapper les fondemens. Aussi, les Arabes, les Abyssins, & généralement tous les peuples mahométans, perdirent-ils, dans l'espace d'un siècle, toute la supériorité de courage qu'ils avoient sur les autres nations; & c'est en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers, excitée par la passion du patriotisme, & fondée sur des récompenses réelles & temporelles, eût toujours été la même, si le luxe n'eût passé à Rome avec les dépouilles de l'Asie, si le desir des richesses n'eût brisé les liens qui unissoient l'intérêt personnel à l'intérêt général, & n'eût à la fois corrompu chez ce peuple, & les mœurs, & la forme du gouvernement.

Je ne puis m'empêcher d'observer, au sujet de ces deux espèces de courage, fondés, l'un sur un fanatisme de religion, l'autre sur l'amour de la patrie, que le dernier est le seul qu'un habile législateur doive inspirer à ses concitoyens. Le courage fanatique s'affoiblit, & s'éteint bientôt. D'ailleurs, ce courage prenant sa source dans l'aveuglement & la superstition, dès qu'une nation a perdu son fanatisme, il ne lui reste que sa stupidité; alors elle devient le mépris de tous les peuples auxquels elle est réellement inférieure à tous égards.

C'est à la stupidité musulmane que les chrétiens doivent tant d'avantages remportés sur les Turcs, qui, par leur nombre seul, dit le chevalier Folard, seroient si redoutables, s'ils faisoient quelques légers changemens dans leur ordre de bataille, leur discipline &

leur armure ; s'ils quittoient le sabre pour la baïonnette, & qu'ils pussent enfin sortir de l'abrutissement où la superstition les retiendra toujours : tant leur religion, ajoute cet illustre auteur, est propre à éterniser la stupidité & l'incapacité de cette nation.

J'ai fait voir que les passions pouvoient, si je l'ose dire, s'exalter en nous jusqu'au prodige : vérité prouvée, & par le courage désespéré des Ismaélites, & par les méditations des Gymnosophistes, dont le noviciat ne s'achevoit qu'en trente sept ans de retraite, d'étude & de silence, & par les macérations barbares & continues des fakirs, & par la fureur vengeresse des Japonois (1), & par les duels des Européens, & enfin, par la fermeté des gladiateurs, de ces hommes pris au hasard, qui frappés du coup mortel, tomboient & mouroient sur l'arène avec le même courage qu'ils y avoient combattu.

Tous les hommes, comme je m'étois proposé de le prouver, sont donc, en général, susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, & les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité des lumières.

La grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes, dépend donc uniquement, & de la différente éducation qu'ils reçoivent, & de l'enchaîne-

(1) Ils se fendent le ventre en présence de celui qui les a offensés ; & celui ci est, sous peine d'infamie, pareillement contraint de se l'ouvrir.

ment inconnu & divers des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvent placés.

En effet, ſi toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à ſentir, à ſe reſſouvenir, & à obſerver les rapports que ces divers objets ont entre eux & avec nous, il eſt évident que tous les hommes étant doués, comme je viens de le montrer, de la fineſſe de ſens, de l'étendue de mémoire, & enfin de la capacité d'attention néceſſaire pour s'élever aux plus hautes idées; parmi les hommes communément bien organiſés (1), il n'en eſt, par conſéquent, aucun qui ne puiſſe s'illuſtrer par de grands talens.

J'ajouterai, comme une ſeconde démonſtration de cette vérité, que tous les faux jugemens, ainſi que je l'ai prouvé dans mon premier diſcours, ſont l'effet ou de l'ignorance, ou des paſſions : de l'ignorance, lorſqu'on n'a point dans ſa mémoire les objets de la comparaiſon deſquels doit réſulter la vérité que l'on cherche : des paſſions, lorſqu'elles ſont tellement modifiées, que nous avons intérêt à voir les objets différens de ce qu'ils ſont. Or, ces deux cauſes uniques & générales de nos erreurs ſont deux cauſes accidentelles. L'ignorance, premièrement, n'eſt point néceſſaire; elle n'eſt l'effet d'aucun défaut d'organiſation, puiſqu'il n'eſt point d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce diſcours, qui ne ſoit doué d'une

(1) C'eſt-à-dire, ceux dans l'organiſation deſquels on n'apperçoit aucun défaut, tels que ſont la plupart des hommes.

mémoire capable de contenir infiniment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des paſſions, les beſoins phyſiques étant les ſeules paſſions immédiatement données par la nature, & les beſoins n'étant jamais trompeurs, il eſt encore évident que le défaut de juſteſſe dans l'eſprit n'eſt point l'effet d'un défaut dans l'organiſation; que nous avons tous en nous la puiſſance de porter les mêmes jugemens ſur les mêmes choſes. Or, voir de même, c'eſt avoir également d'eſprit. Il eſt donc certain que l'inégalité d'eſprit, apperçue dans les hommes que j'appelle communément bien organiſés, ne dépend nullement de l'excellence plus ou moins grande de leur organiſation (1); mais de l'éducation différente qu'ils reçoivent, des circonſtances diverſes dans leſquelles ils ſe trouvent, enfin du peu d'habitude qu'ils ont de

(1) J'obſerverai, à ce ſujet, que ſi le titre d'homme d'eſprit, comme je l'ai fait voir dans le ſecond Diſcours, n'eſt point accordé au nombre, à la fineſſe, mais au choix heureux des idées qu'on préſente au public; & ſi le haſard, comme l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéreſſantes, & choiſit preſque toujours pour nous les ſujets que nous traitons; ceux qui regardent l'eſprit comme un don de la nature, ſont, dans cette ſuppoſition-là même, obligés de convenir que l'eſprit eſt plutôt l'effet du haſard, que de l'excellence de l'organiſation; & qu'on ne peut le regarder comme un pur don de la nature; à moins d'entendre, par le mot *nature*, l'enchaînement éternel & univerſel qui lie enſemble tous les évènemens du monde, & dans lequel l'idée même du haſard ſe trouve compriſe.

penſer, de la haine qu'en conſéquence ils contractent dans leur première jeuneſſe, pour l'application, dont ils deviennent abſolument incapables dans un âge plus avancé.

Quelque probable que ſoit cette opinion, comme ſa nouveauté peut encore étonner, qu'on ſe détache difficilement de ſes anciens préjugés, & qu'enfin la vérité d'un ſyſtême ſe prouve par l'explication des phénomènes qui en dépendent; je vais, conſéquemment à mes principes, montrer, dans le chapitre ſuivant, pourquoi l'on trouve ſi peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous fait pour en avoir.

CHAPITRE XXVII.

Du rapport des faits avec les principes ci-deſſus établis.

L'EXPÉRIENCE ſemble démentir mes raiſonnemens, & cette contradiction apparente peut rendre mon opinion ſuſpecte. Si tous les hommes, dira-t-on, avoient une égale diſpoſition à l'eſprit, pourquoi, dans un royaume compoſé de quinze à dix-huit millions d'ames, voit-on ſi peu de Turenne, de Rôny, de Colbert, de Deſcartes, de Corneille, de Molière, de Quinault, de Le-Brun, &c. de ces hommes enfin cités comme l'honneur de leur ſiècle & de leur pays?

Pour réſoudre cette queſtion, qu'on examine la

multitude des circonſtances dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former des hommes illuſtres, en quelque genre que ce ſoit; & l'on avouera que les hommes ſont ſi rarement placés dans ce concours heureux de circonſtances, que les génies du premier ordre doivent être, en effet, auſſi rares qu'ils le ſont.

Suppoſons en France ſeize millions d'ames douées de la plus grande diſpoſition à l'eſprit: ſuppoſons dans le gouvernement un deſir vif de mettre ces diſpoſitions en valeur, ſi, comme l'expérience le prouve, les livres, les hommes & les ſecours propres à développer en nous ces diſpoſitions, ne ſe trouvent que dans une ville opulente, c'eſt par conſéquent, dans les huit cents mille ames qui vivent, ou qui ont long-temps vécu à Paris (1), qu'on doit chercher, & qu'on peut trouver des hommes ſupérieurs dans les différens genres de ſciences & d'arts. Or, de ces huit cents mille ames, ſi d'abord l'on en ſupprime la moitié, c'eſt-à-dire, les femmes, dont l'éducation & la vie s'oppoſent aux progrès qu'elles pourroient faire dans les ſciences & les arts, qu'on en retranche encore les enfans, les

(1) Qu'on parcoure la liſte des grands-hommes, on verra que les Molière, les Quinault, les Corneille, les Condé, les Paſcal, les Fontenelle, les Mallebranche, &c. ont, pour perfectionner leur eſprit, eu beſoin du ſecours de la capitale; que les talens campagnards ſont toujours condamnés à la médiocrité, & que les Muſes, qui recherchent avec tant d'empreſſement les bois, les fontaines & les prairies, ne ſeroient que des villageoiſes, ſi elles ne prenoient, de temps en temps, l'air des grandes villes.

vieillards, les artisans, les manœuvres, les domestiques, les moines, les soldats, les marchands, & généralement tous ceux qui, par leur état, leurs dignités, leurs richesses, sont assujettis à des devoirs, ou livrés à des plaisirs, qui rempliſſent une partie de leur journée; si l'on ne considère enfin que le petit nombre de ceux qui, placés, dès leur jeunesse, dans cet état de médiocrité où l'on n'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir soulager tous les malheureux; où d'ailleurs l'on peut, sans inquiétude, se livrer tout entier à l'étude & à la méditation; il est certain que ce nombre ne peut excéder celui de six mille; que, de ces six mille, il n'en est pas six cents, il n'en est pas la moitié qui soient échauffés de ce desir, au degré de chaleur propre à féconder en eux les grandes idées; qu'on n'en comptera pas cent, qui, au desir de s'instruire, joignent la constance & la patience nécessaires pour perfectionner leurs talens, & qui réuniſſent ainsi deux qualités; que la vanité, trop impatiente de se produire, rend presque toujours inalliables; qu'enfin, il n'en est peut-être pas cinquante qui, dans leur première jeunesse, toujours appliqués au même genre d'étude, toujours insensibles à l'amour & à l'ambition, n'aient, ou dans des études trop variées, ou dans les plaisirs, ou dans les intrigues, perdu des momens dont la perte est toujours irréparable pour quiconque veut se rendre supérieur en quelque science ou quelque art que ce soit. Or, de ce nombre de cinquante, qui, diviſé par celui des divers genres d'étude, ne donneroit qu'un ou deux hommes dans chaque genre, si je

déduis ceux qui n'ont pas lu les ouvrages, vécu avec les hommes les plus propres à les éclairer ; & que, de ce nombre ainſi réduit, je retranche encore tous ceux dont la mort, les renverſemens de fortune ou d'autres accidens pareils ont arrêté les progrès ; je dis que, dans la forme actuelle de notre gouvernement, la multitude des circonſtances, dont le concours eſt abſolument néceſſaire, pour former de grands-hommes, s'oppoſe à leur multiplication ; & que les gens de génie doivent être auſſi rares qu'ils le ſont.

C'eſt donc uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cauſe de l'inégalité des eſprits. Alors, pour rendre compte de la diſette ou de l'abondance des grands-hommes dans certains ſiècles ou certains pays, on n'a plus recours aux influences de l'air, aux différens éloignemens où les climats ſont du ſoleil, ni à tous les raiſonnemens pareils, qui, toujours répétés, ont toujours été démentis par l'expérience & l'hiſtoire.

Si la différente température des climats avoit tant d'influence ſur les ames & ſur les eſprits, pourquoi ces Romains (1), ſi magnanimes, ſi audacieux ſous un gouvernement républicain, ſeroient-ils aujour-

(1) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne reſſemblent point aux anciens Romains, quelques-uns prétendent qu'ils ont ceci de commun, c'eſt d'être les maîtres du monde. Si l'ancienne Rome, diſent-ils, le conquit par ſes vertus & ſa valeur, Rome moderne l'a reconquis par ſes ruſes & ſes artifices politiques ; & le pape Grégoire VII eſt le Céſar de cette ſeconde Rome.

d'hui si mous & si efféminés ? Pourquoi ces Grecs & ces Egyptiens, qui, jadis recommandables par leur esprit & leur vertu, étoient l'admiration de la terre, en sont-ils aujourd'hui le mépris ? Pourquoi ces Asiatiques, si braves sous le nom d'Eléamites, si lâches & si vils du temps d'Alexandre, sous celui de Perses, seroient-ils, sous le nom de Parthes, devenus la terreur de Rome, dans un siècle où les Romains n'avoient encore rien perdu de leur courage & de leur discipline ? Pourquoi les Lacédémoniens, les plus braves & les plus vertueux des Grecs, tant qu'ils furent religieux observateurs des lois de Lycurgue, perdirent ils l'une & l'autre de ces réputations, lorsqu'après la guerre du Péloponnèse, ils eurent laissé introduire l'or & le luxe chez eux ? Pourquoi ces anciens Cattes, si redoutables aux Gaulois, n'auroient-ils plus le même courage ? Pourquoi ces Juifs, si souvent défaits par leurs ennemis, montrèrent-ils, sous la conduite des Machabées, un courage digne des nations les plus belliqueuses ? Pourquoi les sciences & les arts, tour-à-tour cultivés & négligés chez différens peuples, ont-ils successivement parcouru presque tous les climats ?

Dans un dialogue de Lucien : « Ce n'est point en » Grèce, dit la Philosophie, que je fis ma première » demeure. Je portai d'abord mes pas vers l'Indus ; & » l'Indien, pour m'écouter, descendit humblement » de son éléphant. Des Indes, je tournai vers l'Ethiopie ; je me transportai en Egypte : d'Egypte, je passai » à Babylone ; je m'arrêtai en Scythie ; je revins par » la Thrace. Je conversai avec Orphée, & Orphée » m'apporta en Grèce ».

Pourquoi la Philoſophie a-t-elle paſſé de la Grèce dans l'Heſpérie, de l'Heſpérie à Conſtantinople & dans l'Arabie? & pourquoi, repaſſant d'Arabie en Italie, a-t-elle trouvé des aſyles dans la France, l'Angleterre, & juſques dans le nord de l'Europe? Pourquoi ne trouve-t-on plus de Phocion à Athènes, de Pélopidas à Thèbes, de Décius à Rome? La température de ces climats n'a pas changé : à quoi donc attribuer la tranſmigration des arts, des ſciences, du courage & de la vertu, ſi ce n'eſt à des cauſes morales?

C'eſt à ces cauſes que nous devons l'explication d'une infinité de phénomènes politiques, qu'on eſſaie en vain d'expliquer par le phyſique. Tels ſont les conquêtes des peuples du nord, l'eſclavage des orientaux, le génie allégorique de ces mêmes nations, la ſupériorité de certains peuples dans certains genres de ſciences; ſupériorité qu'on ceſſera, je penſe, d'attribuer à la différente température des climats, lorſque j'aurai rapidement indiqué la cauſe de ces principaux effets.

CHAPITRE XXVIII.

Des conquêtes des Peuples du nord.

La cauſe phyſique des conquêtes des ſeptentrionaux eſt, dit-on, renfermée dans cette ſupériorité de courage ou de force dont la nature a doué les peuples du nord, préférablement à ceux du midi. Cette opinion, propre à flatter l'orgueil des nations de l'Europe, qui preſque toutes tirent leur origine des peuples du nord, n'a point trouvé de contradicteurs. Cependant, pour s'aſſurer de la vérité d'une opinion ſi flatteuſe, examinons ſi les ſeptentrionaux ſont réellement plus courageux & plus forts que les peuples du midi. Pour cet effet, ſachons d'abord ce que c'eſt que le courage, & remontons juſqu'aux principes qui peuvent jeter du jour ſur une des queſtions les plus importantes de la morale & de la politique.

Le courage n'eſt, dans les animaux, que l'effet de leurs beſoins : ces beſoins ſont-ils ſatisfaits, ils deviennent lâches : le lion affamé attaque l'homme, le lion raſſaſié le fuit. La faim de l'animal une fois appaiſée, l'amour de tout être pour ſa conſervation l'éloigne de tout danger. Le courage, dans les animaux, eſt donc un effet de leur beſoin. Si nous donnons le nom de timides aux animaux pâturans, c'eſt qu'ils ne ſont pas forcés de combattre pour ſe nourrir, c'eſt

qu'ils n'ont nuls motifs de braver les dangers : ont-ils un beſoin, ils ont du courage; le cerf en rut eſt auſſi furieux qu'un animal vorace.

Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort eſt toujours précédée de douleurs; la vie toujours accompagnée de quelques plaiſirs. On eſt donc attaché à la vie par la crainte de la douleur & par l'amour du plaiſir : plus la vie eſt heureuſe, plus on craint de la perdre; & de-là les horreurs qu'éprouvent, à l'inſtant de la mort, ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire, moins la vie eſt heureuſe, moins on a de regret à la quitter : de-là cette inſenſibilité avec laquelle le malheureux payſan attend la mort.

Or, ſi l'amour de notre être eſt fondé ſur la crainte de la douleur & l'amour du plaiſir, le deſir d'être heureux eſt donc en nous plus puiſſant que le deſir d'être. Pour obtenir l'objet à la poſſeſſion duquel on attache ſon bonheur, chacun eſt donc capable de s'expoſer à des dangers plus ou moins grands, mais toujours proportionnés au deſir plus ou moins vif qu'il a de poſſéder cet objet (1). Pour être abſolument ſans courage, il faudroit être abſolument ſans deſir.

Les objets des deſirs des hommes ſont variés; ils ſont animés des paſſions différentes, telles ſont l'avarice, l'ambition, l'amour de la patrie, celui des femmes, &c. En conſéquence, l'homme capable des

(1) La nation la plus courageuſe eſt, par cette raiſon, la nation où la valeur eſt le mieux récompenſée, & la lâcheté le plus punie.

réſolutions

réſolutions les plus hardies, pour ſatisfaire une certaine paſſion, ſera ſans courage, lorſqu'il s'agira d'une autre paſſion. On a vu mille fois le flibuſtier animé d'une valeur plus qu'humaine, lorſqu'elle étoit ſoutenue par l'eſpoir du butin, ſe trouver ſans courage pour ſe venger d'un affront. Céſar, qu'aucun péril n'étonnoit, quand il marchoit à la gloire, ne montoit qu'en tremblant dans ſon char, & ne s'y aſſeyoit jamais qu'il n'eût ſuperſtitieuſement récité trois fois un certain vers, qu'il s'imaginoit devoir l'empêcher de verſer (1). L'homme timide, que tout danger effraie, peut s'animer d'un courage déſeſpéré, s'il s'agit de défendre ſa femme, ſa maîtreſſe, ou ſes enfans. Voilà de quelle manière l'on peut expliquer une partie des phénomènes du courage, & la raiſon pour laquelle le même homme eſt brave ou timide, ſelon les circonſtances diverſes dans leſquelles il eſt placé.

Après avoir prouvé que le courage eſt un effet de nos beſoins, une force qui nous eſt communiquée par nos paſſions, & qui s'exerce ſur les obſtacles que le haſard ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur; il faut maintenant, pour prévenir toute objection, & jeter plus de jour ſur une matière ſi importante, diſtinguer deux eſpèces de courage.

Il en eſt un que je nomme vrai courage : il conſiſte à voir le danger tel qu'il eſt, & à l'affronter. Il en eſt un autre qui n'en a, pour ainſi dire, que les effets :

(1) Voyez l'*Hiſtoire critique de la philoſophie.*

cette espèce de courage, commun à presque tous les hommes, leur fait braver les dangers, parce qu'ils les ignorent; parce que les passions, en fixant toute leur attention sur l'objet de leurs desirs, leur dérobent, du moins, une partie du péril auquel elles les exposent.

Pour avoir une mesure exacte du vrai courage de ces sortes de gens, il faudroit pouvoir en soustraire toute la partie du danger que les passions ou les préjugés leur cachent; & cette partie est ordinairement très-considérable. Proposez le pillage d'une ville à ce même soldat qui monte avec crainte à l'assaut, l'avarice fascinera ses yeux; il attendra impatiemment l'heure de l'attaque; le danger disparoîtra; il sera d'autant plus intrépide, qu'il sera plus avide. Mille autres causes produisent l'effet de l'avarice: le vieux soldat est brave, parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé, rend à ses yeux le péril nul; le soldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité, parce qu'il ne s'attend point à sa résistance, & croit triompher sans danger. Celui-ci est hardi, parce qu'il se croit heureux; celui-là, parce qu'il se croit dur; un troisième, parce qu'il se croit adroit. Le courage est donc rarement fondé sur un vrai mépris de la mort. Aussi l'homme intrépide, l'épée à la main, sera souvent poltron au combat du pistolet. Transportez sur un vaisseau le soldat qui brave la mort dans le combat; il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête, parce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage est donc souvent l'effet d'une vue peu

nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entière de ce même danger. Que d'hommes ſont ſaiſis d'effroi au bruit du tonnerre, & craindroient de paſſer une nuit dans un bois éloigné des grandes routes, lorſqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit, & ſans crainte, de Paris à Verſailles ? Cependant la maladreſſe d'un poſtillon, ou la rencontre d'un aſſaſſin dans une grande route, ſont des accidens plus communs, &, par conſéquent, plus à craindre qu'un coup de tonnerre, ou la rencontre de ce même aſſaſſin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur eſt-elle plus commune dans le premier cas que dans le ſecond ? C'eſt que la lueur des éclairs & le bruit du tonnerre, ainſi que l'obſcurité des bois, préſentent chaque inſtant à l'eſprit l'image d'un péril que ne réveille point la route de Paris à Verſailles. Or, il eſt peu d'hommes qui ſoutiennent la préſence du danger : cet aſpect a ſur eux tant de puiſſance, qu'on a vu des hommes, honteux de leur lâcheté, ſe tuer, & ne pouvoir ſe venger d'un affront. L'aſpect de leur ennemi étouffoit en eux le cri de l'honneur ; il falloit, pour y obéir, que, ſeuls & s'échauffant eux-mêmes de ce ſentiment, ils ſaiſiſſent le moment d'un tranſport, pour ſe donner, ſi je l'oſe dire, la mort, ſans s'en appercevoir. C'eſt auſſi pour prévenir l'effet que produit, ſur preſque tous les hommes, la vue du danger, qu'à la guerre, non content de ranger les ſoldats dans un ordre qui rend leur fuite très-difficile, on veut encore, en Aſie, les échauffer d'*opium* ; en Europe, d'eau-de-vie ; & les étourdir, ou par le bruit du tambour, ou par

les cris qu'on leur fait jeter (1). C'eſt par ce moyen que, leur cachant une partie du danger auquel on les expoſe, on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des ſoldats, je le dis des capitaines : entre les plus courageux, il en eſt peu qui, dans le lit (2) ou ſur l'échafaud, conſidèrent la mort d'un œil tranquille. Quelle foibleſſe ce maréchal de Biron, ſi brave dans les combats, ne montra-t-il pas au ſupplice ?

Pour ſoutenir la préſence du trépas, il faut être ou dégoûté de la vie, ou dévoré de ces paſſions fortes qui déterminèrent Calanus, Caton & Porcie à ſe donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes paſſions, n'aiment la vie qu'à certaines conditions : leur paſſion ne leur cache point le danger auquel ils s'expoſent ; ils le voient tel qu'il eſt, & le bravent. Brutus veut

(1) Le maréchal de Saxe, en parlant des Pruſſiens, dit à ce ſujet, dans ſes *Rêveries*, que l'habitude où ils ſont de charger leurs armes en marchant, eſt très-bonne. Diſtrait par cette occupation, le ſoldat, ajoute-t-il, en voit moins le danger. En parlant d'un peuple nommé les Aries, qui ſe peignoient le corps d'une manière effroyable, pourquoi Tacite dit-il que, dans un combat, les yeux ſont les premiers vaincus ? C'eſt qu'un objet nouveau rappelle plus diſtinctement à la mémoire du ſoldat l'image de la mort, qu'il n'entrevoyoit que confuſément.

(2) Si les jeunes montrent, en général, plus de courage au lit de la mort, & plus de foibleſſe ſur l'échafaud que les vieillards ; c'eſt que, dans le premier cas, les jeunes gens conſervent plus d'eſpoir ; & que, dans le ſecond, ils font une plus grande perte.

affranchir Rome de la tyrannie ; il assassine César ; il lève une armée, attaque, combat Octave, il est vaincu ; il se tue : la vie lui est insupportable sans la liberté de Rome.

Quiconque est susceptible de passions aussi vives, est capable des plus grandes choses : non-seulement il brave la mort, mais encore la douleur. Il n'en est pas ainsi de ces hommes qui se donnent la mort par dégoût pour la vie : ils méritent presqu'autant le nom de sages que de courageux ; la plupart seroient sans courage dans les tortures : ils n'ont point assez de vie & de force en eux pour en supporter les douleurs. Le mépris de la vie n'est point en eux l'effet d'une passion forte, mais de l'absence des passions ; c'est le résultat d'un calcul par lequel ils se prouvent qu'il vaut mieux n'être pas, que d'être malheureux. Or, cette disposition de leur ame les rend incapables des grandes choses. Quiconque est dégoûté de la vie, s'occupe peu des affaires de ce monde. Aussi, parmi tant de Romains qui se sont volontairement donné la mort, en est-il peu qui, par le massacre des tyrans, aient osé la rendre utile à leur patrie. En vain diroit-on que la garde qui, de toutes parts, environnoit les palais de la tyrannie, leur en défendoit l'accès : c'étoit la crainte des supplices qui désarmoit leur bras. De pareils hommes se noient, se font ouvrir les veines, mais ne s'exposent point à des supplices cruels : nul motif ne les y détermine.

C'est la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bizarreries de cette espèce de courage. Si

l'homme assez courageux pour se brûler la cervelle, n'ose se frapper d'un coup de stilet; s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur est fondée sur la crainte, vraie ou fausse, d'une plus grande douleur.

Les principes ci-dessus établis donnent, je pense, la solution de toutes les questions de ce genre, & prouvent que le courage n'est point, comme quelques-uns le prétendent, un effet de la température différente des climats, mais des passions & des besoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon sujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donnés au courage, tels que ceux de *bravoure*, de *valeur*, d'*intrépidité*, &c. Ce ne sont proprement que des manières différentes dont le courage se manifeste.

Cette question examinée, je passe à la seconde. Il s'agit de savoir si, comme on le soutient, on doit attribuer les conquêtes des peuples du nord à la force & à la vigueur particulière dont la nature, dit-on, les a doués.

Pour s'assurer de la vérité de cette opinion, c'est en vain que l'on auroit recours à l'expérience : rien n'indique, jusqu'à présent, à l'examinateur scrupuleux, que la nature soit, dans ses productions du septentrion, plus forte que dans celles du midi. Si le nord a ses ours blancs & ses orox, l'Afrique a ses lions, ses rhinoceros & ses éléphans. On n'a point fait lutter un certain nombre de Nègres de la Côte d'or ou du Sénégal, avec un pareil nombre de Russes ou de Finlandois : on n'a point mesuré l'inégalité de leur force

par la peſanteur différente des poids qu'ils pourroient ſoulever. On eſt ſi loin d'avoir rien conſtaté à cet égard, que, ſi je voulois combattre un préjugé par un préjugé, j'oppoſerois, à tout ce qu'on dit de la force des gens du nord, l'éloge qu'on fait de celle des Turcs. On ne peut donc appuyer l'opinion qu'on a de la force & du courage des ſeptentrionaux, que ſur l'hiſtoire de leurs conquêtes; mais alors toutes les nations peuvent avoir les mêmes prétentions, les juſtifier par les mêmes titres, & ſe croire toutes également favoriſées de la nature.

Qu'on parcoure l'hiſtoire, on y verra les Huns quitter les Palus-Méotides pour enchaîner des nations ſituées au nord de leur pays; on y verra les Sarraſins deſcendre en foule des ſables brûlans de l'Arabie pour venger la terre, dompter les nations, triompher des Eſpagnes, & porter la déſolation juſques dans le cœur de la France; on verra ces mêmes Sarraſins briſer d'une main victorieuſe les étendards des Croiſés; & les nations de l'Europe, par des tentatives réitérées, multiplier, dans la Paleſtine, leurs défaites & leur honte. Si je porte mes regards ſur d'autres régions, j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée, & par les triomphes de Tamerlan qui, des bords de l'Indus, deſcend en conquérant juſqu'aux climats glacés de la Sibérie; & par les conquêtes des Incas; & par la valeur des Egyptiens qui, regardés du temps de Cyrus comme les peuples les plus courageux, ſe montrèrent, à la bataille de Tembreia, ſi dignes de leur réputation; & enfin, par ces Romains, qui portèrent

leurs armes victorieuſes juſques dans la Sarmatie & les îles Britanniques. Or, ſi la victoire a volé alternativement du midi au nord, & du nord au midi; ſi tous les peuples ont été, tour-à-tour, conquérans & conquis; ſi, comme l'hiſtoire nous l'apprend, les peuples du ſeptentrion (1) ne ſont pas moins ſenſibles aux ardeurs brûlantes du midi, que les peuples du midi le ſont à l'âpreté des froids du nord; & s'ils font la guerre avec un déſavantage égal dans des climats trop différens du leur; il eſt évident que les conquêtes des ſeptentrionaux ſont abſolument indépendantes de la température particulière de leurs climats; & qu'on chercheroit en vain dans le phyſique la cauſe d'un fait dont le moral donne une explication ſimple & naturelle.

Si le nord a produit les derniers conquérans de l'Europe, c'eſt que des peuples féroces & encore ſauvages (2), tels que l'étoient alors les ſeptentrionaux,

(1) Tacite dit que ſi les ſeptentrionaux ſupportent mieux la faim & le froid que les méridionaux, ces derniers ſupportent mieux qu'eux la ſoif & la chaleur.

Le même Tacite, dans les *Mœurs des Germains*, dit qu'ils ne ſoutiennent point les fatigues de la guerre.

(2) Olaüs Vormius, dans ſes *Antiquités danoiſes*, avoue qu'il a tiré la plupart de ſes connoiſſances des rochers du Danemarck, c'eſt-à-dire, des inſcriptions qui y étoient gravées en caractères runes ou gothiques. Ces rochers formoient une ſuite d'hiſtoire & de chronologie, qui compoſoit preſque toute la bibliothèque du nord.

Pour conſerver la mémoire de quelque évènement, on ſe ſervoit de pierres brutes d'une groſſeur prodigieuſe: les unes étoient jetées confuſément; on donnoit aux autres

ſont, comme le remarque le chevalier Folard, infiniment plus courageux & plus propres à la guerre que des peuples nourris dans le luxe, la molleſſe, & ſoumis au pouvoir arbitraire, comme l'étoient (1) alors les Romains. Sous les derniers empereurs, les Romains n'étoient plus ce peuple qui, vainqueur des Gaulois & des Germains, tenoit encore le midi ſous ſes lois : alors ces maîtres du monde ſuccomboient ſous les mêmes vertus qui les avoient fait triompher de l'univers.

Mais pour ſubjuguer l'Aſie, ils n'eurent, dira-t-on, qu'à lui porter des chaînes. La rapidité, répondrai-je, avec laquelle ils la conquirent, ne prouve point la lâcheté des peuples du midi. Quelles villes du nord ſe ſont défendues avec plus d'opiniâtreté que Marſeille, Numance, Sagunte, Rhodes? Du temps de Craſſus, les Romains ne trouvèrent ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux? C'eſt donc à l'eſclavage & à la

---

quelque ſymmétrie. On voit beaucoup de ces pierres dans la plaine de Salisbury en Angleterre, qui ſervoient de ſépulture aux princes & aux héros bretons, comme le prouve la grande quantité d'oſſemens & d'armures qu'on en tire.

(1) Si les Gaulois, dit Céſar, autrefois plus belliqueux que les Germains, leur cèdent maintenant la gloire des armes, c'eſt depuis qu'inſtruits par les Romains dans le commerce, ils ſe ſont enrichis & policés.

Ce qui eſt arrivé, dit Tacite, aux Gaulois, eſt arrivé aux Bretons : ces deux peuples ont perdu leur courage avec leur liberté.

molleſſe des Aſiatiques que les Romains dûrent la rapidité de leurs ſuccès.

Lorſque Tacite dit que la monarchie des Parthes eſt moins redoutable aux Romains que la liberté des Germains, c'eſt à la forme du gouvernement de ces derniers qu'il attribue la ſupériorité de leur courage. C'eſt donc aux cauſes morales, & non à la température particulière des pays du nord, que l'on doit rapporter les conquêtes des ſeptentrionaux.

CHAPITRE XXIX.

De l'eſclavage, & du génie allégorique des orientaux.

Également frappés de la peſanteur du deſpotiſme oriental, & de la longue & lâche patience des peuples ſoumis à ce joug odieux, les occidentaux, fiers de leur liberté, ont eu recours aux cauſes phyſiques pour expliquer ce phénomène politique. Ils ont ſoutenu que la luxurieuſe Aſie n'enfantoit que des hommes ſans force, ſans vertu, & qui, livrés à des deſirs brutaux, n'étoient nés que pour l'eſclavage. Ils ont ajouté que les contrées du midi ne pouvoient, en conſéquence, adopter qu'une religion ſenſuelle.

Leurs conjectures ſont démenties par l'expérience & l'hiſtoire : on ſait que l'Aſie a nourri des nations très-belliqueuſes ; que l'amour n'amollit point le cou-

rage (1) ; que les nations les plus sensibles à ses plaisirs ont, comme le remarquent Plutarque & Platon, souvent été les plus braves & les plus courageuses ; que le desir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la foiblesse du tempérament (2) des Asiatiques ; & qu'enfin, long-temps avant Mahomet, Odin avoit établi, chez les nations les plus septentrionales, une religion absolument semblable à celle du prophète de l'orient (3).

Forcé d'abandonner cette opinion, & de restituer, si j'ose le dire, l'ame & le corps aux Asiatiques, on a cherché, dans la position physique des peuples de l'orient, la cause de leur servitude : en conséquence, on a regardé le midi comme une vaste plaine, dont l'étendue fourniſſoit à la tyrannie les moyens de retenir

(1) Les Gaulois, dit Tacite, aimoient les femmes, avoient pour elles la plus grande vénération : ils leur croyoient quelque chose de divin, les admettoient dans leurs conseils, & délibéroient avec elles sur les affaires d'état. Les Germains en usoient de même avec les leurs : les décisions des femmes passoient, chez eux, pour des oracles. Sous Vespasien, une *Velleda*, avant elle une *Aurinia*, & plusieurs autres, s'étoient attiré la même vénération. C'est enfin, dit Tacite, à la société des femmes que les Germains doivent leur courage dans les combats, & leur sagesse dans les conseils.

(2) Au rapport du chevalier de Beaujeu, les septentrionaux ont toujours été très-sensibles aux plaisirs de l'amour. Ogerius, *in Itinere danico*, dit la même chose.

(3) Voyez, dans le chapitre XXV, l'exacte conformité de ces deux religions.

les peuples dans l'eſclavage. Mais cette ſuppoſition n'eſt pas confirmée par la géographie : on ſait que le midi de la terre eſt de toutes parts hériſſé de montagnes ; que le nord, au contraire, peut être conſidéré comme une plaine vaſte, déſerte, & couverte de bois, comme vraiſemblablement l'ont jadis été les plaines de l'Aſie.

Après avoir inutilement épuiſé les cauſes phyſiques pour y trouver les fondemens du deſpotiſme oriental, il faut bien avoir recours aux cauſes morales, &, par conſéquent, à l'hiſtoire. Elle nous apprend qu'en ſe poliçant, les nations perdent inſenſiblement leur courage, leur vertu, & même leur amour pour la liberté ; qu'incontinent après ſa formation, toute ſociété, ſelon les différentes circonſtances où elle ſe trouve, marche, d'un pas plus ou moins rapide, à l'eſclavage. Or, les peuples du midi s'étant les premiers raſſemblés en ſociété, doivent, par conſéquent, avoir été les premiers ſoumis au deſpotiſme ; parce que c'eſt à ce terme qu'aboutit tout eſpèce de gouvernement, & la forme que tout état conſerve juſqu'à ſon entière deſtruction.

Mais, diront ceux qui croient le monde plus ancien que nous ne le penſons, comment eſt-il encore des républiques ſur la terre ? Si toute ſociété, leur répondra-t-on, tend, en ſe poliçant, au deſpotiſme, toute puiſſance deſpotique tend à la dépopulation. Les climats ſoumis à ce pouvoir, incultes & dépeuplés après un certain nombre de ſiècles, ſe changent en déſerts ; les plaines, où s'étendoient des villes immenſes, où s'élevoient des édifices ſomptueux, ſe couvrent

peu-à-peu de forêts, où se réfugient quelques familles, qui insensiblement forment de nouvelles nations sauvages; succession qui doit toujours conserver des républiques sur la terre.

J'ajouterai seulement à ce que je viens de dire, que, si les peuples du midi sont les peuples le plus anciennement esclaves; & si les nations de l'Europe, à l'exception des Moscovites, peuvent être regardées comme des nations libres; c'est que ces nations sont plus nouvellement policées; c'est que, du temps de Tacite, les Germains & les Gaulois n'étoient encore que des espèces de sauvages; & qu'à moins de mettre, par la force des armes, toute une nation à la fois dans les fers, ce n'est qu'après une longue suite de siècles, & par des tentatives insensibles, mais continues; que les tyrans peuvent étouffer dans les cœurs l'amour vertueux que tous les hommes ont naturellement pour la liberté, & avilir assez les ames pour les plier à l'esclavage. Une fois parvenu à ce terme, un peuple devient incapable d'aucun acte de générosité (1). Si les

(1) Dans ces pays, la magnanimité ne triomphe point de la vengeance. On ne verra point en Turquie ce qu'on a vu, il y a quelques années, en Angleterre. Le prince Edouard, poursuivi par les troupes du roi, trouve un asyle dans la maison d'un seigneur. Ce seigneur est accusé d'avoir donné retraite au prétendant. On le cite devant les juges; il s'y présente, & leur dit : *Souffrez qu'avant de subir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, si le prétendant se fût réfugié dans sa maison, eût été assez vil*

nations de l'Asie sont le mépris de l'Europe, c'est que le temps les a soumises à un despotisme incompatible avec une certaine élévation d'ame. C'est ce même despotisme, destructeur de toute espèce d'esprit & de talens, qui fait encore regarder la stupidité de certains peuples de l'orient, comme l'effet d'un défaut d'organisation. Il seroit cependant facile d'appercevoir que la différence extérieure qu'on remarque, par exemple, dans la physionomie du Chinois & du Suédois, ne peut avoir aucune influence sur leur esprit, & que, si toutes nos idées, comme l'a démontré M. Locke, nous viennent par les sens, les septentrionaux n'ayant point un plus grand nombre de sens que les orientaux, tous, par conséquent, ont, par leur confirmation physique, d'égales dispositions à l'esprit.

Ce n'est donc qu'à la différente constitution des empires, & par conséquent aux causes morales, qu'on

---

& assez lâche pour le livrer? A cette question, le tribunal se tait, se lève, & renvoie l'accusé.

On ne voit point en Turquie de possesseur de terre s'occuper du bien de ses vassaux : un Turc n'établit point chez lui de manufacture, il ne supportera point, avec un plaisir secret, l'insolence de ses inférieurs ; insolence qu'une fortune subite inspire presque toujours à ceux qui naissent dans l'indigence. On n'entendra point sortir de sa bouche cette belle réponse, que, dans un cas pareil, fit un seigneur anglois à ceux qui l'accusoient de trop de bonté : *Si je voulois plus de respect de mes vassaux, je sais, comme vous, que la misère a la voix humble & timide ; mais je veux leur bonheur, & je rends grâces au ciel, puisque leur insolence m'assure maintenant qu'ils sont plus riches & plus heureux.*

doit attribuer toutes les différences d'eſprit & de caractère qu'on découvre entre les nations. C'eſt, par exemple, à la forme de leur gouvernement que les orientaux doivent ce génie allégorique, qui fait & qui doit réellement faire le caractère diſtinctif de leurs ouvrages. Dans les pays où les ſciences ont été cultivées, où l'on conſerve encore le deſir d'écrire, où l'on eſt cependant ſoumis au pouvoir arbitraire, où, par conſéquent, la vérité ne peut ſe préſenter que ſous quelque emblême, il eſt certain que les auteurs doivent inſenſiblement contracter l'habitude de ne penſer qu'en allégorie. Ce fut auſſi pour faire ſentir à je ne ſais quel tyran l'injuſtice de ſes vexations, la dureté avec laquelle il traitoit ſes ſujets, & la dépendance réciproque & néceſſaire qui unit les peuples & les ſouverains, qu'un philoſophe Indien inventa, dit-on, le jeu des échecs. Il en donna des leçons au tyran; lui fit remarquer que, ſi dans ce jeu, les pièces devenoient inutiles après la perte du roi, le roi, après la priſe de ſes pièces, ſe trouvoit dans l'impuiſſance de ſe défendre; & que, dans l'un & l'autre cas, la partie étoit également perdue (1).

(1) Les viſirs ont, par de ſemblables adreſſes, trouvé le moyen de donner des leçons utiles aux ſouverains : « Un roi de Perſe en colère dépoſa ſon grand-viſir, & en » mit un autre à ſa place : néanmoins, parce que d'ail- » leurs il étoit content des ſervices du dépoſé, il lui dit » de choiſir, dans ſes états, un endroit tel qu'il lui plai- » roit, pour y jouir, le reſte de ſes jours, avec ſa famille, » des bienfaits qu'il avoit reçus de lui juſqu'alors. Le viſir

Je pourrois donner mille autres exemples de la forme allégorique ſous laquelle les idées ſe préſentent aux Indiens; mais je me contente d'en ajouter un ſecond. (Il n'eſt pas, je crois, néceſſaire d'avertir que les écrivains orientaux ſont dans l'uſage de perſonnifier des êtres que nous n'oſerions animer). Ce ſont donc trois contes perſonnifiés, qui cauſent entr'eux : *Ma foi*, dit l'un, *il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde : chacun nous mépriſe; & juſqu'à la plus frivole Odalique, perſonne ne nous croit. Que ne nous ſommes-nous appelés hiſtoire ! Sous ce nom*, ajoute le ſecond, *les ſavans nous auroient conſultés avec reſpect & confiance. Vraiment*, répond le troiſième, *ſi Viſthnou, Brama, ou Mahomet m'euſſent fait, & que j'euſſe porté le nom de Religion; je n'en ſerois pas*

» lui répondit : *Je n'ai pas beſoin de tous les biens dont votre* » *majeſté m'a comblé; je la ſupplie de les reprendre; & ſi elle* » *a encore quelque bonté pour moi, je ne lui demande pas un* » *lieu qui ſoit habité, je lui demande, avec inſtance, de m'ac-* » *corder quelque village déſert, que je puiſſe repeupler & réta-* » *blir avec mes gens, par mon travail, mes ſoins & mon in-* » *duſtrie.* Le roi donna ordre qu'on cherchât quelques » villages tels qu'ils les demandoit; mais après une grande » recherche, ceux qui en avoient eu la commiſſion vinrent » lui rapporter qu'ils n'en avoient pas trouvé un ſeul. Le » roi le dit au viſir dépoſé, qui lui dit : *Je ſavois bien qu'il* » *n'y avoit pas un ſeul endroit ruiné dans tous les pays dont* » *le ſoin m'avoit été confié. Ce que j'en ai fait, a été afin que* » *votre majeſté sût elle-même en quel état je les lui rends, &* » *qu'elle en charge un autre qui puiſſe lui en rendre un auſſi* » *bon compte* ». Galland, *Bons-mots des orientaux.*

moins

moins un conte abſurde, & cependant la terre m'adoreroit en tremblant : parmi les têtes les plus fortes, peut être n'en eſt-il aucune qui pût aſſurer qu'elle ne m'eût pas cru.

Ces exemples feroient, je crois, ſentir que la forme du gouvernement, à laquelle les nations de l'orient doivent tant d'ingénieuſes allégories, a, dans ces mêmes nations, dû occaſionner une grande diſette d'hiſtoriens. En effet, le genre d'hiſtoire, qui ſuppoſe, ſans doute, beaucoup d'eſprit, n'en exige cependant pas davantage que tout autre genre d'écrire. Pourquoi donc, entre les écrivains, les bons hiſtoriens ſont-ils ſi rares? C'eſt que, pour s'illuſtrer en ce genre, il faut non ſeulement naître dans l'heureux concours de circonſtances propres à former un grand-homme, mais encore dans les pays où l'on puiſſe impunément pratiquer la vertu & dire la vérité. Or, le deſpotiſme s'y oppoſe, & ferme la bouche aux hiſtoriens (1), ſi ſa puiſſance n'eſt, à cet

(1) Si, dans ces pays, l'hiſtorien ne peut, ſans s'expoſer à de grands dangers, nommer les traîtres qui, dans les ſiècles précédens, ont quelquefois vendu leur patrie; s'il eſt forcé de ſacrifier ainſi la vérité à la vanité de deſcendans ſouvent auſſi coupables que leurs ancêtres; comment, en ces pays, un miniſtre feroit-il le bien public? Quels obſtacles ne mettroient point à ſes projets des gens puiſſans, infiniment plus intéreſſés à la prolongation d'un abus, qu'à la réputation de leurs pères? Comment, dans ces gouvernemens, oſer demander des vertus à un citoyen? oſer déclamer contre la méchanceté des hommes? Ce ne ſont point les hommes qui ſont méchans; c'eſt la

égard, enchaînée par quelque préjugé, quelque superstition ou quelque établissement particulier. Tel est, à la Chine, l'établissement d'un tribunal d'histoire; tribunal également sourd, jusqu'aujourd'hui, aux prières comme aux menaces des rois (1).

---

législation qui les rend tels, en punissant quiconque fait le bien, & dit la vérité.

(1) Le tribunal d'histoire, dit M. Freret, est composé de deux sortes d'historiens. Les uns sont chargés d'écrire ce qui se passe au-dehors du palais, c'est-à-dire, tout ce qui concerne les affaires générales; & les autres, tout ce qui se passe & se dit au-dedans, c'est-à-dire, toutes les actions & les discours du prince, des ministres & des officiers. Chacun des membres de ce tribunal écrit sur une feuille tout ce qu'il a appris. Il la signe, & la jette, sans la communiquer à ses confrères, dans un grand tronc placé au milieu de la salle où l'on s'assemble. Pour faire connoître l'esprit de ce tribunal, M. Freret rapporte qu'un nommé T-sou-i-chong fit assassiner T-chouang-chong, dont il étoit le général (c'étoit pour se venger de l'affront que ce prince lui avoit fait en lui enlevant sa femme). Le tribunal de l'histoire fit dresser une relation de cet évènement, & la mit dans ses archives. Le général en ayant été informé, destitua le président, le condamna à mort, supprima la relation, & nomma un autre président. A peine celui-ci fut-il en place, qu'il fit faire de nouveaux mémoires de cet évènement, pour remplacer la perte des premiers. Le général instruit de cette hardiesse, cassa le tribunal, & en fit périr tous les membres. Aussi-tôt l'empire fut inondé d'écrits publics, où la conduite du général étoit peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une sédition; il rétablit le tribunal de l'histoire.

Les annales de la dynastie des Tang rapportent un autre

Ce que je dis de l'hiſtoire, je le dis de l'éloquence. Si l'Italie fut ſi féconde en orateurs, ce n'eſt pas, comme l'a ſoutenu la ſavante imbécillité de quelques pédans de collège, que le ſol de Rome fût plus propre que celui de Lisbonne ou de Conſtantinople, à produire de grands orateurs. Rome perdit au même inſtant ſon éloquence & ſa liberté : cependant nul accident arrivé à la terre n'avoit, ſous les empereurs, changé le climat de Rome. A quoi donc attribuer la diſette d'orateurs où ſe trouvèrent alors les Romains, ſi ce n'eſt à des cauſes morales, c'eſt-à-dire, aux changemens arrivés dans la forme de leur gouvernement ? Qui doute qu'en forçant les orateurs à s'exercer ſur de petits ſujets (1), le deſpotiſme n'ait tari les ſources de

---

fait à ce ſujet. Ta-i-t-ſong, deuxième empereur de la dynaſtie des Tang, demanda un jour au préſident de ce même tribunal, qu'il lui fît voir les mémoires deſtinés pour l'hiſtoire de ſon règne. *Seigneur*, lui dit le préſident, *ſongez que nous rendons un compte exact des vices & des vertus des ſouverains ; que nous ceſſerions d'être libres, ſi vous perſiſtiez dans votre demande.... Eh quoi !* lui répondit l'empereur, *vous qui me devez ce que vous êtes, vous qui m'étiez ſi attaché, voudriez-vous inſtruire la poſtérité de mes fautes, ſi j'en commettois ? ... Il ne ſeroit pas*, reprit le préſident, *en mon pouvoir de les cacher. Ce ſeroit avec douleur que je les écrirois ; mais tel eſt le devoir de mon emploi, qu'il m'oblige même d'inſtruire la poſtérité de la converſation que vous avez aujourd'hui avec moi.*

(1) L'air de liberté que Tacite reſpira dans ſa première jeuneſſe, ſous le règne de Veſpaſien, donna du reſſort à ſon ame. Il devint, dit M. l'abbé de la Bletterie, un

l'éloquence ? Sa force consiste principalement dans la grandeur des sujets qu'elle traite. Supposons qu'il fallût autant d'esprit pour écrire le panégyrique de Trajan, que pour composer les Catilinaires : dans cette hypothèse même, je dis que, par le choix de son sujet, Pline seroit resté fort inférieur à Cicéron. Ce dernier ayant à tirer les Romains de l'assoupissement où Catilina vouloit les surprendre ; il avoit à réveiller en eux les passions de la haine & de la vengeance : & comment un sujet si intéressant pour les maîtres du monde, n'auroit-il pas fait déférer à Cicéron la palme de l'éloquence ?

Qu'on examine à quoi tiennent les reproches de barbarie & de stupidité que les Grecs, les Romains & tous les Européens ont toujours faits aux peuples de l'orient : l'on verra que les nations n'ayant jamais donné le nom d'esprit qu'à l'assemblage des idées qui leur étoient utiles ; & le despotisme ayant interdit, dans presque toute l'Asie, l'étude de la morale, de la métaphysique, de la jurisprudence, de la politique, enfin de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité ; les orientaux doivent, en conséquence, être traités de barbares, de stupides, par les peuples éclairés de l'Europe, & devenir éternellement le mépris des nations libres & de la postérité.

---

homme de génie ; & il n'eût été qu'un homme d'esprit, s'il fût entré dans le monde sous le règne de Néron.

CHAPITRE XXX.

De la supériorité que certains Peuples ont eue dans divers genres de sciences.

La position physique de la Grèce est toujours la même : pourquoi les Grecs d'aujourd'hui sont-ils si différens des Grecs d'autrefois ? C'est que la forme de leur gouvernement a changé ; c'est que, semblable à l'eau qui prend la forme de tous les vases dans lesquels on la verse, le caractère des nations est susceptible de toutes sortes de formes ; c'est qu'en tous les pays, le génie du gouvernement fait le génie des nations (1).

(1) Rien, en général, de plus ridicule & de plus faux que les portraits qu'on fait du caractère des peuples divers. Les uns peignent leur nation d'après leur société, & la font, en conséquence, ou triste, ou gaie, ou grossière, ou spirituelle. Il me semble entendre des Minimes, auxquels on demande quel est, en fait de cuisine, le goût français, & qui répondent qu'en France, on mange tout à l'huile. D'autres copient ce que mille écrivains ont dit avant eux ; jamais ils n'ont examiné le changement que doivent nécessairement apporter, dans le caractère d'une nation, les changemens arrivés dans son administration & dans ses mœurs. On a dit que les François étoient gais ; ils le répéteront jusqu'à l'éternité. Ils n'apperçoivent pas que le malheur des temps ayant forcé les princes à mettre des impôts considérables sur les campagnes, la nation fran-

Or, ſous la forme de république, quelle contrée devoit être plus féconde que la Grèce en capitaines, en politiques & en héros ? Sans parler des hommes d'état, quels philoſophes ne devoit point produire un pays où la philoſophie étoit ſi honorée ? où le vainqueur

---

çoiſe ne peut être gaie; puiſque la claſſe des payſans, qui compoſe à elle ſeule les deux tiers de la nation, eſt dans le beſoin, & que le beſoin n'eſt jamais gai; qu'à l'égard même des villes, la néceſſité où, dit-on, ſe trouvoit la police de payer, les jours gras, une partie des maſcarades de la porte Saint-Antoine, n'eſt point une preuve de la gaieté de l'artiſan & du bourgeois; que l'eſpionage peut être utile à la ſûreté de Paris; mais que, pouſſé un peu trop loin, il répand dans les eſprits une méfiance abſolument contraire à la joie, par l'abus qu'en ont pu faire quelques-uns de ceux qui en ont été chargés; que la jeuneſſe, en s'interdiſant le cabaret, a perdu une partie de cette gaieté, qui ſouvent a beſoin d'être animée par le vin; & qu'enfin, la bonne compagnie, en excluant la groſſe joie de ſes aſſemblées, en a banni la véritable. Auſſi, la plupart des étrangers trouvent-ils, à cet égard, beaucoup de différence entre le caractère de notre nation & celui qu'on lui donne. Si la gaieté habite quelque part en France, c'eſt certainement les jours de fête aux Porcherons, ou ſur les boulevards : le peuple y eſt trop ſage pour pouvoir être regardé comme un peuple gai. La joie eſt toujours un peu licencieuſe. D'ailleurs, la gaieté ſuppoſe l'aiſance; & le ſigne de l'aiſance d'un peuple eſt ce que certaines gens appellent ſon inſolence, c'eſt-à-dire, la connoiſſance qu'un peuple a des droits de l'humanité, & de ce que l'homme doit à l'homme : connoiſſance toujours interdite à la pauvreté timide & découragée. L'aiſance défend ſes droits; l'indigence les cède.

de la Grèce, le roi Philippe, écrivoit à Ariſtote : *Ce n'eſt point de m'avoir donné un fils dont je rends grâces aux Dieux ; c'eſt de l'avoir fait naître de votre vivant. Je vous charge de ſon éducation ; j'eſpère que vous le rendrez digne de vous & de moi.* Quelle lettre plus flatteuſe encore pour ce philoſophe que celle d'Alexandre, du maître de la terre, qui, ſur les débris du trône de Cyrus, lui écrit : *J'apprends que tu publies tes Traités acroamatiques. Quelle ſupériorité me reſte-t il maintenant ſur les autres hommes ? Les hautes ſciences que tu m'as enſeignées vont devenir communes ; & tu ſavois cependant que j'aime encore mieux ſurpaſſer les hommes par la ſcience des choſes ſublimes, que par la puiſſance. Adieu.*

Ce n'étoit pas dans le ſeul Ariſtote qu'on honoroit la philoſophie. On ſait que Ptolémée, roi d'Egypte, traita Zénon en ſouverain, & députa vers lui des ambaſſadeurs ; que les Athéniens élevèrent à ce philoſophe un mauſolée conſtruit aux dépens du public ; qu'avant la mort de ce même Zénon, Antigonus, roi de Macédoine, lui écrivit : *Si la fortune m'a élevé à la plus haute place ; ſi je vous ſurpaſſe en grandeur, je reconnois que vous me ſurpaſſez en ſcience & en vertu. Venez donc à ma cour, vous y ſerez utile, non-ſeulement à un grand roi, mais encore à toute la nation macédonienne. Vous ſavez quel eſt ſur les peuples le pouvoir de l'exemple : imitateurs ſerviles de nos vertus, qui les inſpire aux princes, en donne aux peuples. Adieu.* Zénon lui répondit : *J'applaudis à la noble ardeur qui vous anime : au milieu du faſte, de la*

pompe & des plaiſirs qui environnent les rois, il eſt beau de deſirer encore la ſcience & la vertu. Mon grand âge & la foibleſſe de ma ſanté ne me permettent point de me rendre près de vous; mais je vous envoie deux de mes diſciples. Prêtez l'oreille à leurs inſtructions : ſi vous les écoutez, ils vous ouvriront la route de la ſageſſe & du véritable bonheur. Adieu.

Au reſte, ce n'étoit point à la ſeule philoſophie, c'étoit à tous les arts que les Grecs rendoient de pareils hommages. Un poète étoit ſi précieux à la Grèce, que, ſous peine de mort & par une loi expreſſe, Athènes leur défendoit de s'embarquer (1). Les Lacédémoniens, que certains auteurs ont pris plaiſir à nous peindre comme des hommes vertueux, mais plus groſſiers que ſpirituels, n'étoient pas moins ſenſibles que les autres Grecs (2) aux beautés des arts & des ſciences. Paſſionnés pour la poéſie, ils attirent chez eux Archi-

(1) Un poète eſt aux îles Mariannes regardé comme un homme merveilleux. Ce titre ſeul le rend reſpectable à la nation.

(2) A la vérité, ils avoient en horreur toute poéſie propre à amollir le courage. Ils chaſsèrent Archiloque de Sparte, pour avoir dit, en vers, qu'il étoit plus ſage de fuir, que de périr les armes à la main. Cet exil n'étoit pas l'effet de leur indifférence pour la poéſie, mais de leur amour pour la vertu. Les ſoins que ſe donna Lycurgue pour recueillir les ouvrages d'Homère, la ſtatue du Ris qu'il fit élever au milieu de Sparte, & les lois qu'il donna aux Lacédémoniens, prouvent que le deſſein de ce grand-homme n'étoit pas d'en faire un peuple groſſier.

loque, Xénodame, Xénocrite, Polymneſte, Sacados, Periclite, Phrynis, Timothée (1) : pleins d'eſtime pour les poéſies de Terpandre, de Spendon & d'Alcman, il étoit défendu à tout eſclave de les chanter ; c'étoit, ſelon eux, profaner les choſes divines. Non moins habile dans l'art de raiſonner que dans l'art de peindre ſes penſées en vers : « Quiconque, dit Platon, con-» verſe avec un Lacédémonien, fût-ce le dernier de » tous, peut lui trouver l'abord groſſier ; mais s'il » entre en matière, il verra ce même homme s'énon-» cer avec une dignité, une préciſion, une fineſſe, » qui rendront ſes paroles comme autant de traits » perçans. Tout autre Grec ne paroîtra près de lui » qu'un enfant qui bégaie ». Auſſi leur apprenoit-on, dès la première jeuneſſe, à parler avec élégance & pureté : on vouloit qu'à la vérité des penſées ils joigniſſent les grâces & la fineſſe de l'expreſſion ; que leurs réponſes, toujours courtes & juſtes, fuſſent pleines de ſel & d'agrément. Ceux qui, par précipitation, ou par lenteur d'eſprit, répondoient mal, ou ne répondoient rien, étoient châtiés ſur le champ. Un mauvais raiſonnement étoit puni à Sparte, comme le ſeroit ailleurs une mauvaiſe conduite. Auſſi rien

(1) Les Lacédémoniens, Cynethon, Dionyſodote, Areus, & Chilon, l'un des ſept ſages, s'étoient diſtingués par le talent des vers. La poéſie lacédémonienne, dit Plutarque, ſimple, mâle, énergique, étoit pleine de ces traits de feu propres à porter dans les ames l'ardeur & le courage.

n'en imposoit à la raison de ce peuple. Un Lacédémonien, exempt dès le berceau des caprices & des humeurs de l'enfance, étoit, dans sa jeunesse, affranchi de toute crainte ; il marchoit avec assurance dans les solitudes & les ténèbres : moins superstitieux que les autres Grecs, les Spartiates citoient leur religion au tribunal de la raison.

Or, comment les sciences & les arts n'auroient-ils pas jeté le plus grand éclat, dans un pays tel que la Grèce, où on leur rendoit un hommage si général & si constant ? Je dis constant, pour prévenir l'objection de ceux qui prétendent, comme M. l'abbé Dubos, que, dans certains siècles, tels que ceux d'Auguste & de Louis XIV, certains vents amènent les grands-hommes, comme des volées d'oiseaux rares. On allègue, en faveur de ce sentiment, les peines que se sont vainement données quelques souverains (1) pour ranimer chez eux les sciences & les arts. Si les efforts de ces princes ont été inutiles, c'est, répondrai-je, parce qu'ils n'ont pas été constans. Après quelques siècles d'ignorance, le terrein des arts & des sciences est quelquefois si sauvage & si inculte, qu'il ne peut produire

(1) Les souverains sont sujets à penser, que, d'un mot & par une loi, ils peuvent tout-à-coup changer l'esprit d'une nation ; faire, par exemple, d'un peuple lâche & paresseux, un peuple actif & courageux. Ils ignorent que, dans les états, les maladies lentes à se former, ne se dissipent qu'avec lenteur ; & que, dans le corps politique, comme dans le corps humain, l'impatience du prince & du malade s'oppose souvent à la guérison.

de vraiment grands-hommes, qu'après avoir auparavant été défriché par plusieurs générations de savans. Tel étoit le siècle de Louis XIV, dont les grands-hommes ont dû leur supériorité aux savans qui les avoient précédés dans la carrière des sciences & des arts : carrière où ces mêmes savans n'avoient pénétré que soutenus de la faveur de nos rois, comme le prouvent & les lettres-patentes du 10 Mai 1543, où François I fait *les plus expresses défenses d'user de médisance & d'invectives contre Aristote* (1), & les vers que Charles IX adresse à Ronsard (2).

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire :

---

(1) Dans les plus beaux siècles de l'église, les uns ont élevé les livres d'Aristote à la dignité du texte divin, & les autres ont mis son portrait en regard avec celui de Jésus-Christ. Quelques-uns ont avancé, dans des thèses imprimées, que, sans Aristote, la religion eût manqué de ses principaux éclaircissemens. On lui immola plusieurs critiques, & entre autres, Ramus : ce philosophe ayant fait imprimer un ouvrage, sous le titre de *Censeur d'Aristote*, tous les vieux docteurs, qui, ignorans par état, & opiniâtres par ignorance, se voyoient, pour ainsi dire, chassés de leur patrimoine, cabalèrent contre Ramus, & le firent exiler.

(2) Voici les vers que le monarque écrivoit au poète :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner :
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps ;
Elle t'en rend le maître, & te fait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

c'eſt qu'aſſez ſemblables à ces artifices, qui, rapidement élancés dans les airs, les parsèment d'étoiles, éclairent un inſtant l'horizon, s'évanouiſſent, & laiſſent la nature dans une nuit plus profonde; les arts & les ſciences ne font, dans une infinité de pays, que luire, diſparoître, & les abandonnent aux ténèbres de l'ignorance. Les ſiècles les plus fèconds en grands-hommes ſont preſque toujours ſuivis d'un ſiècle où les ſciences & les arts ſont moins heureuſement cultivés. Pour en connoître la cauſe, ce n'eſt point au phyſique qu'il faut avoir recours : le moral ſuffit pour nous la découvrir. En effet, ſi l'admiration eſt toujours l'effet de la ſurpriſe, plus les grands-hommes ſont multipliés dans une nation, moins on les eſtime, moins on excite en eux le ſentiment de l'émulation, moins ils font d'efforts pour atteindre à la perfection, & plus ils en reſtent éloignés. Après un tel ſiècle, il faut ſouvent le fumier de pluſieurs ſiècles d'ignorance pour rendre de nouveau un pays fertile en grands-hommes.

Il paroît donc que c'eſt uniquement aux cauſes morales qu'on peut, dans les ſciences & dans les arts, attribuer la ſupériorité de certains peuples ſur les autres; & qu'il n'eſt point de nations privilégiées en vertu, en eſprit, en courage. La nature, à cet égard, n'a point fait un partage inégal de ſes dons. En effet, ſi la force plus ou moins grande de l'eſprit dépendoit de la différente température des pays divers, il ſeroit impoſſible, vu l'ancienneté du monde, que la nation, à cet égard, la plus favoriſée, n'eût, par des progrès multipliés, acquis une grande ſupériorité ſur toutes

les autres. Or, l'eſtime qu'en fait d'eſprit ont tour-à-tour obtenu les différentes nations, le mépris où elles ſont ſucceſſivement tombées, prouvent le peu d'influence des climats ſur les eſprits. J'ajouterai même que, ſi le lieu de la naiſſance décidoit de l'étendue de nos lumières, les cauſes morales ne pourroient nous donner, en ce genre, une explication auſſi ſimple & auſſi naturelle des phénomènes qui dépendroient du phyſique. Sur quoi j'obſerverai que, s'il n'eſt aucun peuple auquel la température particulière de ſon pays, & les petites différences qu'elle doit produire dans ſon organiſation, aient, juſqu'à préſent, donné aucune ſupériorité conſtante ſur les autres peuples; on pourroit, du moins, ſoupçonner que les petites différences, qui peuvent ſe trouver dans l'organiſation des particuliers qui compoſent une nation, n'ont pas une influence plus ſenſible ſur leurs eſprits (1). Tout concourt à prouver la vérité de cette propoſition. Il ſemble qu'en ce genre, les problèmes les plus compliqués ne ſe préſentent à l'eſprit que pour ſe réſoudre par l'application des principes que j'ai établis.

(1) Si l'on ne peut, à la rigueur, démontrer que la différence de l'organiſation n'influe en rien ſur l'eſprit des hommes, que j'appelle communément bien organiſés, du moins peut-on aſſurer que cette influence eſt ſi légère, qu'on peut la conſidérer comme ces quantités peu importantes qu'on néglige dans les calculs algébriques; & qu'enfin on explique très-bien, par les cauſes morales, ce qu'on a juſqu'à préſent attribué au phyſique, & qu'on n'a pu expliquer par cette cauſe.

Pourquoi les hommes médiocres reprochent-ils une conduite extraordinaire à presque tous les hommes illustres ? C'est que le génie n'est point un don de la nature ; & qu'un homme qui prend un genre de vie à peu près semblable à celui des autres, n'a qu'un esprit à peu près pareil au leur : c'est que, dans un homme, le génie suppose une vie studieuse & appliquée, & qu'une vie, si différente de la vie commune, paroîtra toujours ridicule. Pourquoi l'esprit, dit-on, est il plus commun dans ce siècle que dans le siècle précédent ? Et pourquoi le génie y est-il plus rare ? Pourquoi, comme dit Pythagore, voit-on tant de gens prendre le thyrse, & si peu qui soient animés de l'esprit du dieu qui le porte ? C'est que les gens de lettres, trop souvent arrachés de leur cabinet par le besoin, sont forcés de se jeter dans le monde : ils y répandent des lumières, ils y forment des gens d'esprit ; mais ils y perdent nécessairement un temps qu'ils eussent, dans la solitude & la méditation, employé à donner plus d'étendue à leur génie. L'homme de lettres est comme un corps, qui, poussé rapidement entre d'autres corps, perd, en les heurtant, toute la force qu'il leur communique.

Ce sont les causes morales qui nous donnent l'explication de tous les divers phénomènes de l'esprit, & qui nous apprennent que, semblable aux parties de feu, qui, renfermées dans la poudre, y restent sans action, si nulle étincelle ne les développe, l'esprit reste sans action, s'il n'est mis en mouvement par les passions ; que ce sont les passions qui, d'un stupide,

font ſouvent un homme d'eſprit, & que nous devons tout à l'éducation.

Si, comme on le prétend, le génie, par exemple, étoit un don de la nature; parmi les gens chargés de certains emplois, ou parmi ceux qui naiſſent ou qui ont long-temps vécu dans la province, pourquoi n'en ſeroit-il aucun qui excellât dans les arts tels que la poéſie, la muſique & la peinture? Pourquoi le don du génie ne ſuppléeroit-il pas, & dans les gens chargés d'emplois, à la perte de quelques inſtans qu'exige l'exercice de certaines places; & dans les gens de province, à l'entretien d'un petit nombre de gens inſtruits, qu'on ne rencontre que dans la capitale? Pourquoi le grand-homme n'auroit-il proprement de génie que dans le genre auquel il s'eſt long-temps appliqué? Ne ſent-on pas que, ſi cet homme ne conſerve pas, en d'autres genres, la même ſupériorité; c'eſt que, dans un art dont il n'a pas fait l'objet de ſes méditations, l'homme de génie n'a d'autre avantage ſur les autres hommes que l'habitude de l'application & la méthode d'étudier? Par quelle raiſon, enfin, entre les grands-hommes, les grands miniſtres ſont ils les hommes les plus rares? C'eſt qu'à la multitude de circonſtances dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former un grand génie, il faut encore unir le concours de circonſtances propre à élever cet homme de génie au miniſtère. Or, la réunion de ces deux concours de circonſtances, extrêmement rare chez tous les peuples, eſt preſque impoſſible dans les pays où le mérite ſeul n'élève point aux premières places. C'eſt pourquoi,

ſi l'on en excepte les Xénophon, les Scipion, les Confucius, les Céſar, les Annibal, les Lycurgue, & peut-être, dans l'univers une cinquantaine d'hommes d'état dont l'eſprit pourroit réellement ſubir l'examen le plus rigoureux; tous les autres, & même quelques-uns des plus célèbres dans l'hiſtoire, & dont les actions ont jeté le plus grand éclat, n'ont été, quelque éloge qu'on donne à l'étendue de leurs lumières, que des eſprits très-communs. C'eſt à la force de leur caractère (1), plus qu'à celle de leur eſprit, qu'ils doivent leur célébrité. Le peu de progrès de la légiſlation, la médiocrité des ouvrages divers & preſque inconnus, qu'ont laiſſé les Auguſte, les Tibère, les Titus, les Antonin, les Adrien, les Maurice & les Charles-Quint, & qu'ils ont compoſés dans le genre même où ils devoient exceller, ne prouvent que trop cette opinion.

La concluſion générale de ce diſcours, c'eſt que

(1) Les caractères forts, & par cette raiſon, ſouvent injuſtes, ſont, en matière de politique, encore plus propres aux grandes choſes, que de grands eſprits ſans caractère. Il faut, dit Céſar, plutôt exécuter que conſulter les entrepriſes hardies. Cependant ces grands caractères ſont plus communs que les grands eſprits. Une grande paſſion, qui ſuffit pour former un grand caractère, n'eſt encore qu'un moyen d'acquérir un grand eſprit. Auſſi, entre trois ou quatre cents miniſtres ou rois, trouve-t-on ordinairement un grand caractère, lorſqu'entre deux ou trois mille on n'eſt pas toujours sûr de trouver un grand eſprit; ſuppoſé qu'il n'y ait d'autres génies vraiment légiſlatifs que ceux de Minos, de Confucius, de Lycurgue, &c.

le

le génie eſt commun, & les circonſtances propres à le développer très-rares. Si l'on peut comparer le profane avec le ſacré, on peut dire qu'en ce genre il eſt beaucoup d'appelés & peu d'élus.

L'inégalité d'eſprit qu'on remarque entre les hommes, dépend donc, & du gouvernement ſous lequel ils vivent, & du ſiècle plus ou moins heureux où ils naiſſent, & de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent, & du deſir plus ou moins vif qu'ils ont de ſe diſtinguer, & enfin des idées plus ou moins grandes, ou fécondes, dont ils font l'objet de leurs méditations.

L'homme de génie n'eſt donc que le produit des circonſtances dans leſquelles cet homme s'eſt trouvé (1).

---

(1) L'opinion que j'avance, conſolante pour la vanité de la plupart des hommes, en devroit être favorablement accueillie. Selon mes principes, ce n'eſt point à la cauſe humiliante d'une organiſation moins parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur eſprit; mais à l'éducation qu'ils ont reçue, ainſi qu'aux circonſtances dans leſquelles ils ſe ſont trouvés. Tout homme médiocre, conformément à mes principes, eſt en droit de penſer que, s'il eût été plus favoriſé de la fortune, s'il fût né dans un certain ſiècle, un certain pays, il eût été lui-même ſemblable aux grands-hommes dont il eſt forcé d'admirer le génie. Cependant, quelque favorable que ſoit cette opinion à la médiocrité de la plupart des hommes, elle doit déplaire généralement, parce qu'il n'eſt preſque point d'homme qui ſe croie un homme médiocre, & qu'il n'eſt point de ſtupide qui, tous les jours, ne remercie, avec complaiſance, la nature, du ſoin particulier qu'elle a pris de

Aussi tout l'art de l'éducation consiste à placer les jeunes gens dans un concours de circonstances propres à développer en eux le germe de l'esprit & de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit à cette conclusion ; mais le seul desir du bonheur des hommes. J'ai senti, & ce qu'une bonne éducation répandroit

---

son organisation. En conséquence, il n'est presque point d'hommes qui ne doivent traiter de paradoxe, des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui blesse l'orgueil, lutte long-temps contre ce sentiment, avant que d'en pouvoir triompher. On n'est juste que lorsqu'on a intérêt de l'être. Si le bourgeois exagère moins les avantages de la naissance que le grand seigneur, s'il en apprécie mieux la valeur, ce n'est pas qu'il soit plus sensé : ses inférieurs n'ont que trop souvent à se plaindre de la sotte hauteur dont il accuse les grands seigneurs : la justesse de son jugement n'est donc qu'un effet de sa vanité : c'est que, dans ce cas particulier, il a intérêt d'être raisonnable. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que les principes ci-dessus établis, en les supposant vrais, trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre, sans abandonner d'anciens préjugés. Parvenus à un certain âge, la paresse nous irrite contre toute idée neuve, qui nous impose la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve de partisans que parmi ceux des gens d'esprit qui, trop jeunes encore pour avoir arrêté leurs idées, avoir senti l'aiguillon de l'envie, saisissent avidement le vrai par-tout où ils l'apperçoivent. Eux seuls, comme je l'ai déjà dit, rendent témoignage à la vérité, la présentent, la font percer, & l'établissent dans le monde ; c'est d'eux seuls qu'un philosophe peut attendre quelque éloge : la plupart des autres hommes sont des juges corrompus par la paresse, ou par l'envie.

de lumières, de vertus, &, par conſéquent, de bonheur dans la ſociété; & combien la perſuaſion où l'on eſt que le génie & la vertu ſont de purs dons de la nature, s'oppoſoit aux progrès de la ſcience & de l'éducation, & favoriſoit, à cet égard, la pareſſe & la négligence. C'eſt dans cette vue, qu'examinant ce que pouvoient ſur nous la nature & l'éducation, je me ſuis apperçu que l'éducation nous faiſoit ce que nous ſommes : en conſéquence, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un citoyen d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention ſur les moyens de perfectionner cette même éducation. Et c'eſt pour jeter encore plus de jour ſur une matière ſi importante, que je tâcherai, dans le diſcours ſuivant, de fixer, d'une manière préciſe, les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés à l'eſprit.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

CHAPITRE PREMIER.

Du Génie.

Beaucoup d'auteurs ont écrit sur le génie : la plupart l'ont considéré comme un feu, une inspiration, un enthousiasme divin; & l'on a pris ces métaphores pour des définitions.

Quelque vagues que soient ces espèces de définitions, la même raison cependant qui nous fait dire que le feu est chaud, & mettre au nombre de ses propriétés l'effet qu'il produit sur nous, a dû faire donner le nom de feu à toutes les idées & à tous les sentimens propres à remuer nos passions, & à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont senti que ces métaphores applicables à certaines espèces de génie, tel que celui de la poésie ou de l'éloquence, ne l'étoient point à des génies de réflexion, tels que ceux de Locke & de Newton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie*, & généralement de tous les noms divers donnés à l'es-

prit, il faut s'élever à des idées plus générales ; & pour cet effet, prêter une oreille extrêmement attentive aux jugemens du public.

Le public place également au rang des génies les Deſcartes, les Newton, les Locke, les Monteſquieu, les Corneille, les Molière, &c. Le nom de génies qu'il donne à des hommes ſi différens, ſuppoſe donc une qualité commune qui caractériſe en eux le génie.

Pour reconnoître cette qualité, remontons juſqu'à l'étymologie du mot *génie*, puiſque c'eſt communément dans ces étymologies que le public manifeſte le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere*, *gigno*, *j'enfante*, *je produis* ; il ſuppoſe toujours *invention* : & cette qualité eſt la ſeule qui appartienne à tous les génies différens.

Les inventions ou les découvertes ſont de deux eſpèces. Il en eſt que nous devons au haſard ; telles ſont la bouſſole, la poudre à canon, & généralement preſque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en eſt d'autres que nous devons au génie : &, par ce mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaiſon, un rapport nouveau apperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, ſi les idées, qui réſultent de ce rapport, forment un grand enſemble, ſont fécondes en vérités, & intéreſſantes pour l'humanité (1).

(1) Le neuf & le ſingulier, dans les idées, ne ſuffit pas

Or, c'eſt le haſard qui choiſit preſque toujours pour nous les ſujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on n'imagine aux ſuccès des grands-hommes, puiſqu'il leur fournit les ſujets plus ou moins intéreſſans qu'ils traitent, & que c'eſt ce même haſard qui les fait naître dans un moment où ces grands-hommes peuvent faire époque.

Pour éclaircir ce mot *époque*, il faut obſerver que tout inventeur dans un art ou une ſcience, qu'il tire, pour ainſi dire, du berceau, eſt toujours ſurpaſſé par l'homme d'eſprit qui le ſuit dans la même carrière; & ce ſecond par un troiſième, ainſi de ſuite, juſqu'à ce que cet art ait fait de certains progrès. En eſt-on au point où ce même art peut recevoir le dernier degré de perfection, ou du moins le degré néceſſaire pour en conſtater la perfection chez un peuple : alors celui qui la lui donne, obtient le titre de génie, ſans avoir quelquefois avancé cet art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne ſuffit donc pas d'avoir du génie pour en avoir le titre.

Depuis les tragédies de la paſſion juſqu'aux poètes Hardy & Rotrou, & juſqu'à la Mariamne de Triſtan, le théâtre français acquiert ſucceſſivement une infinité

---

pour mériter le titre de génie; il faut, de plus, que ces idées neuves ſoient ou belles, ou générales, ou extrêmement intéreſſantes. C'eſt en ce point que l'ouvrage de génie diffère de l'ouvrage original, principalement caractériſé par la ſingularité.

de degrés de perfection. Corneille naît dans un moment où la perfection qu'il ajoute à cet art, doit faire époque ; Corneille eſt un génie (1).

Je ne prêtends nullement, par cette obſervation, diminuer la gloire de ce grand poète, mais prouver ſeulement que la loi de continuité eſt toujours exactement obſervée, & qu'il n'y a point de ſauts dans la nature (2). Auſſi peut-on appliquer aux ſciences l'obſervation faite ſur l'art dramatique.

Kepler trouve la loi dans laquelle les corps doivent peſer les uns ſur les autres. Newton, par l'application heureuſe qu'un calcul très-ingénieux lui permet d'en faire au ſyſtême céleſte, aſſure l'exiſtence

(1) Ce n'eſt pas que la tragédie ne fût encore, du temps de Corneille, ſuſceptible de nouvelles perfections. Racine a prouvé qu'on pouvoit écrire avec plus d'élégance ; Crébillon, qu'on pouvoit y porter plus de chaleur ; & Voltaire eût, ſans contredit, fait voir qu'on pouvoit y mettre plus de pompe & de ſpectacle, ſi le théâtre, toujours couvert de ſpectateurs, ne ſe fût pas abſolument oppoſé à ce genre de beauté ſi connu des Grecs.

(2) Il eſt, en ce genre, mille ſources d'illuſion. Un homme ſait parfaitement une langue étrangère : c'eſt, ſi l'on veut, l'eſpagnol. Si les écrivains eſpagnols nous ſont alors ſupérieurs dans le genre dramatique, l'auteur françois, qui profitera de la lecture de leurs ouvrages, ne ſurpaſsât-il que de peu ſes modèles, doit paroître un homme extraordinaire à des compatriotes ignorans. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet art à ce haut degré de perfection auquel il ſeroit impoſſible que l'eſprit humain pût d'abord l'élever.

de cette loi : Newton fait époque ; il eſt mis au rang des génies.

Ariſtote, Gaſſendi, Montaigne, entrevoient confuſément que c'eſt à nos ſenſations que nous devons toutes nos idées : Locke éclaircit, approfondit ce principe, en conſtate la vérité par une infinité d'applications ; & Locke eſt un génie.

Il eſt impoſſible qu'un grand-homme ne ſoit toujours annoncé par un autre grand-homme (1). Les ouvrages du génie ſont ſemblables à quelques-uns de ces ſuperbes monumens de l'antiquité, qui exécutés par pluſieurs générations de rois, portent le nom de celui qui les achève.

Mais, ſi le haſard, c'eſt-à-dire, l'enchaînement des effets dont nous ignorons les cauſes, a tant de part à la gloire des hommes illuſtres dans les arts & dans les ſciences ; s'il détermine l'inſtant dans lequel ils devoient naître pour faire époque, & recevoir le nom de génie ; quelle influence plus grande encore ce

(1) Je pourrois même dire, accompagné de quelques grands-hommes. Quiconque ſe plaît à conſidérer l'eſprit humain, voit, dans chaque ſiècle, cinq ou ſix hommes d'eſprit tourner autour de la découverte que fait l'homme de génie. Si l'honneur en reſte à ce dernier, c'eſt que cette découverte eſt, entre ſes mains, plus féconde que dans les mains de tout autre ; c'eſt qu'il rend ſes idées avec plus de force & de netteté ; & qu'enfin on voit toujours, à la manière différente dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte, à qui ce principe ou cette découverte appartient.

même hasard n'a-t-il pas sur la réputation des hommes d'etat ?

César & Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier est, dans la moitié de l'univers, respecté comme l'ami de Dieu ; dans l'autre, il est honoré comme un grand génie : cependant, ce Mahomet, simple courtier d'Arabie, sans lettres, sans éducation, & dupe lui-même en partie du fanatisme qu'il inspiroit, avoit été forcé, pour composer le médiocre & ridicule ouvrage nommé Al-Koran, d'avoir recours à quelques moines grecs. Or, comment, dans un tel homme, ne pas reconnoître l'ouvrage du hasard, qui le place dans les temps & les circonstances où devoit s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guères que prêter son nom ?

Qui doute que ce même hasard, si favorable à Mahomet, n'ait aussi contribué à la gloire de Césars ? Non que je prétende rien retrancher des louanges dues à ce héros : mais enfin Sylla avoit, comme lui, asservi les Romains. Les faits de guerre ne sont jamais assez circonstanciés dans l'histoire, pour juger si Césat étoit réellement supérieur à Sertorius, ou à quelque autre capitaine semblable. S'il est le seul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'est que tous deux asservirent un grand nombre de nations. Si la gloire de Césat a terni celle de presque tous les grands capitaines de la république, c'est qu'il jeta par ses victoires les fondemens du trône qu'Auguste affermit (1);

(1) Ce n'est pas que Césat ne fût un des plus grands

c'eſt que ſa dictature fut l'époque de la ſervitude des Romains; & qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut néceſſairement ajouter à la célébrité que ſes grands talens lui avoient méritée.

Quelque rôle que je faſſe jouer au haſard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands-hommes, le haſard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le deſir vif de la gloire.

Ce deſir, comme je l'ai déjà dit, fait ſupporter ſans peine la fatigue de l'étude & de la méditation. Il doue un homme de cette conſtance d'attention néceſſaire pour s'illuſtrer dans quelque art ou quelque ſcience que ce ſoit. C'eſt à ce deſir qu'on doit cette hardieſſe de génie qui cite au tribunal de la raiſon les opinions, les préjugés & les erreurs conſacrées par les temps.

C'eſt ce deſir ſeul qui, dans les ſciences ou les arts, nous élève à des vérités nouvelles, ou nous procure des amuſemens nouveaux. Ce deſir enfin eſt l'ame de

---

généraux, même au jugement ſévère de Machiavel, qui efface de la liſte des capitaines célèbres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté de grandes choſes & des choſes nouvelles.

« Si, pour exciter leur verve, ajoute cet illuſtre auteur, on voit de grands poètes prendre Homère pour modèle, ſe demander, en écrivant: *Homère eût-il penſé, ſe fût-il exprimé comme moi?* il faut pareillement qu'un grand général, admirateur de quelque grand capitaine de l'antiquité, imite Scipion & Ziska, dont l'un s'étoit propoſé Cyrus, & l'autre Annibal pour modèle ».

l'homme de génie : il eſt la ſource de ſes ridicules (1) & de ſes ſuccès ; ſuccès qu'il ne doit ordinairement

(1) Tout homme abſorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes & générales, vit, & dans l'oubli de ces attentions, & dans l'ignorance de ces uſages qui font la ſcience des gens du monde : auſſi leur paroît-il preſque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde ſentent que la connoiſſance des petites choſes ſuppoſe preſque toujours l'ignorance des grandes ; que tout homme qui mène à-peu-près la vie de tout le monde, n'a que les idées de tout le monde ; qu'un pareil homme ne s'élève point au-deſſus de la médiocrité ; & qu'enfin le génie ſuppoſe toujours, dans un homme, un deſir vif de la gloire, qui, le rendant inſenſible à toute eſpèce de deſir, n'ouvre ſon ame qu'à la paſſion de s'éclairer.

Anaxagore en eſt un exemple. Il eſt preſſé par ſes amis de mettre ordre à ſes affaires, d'y ſacrifier quelques heures de ſon temps : *O mes amis !* leur répond-il, *vous me demandez l'impoſſible. Comment partager mon temps entre mes affaires & mes études, moi qui préfère une goutte de ſageſſe à des tonnes de richeſſes ?*

Corneille étoit, ſans doute, animé du même ſentiment, lorſqu'un jeune homme, auquel il avoit accordé ſa fille, & que l'état de ſes affaires mettoit dans la néceſſité de rompre ce mariage, vient le matin chez Corneille, perce juſques dans ſon cabinet : *Je viens*, lui dit-il, *Monſieur, retirer ma parole, & vous expoſer les motifs de ma conduite... Eh ! Monſieur*, replique Corneille, *ne pouviez-vous, ſans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme ? Montez chez elle : je n'entends rien à toutes ces affaires-là.*

Il n'eſt preſque point d'hommes de génie dont on ne puiſſe citer quelques traits pareils. Un domeſtique court, tout effrayé, dans le cabinet du ſavant Budé, lui dire que le feu eſt à la maiſon : *Eh bien !* lui répondit-il, *avertiſſez*

qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il se concentre dans un seul genre. Une science suffit pour remplir toute la capacité d'une ame : aussi n'est-il pas & ne peut-il y avoir de génie universel.

La longueur des méditations nécessaires pour se rendre supérieur dans un genre, comparée au court espace de la vie, nous démontre l'impossibilité d'exceller en plusieurs genres.

D'ailleurs, il n'est qu'un âge, & c'est celui des passions, où l'on peut dévorer les premières difficultés qui défendent l'accès de chaque science. Cet âge passé,

---

ma femme : je ne me mêle point des affaires du ménage.

Le goût de l'étude ne souffre aucune distraction. C'est à la retraite où ce goût retient les hommes illustres, qu'ils doivent ces mœurs simples & ces réponses inattendues & naïves, qui, si souvent, fournissent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiser le génie, que je citerai, à ce sujet, deux traits du célèbre La Fontaine. Un de ses amis, qui, sans doute, avoit sa conversion fort à cœur, lui prête un jour son *Saint Paul*. La Fontaine le lit avec avidité : mais, né très-doux & très-humain, il est blessé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre ; il ferme le livre, le reporte à son ami, & lui dit : *Je vous rends votre livre : ce Saint Paul-là n'est pas un homme.* C'est avec la même naïveté, que comparant un jour saint Augustin à Rabelais : *Comment*, s'écrioit La Fontaine, *des gens de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un saint Augustin à celle de ce Rabelais si naïf & si amusant ?*

Tout homme qui se concentre dans l'étude d'objets intéressans, vit isolé au milieu du monde. Il est toujours lui, & presque jamais les autres ; il doit donc leur paroître presque toujours ridicule.

on peut apprendre encore à manier, avec plus d'adreſſe, l'outil dont on s'eſt toujours ſervi, à mieux développer ſes idées, à les préſenter dans un plus grand jour; mais on eſt incapable des efforts néceſſaires pour défricher un terrein nouveau.

Le génie, en quelque genre que ce ſoit, eſt toujours le produit d'une infinité de combinaiſons, qu'on ne fait que dans la première jeuneſſe.

Au reſte, par *génie*, je n'entends pas ſimplement le génie des découvertes dans les ſciences, ou de l'invention dans le fond & le plan d'un ouvrage; il eſt encore un génie de l'expreſſion. Les principes de l'art d'écrire ſont encore ſi obſcurs & ſi imparfaits; il eſt en ce genre ſi peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain, ſans être réellement inventeur en ce genre.

La Fontaine & Boileau ont porté peu d'invention dans le fond des ſujets qu'ils ont traités : cependant l'un & l'autre ſont, avec raiſon, mis au rang des génies; le premier, par la naïveté, le ſentiment & l'agrément qu'il a jeté dans ſes narrations; le ſecond, par la correction, la force & la poéſie de ſtyle qu'il a miſes dans ſes ouvrages. Quelques reproches qu'on faſſe à Boileau; on eſt forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la verſification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique, l'une ou l'autre de ces différentes eſpèces de génie ſont plus ou moins deſirables. Dans la poéſie, par exemple, le génie de l'expreſſion eſt, ſi je l'oſe dire, le génie de

néceſſité. Le poète épique le plus riche dans l'invention des fonds, n'eſt point lu s'il eſt privé du génie de l'expreſſion ; au contraire, un poëme bien verſifié, & plein de beautés de détail & de poéſie, fût-il d'ailleurs ſans invention, ſera toujours favorablement accueilli du public.

Il n'en eſt pas ainſi des ouvrages philoſophiques : dans ces ſortes d'ouvrages, le premier mérite eſt celui du fond. Pour inſtruire les hommes, il faut, ou leur préſenter une vérité nouvelle, ou leur montrer le rapport qui lie enſemble des vérités qui leur paroiſſent iſolées. Dans le genre inſtructif, la beauté, l'élégance de la diction & l'agrément des détails ne ſont qu'un mérite ſecondaire. Auſſi, parmi les modernes, a-t-on vu des philoſophes ſans force, ſans grâces, & même ſans netteté dans l'expreſſion, obtenir encore une grande réputation. L'obſcurité de leurs écrits peut quelque temps les condamner à l'oubli ; mais enfin ils en ſortent : il naît tôt ou tard un eſprit pénétrant & lumineux, qui, ſaiſiſſant les vérités contenues dans leurs ouvrages, les dégage de l'obſcurité qui les couvre, & fait les expoſer avec clarté. Cet eſprit lumineux partage avec les inventeurs le mérite & la gloire de leurs découvertes. C'eſt un laboureur qui déterre un tréſor, & partage avec le propriétaire du fonds les richeſſes qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des fonds & du génie de l'expreſſion, il eſt facile d'expliquer comment un écrivain, déjà célèbre, peut compoſer de mauvais ouvrages : il ſuffit, pour cet effet, qu'il écrive dans un genre où l'eſpèce de génie dont il eſt

doué, ne joue, si je l'ose dire, qu'un rôle secondaire. C'est la raison pour laquelle le poète célèbre peut être un mauvais philosophe, & l'excellent philosophe un poète médiocre ; pourquoi le romancier peut mal écrire l'histoire, & l'historien mal faire un roman.

La conclusion de ce chapitre, c'est que, si le génie suppose toujours l'invention, toute invention cependant ne suppose pas le génie. Pour obtenir le titre d'homme de génie, il faut que cette invention porte sur des objets généraux & intéressans pour l'humanité ; il faut de plus naître dans le moment où, par ses talens & ses découvertes, celui qui cultive les arts & les sciences, puisse faire époque dans le monde savant. L'homme de génie est donc en partie l'œuvre du hasard ; c'est le hasard qui, toujours en action, prépare les découvertes, rapproche insensiblement les vérités, toujours inutiles, lorsqu'elles sont trop éloignées les unes des autres, & qui fait naître l'homme de génie dans l'instant précis où les vérités, déjà rapprochées, lui donnent des principes généraux & lumineux : le génie s'en saisit, les présente, & quelque partie de l'empire des arts ou des sciences en est éclairée. Le hasard remplit donc auprès du génie l'office de ces vents qui, disperses aux quatre coins du monde, s'y chargent des matières inflammables qui composent les météores : ces matières poussées vaguement dans les airs, n'y produisent aucun effet, jusqu'au moment où, par des souffles contraires, portées impétueusement les unes contre les autres, elles se choquent en un point ; alors l'éclair s'allume & brille, & l'horizon est éclairé.

CHAPITRE II.

De l'Imagination & du Sentiment.

La plupart de ceux qui, juſqu'à préſent, ont traité de l'imagination, ont trop reſtreint ou trop étendu la ſignification de ce mot. Pour attacher une idée préciſe à cette expreſſion, remontons à l'étymologie du mot *imagination;* il dérive du latin *imago*, image.

Pluſieurs ont confondu la mémoire & l'imagination. Ils n'ont point ſenti qu'il n'eſt point de mots exactement ſynonymes; que la mémoire conſiſte dans un ſouvenir net des objets qui ſe ſont préſentés à nous; & l'imagination, dans une combinaiſon, un aſſemblage nouveau d'images & un rapport de convenances apperçues entre ces images & le ſentiment qu'on veut exciter. Eſt-ce la terreur; l'imagination donne l'être aux ſphinx, aux furies. Eſt-ce l'étonnement ou l'admiration; elle crée le jardin des Heſpérides, l'île enchantée d'Armide, & le palais d'Atlante.

L'imagination eſt donc l'invention en fait d'images (1), comme l'eſprit l'eſt en fait d'idées.

(1) On ne doit réellement le nom d'homme d'imagination qu'à celui qui rend ſes idées par des images. Il eſt vrai que, dans la converſation, on confond preſque toujours l'imagination avec l'invention & la paſſion. Il eſt ce-

La

La mémoire, qui n'eſt que le ſouvenir exact des objets qui ſe ſont préſentés à nous, ne diffère pas moins de l'imagination, qu'un portrait de Louis XIV, fait par Le Brun, diffère du tableau compoſé (1) de la conquête de la Franche-Comté.

Il ſuit de cette définition de l'imagination, qu'elle n'eſt guère employée ſeule que dans les deſcriptions, les tableaux & les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut ſervir que de vêtement aux idées & aux ſentimens qu'on nous préſente. Elle jouoit autrefois un plus grand rôle dans le monde; elle expliquoit preſque ſeule tous les phénomènes de la nature. C'étoit de l'urne ſur laquelle s'appuyoit une Naïade, que ſortoient les ruiſſeaux qui ſerpentoient dans les vallons; les forêts & les plaines ſe couvroient de verdure par les ſoins des Dryades & des Napées; les rochers détachés des montagnes étoient roulés dans les plaines par les Orcades; c'étoient les puiſſances de l'air, ſous les noms de génies ou de démons, qui déchaînoient les vents, & amonceloient les orages ſur les pays qu'elles vouloient ravager. Si, dans l'Europe, l'on n'abandonne plus à l'imagination l'explication des phénomènes de la phyſique; ſi l'on n'en fait uſage

pendant facile de diſtinguer l'homme paſſionné de l'homme d'imagination, puiſque c'eſt preſque toujours faute d'imagination, qu'un poète excellent dans le genre tragique ou comique, ne ſera ſouvent qu'un poète médiocre dans l'épique ou le lyrique.

(1) Il faut ſe rappeler que Louis XIV ſe trouve peint dans ce tableau.

que pour jeter plus de clarté & d'agrément sur les principes des sciences, & qu'on attende de la seule expérience la révélation des secrets de la nature, il ne faut pas penser que toutes les nations soient également éclairées sur ce point. L'imagination est encore le philosophe de l'Inde : c'est elle qui, dans le Tunquin, a fixé l'instant de la formation des perles (1) : c'est elle encore qui, peuplant les élémens de demi-dieux,

(1) L'imagination, soutenue de quelque tradition obscure & ridicule, enseigne, à ce sujet, qu'un roi du Tunquin, grand magicien, avoit forgé un arc d'or pur; tous les traits décochés de cet arc portoient des coups mortels : armé de cet arc, lui seul mettoit une armée en déroute. Un roi voisin l'attaque avec un armée nombreuse : il éprouve la puissance de cette arme, il est battu, fait un traité, & obtient, pour son fils, la fille du roi vainqueur. Dans l'ivresse des premières nuits, le nouvel époux conjure sa femme de substituer à l'arc magique de son père, un arc absolument semblable. L'amour imprudent le promet, exécute sa promesse, & ne soupçonne point le crime. Mais à peine le gendre est-il armé de l'arc merveilleux, qu'il marche contre son beau-père, le défait, & le force à fuir avec sa fille sur les côtes inhabitées de la mer. C'est là qu'un démon apparoît au roi du Tunquin, & lui fait connoître l'auteur de ses infortunes. Le père indigné saisit sa fille, tire son cimeterre : elle proteste en vain de son innocence, elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de son sang se changeront en autant de perles, dont la blancheur rendra aux siècles à venir témoignage de son imprudence & de son innocence. Elle se tait. Le père la frappe, le sang coule : la métamorphose commence; & la côte, souillée de ce parricide, est encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

créant, à son gré, des démons, des génies, des fées & des enchanteurs pour expliquer les phénomènes du monde physique, s'est, d'une aîle audacieuse, souvent élevée jusqu'à son origine. Après avoir longtemps parcouru les déserts immesurables de l'espace & de l'éternité, elle est enfin forcée de s'arrêter en un point; ce point marqué, le temps commence. L'air obscur, épais & spiritueux, qui, selon le *Taautus* des Phéniciens, couvroit le vaste abîme, est affecté d'amour pour ses propres principes; cet amour produit un mélange, & ce mélange reçoit le nom de *desir;* ce desir conçoit le *mud* ou la corruption aqueuse; cette corruption contient le germe de l'univers & les semences de toutes les créatures. Des animaux intelligens, sous le nom de *ζophasémin*, ou de contemplateurs des cieux, reçoivent l'être : le soleil luit; les terres & les mers sont échauffées de ses rayons; elles les réfléchissent, & en embrasent les airs : les vents soufflent, les nuages s'élèvent, se frappent; &, de leur choc, rejaillissent les éclairs & le tonnerre; ses éclats réveillent les animaux intelligens qui, frappés d'effroi, se meuvent & fuient, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffres de l'Océan.

La même imagination, qui, jointe à quelques principes d'une fausse philosophie, avoit, dans la Phénicie, décrit ainsi la formation de l'univers, fut, dans les divers pays, débrouiller successivement le chaos de mille autres manières différentes (1).

(1) Elle assure, au royaume de Lao, que la terre & le

Dans la Grèce, elle inſpiroit Héſiode, lorſque, plein de ſon enthouſiaſme, il dit : « Au commence-

---

ciel ſont de toute éternité. Seize mondes terreſtres ſont ſoumis au nôtre, & les plus élevés ſont les plus délicieux. Une flamme, détachée, tous les trente-ſix mille ans, des abîmes du firmament, enveloppe la terre comme l'écorce embraſſe le tronc, & la réſout en eau. La nature, réduite quelques inſtans à cet état, eſt revivifiée par un génie du premier ciel. Il deſcend, porté ſur les ailes des vents; leur ſouffle fait écouler les eaux, le terrein humide eſt deſſéché, les plaines, les forêts ſe couvrent de verdure, & la terre reprend ſa première forme.

Au dernier embraſement qui précéda, diſent les habitans de Lao, le ſiècle de Xaca, un mandarin, nommé *Pontabobamy-ſuan*, s'abaiſſe ſur la ſurface des eaux : une fleur ſurnage ſur leur immenſité ; le mandarin l'apperçoit, la partage d'un coup de ſon cimeterre. Par une métamorphoſe ſubite, la fleur, détachée de ſa tige, ſe change en fille ; la nature n'a jamais rien produit de ſi beau. Le mandarin, épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare ſa tendreſſe. L'amour de la virginité rend la fille inſenſible aux larmes de ſon amant. Le mandarin reſpecte ſa vertu ; mais, ne pouvant ſe priver entièrement de ſa vue, il ſe place à quelque diſtance d'elle : c'eſt de là qu'ils ſe dardent réciproquement des regards enflammés dont l'influence eſt telle, que la fille conçoit & enfante ſans perdre ſa virginité. Pour ſubvenir à la nourriture des nouveaux habitans de la terre, le mandarin fait retirer les eaux ; il creuſe les vallées, élève les montagnes, & vit parmi les hommes, juſqu'à ce qu'enfin laſſé du ſéjour de la terre, il vole vers le ciel : mais les portes lui en ſont fermées, & ne ſe r'ouvrent qu'après qu'il a, ſur le monde terreſtre, ſubi une longue & rude pénitence. Tel eſt, au royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination

» ment étoient le chaos, le noir érèbe & le tartare.
» Les temps n'exiſtoient point encore, lorſque la nuit
» éternelle, qui, ſur des ailes étendues & peſantes,
» parcouroit les immenſes plaines de l'eſpace, s'abat
» tout-à-coup ſur l'érèbe : elle y dépoſe un œuf ;
» l'érèbe le reçoit dans ſon ſein, le féconde : l'amour
» en ſort. Il s'élève ſur des ailes dorées, il s'unit au
» chaos : cette union donne l'être aux cieux, à la terre,
» aux dieux immortels, aux hommes & aux animaux.
» Déjà Vénus, conçue dans le ſein des mers, s'eſt
» élevée ſur la ſurface des eaux; tous les corps animés
» s'arrêtent pour la contempler ; les mouvemens que
» l'amour avoit vaguement imprimés dans toute la
» nature, ſe dirigent vers la beauté. Pour la première
» fois, l'ordre, l'équilibre & le deſſein ſont connus à
» l'univers ».

Voilà, dans le premier ſiècle de la Grèce, de quelle manière l'imagination conſtruiſit le palais du monde. Maintenant plus ſages dans ſes conceptions, c'eſt par la connoiſſance de l'hiſtoire préſente de la terre qu'elle s'élève à la connoiſſance de ſa formation. Inſtruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus, dans l'explication des phénomènes de la nature, qu'à la ſuite de l'expérience ; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les deſcriptions & les tableaux.

---

nous fait de la génération des êtres ; tableau dont la compoſition variée a, chez les différens peuples, été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

C'eſt alors qu'elle peut créer ces êtres & ces lieux nouveaux, que la poéſie, par la préciſion de ſes tours, la magnificence de l'expreſſion & la propriété des mots, rend viſibles aux yeux des lecteurs.

S'agit il de peintures hardies; l'imagination ſait que les plus grands tableaux, fuſſent-ils les moins corrects, ſont les plus propres à faire impreſſion; qu'on préfère à la lumière douce & pure des lampes allumées devant les autels les jets mêlés de feu, de cendre & de fumée lancés par l'Ethna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux; c'eſt Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage: Vénus y paroît endormie ſur des roſes; la déeſſe ſe réveille; l'incarnat de la pudeur couvre ſes joues; un voile léger dérobe une partie de ſes beautés; l'ardent Adonis les dévore; il ſaiſit la déeſſe, triomphe de ſa réſiſtance; le voile eſt arraché d'une main impatiente, Vénus eſt nue, l'albâtre de ſon corps eſt expoſé aux regards du deſir: & c'eſt là que le tableau reſte vaguement terminé, pour laiſſer aux caprices & aux fantaiſies variées de l'amour le choix des careſſes & des attitudes.

Sagit-il de rendre un fait ſimple ſous une image brillante; d'annoncer, par exemple, la diſſenſion qui s'élève entre les citoyens: l'imagination repréſentera la paix qui ſort éplorée de la ville, en abaiſſant ſur ſes yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'eſt ainſi que dans la poéſie l'imagination ſait tout expoſer ſous de courtes images, ou ſous des allégories qui ne ſont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la philoſophie, l'uſage qu'on en peut faire eſt infiniment plus borné; elle ne ſert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jeter plus de clarté & d'agrément ſur les principes. Je dis plus de clarté, parce que les hommes qui s'entendent aſſez bien, lorſqu'ils prononcent des mots qui peignent des objets ſenſibles, tels que *chêne*, *océan*, *ſoleil*, ne s'entendent plus lorſqu'ils prononcent les mots *beauté*, *juſtice*, *vertu*, dont la ſignification embraſſe un grand nombre d'idées. Il leur eſt preſque impoſſible d'attacher la même collection d'idées au même mot; & de là ces diſputes éternelles & vives, qui ſi ſouvent ont enſanglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images ſenſibles les idées abſtraites & les principes des ſciences, prête donc infiniment de clarté & d'agrément à la philoſophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de ſentiment. Quand l'Arioſte conduit Roland dans la grotte où doit ſe rendre Angélique, avec quel art ne décore-t-il pas cette grotte? Ce ſont par-tout des inſcriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dreſſés par le plaiſir; le murmure des ruiſſeaux, la fraîcheur de l'air, les parfums des fleurs, tout s'y raſſemble pour exciter les deſirs de Roland. Le poète ſait que plus cette grotte embellie promettra de plaiſir, & portera d'ivreſſe dans l'ame du héros, plus ſon déſeſpoir ſera violent, lorſqu'il y apprendra la trahiſon d'Angélique, & plus ce tableau excitera dans l'ame des lecteurs de ces mouvemens tendres auxquels ſont attachés leurs plaiſirs.

Je terminerai ce morceau sur l'imagination par une fable orientale, peut-être incorrecte à certains égards, mais très-ingénieuse, & très-propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au sentiment. C'est un amant fortuné qui, sous le voile d'une allégorie, attribue ingénieusement à sa maîtresse & à l'amour qu'il a pour elle, les qualités qu'on admire en lui.

« J'étois, un jour, dans le bain : une terre odorante, » d'une main aimée, passa dans la mienne. Je lui dis : » Es-tu le musc ? es-tu l'ambre ? Elle me répondit : » Je ne suis qu'une terre commune ; mais j'ai eu quel- » que liaison avec la rose ; sa vertu bienfaisante m'a » pénétrée ; sans elle, je ne serois encore qu'une terre » commune (1) ».

J'ai, je pense, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, & montré, dans les différens genres l'usage qu'on en peut faire. Je passe maintenant au sentiment.

Le moment où la passion se réveille le plus fortement en nous, est ce qu'on appelle le *sentiment*. Aussi n'entend-on par *passion* qu'une continuité de sentimens de même espèce. La passion d'un homme pour une femme n'est que la durée de ses desirs & de ses sentimens pour cette même femme.

Cette définition donnée, pour distinguer ensuite les sentimens des sensations, & savoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots, qu'on emploie

(1) Voyez *le Gulistan ou l'empire des Roses, de Saadi.*

souvent l'un pour l'autre, il faut se rappeler qu'il est des passions de deux espèces; les unes qui nous sont immédiatement données par la nature; tels sont les desirs ou les besoins physiques de boire, manger, &c.; les autres, qui, ne nous étant point immédiatement données par la nature, supposent l'établissement des sociétés, & ne sont proprement que des passions factices; telles sont l'ambition, l'orgueil, la passion du luxe, &c. Conséquemment à ces deux espèces de passions, je distinguerai deux espèces de sentimens. Les uns ont rapport aux passions de la première espèce, c'est-à-dire, à nos besoins physiques, ils reçoivent le nom de sensations : les autres ont rapport aux passions factices, & sont plus particulièrement connus sous le nom de sentimens. C'est de cette dernière espèce dont il s'agit dans ce chapitre.

Pour s'en former une idée nette, j'observerai qu'il n'est point d'hommes sans desirs, ni, par conséquent, sans sentiment; mais que ces sentimens sont en eux ou foibles ou vifs. Lorsqu'on n'en a que de foibles, on est censé n'en point avoir. Ce n'est qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du sentiment. Est-on saisi d'effroi; si cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter; si notre peur calcule & raisonne, notre peur est foible, & l'on ne sera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du sentiment de la peur, je le dis également de celui de l'amour & de l'ambition.

Ce n'est qu'à des passions bien déterminées que

l'homme doit ces mouvemens fougueux & ces accès auxquels on donne le nom de ſentiment.

On eſt animé de ces paſſions, lorſqu'un deſir ſeul règne dans notre ame, y commande impérieuſement à des deſirs ſubordonnés. Quiconque cède ſucceſſivement à des deſirs différens, ſe trompe s'il ſe croit paſſionné, il prend en lui des goûts pour des paſſions.

Le deſpotiſme, ſi je l'oſe dire, d'un deſir auquel tous les autres ſont ſubordonnés, eſt donc en nous ce qui caractériſe la paſſion. Il eſt, en conſéquence, peu d'hommes paſſionnés & capables de ſentimens vifs.

Souvent même les mœurs d'un peuple & la conſtitution d'un état s'oppoſent au développement des paſſions & des ſentimens. Que de pays où certaines paſſions ne peuvent ſe manifeſter, du moins par des actions! Dans un gouvernement arbitraire, toujours ſujet à mille révolutions, ſi les grands y ſont preſque toujours embraſés du feu de l'ambition, il n'en eſt pas ainſi d'un état monarchique, où les lois ſont en vigueur. Dans un pareil état, les ambitieux ſont à la chaîne, & l'on n'y voit que des intrigans, que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'eſt pas qu'en ce pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition: mais, ſans quelques circonſtances ſingulières, ce germe y meurt, ſans ſe développer. L'ambition eſt, dans ces hommes, comparable à ces feux ſouterreins, allumés dans les entrailles de la terre: ils y brûlent ſans exploſion, juſqu'au moment où les

eux y pénètrent, & que, raréfiées par le feu, elles soulèvent, entr'ouvrent les montagnes, en ébranlant les fondemens du monde.

Dans les pays où le germe de certaines passions & de certains sentimens est étouffé, le public ne peut les connoître & les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célèbres, & principalement les poètes.

Le sentiment est l'ame de la poésie, & sur-tout de la poésie dramatique. Avant d'indiquer les signes auxquels on reconnoît, en ce genre, les grands peintres & les hommes à sentimens, il est bon d'observer qu'on ne peint jamais bien les passions & les sentimens, si l'on n'en est soi-même susceptible. Place-t-on un héros dans une situation propre à développer en lui toute l'activité des passions : pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes sentimens dont on décrit en lui les effets, & trouver en soi son modèle. Si l'on n'est passionné, on ne saisit jamais ce point précis que le sentiment atteint, & qu'il ne franchit jamais (1) : on est toujours en-deçà ou au-delà d'une nature forte.

D'ailleurs, pour réussir en ce genre, il ne suffit pas d'être, en général, susceptible de passions ; il faut,

(1) Dans les ouvrages du théâtre rien de plus commun que de faire du sentiment avec de l'esprit. Veut-on peindre la vertu ; on fera exécuter, en ce genre, à son héros des actions que les motifs qui le portent à la vertu, ne lui permettent point de faire. Il est peu de poètes dramatiques exemps de ce défaut.

de plus, être animé de celle dont on fait le tableau. Une eſpèce de ſentiment ne nous en fait pas deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on ſent foiblement. Corneille, dont l'ame étoit plus élevée que tendre, peint mieux les grands politiques & les héros, qu'il ne peint les amans.

C'eſt principalement à la vérité des peintures qu'eſt, en ce genre, attachée la célébrité. Je ſais cependant que d'heureuſes ſituations, des maximes brillantes & des vers élégans, ont quelquefois, au théâtre, obtenu les plus grands ſuccès; mais, quelque mérite que ſuppoſent ces ſuccès, ce mérite cependant n'eſt, dans le genre dramatique, qu'un mérite ſecondaire.

Le vers de caractère eſt, dans les tragédies, le vers qui fait ſur nous le plus d'impreſſion. Qui n'eſt pas frappé de cette ſcène où Catilina, pour réponſe aux reproches d'aſſaſſinats que lui fait Lentulus, lui dit:

Crois que ces crimes
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur.
. . . . . .
Forcé de ſe plier aux mœurs de ſes complices.

Il faut, ajoute-t-il, *qu'un chef de conjurés prenne ſucceſſivement tous les caractères. Si je n'avois que des Lentulus dans mon parti,*

Et s'il n'étoit rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.

Quel caractère renfermé dans ces deux vers! Quel chef de conjurés qu'un homme aſſez maître de lui

pour être à ſon choix vertueux ou vicieux ! Quelle ambition enfin que celle qui peut, contre l'inflexibilité ordinaire des paſſions, plier à tous les caractères le ſuperbe Catilina ! une telle ambition annonce le deſtructeur de Rome.

De pareils vers ne ſont jamais inſpirés que par les paſſions. Qui n'en eſt pas ſuſceptible, doit renoncer à les peindre. Mais, dira-t on, à quel ſigne le public, ſouvent peu inſtruit de ce qui eſt en-deçà ou au-delà d'une nature forte, reconnoîtroit-il les grands peintres de ſentimens ? A la manière, répondrai-je, dont ils les expriment. A force de méditations & de réminiſcences, un homme d'eſprit peut, à peu près, deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans une telle ſituation ; il peut ſubſtituer, ſi je peux m'exprimer ainſi, le ſentiment *penſé* au ſentiment *ſenti :* mais il eſt dans le cas d'un peintre qui, ſur le récit qu'on lui auroit fait de la beauté d'une femme, & l'image qu'il s'en ſeroit formée, voudroit en faire le portrait ; il feroit peut-être un beau tableau, mais jamais un tableau reſſemblant. L'eſprit ne devinera jamais le langage du ſentiment.

Rien de plus inſipide pour un vieillard que la converſation de deux amans. L'homme inſenſible, mais ſpirituel, eſt dans le cas du vieillard ; le langage ſimple du ſentiment lui paroît plat ; il cherche, malgré lui, à le relever par quelque tour ingénieux, qui décèle toujours en lui le défaut de ſentiment.

Lorſque Pélée brave le courroux du ciel ; lorſque les éclats du tonnerre annoncent la préſence du Dieu ſon

rival, & que Thétis intimidée, pour calmer les soupçons d'un amant jaloux, lui dit :

Va, fuis ; te montrer que je crains,
C'eſt te dire aſſez que je t'aime (1).

On ſent que le danger où ſe trouve Pélée eſt trop inſtant; que Thétis n'eſt pas dans une ſituation aſſez tranquille pour tourner auſſi ingénieuſement ſa réponſe. Effrayée de l'approche d'un Dieu, qui, d'un mot, peut anéantir ſon amant, & preſſée de le voir partir, elle n'a proprement que le temps de lui crier de fuir, & qu'elle l'adore.

Toute phraſe ingénieuſement tournée prouve, à la fois, l'eſprit & le défaut de ſentiment. L'homme agité d'une paſſion, tout entier à ce qu'il ſent, ne s'occupe point de la manière dont il le dit : l'expreſſion la plus ſimple eſt d'abord celle qu'il ſaiſit.

Lorſque l'Amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui demande la grace de Pſyché, & que la déeſſe rit de ſa douleur, l'Amour lui dit :

Je ne me plaindrois pas, ſi je pouvois mourir.

Lorſque Titus déclare à Bérénice, qu'enfin le deſtin ordonne qu'ils ſe ſéparent pour jamais (2), Bérénice reprend :

---

(1) Si, dans ces vers d'Ovide,

Pignora certa petis, do pignora certa timendo,

le Soleil dit à-peu-près la même choſe à Phaëton, ſon fils; c'eſt que Phaëton n'eſt point encore monté ſur ſon char, ni par conſéquent dans le moment du danger.

(2) Dans la tragédie angloiſe de *Cléopatre*, Octavie

Pour jamais !... Que ce mot eſt affreux, quand on aime !

Lorſque Palmire dit à Seïde que vainement elle a tenté par ſes prières de toucher ſon raviſſeur, Seïde répond :

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes ?

Ces vers, & généralement tous les vers de ſentiment, ſeront toujours ſimples, & dans le tour & dans l'expreſſion. Mais l'eſprit, dépourvu de ſentiment, nous éloignera toujours de cette ſimplicité ; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le ſentiment en maxime.

Comment ne ſeroit-on pas, à cet égard, la dupe de l'eſprit ? Le propre de l'eſprit eſt d'obſerver, de généraliſer ſes obſervations, & d'en tirer des réſultats ou des maximes. Habitué à cette marche, il eſt preſque impoſſible que l'homme d'eſprit, qui, ſans

---

rejoint Antoine : elle eſt belle ; Antoine peut reprendre du goût pour elle, Cléopatre le craint ; Antoine la raſſure. *Quelle différence*, lui dit-il, *entre Octavie & Cléopatre !* « O mon amant ! reprend-elle, quelle plus grande différence encore entre mon état & le ſien ! Octavie eſt aujourd'hui mépriſée ; mais Octavie eſt ton épouſe. L'eſpoir immortel habite dans ſon ame ; il eſſuie ſes larmes, la conſole dans ſon malheur. Demain, l'hymen peut te remettre entre ſes bras. Quelle eſt, au contraire, ma deſtinée ! Que l'amour ſe taiſe un moment dans ton cœur, il ne me reſte aucun eſpoir. Je ne puis, comme elle, gémir près de ce que j'aime, eſpérer de l'attendrir, me flatter d'un retour. Un ſeul inſtant d'indifférence, & tout pour moi eſt anéanti ; l'eſpace immenſe & l'éternité me ſéparent à jamais de toi ».

avoir senti l'amour, en voudra peindre la passion, ne mette, sans s'en appercevoir, souvent le sentiment en maxime. Aussi M. de Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ses bergers :

L'on ne doit point aimer, lorsqu'on a le cœur tendre.

idée qui lui est commune avec Quinault, qui l'exprime bien différemment, lorsqu'il fait dire à Atys :

Si j'aimois un jour, par malheur,
Je connois bien mon cœur,
Il seroit trop sensible.

Si Quinault n'a point mis en maxime le sentiment dont Atys est agité ; c'est qu'il sentoit qu'un homme vivement affecté ne s'amuse point à généraliser.

Il n'en est pas, à cet égard, de l'ambition comme de l'amour. Le sentiment, dans l'ambition, s'allie très-bien avec l'esprit & la réflexion : la cause de cette différence tient à l'objet différent que se proposent ces deux passions.

Que desire un amant ? les faveurs de ce qu'il aime. Or, ce n'est point à la sublimité de son esprit, mais à l'excès de sa tendresse que ces faveurs sont accordées. L'amour en larmes, & désespéré aux pieds d'une maîtresse, est l'éloquence la plus propre à la toucher. C'est l'ivresse de l'amant, qui prépare & saisit ces instans de foiblesse, qui mettent le comble à son bonheur. L'esprit n'a point de part au triomphe : l'esprit est donc étranger au sentiment de l'amour. D'ailleurs, l'excès de la passion d'un amant promet mille plaisirs à l'objet aimé. Il n'en est pas ainsi d'un ambitieux.

tieux. La violence de ſon ambition ne promet aucuns plaiſirs à ſes complices. Si le trône eſt l'objet de ſes deſirs, & ſi, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puiſſant, ce ſeroit en vain qu'il étaleroit aux yeux de ſes partiſans tout l'excès de ſon ambition : ils ne l'écouteroient qu'avec indifférence, s'il n'aſſignoit à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, & ne leur prouvoit l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé ; un ſeul inſtant aſſure ſa félicité : la réflexion n'a pas le temps de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il eſt plus près d'obtenir ce qu'il deſire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécution de ſes projets, continuellement beſoin du ſecours de toute ſorte d'hommes : pour s'en ſervir utilement, il faut les connoître : d'ailleurs, ſon ſuccès tient à des projets ménagés avec art, & préparés de loin. Que d'eſprit ne faut-il pas pour les concerter & les ſuivre ? Le ſentiment de l'ambition s'allie donc néceſſairement avec l'eſprit & la réflexion.

Le poète dramatique peut donc rendre fidèlement le caractère de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans ſa bouche de ces vers ſentencieux, qui, pour frapper fortement le ſpectateur, doivent être le réſultat d'un ſentiment vif & d'une réflexion profonde. Tels ſont ces vers, où, pour juſtifier l'audace qu'il a de ſe préſenter au ſénat, Catilina dit à Probus, qui l'accuſe d'imprudence :

L'imprudence n'eſt pas dans la témérité,
Elle eſt dans un projet faux & mal concerté ;

Mais, s'il eſt bien ſuivi, c'eſt un trait de prudence
Que d'aller quelquefois juſques à l'inſolence :
Et je ſais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut ſouvent moins d'art que de mépris pour eux.

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles doſes différentes, ſi je l'oſe dire, l'eſprit peut s'allier aux differens genres de paſſions.

Je finirai par cette obſervation ; c'eſt que nos mœurs & la forme de notre gouvernement ne nous permettant point de nous livrer à des paſſions fortes, telles que l'ambition & la vengeance, on ne cite communément ici, comme peintres de ſentimens, que les hommes ſenſibles à la tendreſſe paternelle ou filiale, & enfin à l'amour qui, par cette raiſon, occupe preſque ſeul le théâtre françois.

CHAPITRE III.

De l'Esprit.

L'ESPRIT n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage d'idées & de combinaiſons nouvelles. Si l'on avoit fait, en un genre, toutes les combinaiſons poſſibles, l'on n'y pourroit plus porter ni invention ni eſprit ; l'on pourroit être ſavant en ce genre, mais non pas ſpirituel. Il eſt donc évident que, s'il ne reſtoit plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout ſeroit ſcience, & l'eſprit ſeroit impoſſible : on auroit remonté juſqu'aux principes des choſes. Une fois parvenus à des principes généraux & ſimples, la ſcience des faits qui nous y auroient élevés, ne ſeroit plus qu'une ſcience futile, & toutes les bibliothèques où ces faits ſont renfermés, deviendroient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la politique & de la légiſlation, c'eſt-à-dire, de toutes les hiſtoires, on auroit extrait, par exemple, le petit nombre de principes qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'égalité poſſible, donneroient un jour naiſſance à la meilleure forme du gouvernement. Il en ſeroit de même de la phyſique, & généralement de toutes les ſciences. Alors l'eſprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, ſeroit, par une main habile, concentré dans un petit volume de principes ; à peu près comme les

eſprits des fleurs, qui couvrent de vaſtes plaines, ſont, par l'art du chymiſte, facilement concentrés dans un vaſe d'eſſence.

L'eſprit humain, à la vérité, eſt, en tout genre, fort loin du terme que je ſuppoſe. Je conviens volontiers que nous ne ſerons pas ſi-tôt réduits à la triſte néceſſité de n'être que ſavans; & qu'enfin, grace à l'ignorance humaine, il nous ſera long-temps permis d'avoir de l'eſprit.

L'eſprit ſuppoſe donc toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette eſpèce d'invention & celle qui nous fait obtenir le titre de *génies ?* Pour la découvrir, conſultons le public. En morale & en politique, il honorera, par exemple, du titre de génies & Machiavel & l'auteur de l'*Eſprit des Loix*, & ne donnera que le titre d'hommes de beaucoup d'eſprit à la Rochefoucault & à la Bruyère. L'unique différence ſenſible qu'on remarque entre ces deux eſpèces d'hommes, c'eſt que les premiers traitent de matières plus importantes, lient plus de vérités entre elles, & forment un plus grand enſemble que les ſeconds. Or, l'union d'un plus grand nombre de vérités ſuppoſe une plus grande quantité de combinaiſons, &, par conſéquent, un homme plus rare. D'ailleurs, le public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conſéquences qu'on en peut tirer: il doit donc récompenſer, par un titre ſupérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage, en réuniſſant une infinité de vérités ſous le même point de vue. Telle eſt, dans le genre philo-

ſophique, la différence ſenſible entre le génie & l'eſprit.

Dans les arts, où, par le mot de *talent*, on exprime ce que, dans les ſciences, on déſigne par le mot d'*eſprit*, il ſemble que la différence ſoit à peu près la même.

Quiconque ou ſe modèle ſur les grands-hommes qui l'ont déjà précédé dans la même carrière, ou ne les ſurpaſſe pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas aſſez combiné, n'a pas fait d'aſſez grands efforts d'eſprit, ni donné aſſez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conſéquence, on place dans la liſte des hommes de talent, les Regnard, les Vergier, les Campiſtron & les Fléchier; lorſqu'on cite comme génies les Molière, les La Fontaine, les Corneille & les Boſſuet. J'ajouterai même, à ce ſujet, qu'on refuſe quelquefois à l'auteur le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte, une tragédie ont un grand ſuccès: on peut dire de ces ouvrages qu'ils ſont pleins de génie, ſans oſer quelquefois en accorder le titre à l'auteur. Pour l'obtenir, il faut, ou, comme La Fontaine, avoir, ſi je l'oſe dire, dans une infinité de petites pièces la monnoie d'un grand ouvrage; ou, comme Corneille & Racine, avoir compoſé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poème épique eſt, dans la poéſie, le ſeul ouvrage dont l'étendue ſuppoſe une meſure d'attention & d'invention ſuffiſante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reſte, en finiſſant ce chapitre, deux obſerva-

tions à faire. La première, c'eſt qu'on ne déſigne dans les arts par le nom d'eſprit, que ceux qui, ſans génie, ni talent pour un genre, y tranſportent les beautés d'un autre genre : telles ſont, par exemple, les comédies de M. de Fontenelle, qui dénuées du génie & du talent comique, étincellent de quelques beautés philoſophiques. La ſeconde, c'eſt que l'invention appartient tellement à l'eſprit, qu'on n'a juſqu'à préſent, par aucune des épithètes applicables au grand eſprit, déſigné ceux qui rempliſſent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même uſage, qui donne l'épithète de *bon* au juge, au financier (1), à l'arithméticien habile, nous permet d'appliquer l'épithète de *ſublime* au poète, au légiſlateur, au géomètre, à l'orateur. L'eſprit ſuppoſe donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embraſſe d'ailleurs plus d'étendue de vue ; elle ſuppoſe, par conſéquent, & plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, & plus de cette hardieſſe de caractère qui ſe fraie des routes nouvelles.

Telle eſt la différence entre le génie & l'eſprit, & l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *eſprit*.

Cette différence établie, je dois obſerver que nous ſommes forcés par la diſette de la langue à prendre

(1) Je ne dis pas que de bons juges, de bons financiers n'aient de l'eſprit ; mais je dis ſeulement que ce n'eſt pas en qualité de juges ou de financiers qu'ils en ont ; à moins que l'on ne confonde la qualité de juge avec celle de légiſlateur.

cette expreſſion dans mille acceptions différentes, qu'on ne diſtingue entre elles que par les épithètes qu'on unit au mot *eſprit*. Ces épithètes, toujours données par le lecteur ou le ſpectateur, ſont toujours relatives à l'impreſſion que fait ſur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, & peut-être ſans ſuccès, traité ce même ſujet, c'eſt qu'on n'a point conſidéré l'eſprit ſous ce point de vue; c'eſt qu'on a pris pour des qualités réelles & diſtinctes les épithètes de *fin*, de *fort*, de *lumineux*, &c., qu'on joint au mot *eſprit*: c'eſt qu'enfin l'on n'a point regardé ces épithètes comme l'expreſſion des effets différens que font ſur nous & les diverſes eſpèces d'idées, & les différentes manières de les rendre. C'eſt pour diſſiper l'obſcurité répandue ſur ce ſujet que je vais, dans les chapitres ſuivans, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithètes ſouvent unies au mot *eſprit*.

CHAPITRE IV.

De l'Esprit fin, de l'Esprit fort.

DANS le physique, on donne le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelque peine. Dans le moral, c'est-à dire, en fait d'idées & de sentimens, on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelques efforts d'esprit, & sans une grande attention.

L'Avare de Molière soupçonne son valet de l'avoir volé; il le fouille; &, ne trouvant rien dans ses poches, il lui dit : *Rends-moi, sans te fouiller, ce que tu m'as volé.* Ce mot d'Harpagon est fin; il est dans le caractère d'un avare; mais il étoit difficile de l'y découvrir.

Dans l'opéra d'Isis, lorsque la nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit : *Vos rivaux sont-ils mieux traités que vous?* Hiérax lui répond :

Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine.
La douce illusion d'une espérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur :
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur :
Comme eux, à votre humeur sévère
Je ne suis point accoutumé.
Quel tourment de cesser de plaire,
Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé!

Ce sentiment est dans la nature; mais il est fin, il est

caché au fond du cœur d'un amant malheureux. Il falloit les yeux de Quinault pour l'y appercevoir.

Du ſentiment, paſſons aux idées fines. On entend par *idée fine* une conſéquence finement déduite d'une idée générale (1). Je dis une conſéquence, parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérités, quitte le nom d'*idée fine* pour prendre celui de *principe* ou d'*idée générale*. On dit *les principes* & non *les idées fines* d'Ariſtote, de Deſcartes, de Locke & de Newton. Ce n'eſt pas que, pour remonter, comme ces philoſophes, d'obſervations en obſervations, juſqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de fineſſe d'eſprit, c'eſt-à-dire beaucoup d'attention. L'attention (qu'il me ſoit permis de le remarquer en paſſant) eſt un microſcope qui, groſſiſſant à nos yeux les objets, ſans les déformer, nous y fait appercevoir une infinité de reſſemblances & de différences inviſibles à l'œil inattentif. L'eſprit, en tout genre, n'eſt proprement qu'un effet de l'attention.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon ſujet, j'obſerverai que toute idée & tout ſentiment, dont la découverte ſuppoſe, dans un auteur, & beaucoup de fineſſe, & beaucoup d'attention, ne recevra cependant pas le nom de fin, ſi ce ſentiment ou cette idée ſont ou mis en action dans une ſcène, ou rendus par un tour ſimple & naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend ſans effort. Il ne déſigne jamais,

(1) Les ouvrages de M. de Fontenelle en fourniſſent mille exemples.

par les épithètes qu'il unit à ce mot d'*eſprit*, que les impreſſions que font ſur lui les idées ou les ſentimens qu'on lui préſente.

Ce fait poſé, on entend donc par *idée fine* une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs: or, elle leur échappe, lorſque l'auteur ſaute les idées intermédiaires néceſſaires pour faire concevoir celle qu'il leur offre.

Tel eſt ce mot que répétoit ſouvent M. de Fontenelle : *On détruiroit preſque toutes les religions* (1), *ſi l'on obligeoit ceux qui les profeſſent à s'aimer.* Un homme d'eſprit ſupplée aiſément aux idées intermédiaires qui lient enſemble les deux propoſitions renfermées dans ce mot (2); mais il eſt peu d'*hommes d'eſprit.*

---

(1) Ce qui peut être vrai des fauſſes religions n'eſt point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

(2) Il en eſt de même de cet autre mot de M. de Fontenelle : *En écrivant*, diſoit-il, *j'ai toujours tâché de m'entendre.* Peu de gens entendent réellement ce mot de M. de Fontenelle. On ne ſent point, comme lui, toute l'importance d'un précepte dont l'obſervation eſt ſi difficile. Sans parler des eſprits ordinaires, parmi les Mallebranche, les Leibnitz & les plus grands philoſophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de M. de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décompoſer leurs principes, à les réduire à des propoſitions ſimples & toujours claires, auxquelles on ne parvient point ſans ſavoir ſi l'on s'entend, ou ſi l'on ne s'entend pas. Ils ſe ſont appuyés ſur ces prin-

On donne encore le nom d'*idées fines* aux idées rendues par un tour obscur, énigmatique & recherché. C'est moins à l'espèce des idées qu'à la manière de les exprimer qu'en général on attache le nom de fin.

Dans l'éloge de M. le cardinal Dubois, lorsque, parlant du soin qu'il avoit pris de l'éducation de M. le duc d'Orléans régent, M. de Fontenelle dit *que ce prélat avoit tous les jours travaillé à se rendre inutile;* c'est à l'obscurité de l'expression que cette idée doit sa finesse.

Dans l'opéra de Thétis, lorsque cette déesse, pour se venger de Pélée, qu'elle croit infidelle, dit :

Mon cœur s'est engagé sous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi;
Mais je veux l'en punir, en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi;

Il est encore certain que cette idée & toutes les idées de cette espèce ne devront le nom de *fines*, qu'on leur donnera communément, qu'au tour énigmatique sous lequel on les présente, &, par conséquent, au petit effort d'esprit qu'il faut faire pour les saisir. Or, un auteur n'écrit que pour se faire entendre. Tout ce qui s'oppose à la clarté est donc un défaut dans le style;

---

cipes vagues, dont l'obscurité est toujours suspecte à quiconque a le mot de M. de Fontenelle habituellement présent à l'esprit. Faute d'avoir, si je l'ose dire, fouillé jusqu'au terrein vierge, l'immense édifice de leur système s'est affaissé, à mesure qu'ils le construisoient.

toute manière fine de s'exprimer eſt donc vicieuſe (1); il faut donc être d'autant plus attentif à rendre ſon idée par un tour & une expreſſion ſimple & naturelle, que cette idée eſt plus fine, & peut plus facilement échapper à la ſagacité du lecteur.

Portons maintenant nos regards ſur la ſorte d'eſprit déſigné par l'épithète de *fort*.

Une idée forte eſt une idée intéreſſante & propre à faire ſur nous une impreſſion vive. Cette impreſſion peut être l'effet ou de l'idée même, ou de la manière dont elle eſt exprimée (2).

---

(1) Je ſais bien que les tours fins ont leurs partiſans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, tout le monde croit l'avoir penſé : la clarté de l'expreſſion eſt donc une mal-adreſſe de l'auteur; il faut toujours jeter quelques nuages ſur ſes penſées. Flattés de percer ce nuage impénétrable au commun des lecteurs, & d'appercevoir une vérité à travers l'obſcurité de l'expreſſion, mille gens louent, avec d'autant plus d'enthouſiaſme, cette manière d'écrire, que, ſous prétexte de faire l'éloge de l'auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait eſt certain. Mais je ſoutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, & réſiſter au deſir de les mériter. Une penſée eſt-elle finement exprimée; il eſt d'abord peu de gens qui l'entendent; mais enfin, elle eſt généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigme de l'expreſſion, cette penſée eſt, par les gens d'eſprit, réduite à ſa valeur intrinsèque, & miſe fort au-deſſous de cette même valeur par les gens médiocres : honteux de leur peu de pénétration, on les voit toujours, par un mépris injuſte, venger l'affront que la fineſſe d'un tour a fait à la ſagacité de leur eſprit.

(2) On déſigne en Perſe, par les épithètes de *Peintre*

Une idée assez commune, mais rendue par une expression ou une image frappante, peut faire sur nous une impression assez forte. M. l'abbé Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain : « Virgile, » dit-il, n'est qu'un prêtre élevé au milieu des gri» maces du temple ; le caractère pleureur, hypocrite » & dévot de son héros déshonore le poète ; son en» thousiasme semble ne s'échauffer qu'à la lueur des » lampes suspendues devant les autels, & l'enthou» siasme audacieux de Lucain s'allumer au feu de la » foudre ». Ce qui nous frappe vivement est donc ce qu'on désigne par l'épithète de *fort*. Or, le grand & le fort ont cela de commun, qu'ils font sur nous une impression vive ; aussi les a-t-on souvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit se former du grand & du fort, je considérerai séparément ce que c'est que le grand & le fort, 1°. dans les idées, 2°. dans les images, 3°. dans les sentimens.

Une idée grande est une idée généralement intéressante. Mais les idées de cette espèce ne sont pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiomes du portique ou du lycée, intéressans pour tous les hommes en général, & par conséquent pour les Athéniens, ne devoient cependant pas faire sur eux l'impression des harangues de Démosthène, lorsque cet orateur leur reprochoit leur lâcheté : *Vous vous*

---

ou de *Sculpteurs*, l'inégale force des différens poètes, & l'on dit, en conséquence, un *poète peintre*, un *poète sculpteur*.

demandez l'un à l'autre, leur disoit-il, *Philippe est-il mort ? Hé ! que vous importe, Athéniens, qu'il vive ou qu'il meure? Quand le ciel vous en auroit délivrés, vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe.* Si les Athéniens étoient plus frappés du discours de leur orateur que des découvertes de leurs philosophes, c'est que Démosthène leur présentoit des idées plus convenables à leur situation actuelle, & par conséquent plus immédiatement intéressantes pour eux.

Or, les hommes, qui ne connoissent, en général, que l'existence du moment, feront toujours plus vivement affectés de cette espèce d'idées, que de celles qui, par la raison même qu'elles sont grandes & générales, appartiennent moins directement à l'état où ils se trouvent.

Aussi ces morceaux d'éloquence propres à porter l'émotion dans les ames, & ces harangues si fortes, parce qu'on y discute les intérêts actuels d'un état, ne sont-elles pas d'une utilité aussi étendue, aussi durable, & ne peuvent-elles, comme les découvertes d'un philosophe, convenir également à tous les temps & à tous les lieux.

En fait d'idées, la seule différence entre le grand & le fort, c'est que l'un est plus généralement & l'autre plus vivement intéressant (1).

(1) On dit quelquefois d'un raisonnement qu'il est fort, mais c'est lorsqu'il s'agit d'un objet intéressant pour nous. Aussi ne donne-t-on pas ce nom aux démonstrations de géométrie, qui, de tous les raisonnemens, sont, sans contredit, les plus forts.

S'agit-il de ces belles images, de ces deſcriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination : le fort & le grand ont ceci de commun, qu'ils doivent nous préſenter de grands objets.

Tamerlan & Cartouche ſont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cent mille hommes, & l'autre avec quatre cents hommes ; le premier attire notre reſpect, & le ſecond notre mépris (1).

Ce que je dis du moral, je l'applique au phyſique. Tout ce qui, par ſoi même, eſt petit, ou le devient par la comparaiſon qu'on en fait aux grandes choſes, ne fait ſur nous preſque aucune impreſſion.

Que l'on ſe peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque, au moment qu'il fond ſur l'ennemi : ſi l'imagination place à côté du héros l'un de ces fils de la terre (2), qui, croiſſant par an d'une coudée en groſſeur & de trois ou quatre coudées en hauteur, pouvoient entaſſer Oſſa ſur Pélion ; Alexandre n'eſt plus qu'une marionnette plaiſante, & ſa fureur n'eſt que ridicule.

Mais ſi le fort eſt toujours grand, le grand n'eſt pas toujours fort. Une décoration ou du temple du Deſtin, ou des fêtes du ciel, peut être grande, majeſ-

(1) Tout devient ridicule ſans la force ; tout s'ennoblit avec elle. Quelle différence de la fripponnerie d'un contrebandier à celle de Charles-Quint ?

(2) Aux yeux de ce même géant, ce Céſar qui dit de lui : *Veni, vidi, vici*, & dont les conquêtes étoient ſi rapides, lui paroîtroit ſe traîner ſur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer, ou d'un limaçon.

tueuſe, & même ſublime; mais elle nous affectera moins fortement qu'une décoration du Tartare. Le tableau de la gloire des ſaints eſt moins fait pour étonner l'imagination que le jugement dernier de Michel-Ange.

Le fort eſt donc le produit du grand uni au terrible. Or, ſi tous les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir; ſi la douleur violente fait taire tout ſentiment agréable, lorſqu'un plaiſir vif ne peut étouffer en nous le ſentiment d'une douleur violente; le fort doit donc faire ſur nous la plus vive impreſſion: on doit donc être plus frappé du tableau des enfers que du tableau de l'olympe.

En fait de plaiſirs, l'imagination, excitée par le deſir d'un plus grand bonheur, eſt toujours inventive; il manque toujours quelques argumens à l'olympe.

S'agit-il du terrible; l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer; elle eſt moins difficile en ce genre: l'enfer eſt toujours aſſez effrayant.

Telle eſt, dans les décorations, les deſcriptions poétiques, la différence entre le grand & le fort. Examinons maintenant ſi, dans les tableaux dramatiques & la peinture des paſſions, on ne retrouveroit pas la même différence entre ces deux genres d'eſprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de fort à toute paſſion, à tout ſentiment qui nous affecte très-vivement, c'eſt-à-dire, à tous ceux dont le ſpectateur peut être le jouet ou la victime.

Perſonne n'eſt à l'abri des coups de la vengeance

&

& de la jalouſie. La ſcène d'Atrée, qui préſente à ſon frère Thyeſte une coupe remplie du ſang de ſon fils; les fureurs de Rhadamiſte, qui, pour ſouſtraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur, la traîne ſanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des particuliers deux tableaux plus effrayans que celui d'un ambitieux qui s'aſſied ſur le trône de ſon maître.

Dans ce dernier tableau, le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des ſpectateurs n'eſt monarque: les malheurs qu'occaſionnent ſouvent les révolutions, ne ſont pas aſſez imminens pour le frapper de terreur: il doit donc en conſidérer le ſpectacle avec plaiſir (1). Ce ſpectacle charme les uns, en leur laiſſant entrevoir, dans les rangs les plus élevés, une inſtabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions, & conſole les petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres, en ce qu'il flatte leur inconſtance; inconſtance qui, fondée ſur le deſir d'une condition meilleure, fait, à travers le bouleverſement des empires, toujours luire à leurs

(1) C'eſt à cette cauſe qu'on doit, en partie, rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers dont la valeur renverſe les empires, & change la face du monde. On lit leur hiſtoire avec plaiſir; on craindroit de naître de leur temps. Il en eſt de ces conquérans comme de ces nuages noirs & ſillonnés d'éclairs; la foudre qui s'élance de leurs flancs fracaſſe, en éclatant, les arbres & les rochers. Vu de près, ce ſpectacle glace d'effroi; vu dans l'éloignement, il ravit d'admiration.

yeux l'eſpoir d'un état plus heureux, & leur en montre la poſſibilité comme une poſſibilité prochaine. Il ravit enfin la plupart des hommes par la grandeur même du tableau qu'il préſente, & par l'intérêt qu'on eſt forcé de prendre au héros eſtimable & vertueux que le poète met ſur la ſcène. Le deſir du bonheur, qui nous fait conſidérer l'eſtime comme un moyen d'être plus heureux, nous identifie toujours avec un pareil perſonnage. Cette identification eſt, ſi je l'oſe dire, d'autant plus parfaite, & nous nous intéreſſons d'autant plus vivement au ſort heureux ou malheureux d'un grand-homme, que ce grand-homme nous paroît plus eſtimable; c'eſt-à-dire, que ſes idées ou ſes ſentimens ſont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnoît avec plaiſir, dans un héros, les ſentimens dont il eſt lui-même affecté. Ce plaiſir eſt d'autant plus vif, que ce héros joue un plus grand rôle ſur la terre; qu'il a, comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius & les Céſar, à triompher d'un peuple dont le deſtin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on préſente au théâtre la conjuration de Gênes & celle de Rome; qu'on trace d'une main également hardie, les caractères du comte de Fieſque & de Catilina; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même eſprit & la même élévation: je dis que l'audacieux Catilina emportera preſque toute notre admiration; la grandeur de ſon entrepriſe ſe réfléchira ſur ſon caractère, l'aggrandira toujours à nos yeux; & notre illuſion prendra ſa ſource dans le deſir même du bonheur.

En effet, on se croira toujours d'autant plus heureux qu'on sera plus puissant, qu'on règnera sur un plus grand peuple, que plus d'hommes seront intéressés à prévenir, à satisfaire nos desirs, & que, seuls libres sur la terre, nous serons environnés d'un univers d'esclaves.

Voilà les causes principales du plaisir que nous fait la peinture de l'ambition, de cette passion qui ne doit le nom de grande qu'aux grands changemens qu'elle fait sur la terre.

Si l'amour en a quelquefois occasionné de pareils; s'il a décidé la bataille d'Actium en faveur d'Octave; si, dans un siècle plus voisin du nôtre, il a ouvert aux Maures les ports de l'Espagne; & s'il a renversé successivement & relevé une infinité de trônes; ces grandes révolutions ne sont cependant pas des effets nécessaires de l'amour, comme elles le sont de l'ambition.

Aussi le desir des grandeurs & l'amour de la patrie, qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuse, ont-ils toujours reçu le nom de grands, préférablement à toutes les autres passions : nom qui, transporté aux héros que ces passions inspirent, a été ensuite donné aux Corneille & aux poètes célèbres qui les ont peints. Sur quoi j'observerai que la passion de l'amour n'est cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractère de Phèdre avec autant d'adresse que l'a fait Racine, il ne falloit certainement pas moins d'idées, de combinaisons & d'esprit, que pour tracer dans *Rodogune* le caractère de Cléopatre. C'est donc moins à l'habileté

du peintre qu'au choix de ſon ſujet qu'eſt attaché le nom de grand.

Il réſulte de ce que j'ai dit, que, ſi les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir, les objets de crainte & de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux & de paſſions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonnement & l'admiration générale. Le grand eſt donc, en tout genre, ce qui frappe univerſellement; & le fort, ce qui fait une impreſſion moins générale, mais plus vive.

La découverte de la bouſſole eſt, ſans contredit, plus généralement utile à l'humanité que la découverte d'une conjuration; mais cette dernière découverte eſt infiniment plus intéreſſante pour la nation chez laquelle on conjure.

L'idée du fort une fois déterminée, j'obſerverai que les hommes ne pouvant ſe communiquer leurs idées que par des mots, ſi la force de l'expreſſion ne répond pas à celle de la penſée, quelque forte que ſoit cette penſée, elle paroîtra toujours foible, du moins à ceux qui ne ſont point doués de cette vigueur d'eſprit qui ſupplée à la foibleſſe de l'expreſſion.

Or, pour rendre fortement une penſée, il faut, 1°. l'exprimer d'une manière nette & préciſe : toute idée rendue par une expreſſion louche, eſt un objet apperçu à travers un brouillard; l'impreſſion n'en eſt point aſſez diſtincte, pour être forte; 2°. il faut que cette penſée, s'il eſt poſſible, ſoit revêtue d'une image, & que l'image ſoit exactement calquée ſur la penſée.

En effet, ſi toutes nos idées ſont un effet de nos ſen-

ſations, c'eſt donc par les ſens qu'il faut tranſmettre nos idées aux autres hommes ; il faut donc, comme j'ai dit dans le chapitre de l'imagination, parler aux yeux pour ſe faire entendre à l'eſprit.

Pour nous frapper fortement, ce n'eſt pas même aſſez qu'une image ſoit juſte & exactement calquée ſur une idée ; il faut encore qu'elle ſoit grande, ſans être giganteſque (1) : telle eſt l'image employée par l'immortel auteur de l'*Eſprit des lois*, lorſqu'il compare les deſpotes aux ſauvages, *qui, la hache à la main, abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.*

Il faut, de plus, que cette grande image ſoit neuve, ou, du moins, préſentée ſous une face nouvelle.

C'eſt la ſurpriſe excitée par ſa nouveauté, qui, fixant toute notre attention ſur une idée, lui laiſſe le temps de faire ſur nous une plus forte impreſſion.

L'on atteint enfin, en ce genre, au dernier degré de perfection, lorſque l'image ſous laquelle on préſente une idée, eſt une image de mouvement. Ce tableau, toujours préféré au tableau d'un objet immobile, excite en nous plus de ſenſations, & nous fait, en conſéquence, une impreſſion plus vive. On eſt

(1) L'exceſſive grandeur d'une image la rend quelquefois ridicule. Quand le Pſalmiſte dit que *les montagnes ſautent comme des béliers*, cette grande image ne fait ſur nous que peu d'effet, parce qu'il eſt peu d'hommes dont l'imagination ſoit aſſez forte pour ſe faire un tableau net & vif de montagnes ſautant comme des cabrits.

moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'eſt donc à l'imagination qu'un auteur doit, en partie, la force de ſon expreſſion; c'eſt par ce ſecours qu'il tranſmet dans l'ame de ſes lecteurs tout le feu de ſes penſées. Si les Anglois, à cet égard, s'attribuent une grande ſupériorité ſur nous, c'eſt moins à la force particulière de leur langue, qu'à la forme de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage. On eſt toujours fort dans un état libre, où l'homme conçoit les plus hautes penſées, & peut les exprimer auſſi vivement qu'il les conçoit. Il n'en eſt pas ainſi des états monarchiques : dans ces pays, l'intérêt de certains corps, celui de quelques particuliers puiſſans, & plus ſouvent encore une fauſſe & petite politique, s'oppoſent aux élans du génie. Quiconque, dans ces gouvernemens, s'élève juſqu'aux grandes idées, eſt ſouvent forcé de les taire, ou du moins contraint d'en énerver la force par le louche, l'énigmatique & la foibleſſe de l'expreſſion. Auſſi le lord Cheſterfield, dans une lettre adreſſée à M. l'abbé de Guaſco, dit, en parlant de l'auteur de l'*Eſprit des Loix* : « C'eſt dommage que » M. le préſident de Monteſquieu, retenu, ſans doute, » par la crainte du miniſtère, n'ait pas eu le courage » de tout dire. On ſent bien, en gros, ce qu'il penſe » ſur certains ſujets; mais il ne s'exprime point aſſez » nettement & aſſez fortement : on eût bien mieux » ſu ce qu'il penſoit, s'il eût compoſé à Londres, & » qu'il fût né Anglois ».

Ce défaut de force dans l'expreſſion n'eſt cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les

genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, ſont, avec dédain, abandonnés au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expreſſion dans certaines oraiſons de Boſſuet & certaines ſcènes de *Mahomet!* Tragédie qui, peut-être, quelques critiques qu'on en faſſe, eſt un des plus beaux ouvrages du célèbre M. de Voltaire.

Je finis par un morceau de M. l'abbé Cartaut; morceau plein de cette force d'expreſſion dont on ne croit pas notre langue ſuſceptible. Il y découvre les cauſes de la ſuperſtition égyptienne.

« Comment ce peuple n'eût-il pas été le peuple le » plus ſuperſtitieux? L'Egypte, dit-il, étoit un pays » d'enchantemens; l'imagination y étoit perpétuelle- » ment battue par les grandes machines du merveil- » leux; ce n'étoit par-tout que des perſpectives d'effroi » & d'admiration. Le prince étoit un objet d'étonne- » ment & de terreur: ſemblable au foudre qui, reculé » dans la profondeur des nuages, ſemble y tonner » avec plus de grandeur & de majeſté, c'étoit du fond » de ſes labyrinthes & de ſon palais que le monarque » dictoit ſes volontés. Les rois ne ſe montroient que » dans l'appareil effrayant & formidable d'une puiſ- » ſance relevée en eux d'une origine céleſte. La mort » des rois étoit une apothéoſe: la terre étoit affaiſſée » ſous le poids de leurs mauſolées. Dieux puiſſans, » l'Egypte étoit par eux couverte de ſuperbes obé- » liſques chargés d'inſcriptions merveilleuſes, & de » pyramides énormes, dont le ſommet ſe perdoit dans « les airs: Dieux bienfaiſans, ils avoient creuſé ces

» lacs qui raſſuroient orgueilleuſement l'Egypte contre
» les inattentions de la nature.

» Plus redoutables que le trône & ſes monarques,
» les temples & leurs pontifes en impoſoient encore
» plus à l'imagination des Egyptiens. Dans l'un de
» ces temples étoit le coloſſe de Sérapis. Nul mortel
» n'oſoit en approcher. C'étoit à la durée de ce coloſſe
» qu'étoit attachée celle du monde : quiconque eût
» briſé ce taliſman, eût replongé l'univers dans ſon
» premier chaos. Nulles bornes à la crédulité ; tout,
» dans l'Egypte, étoit énigme, merveille & myſtère.
» Tous les temples rendoient des oracles ; tous les
» antres vomiſſoient d'horribles hurlemens ; par-tout
» l'on voyoit des trépieds tremblans, des pythies en
» fureur, des victimes, des prêtres, des magiciens
» qui, revêtus du pouvoir des Dieux, étoient chargés
» de leur vengeance.

» Les philoſophes, armés contre la ſuperſtition,
» s'élevèrent contre elle : mais, bientôt engagés dans
» le labyrinthe d'une métaphyſique trop abſtraite, la
» diſpute les y diviſe d'opinions ; l'intérêt & le fana-
» tiſme en profitent ; ils fécondent le chaos de leurs
» ſyſtêmes différens ; il en ſort les pompeux myſtères
» d'Iſis, d'Oſiris & d'Horus. Couverte alors des té-
» nèbres myſtérieuſes & ſublimes de la théologie &
» de la religion, l'impoſture fut méconnue. Si quel-
» ques Egyptiens l'apperçurent à la lueur incertaine
» du doute, la vengeance toujours ſuſpendue ſur la
» tête des indiſcrets, ferma leurs yeux à la lumière,
» & leur bouche à la vérité. Les rois même, qui, pour

» ſe mettre à l'abri de toute inſulte, avoient d'abord,
» de concert avec les prêtres, évoqué autour du trône
» la terreur, la ſuperſtition & les fantômes de leur
» ſuite; les rois, dis-je, en furent eux-mêmes effrayés;
» bientôt ils confièrent aux temples le dépôt ſacré des
» jeunes princes; fatale époque de la tyrannie des
» prêtres Egyptiens! nul obſtacle alors qu'on pût op-
» poſer à leur puiſſance. Les ſouverains furent ceints,
» dès l'enfance, du bandeau de l'opinion; de libres &
» d'indépendans qu'ils étoient, tant qu'ils ne voyoient
» dans ces prêtres que des fourbes & des enthouſiaſtes
» ſoudoyés, ils en devinrent les eſclaves & les victimes.
» Imitateurs des rois, les peuples ſuivirent leur exem-
» ple, & toute l'Egypte ſe proſterna aux pieds du pon-
» tife & de l'autel de la ſuperſtition ».

Ce magnifique tableau de M. l'abbé Cartaut prouve, je crois, que la foibleſſe d'expreſſion qu'on nous reproche, & qu'en certain genre on remarque dans nos écrits, ne peut être attribuée au défaut de génie de la nation.

CHAPITRE V.

De l'Esprit de lumière, de l'Esprit étendu, de l'Esprit pénétrant, & du Goût.

Si l'on en croit certaines gens, le génie est une espèce d'instinct, qui peut, à l'insu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choses. Ils mettent cet instinct fort au-dessous de l'esprit de lumière, qu'ils prennent pour l'intelligence universelle. Cette opinion, soutenue par quelques hommes de beaucoup d'esprit, n'est cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver, sur ce sujet, à quelques résultats, il faut, je pense, attacher des idées nettes à ces mots *esprit de lumière.*

Dans le physique, la lumière est un corps dont la présence rend les objets visibles. L'esprit de lumière est donc la sorte d'esprit qui rend nos idées visibles au commun des lecteurs. Il consiste à disposer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puisse facilement la saisir. Le titre d'esprit de lumière est donc accordé, par la reconnoissance du public, à celui qui l'éclaire.

Avant M. de Fontenelle, la plupart des savans, après avoir escaladé le sommet escarpé des sciences, s'y trouvoient isolés & privés de toute communication

avec les autres hommes. Ils n'avoient point applani la carrière des sciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. M. de Fontenelle, que je ne considère point ici sous l'aspect qui le met au rang des génies, fut un des premiers qui, si je l'ose dire, établit un pont de communication entre la science & l'ignorance. Il s'apperçut que l'ignorant même pouvoit recevoir les semences de toutes les vérités; mais que, pour cet effet, il falloit avec adresse y préparer son esprit; *qu'une idée nouvelle*, pour me servir de son expression, *étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout.* Il fit donc ses efforts pour présenter ses idées avec la plus grande netteté; il y réussit, la tourbe des esprits médiocres se sentit tout-à-coup éclairée, & la reconnoissance publique lui décerna le titre d'esprit de lumière.

Que falloit-il pour opérer un pareil prodige? simplement observer la marche des esprits ordinaires: savoir, que tout se tient & s'amène dans l'univers; qu'en fait d'idées, l'ignorance est toujours contrainte de céder à la force immense des progrès insensibles de la lumière, que je compare à ces racines déliées qui, s'insinuant dans les fentes des rochers, y grossissent, & les font éclater. Il falloit enfin sentir que la nature n'est qu'un long enchaînement; & que, par le secours des idées intermédiaires, l'on pouvoit élever, de proche en proche, les esprits médiocres jusqu'aux plus hautes idées (1).

(1) Il n'est rien que les hommes ne puissent entendre;

L'eſprit de lumière n'eſt donc que le talent de rapprocher les penſées les unes des autres, de lier les idées déjà connues aux idées moins connues, & de rendre ces idées par des expreſſions préciſes & claires.

Ce talent eſt à la philoſophie ce que la verſification eſt à la poéſie. Tout l'art du verſificateur conſiſte à rendre avec force & harmonie les penſées des poètes; tout l'art des eſprits de lumière eſt de rendre avec netteté les idées des philoſophes.

Sans exclure ni le génie, ni l'invention, ces deux talens ne les ſuppoſent point. Si les Deſcartes, les Locke, les Hobbes & les Bacon ont à l'eſprit de lumière uni le génie & l'invention, tous les hommes ne ſont pas ſi heureux. L'eſprit de lumière n'eſt quelquefois que le truchement du génie philoſophique, &

---

quelque compliquée que ſoit une propoſition, on peut, avec le ſecours de l'analyſe, la décompoſer en un certain nombre de propoſitions ſimples; & ces propoſitions deviendront évidentes, lorſqu'on y rapprochera le *oui* du *non*, c'eſt-à-dire, lorſqu'un homme ne pourra les nier ſans tomber en contradiction avec lui-même, & ſans dire à la fois, que la même choſe *eſt & n'eſt pas*. Toute vérité peut ſe ramener à ce terme; & lorſqu'on l'y réduit, il n'eſt plus d'yeux qui ſe ferment à la lumière. Mais que de temps & d'obſervations pour porter l'analyſe à ce point, & réduire certaines vérités à des propoſitions auſſi ſimples! C'eſt le travail de tous les ſiècles & de tous les eſprits. Je ne vois, dans les ſavans, que des hommes ſans ceſſe occupés à rapprocher le *oui* du *non*; tandis que le public attend que, par ce rapprochement d'idées, ils l'aient, en chaque genre, mis en état de ſaiſir les vérités qu'ils lui propoſent.

l'organe par lequel il communique aux esprits communs des idées trop au-dessus de leur intelligence.

Si l'on a souvent confondu l'esprit de lumière avec le génie, c'est que l'un & l'autre éclairent l'humanité, & qu'on n'a point assez fortement senti que le génie étoit le centre & le foyer d'où cette sorte d'esprit tiroit les idées lumineuses qu'il réfléchissoit ensuite sur la multitude.

Dans les sciences, le génie, semblable au navigateur hardi, cherche & découvre des régions inconnues. C'est aux esprits de lumière à traîner lentement sur ses traces & leur siècle & la lourde masse des esprits communs.

Dans les arts, le génie, moins à portée des esprits de lumière, est comparable au coursier superbe, qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaisseur des forêts, & franchit les halliers & les fondrières. Occupés sans cesse à l'observer, & trop peu agiles pour le suivre dans sa course, les esprits de lumière l'attendent, pour ainsi dire, à quelques clairières, l'y entrevoient, & marquent quelques-uns des sentiers qu'il a battus; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, si dans les arts, tels que l'éloquence ou la poésie, l'esprit de lumière pouvoit donner toutes les règles fines, de l'observation desquelles il dût résulter des poèmes ou des discours parfaits, l'éloquence & la poésie ne seroient plus des arts de génie; on deviendroit grand poète & grand orateur, comme on devient bon arithméticien. Le génie seul saisit toutes ces règles fines qui lui assurent des succès. L'impuissance des

eſprits de lumière à les découvrir toutes, eſt la cauſe de leur peu de réuſſite dans les arts même ſur leſquels ils ont ſouvent donné d'excellens préceptes. Ils rempliſſent bien quelques unes des conditions néceſſaires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

M. de Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement, dans ſa poétique, donné des préceptes excellens. Ce grand-homme cependant n'ayant, dans cet ouvrage, parlé ni de la verſification, ni de l'art d'émouvoir les paſſions; il eſt vraiſemblable qu'en obſervant les règles fines qu'il a preſcrites, il n'eût compoſé que des tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il ſuit, de la différence établie entre le génie & l'eſprit de lumière, que le genre-humain n'eſt redevable à cette dernière ſorte d'eſprit d'aucune eſpèce de découverte, & que les eſprits de lumière ne reculent point les bornes de nos idées.

Cette ſorte d'eſprit n'eſt donc qu'un talent, qu'une méthode de tranſmettre nettement ſes idées aux autres. Sur quoi j'obſerverai que tout homme qui ſe concentreroit dans un genre, & n'expoſeroit avec netteté que les principes d'un art tel, par exemple, que la muſique ou la peinture, ne ſeroit cependant point compté parmi les eſprits de lumière.

Pour obtenir ce titre, il faut ou porter la lumière ſur un genre extrêmement intéreſſant, ou la répandre ſur un certain nombre de ſujets différens. Ce qu'on appelle de la lumière ſuppoſe preſque toujours une

certaine étendue de connoiſſances. Cette ſorte d'eſprit doit, par cette raiſon, en impoſer même aux gens éclairés, &, dans la converſation, l'emporter ſur le génie. Que, dans une aſſemblée d'hommes célèbres dans des arts ou des ſciences différentes, on produiſe un de ces eſprits de lumière : s'il parle de peinture au poète, de philoſophie au peintre, de ſculpture au philoſophe, il expoſera ſes principes avec plus de préciſion, & développera ſes idées avec plus de netteté que ces hommes illuſtres ne ſe les développeroient les uns aux autres ; il obtiendra donc leur eſtime. Mais que ce même homme aille mal-adroitement parler de peinture au peintre, de poéſie au poète, de philoſophie au philoſophe, il ne leur paroîtra plus qu'un eſprit net, mais borné, & qu'un diſeur de lieux communs. Il n'eſt qu'un cas où les eſprits de lumière & d'étendue puiſſent être comptés parmi les génies : c'eſt lorſque certaines ſciences ſont fort approfondies, & qu'appercevant les rapports qu'elles ont entre elles, ces ſortes d'eſprits les rappellent à des principes communs, &, par conſéquent, plus généraux.

Ce que j'ai dit, établit une différence ſenſible entre les eſprits pénétrans & les eſprits de lumière & d'étendue : ceux-ci portent une vue rapide ſur une infinité d'objets ; ceux-là, au contraire, s'attachent à peu d'objets ; mais ils les creuſent ; ils parcourent en profondeur l'eſpace que les eſprits étendus parcourent en ſuperficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant* s'accorde avec ſon étymologie. Le propre de cette ſorte d'eſprit eſt de percer dans un ſujet : a-t-il, dans ce

ſujet, fouillé juſqu'à certaine profondeur, il quitte alors le nom de pénétrant, & prend celui de profond.

L'eſprit profond, ou le génie des ſciences, n'eſt, ſelon M. Formey, que l'art de réduire des idées déjà diſtinctes à d'autres idées encore plus ſimples & plus nettes, juſqu'à ce qu'on ait, en ce genre, atteint la dernière réſolution poſſible. Qui ſauroit, ajoute M. Formey, à quel point chaque homme a pouſſé cette analyſe, auroit l'échelle graduée de la profondeur de tous les eſprits.

Il ſuit de cette idée, que le court eſpace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en pluſieurs genres; qu'on a d'autant moins d'étendue d'eſprit, qu'on l'a plus pénétrant & plus profond, & qu'il n'eſt point d'eſprit univerſel.

A l'égard de l'eſprit pénétrant, j'obſerverai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illuſtres, qui s'occupent des ſciences dans leſquelles il eſt plus ou moins initié; telles ſont, la morale, la politique, la métaphyſique, &c. S'agit-il de peinture ou de géométrie: on n'eſt pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette ſcience. Le public, trop ignorant pour apprécier, en ces divers genres, la pénétration d'eſprit d'un homme, juge ſes ouvrages, & n'applique jamais à ſon eſprit l'épithète de pénétrant; il attend, pour louer, que, par la ſolution de quelques problêmes difficiles, ou par la compoſition de tableau ſublimes, un homme ait mérité le titre de grand géomètre, ou de grand peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit; c'eſt que la

la ſagacité & la pénétration ſont deux ſortes d'eſprit de même nature. On paroît doué d'une très-grande ſagacité, lorſqu'ayant très-long-temps médité, & ayant très-habituellement préſens à l'eſprit les objets qu'on traite le plus communément dans les converſations, on les ſaiſit & les pénètre avec vivacité. La ſeule différence entre la pénétration & la ſagacité d'eſprit, c'eſt que cette dernière ſorte d'eſprit, qui ſuppoſe plus de preſteſſe de conception, ſuppoſe auſſi des études plus fraîches des queſtions ſur leſquelles on fait preuve de ſagacité. On a d'autant plus de ſagacité dans un genre, qu'on s'en eſt plus profondément & plus nouvellement occupé.

Paſſons maintenant au goût : c'eſt, dans ce chapitre, le dernier objet que je me ſois propoſé d'examiner.

Le goût, pris dans ſa ſignification la plus étendue, eſt, en fait d'ouvrages, la connoiſſance de ce qui mérite l'eſtime de tous les hommes. Entre les arts & les ſciences, il en eſt ſur leſquels le public adopte le ſentiment des gens inſtruits, & ne prononce de lui-même aucun jugement; telles ſont la géométrie, la mécanique, & certaines parties de phyſique ou de peinture. Dans ces ſortes d'arts ou de ſciences, les ſeuls gens de goût ſont les gens inſtruits; & le goût n'eſt, en ces divers genres, que la connoiſſance du vraiment beau.

Il n'en eſt pas ainſi de ces ouvrages dont le public eſt, ou ſe croit juge : tels ſont les poëmes, les romans, les tragédies, les diſcours moraux ou politi-

ques, &c. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre, par le mot *goût*, la connoiſſance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les ſiècles & de tous les pays, mais la connoiſſance plus particulière de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il eſt deux moyens de parvenir à cette connoiſſance, &, par conſéquent, deux différentes eſpèces de goût. L'un, que j'appelle goût d'habitude: tel eſt celui de la plupart des comédiens, qu'une étude journalière des idées & des ſentimens propres à plaire au public, rend très-bons juges des ouvrages de théâtre, & ſur-tout des pièces reſſemblantes aux pièces déjà données. L'autre eſpèce de goût eſt un goût raiſonné: il eſt fondé ſur une connoiſſance profonde, & de l'humanité, & de l'eſprit du ſiècle. C'eſt particulièrement aux hommes doués de cette dernière eſpèce de goût, qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un goût d'habitude, manque de goût, dès qu'il manque d'objets de comparaiſon. Mais ce goût raiſonné, ſans doute ſupérieur à ce que j'appelle goût d'habitude, ne s'acquiert, comme je l'ai déjà dit, que par de longues études, & du goût du public, & de l'art ou de la ſcience dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc, en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'eſprit, en conclure qu'il n'eſt point de goût univerſel.

L'unique obſervation qui me reſte à faire au ſujet du goût, c'eſt que les hommes illuſtres ne ſont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de ſuccès. Quelle eſt, me dira-t-on, la

cauſe de ce phénomène littéraire ? C'eſt, répondrai-je, qu'il en eſt des grands écrivains comme des grands peintres : chacun d'eux a ſa manière. M. de Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ſes idées avec une force, une chaleur, une énergie qui lui ſont propres ; M. de Fontenelle les préſentera avec un ordre, une netteté & un tour qui lui ſont particuliers ; & M. de Voltaire les rendra avec une imagination, une nobleſſe & une élégance continues.

Or, chacun de ces hommes illuſtres, néceſſité par ſon goût à regarder ſa manière comme la meilleure, doit, en conſéquence, faire ſouvent plus de cas de l'homme médiocre qui la ſaiſit, que de l'homme de génie qui s'en fait une. De-là les jugemens différens que portent ſouvent, ſur le même ouvrage, & l'écrivain célèbre, & le public, qui, ſans eſtime pour les imitateurs, veut qu'un auteur ſoit lui, & non un autre.

Auſſi, l'homme d'eſprit qui s'eſt perfectionné le goût dans un genre, ſans avoir, en ce même genre, ni compoſé, ni adopté de manière, a-t-il communément le goût plus sûr que les plus grands écrivains. Nul intérêt ne lui fait illuſion, & ne l'empêche de ſe placer au point de vue d'où le public conſidère & juge un ouvrage.

CHAPITRE VI.

Du bel Esprit.

Ce qui plaît dans tous les siècles, comme dans tous les pays, est ce qu'on appelle le beau. Mais, pour s'en former une idée plus exacte & plus précise, peut-être faudroit-il, en chaque art, & même en chaque partie d'un art, examiner ce qui constitue le beau. De cet examen l'on pourroit facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts & à toutes les sciences, dont on formeroit ensuite l'idée abstraite & générale du beau.

Dans ce mot de *bel esprit*, si le public unit l'épithète de beau au mot d'*esprit*, il ne faut cependant point attacher à cette épithète l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'est à ceux qui composent dans le genre d'agrément, qu'on donne particulièrement le nom de bel esprit. Ce genre d'esprit est très-différent du genre instructif. L'instruction est moins arbitraire. D'importantes découvertes en chymie, en physique, en géométrie, également utiles à toutes les nations, en sont également estimées. Il n'en est pas ainsi du bel esprit: l'estime conçue pour un ouvrage de ce genre, doit se modifier différemment chez les divers peuples, selon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur gou-

vernement, & de l'état différent où s'y trouvent les arts & les sciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot de *bel esprit*. Mais, comme il n'en est aucune où l'on ne compose des poëmes, des romans, des tragédies, des panégyriques, des histoires (1), de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur, sans le fatiguer; il n'est point aussi de nation où, du moins sous un autre nom, on ne connoisse ce que nous désignons par le mot *bel esprit*.

Quiconque, en ces divers genres, n'atteint point chez nous au titre de génie, est compris dans la classe des beaux esprits, lorsqu'il joint la grâce & l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Despréaux disoit, en parlant de l'élégant Racine : *Ce n'est qu'un bel esprit, à qui j'ai appris à faire difficilement des vers*. Je n'adopte certainement pas le jugement de Despréaux sur Racine : mais je crois pouvoir en conclure que c'est principalement dans la clarté, le coloris de l'expression, & dans l'art d'exposer ses idées, que consiste le bel esprit, auquel on ne donne le nom de beau, que parce qu'il plaît, & doit réellement plaire le plus généralement.

En effet, si, comme le remarque M. de Vaugelas,

(1) Je ne parle point de ces histoires écrites dans le genre instructif, telles que les *Annales de Tacite*, qui, pleines d'idées profondes de morale & de politique, & ne pouvant être lues sans quelques efforts d'attention, ne peuvent, par cette même raison, être aussi généralement goûtées & senties.

il eſt plus de juges des mots que des idées ; & ſi les hommes ſont, en général, moins ſenſibles à la juſteſſe d'un raiſonnement qu'à la beauté d'une expreſſion (1), c'eſt donc à l'art de bien dire que doit être ſpécialement attaché le titre de bel eſprit.

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel eſprit n'eſt que l'art de dire également des riens. Ma réponſe à cette concluſion, c'eſt qu'un ouvrage vide de ſens ne ſeroit qu'une continuité de ſons harmonieux qui n'obtiendroit aucune eſtime (2) ; & qu'ainſi le public ne décore du titre de bel eſprit que ceux dont les ouvrages ſont pleins d'idées grandes, fines ou intéreſſantes. Il n'eſt aucune idée qui ne ſoit du reſſort du bel eſprit, ſi l'on excepte celles qui, ſuppoſant trop d'études préliminaires, ne peuvent être miſes à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner dans cette réponſe aucune atteinte à la gloire des philoſophes. Le genre philoſophique ſuppoſe, ſans contredit, plus de recherches, plus de méditations, plus d'idées profondes, & même

(1) Je rapporterai, à ce ſujet, un mot de Malherbe. Il étoit au lit de la mort : ſon confeſſeur, pour lui inſpirer plus de ferveur & de réſignation, lui décrivoit les joies du paradis. Il ſe ſervoit d'expreſſions baſſes & louches. La deſcription faite : *Eh bien !* dit-il au malade, *vous ſentez-vous un grand deſir de jouir de ces plaiſirs céleſtes ? . . . Ah ! Monſieur*, répondit Malherbe, *ne m'en parlez pas davantage ; votre mauvais ſtyle m'en dégoûte.*

(2) Un homme ne ſeroit plus maintenant cité comme homme d'eſprit, pour avoir fait un madrigal ou un ſonnet.

un genre de vie particulier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ſes idées; mais c'eſt dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une infinité d'obſervations ſur les choſes; & l'on n'en fait, dans le monde, que ſur la manière de les préſenter. Les philoſophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter ſur les beaux eſprits; mais on exige de ces derniers tant de grâce & d'élégance, que les conditions néceſſaires pour mériter le titre de philoſophe ou de bel eſprit, ſont peut-être également difficiles à remplir. Il paroît du moins qu'en ces deux genres les hommes illuſtres ſont également rares. En effet, pour pouvoir, à la fois, inſtruire & plaire, quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir & de ſa langue, & de l'eſprit de ſon ſiècle? Que de goût, pour préſenter toujours ſes idées ſous un aſpect agréable! que d'étude, pour les diſpoſer de manière qu'elles faſſent la plus vive impreſſion ſur l'ame & l'eſprit du lecteur! que d'obſervations, pour diſtinguer les ſituations qui doivent être traitées avec quelque étendue, de celles qui, pour être ſenties, n'ont beſoin que d'être préſentées! & quel art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté, &, comme dit M. de Fontenelle, *pour exciter la curioſité de l'eſprit, ménager ſa pareſſe, & prévenir ſon inconſtance!*

C'eſt en ce genre la difficulté de réuſſir qui, ſans doute, eſt en partie cauſe du peu de cas que les beaux-eſprits font communément des ouvrages de pur raiſonnement. Si l'homme borné n'apperçoit dans la philoſophie qu'un amas d'énigmes puériles & myſté-

rieuſes, & s'il hait dans les philoſophes la peine qu'il faut ſe donner pour les entendre, le bel eſprit ne leur eſt guères plus favorable. Il hait pareillement dans leurs ouvrages la ſéchereſſe & l'aridité du genre inſtructif. Trop occupé du *bien-écrit*, & moins ſenſible au ſens (1) qu'à l'élégance de la phraſe, il ne reconnoît pour bien penſé que les idées heureuſement exprimées. La moindre obſcurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle ſoit rendue, ſera toujours inintelligible pour le commun des lecteurs, lorſqu'on ne pourra la réduire à des propoſitions extrêmement ſimples; & qu'il en eſt de ces idées profondes comme de ces eaux pures & claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

D'ailleurs, parmi ces beaux eſprits, il en eſt qui, ſecrets ennemis de la philoſophie, accréditent contre elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite & ridicule, ils adoptent, à cet égard, l'erreur populaire : &, ſans eſtime pour la juſteſſe, la force, la profondeur & la nouveauté des penſées, ils ſemblent oublier que l'art de bien dire ſuppoſe néceſſairement qu'on a quelque choſe à dire ; & qu'enfin l'écrivain élégant eſt comparable au jouaillier, dont

(1) Rien de plus triſte, pour quiconque ne s'exprime pas heureuſement, que d'être jugé par des beaux ou des demi-eſprits. On ne lui tient point compte de ſes idées; on le juge ſur les mots. Quelque ſupérieur qu'il ſoit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement, il ne paſſera jamais près d'eux que pour un ſot.

l'habileté devient inutile, s'il n'a des diamans à monter.

Les savans & les philosophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent souvent & les beautés & les difficultés de l'art d'écrire. Ils font, en conséquence, peu de cas du bel esprit; & leur mépris injuste pour ce genre d'esprit, est principalement fondé sur une grande insensibilité pour l'espèce d'idées qui entrent dans la composition des ouvrages de bel esprit. Ils sont presque tous, plus ou moins, semblables à ce géomètre, devant qui l'on faisoit un grand éloge de la tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique sa curiosité; il la demande, on la lui prête, il en lit quelques scènes, & la rend, en disant: *Pour moi, je ne sais ce qu'on trouve de si beau dans cet ouvrage; il ne prouve rien.*

Le savant abbé de Longuerue étoit à-peu-près dans le cas de ce géomètre: la poésie n'avoit point de charmes pour lui; il mépriſoit également la grandeur de Corneille & l'élégance de Racine; il avoit, disoit-il, banni tous les poètes de sa bibliothèque (1).

Pour sentir également le mérite & des idées & de l'expression, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Montesquieu, & quelques-

(1) « Il y a, disoit ce même abbé de Longuerue, deux » ouvrages sur Homère, qui valent mieux qu'Homère lui-» même; le premier, c'est *Antiquitates homericæ*; le se-» cond, c'est *Homeri Gnomologia, per Duportum.* Qui-» conque a lu ces deux livres, a lu tout ce qu'il y a de » bon dans Homère, & n'a point essuyé l'ennui de ses » contes à dormir debout ».

uns de nos philoſophes, que leur modeſtie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penſer; union rare, & qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

Après avoir marqué les cauſes du mépris reſpectif qu'ont les uns pour les autres quelques ſavans & quelques beaux-eſprits, je dois indiquer les cauſes du mépris où le bel eſprit tombe & doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'eſprit.

Le goût de notre ſiècle pour la philoſophie, la remplit de diſſertateurs qui, lourds, communs & fatigans, ſont cependant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugemens. Parmi ces diſſertateurs, il en eſt qui s'expriment très-mal; ils le ſoupçonnent; ils ſavent que chacun eſt juge de l'élégance & de la clarté de l'expreſſion, & qu'à cet égard il eſt impoſſible de duper le public: ils ſont donc forcés, par l'intérêt de leur vanité, de renoncer au titre de bel-eſprit, pour prendre celui de bon eſprit. Comment ne donneroient-ils pas la préférence à ce dernier titre? ils ont ouï dire que le bon eſprit s'exprime quelquefois d'une manière obſcure: ils ſentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de bon eſprit, ils pourront toujours rejeter l'ineptie de leurs raiſonnemens ſur l'obſcurité de leurs expreſſions; que c'eſt l'unique & sûr moyen d'échapper à la conviction de ſottiſe: auſſi le ſaiſiſſent-ils avidement, en ſe cachant, autant qu'ils le peuvent à eux-mêmes, que le défaut de bel-eſprit eſt le ſeul droit qu'ils aient au bon eſprit, & qu'écrire mal n'eſt pas une preuve qu'on penſe bien.

Le jugement de pareils hommes, quelque riches ou puiſſans (1) qu'ils ſoient ſouvent, ne feroit cependant aucune impreſſion ſur le public, s'il n'étoit ſoutenu de l'autorité de certains philoſophes qui, jaloux, comme les beaux-eſprits, d'une eſtime excluſive, ne ſentent pas que chaque genre différent a ſes admirateurs particuliers; qu'on trouve par-tout plus de lauriers que de têtes à couronner; qu'il n'eſt point de nation qui n'ait en ſa diſpoſition un fond d'eſtime ſuffiſant pour ſatisfaire à toutes les prétentions des hommes illuſtres, & qu'enfin en inſpirant le dégoût du bel-eſprit, on arme contre tous les grands écrivains le dédain de ces hommes bornés, qui, intéreſſés à mépriſer l'eſprit, comprennent également ſous le nom de bel-eſprit, qui ne leur eſt guère plus connu, & les ſavans, & les philoſophes, & généralement tout homme qui penſe.

(1) En général, ceux qui, ſans ſuccès, ont cultivé les arts & les ſciences, deviennent, s'ils ſont élevés aux premiers poſtes, les plus cruels ennemis des gens de lettres. Pour les décrier, ils ſe mettent à la tête des ſots; ils voudroient anéantir le genre d'eſprit où ils n'ont pas réuſſi. On peut dire que, dans les lettres, comme dans la religion, les apoſtats ſont les plus grands perſécuteurs.

CHAPITRE VII.

De l'Esprit du siècle.

Cette sorte d'esprit ne contribue en rien à l'avancement des arts & des sciences, & n'auroit aucune place dans cet ouvrage, s'il n'en occupoit une très-grande dans la tête d'une infinité de gens.

Par-tout où le peuple est sans considération, ce qu'on appelle l'esprit du siècle n'est que l'esprit des gens qui donnent le ton, c'est-à-dire, des hommes du monde & de la cour.

L'homme du monde & le bel esprit s'expriment l'un & l'autre avec élégance & pureté; tous deux sont ordinairement plus sensibles au *bien dit* qu'au *bien pensé*; cependant ils ne disent, ni ne doivent dire les mêmes choses (1), parce que l'un & l'autre se proposent des objets différens. Le bel-esprit, avide de l'estime du public, doit ou mettre sous les yeux de grands tableaux, ou présenter des idées intéressantes pour l'humanité, ou du moins pour sa nation. Satisfait, au contraire, de l'admiration des gens du bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à présenter des

(1) Mille traits, agréables dans la conversation, seroient insipides à la lecture. *Le lecteur*, dit Boileau, *veut mettre à profit son divertissement.*

idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit, dans le second discours, qu'on ne pouvoit parler dans le monde que des choses ou des personnes; que la bonne compagnie est ordinairement peu instruite; qu'elle ne s'occupe guère que des personnes; que l'éloge est ennuyeux pour quiconque n'en est point l'objet, & qu'il fait bâiller les auditeurs. Aussi ne cherche-t-on, dans les cercles, qu'à malignement interpréter les actions des hommes, à saisir leur côté foible, à les persiffler, à tourner en plaisanterie les choses les plus sérieuses, à rire de tout, & enfin à jeter du ridicule sur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'esprit de conversation se réduit donc au talent de médire agréablement, & surtout dans ce siècle, où chacun prétend à l'esprit, & s'en croit beaucoup; où l'on ne peut vanter la supériorité d'un homme, sans blesser la vanité de tout le monde; où l'on ne distingue l'homme de mérite de l'homme médiocre que par l'espèce de mal qu'on en dit; où l'on est, pour ainsi dire, convenu de diviser la nation en deux classes; l'une, celle des bêtes, & c'est la plus nombreuse; l'autre, celle des fous, & l'on comprend dans cette dernière tous ceux à qui l'on ne peut refuser des talens. D'ailleurs, la médisance est maintenant l'unique ressource qu'on ait pour faire l'éloge de soi & de sa société. Or, chacun veut se louer: soit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on se taise, c'est toujours son apologie qu'on fait: chaque homme est un orateur qui, par

ſes diſcours ou ſes actions, récite perpétuellement ſon panégyrique. Il y a deux manières de ſe louer ; l'une, en diſant du bien de ſoi ; l'autre, en diſant du mal d'autrui. Les Cicéron, les Horace, & généralement tous les anciens, plus francs dans leurs prétentions, ſe donnoient ouvertement les louanges qu'ils croyoient mériter. Notre ſiècle eſt devenu plus délicat ſur cet article. Ce n'eſt que par le mal qu'on dit d'autrui, qu'il eſt maintenant permis de faire ſon éloge. C'eſt en ſe moquant d'un ſot qu'on vante indirectement ſon eſprit. Cette manière de ſe louer eſt, ſans doute, la plus directement contraire aux bonnes mœurs ; c'eſt cependant la ſeule en uſage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en penſe, eſt un orgueilleux, chacun le fuit. Quiconque, au contraire, ſe loue par le mal qu'il dit d'autrui, eſt un homme charmant ; il eſt environné d'auditeurs reconnoiſſans ; ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il ſe donne, & ne ceſſent d'applaudir à de bons mots qui les ſouſtraient au chagrin de louer. Il paroît donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au deſſein de nuire, qu'au deſir de ſe vanter. Auſſi l'indulgence eſt-elle facile à pratiquer, non-ſeulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces eſprits bornés, dont les intentions ſont plus odieuſes. L'homme de mérite fait que l'homme dont on ne dit aucun mal, eſt, en général, un homme dont on ne peut dire aucun bien ; que ceux qui n'aiment point à louer, ont communément été peu loués : auſſi n'eſt-il point avide de leur éloge ; il regarde la ſottiſe comme un malheur dont la ſottiſe cherche toujours

à ſe venger. *Qu'on ne prouve aucun fait contre moi*, diſoit un homme de beaucoup d'eſprit ; *que d'ailleurs on en diſe tout le mal qu'on voudra, je n'en ſerai pas fâché ; il faut bien que chacun s'amuſe.* Mais ſi la philoſophie pardonne à la malignité, elle n'y doit cependant point applaudir. C'eſt à des applaudiſſemens indiſcrets qu'on doit ce grand nombre de méchans, qui, dans le fond, ſont quelquefois les meilleurs gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation d'eſprit qu'elle donne, ils ne ſavent pas aſſez eſtimer en eux la bonté qui leur eſt naturelle; ils veulent ſe rendre redoutables par leurs bons-mots. Ils ont malheureuſement aſſez d'eſprit pour y réuſſir: ils deviennent d'abord méchans par air ; ils reſtent méchans par habitude.

O vous donc qui n'avez pas encore contracté cette funeſte habitude, fermez l'oreille à ces louanges données à des traits ſatyriques, auſſi nuiſibles à la ſociété qu'ils y ſont communs ! Conſidérez les ſources impures (1) d'où ſort la médiſance. Rappelez-vous qu'in-

(1) L'un médit, parce qu'il eſt ignorant & oiſif ; l'autre, parce qu'ennuyé, bavard, plein d'humeur, & choqué des moindres défauts, il eſt habituellement malheureux : c'eſt à ſon humeur, plus qu'à ſon eſprit, qu'il doit ſes bons mots : *Facit indignatio verſum.* Un troiſième eſt né atrabilaire ; il médit des hommes, parce qu'il ne voit en eux que des ennemis : eh ! quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de ſa haine ! Celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe ; il ne voit dans les hommes que des ſcélérats ou des frippons déguiſés ; il le dit, &

différent aux ridicules d'un particulier, le grand-homme ne s'occupe que de grandes choſes; qu'un *vieux méchant* lui paroît auſſi ridicule qu'un *vieux charmant*; que, parmi les gens du monde, ceux qui ſont faits pour le grand, ſe dégoûtent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations (1). Aban-

---

ſouvent il dit vrai : mais enfin il ſe trompe quelquefois. Or, je demande ſi l'on n'eſt pas également dupe, ſoit qu'on prenne le vice pour la vertu, ou la vertu pour le vice ? L'âge heureux eſt celui où l'on eſt la dupe de ſes amis & de ſes maîtreſſes. Malheur à celui dont la prudence n'eſt pas l'effet de l'expérience ! La défiance prématurée eſt le ſigne certain d'un cœur dépravé & d'un caractère malheureux. Qui ſait ſi le plus inſenſé des hommes n'eſt pas celui qui, pour n'être jamais dupe de ſes amis, s'expoſe au ſupplice d'une méfiance perpétuelle ? L'on médit enfin pour faire montre de ſon eſprit ; on ne ſe dit pas que l'eſprit ſatyrique n'eſt que l'eſprit de ceux qui n'en ont point. Qu'eſt-ce, en effet, qu'un eſprit qui n'exiſte que par les ridicules d'autrui ? & qu'un talent où l'on ne peut exceller ſans que l'éloge de l'eſprit ne devienne la ſatyre du cœur ? Comment s'enorgueillir de ſes ſuccès dans un genre où, ſi l'on conſerve quelque vertu, on doit chaque jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit, & qu'elle dédaigneroit, ſi elle étoit jointe à plus de lumière ?

(1) Ce n'eſt qu'en France & dans la bonne compagnie qu'on cite, comme homme d'eſprit, l'homme à qui on refuſe le ſens commun. Auſſi l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand général, un écrivain illuſtre, un célèbre artiſte, un habile manufacturier, ne nous enlevera-t-il jamais un homme du bon ton. Or, quel eſprit que celui dont aucune nation ne veut ?

donnez-le

donnez-le donc aux hommes bornés : pour eux, la médiſance eſt un beſoin. Ennemis nés des eſprits ſupérieurs, & jaloux d'une eſtime qu'on leur refuſe, ils ſavent que, ſemblables à ces plantes viles qui ne germent & ne croiſſent que ſur les ruines des palais, ils ne peuvent s'élever que ſur les débris des grandes réputations ; auſſi ne s'occupent-ils que du ſoin de les détruire.

Ces hommes bornés ſont en grand nombre. Autrefois l'on n'étoit envié que de ſes pairs ; à préſent, que chacun aſpire à l'eſprit, & s'en croit, c'eſt preſque le public en entier qu'on a pour envieux : ce n'eſt plus pour s'inſtruire, c'eſt pour critiquer qu'on lit. Or, parmi les ouvrages, il n'en eſt aucun qui puiſſe tenir contre cette diſpoſition des lecteurs. La plupart d'entre eux, occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage, ſont comme ces animaux immondes qu'on rencontre quelquefois dans les villes, & qui ne s'y promènent que pour en chercher les égoûts. Ignoreroit-on encore qu'il ne faut pas moins d'eſprit pour appercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage ; & que, dans les livres, comme le diſoit un Anglois, *il faut aller à la chaſſe des idées, & faire grand cas du livre dont on en rapporte un certain nombre ?*

Toutes les injuſtices de cette eſpèce ſont un effet néceſſaire de la ſottiſe. Quelle différence, à cet égard, entre la conduite de l'homme d'eſprit, & celle de l'homme borné ? Le premier profite de tout. Il échappe ſouvent aux hommes médiocres des vérités dont le ſage ſe ſaiſit : l'homme d'eſprit qui le ſait, les écoute

ſans dégoût; il n'apperçoit communément dans la converſation que ce qu'on y dit de bien, & l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de ſon ignorance, l'homme d'eſprit s'inſtruit dans preſque tous les livres: trop ignorant & trop vain pour ſentir le beſoin de s'éclairer, l'homme borné, au contraire, ne trouve à s'inſtruire dans aucun des ouvrages de ſes contemporains; &, pour dire modeſtement qu'il ſait tout, les livres, dit-il, ne lui apprennent rien (1); il va même juſqu'à ſoutenir que tout a été dit & penſé; que les auteurs ne font que ſe répéter, & qu'ils ne diffèrent entre eux que dans la manière de s'exprimer. O envieux! lui diroit on, eſt ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu? Quel autre que Newton a, dans le ſiècle dernier, fixé les lois de la peſanteur? L'électricité ne nous offre t-elle pas tous les jours une infinité de phénomènes nouveaux? Il n'eſt plus, ſelon toi, de découvertes à faire. Mais, dans la morale même & dans la politique, où l'on devroit peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'eſpèce de luxe & de commerce le plus avantageux à chaque nation? en a-t-on fixé les bornes? a-t on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une nation l'eſprit de commerce & l'eſprit militaire? a-t-on indiqué la forme de gouvernement la plus propre à rendre

(1) Le ſavant, dit le proverbe perſan, ſait & s'enquiert; mais l'ignorant ne ſait pas même de quoi s'enquérir.

les hommes heureux ? a-t-on seulement fait le roman d'une bonne législation (1), telle qu'on pourroit, à la tête d'une colonie, l'établir sur quelque côte déserte de l'Amérique ?

Le temps a fait, dans chaque siècle, présent de quelques vérités aux hommes ; mais il lui reste encore bien des dons à nous faire. L'on peut donc acquérir encore une infinité d'idées nouvelles. L'axiome prononcé, que *tout est dit & pensé*, est donc un axiome faux, trouvé d'abord par l'ignorance, & répété depuis

(1) On n'entend pas même, en ce genre, les principes qu'on répète tous les jours : *Punir & récompenser* est un axiome. Tout le monde en sait les mots ; peu d'hommes en savent le sens. Qui l'appercevroit dans toute son étendue, auroit résolu, par l'application de ce principe, le problême d'une législation parfaite. Que de choses pareilles on croit savoir, & qu'on répète tous les jours sans les entendre ! Quelle signification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverses bouches !

On raconte d'une fille en réputation de sainteté, qu'elle passoit les journées entières en oraison. L'évêque le sait, il va la voir : *Quelles sont donc les longues prières auxquelles vous consacrez vos journées ?* Je récite mon *Pater*, lui dit la fille. *Le* Pater, reprend l'évêque, *est sans doute une excellente prière ; mais enfin un* Pater *est bientôt dit.* O Monseigneur, quelles idées de la grandeur, de la puissance, de la bonté de Dieu, renfermées dans ces deux seuls mots, *Pater noster !* En voilà pour une semaine de méditation.

J'en pourrois dire autant de certains proverbes ; je les compare à des écheveaux mêlés : en tient-on un bout ; on ne peut dévider toute la morale & la politique ; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien adroites.

par l'envie. Il n'eſt point de moyens que l'envieux, ſous l'apparence de la juſtice, n'emploie pour dégrader le mérite. On ſait, par exemple, qu'il n'eſt point de vérité iſolée; que toute idée nouvelle tient à quelques idées déja connues, avec leſquelles elle a néceſſairement quelques reſſemblances : c'eſt cependant de ces reſſemblances que part l'envie, pour accuſer journellement de plagiat les hommes illuſtres, nos contemporains (1) : lorſqu'elle déclame contre les plagiaires, c'eſt, dit-elle, pour punir les larcins littéraires.

(1) Sous le nom d'amour, Héſiode, par exemple, nous donne à-peu-près l'idée de l'attraction; mais, dans ce poète, ce n'étoit qu'une idée vague : elle eſt, au contraire, dans Newton, le réſultat de combinaiſons & de calculs nouveaux; Newton en eſt donc l'inventeur. Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorſqu'Ariſtote a dit : *Nihil eſt in intellectu quod non priùs fuerit in ſenſu*; il n'attachoit certainement pas à cet axiome les mêmes idées que M. Locke. Cette idée n'étoit, tout au plus, dans le philoſophe grec, que l'appercevance d'une découverte à faire, & dont l'honneur appartient en entier au philoſophe anglois. C'eſt l'envie ſeule qui nous fait trouver, dans les anciens, toutes les découvertes modernes Une phraſe vide de ſens, ou du moins inintelligible avant ces découvertes, ſuffit pour faire crier au plagiat. On ne ſe dit pas qu'appercevoir dans un ouvrage un principe que perſonne n'y avoit encore apperçu, c'eſt proprement faire une découverte; que cette découverte ſuppoſe du moins dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'obſervations qui menoient à ce principe : & qu'enfin celui qui raſſemble un grand nombre d'idées ſous le même point de vue, eſt un homme de génie & un inventeur.

raires ; & venger le public. Mais, lui répondroit-on, ſi tu ne conſultois que l'intérêt public, tes déclamations ſeroient moins vives ; tu ſentirois que ces plagiaires, ſans doute, moins eſtimables que les gens de génie, ſont cependant très-utiles au public ; qu'un bon ouvrage, pour être généralement connu, doit avoir été depecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

En effet, ſi les particuliers qui compoſent la ſociété, doivent ſe ranger ſous pluſieurs claſſes, qui toutes ont, pour entendre & pour voir, des oreilles & des yeux différens, il eſt évident que le même écrivain, quelque génie qu'il ait, ne peut également leur convenir ; qu'il faut des auteurs pour toutes les claſſes (1), des Neuville pour prêcher à la ville, & des Bridaine pour les campagnes. En morale comme en politique, certaines idées ne ſont pas univerſellement ſenties, & leur évidence n'eſt point conſtatée qu'elles n'aient, de la plus ſublime philoſophie, deſcendu juſqu'à la poéſie ; & de la poéſie, juſqu'aux Pont-neufs : ce n'eſt ordinairement que dans cet inſtant ſeul qu'elles deviennent aſſez communes pour être utiles.

(1) Je rapporterai, à ce ſujet, un fait aſſez plaiſant. Un homme ſe faiſoit un jour préſenter à un magiſtrat, homme de beaucoup d'eſprit. *Que faites-vous ?* lui demanda le magiſtrat : *Je fais des livres*, répondit-il. *Mais aucun de ces livres ne m'eſt encore parvenu ? Je le crois bien*, reprend l'auteur : *je ne fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes ouvrages eſt imprimé, j'en envoie l'édition en Amérique ; je ne compoſe que pour les Colonies.*

Au reſte, cette envie, qui prend ſi ſouvent le nom de juſtice, & dont perſonne n'eſt entièrement exempt, n'eſt le vice d'aucun état. Elle n'eſt ordinairement active & dangereuſe que dans des hommes bornés & vains. L'homme ſupérieur a trop peu d'objets de jalouſie, & les gens du monde ſont trop légers, pour obéir long-temps au même ſentiment : d'ailleurs, ils ne haïſſent point le mérite, & ſur-tout le mérite littéraire : ſouvent même ils le protégent : leur unique prétention, c'eſt d'être agréables & brillans dans la converſation. C'eſt dans cette prétention que conſiſte proprement l'eſprit du ſiècle : auſſi n'eſt-il rien qu'on n'imagine pour échapper, en ce genre, au reproche d'inſipidité.

Une femme de peu d'eſprit paroît entièrement occupée de ſon chien ; elle ne parle qu'à lui ; l'orgueil des auditeurs s'en offenſe : on la taxe d'impertinence : on a tort. Elle ſait qu'on eſt quelque choſe dans la ſociété, lorſqu'on a prononcé tant de mots (1), qu'on a fait tant de geſtes & tant de bruit : l'occupation de ſon chien eſt donc moins, pour elle, un amuſement, qu'un moyen de cacher ſa médiocrité ; elle eſt, à cet égard, très-bien conſeillée par ſon amour-propre, qui, pour le moment, nous fait preſque toujours tirer le meilleur parti de notre ſottiſe.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit de l'eſprit du ſiècle ; c'eſt qu'il eſt facile de ſe le repré-

(1) C'eſt à ce ſujet que les Perſans diſent : *J'entends le bruit de la meule ; mais je ne vois pas la farine.*

ſenter ſous une image ſenſible. Qu'on charge, pour cet effet, un peintre habile de faire, par exemple, les portraits allégoriques de l'eſprit de quelques-uns des ſiècles de la Grèce, & de l'eſprit actuel de notre nation. Dans le premier tableau, ne ſera-t-il pas forcé de repréſenter l'eſprit ſous la figure d'un homme, qui, l'œil fixe, l'ame abſorbée dans de profondes méditations, reſte dans quelques-unes des attitudes qu'on donne aux muſes ? Dans le ſecond tableau, ne ſera-t-il pas néceſſité à peindre l'eſprit ſous les traits du dieu de la raillerie, c'eſt-à-dire, ſous la figure d'un homme qui conſidère tout avec un ris malin & un œil moqueur ? Or, ces deux portraits ſi différens, nous donneroient aſſez exactement la différence de l'eſprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'obſerverai que, dans chaque ſiècle, un peintre ingénieux donneroit à l'eſprit une phyſionomie différente ; & que la ſuite allégorique de pareils portraits ſeroit fort agréable & fort curieuſe pour la poſtérité, qui, d'un coup-d'œil, jugeroit de l'eſtime ou du mépris que, dans chaque ſiècle, l'on a dû accorder à l'eſprit de chaque nation.

CHAPITRE VIII.

De l'Esprit juste (1).

Pour porter, sur les idées & les opinions différentes des hommes, des jugemens trop justes, il faudroit être exempt de toutes les passions qui corrompent notre jugement; il faudroit avoir habituellement présentes à la mémoire les idées dont la connoissance nous donneroit celle de toutes les vérités humaines : pour cet effet, il faudroit tout savoir. Personne ne sait tout : on n'a donc l'esprit juste qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un est bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expression, & enfin de toutes les beautés de style; mais il est mauvais juge de la justesse du plan. L'autre, au contraire, est connoisseur en cette dernière partie; mais il n'est frappé ni de cette justesse, ni de cet à propos, ni de cette force de sentiment d'où dépend la vérité ou la fausseté des caractères tragiques, & le premier mérite des pièces. Je dis le premier mérite, parce que l'utilité réelle, &, par con-

(1) Dans un sens étendu, l'esprit juste seroit l'esprit universel. Il ne s'agit point de cette sorte d'esprit dans ce chapitre : je prends ici ce mot dans l'acception la plus commune.

féquent, la principale beauté de ce genre, conſiſte à peindre fidellement les effets que produiſent ſur nous les paſſions fortes.

On n'a donc proprement de juſteſſe d'eſprit que dans les genres ſur leſquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc, ſans confondre le génie & l'eſprit étendu & profond avec l'eſprit juſte, s'empêcher d'avouer que cette dernière ſorte d'eſprit n'eſt plus qu'un eſprit faux, lorſqu'il s'agit de ces propoſitions compliquées, où la vérité eſt le réſultat d'un grand nombre de combinaiſons; où, pour bien voir, il faut voir beaucoup; & où la juſteſſe de l'eſprit dépend de ſon étendue : auſſi n'entend-on communément par *eſprit juſte*, que la ſorte d'eſprit propre à tirer des conſéquences juſtes & quelquefois neuves des opinions vraies ou fauſſes qu'on lui préſente.

Conſéquemment à cette définition, l'eſprit juſte contribue peu à l'avancement de l'eſprit humain : cependant il mérite quelque eſtime. Celui qui, partant des principes ou des opinions admiſes, en tire des conſéquences toujours juſtes & quelquefois neuves, eſt un homme rare parmi le commun des hommes. Il eſt même, en général, plus eſtimé des gens médiocres, que ne le ſera l'eſprit ſupérieur, qui rappelant trop ſouvent les hommes à l'examen des principes reçus, & les tranſportant dans des régions inconnues, doit à la fois fatiguer leur pareſſe, & bleſſer leur orgueil.

Au reſte, quelque juſtes que ſoient les conſéquences qu'on tire, ou d'un ſentiment ou d'un principe, je dis que, loin d'obtenir le nom d'eſprit juſte, l'on ne ſera

jamais cité que comme un fou, ſi ce ſentiment ou ce principe paroît ou ridicule ou fou. Un Indien vaporeux s'étoit imagine que, s'il piſſoit, il ſubmergeroit tout le Biſnagar. En conſequence, ce vertueux citoyen préférant le ſalut de ſa patrie au ſien propre, retenoit toujours ſon urine ; il étoit prêt à périr, lorſqu'un médecin, homme d'eſprit, entre tout effrayé dans ſa chambre : *Narſingue* (1), lui dit-il, *eſt en feu ; ce n'eſt bientôt qu'un monceau de cendres : hâtez vous de lâcher votre urine.* A ces mots, le bon Indien piſſe, raiſonne juſte, & paſſe pour fou (2).

---

(1) Capitale du Biſnagar.

(2) Les eſprits juſtes pouvoient regarder l'uſage où l'on étoit autrefois de décider de la juſtice ou de l'injuſtice d'une cauſe, par la voie des armes, comme un uſage très-bien établi. Il leur paroiſſoit la conſéquence juſte de ces deux propoſitions : *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, & Dieu ne peut pas permettre l'injuſtice.* « S'il s'élevoit une » diſpute ſur la propriété d'un fonds, ſur l'état d'une per» ſonne, ſi le droit n'étoit pas bien clair de part & d'au» tre ; on prenoit des champions pour l'éclaircir. L'em» pereur Othon, vers l'an 968, ayant conſulté les docteurs » pour ſavoir ſi en ligne directe la repréſentation devoit » avoir lieu, comme ils étoient de différens avis, on nomma » deux braves pour décider ce point de droit : l'avantage » étant demeuré à celui qui ſoutenoit la repréſentation, » l'empereur ordonna qu'elle eût lieu à l'avenir ». *Mémoires de l'Académie des inſcriptions & belles-lettres*, tome XV.

Je pourrois citer encore ici, d'après les mémoires de l'académie des inſcriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées, dans ces temps d'ignorance, *jugemens de Dieu*. Je me borne donc à l'épreuve

Un autre homme, sans doute attaqué des mêmes vapeurs, comparoit un jour le petit nombre des élus au nombre prodigieux d'hommes que le péché précipite journellement dans l'enfer. *Si l'ambition, l'ava-*

---

par l'eau froide, qui se pratiquoit ainsi : « Après quelques » oraisons prononcées sur le patient, on lui lioit la main » droite avec le pied gauche, & la main gauche avec le » pied droit, & dans cet état on le jetoit à l'eau : s'il sur- » nageoit, on le traitoit en criminel ; s'il enfonçoit, il » étoit déclaré innocent. Sur ce pied-là, il devoit se trou- » ver peu de coupables, parce qu'un homme ne pouvant » faire aucun mouvement, & son volume étant supérieur » à un égal volume d'eau, il doit nécessairement enfoncer. » On n'ignoroit pas, sans doute, un principe de statique » aussi simple, d'une expérience si commune ; mais la sim- » plicité de ces temps-là attendoit toujours un miracle, » qu'ils ne croyoient pas que le ciel pût leur refuser » pour leur faire connoître la vérité ». *Ibid.* Au lieu de cette note, dont on ne trouve que le commencement jusqu'à ces mots : *S'il s'élevoit*, &c. : dans l'édition originale & dans le manuscrit de l'auteur on lisoit : « Il arriva, dit- » on, il y a quelques années, en Prusse, un fait à-peu- » près pareil. Deux hommes fort pieux vivoient dans » l'amitié la plus intime ; l'un d'eux fait ses dévotions, » rencontre son ami au sortir de l'église, il lui dit : *Je crois,* » *autant qu'un chrétien peut le croire, être en état de grâce....* » *Quoi*, lui répond son ami, *dans cet instant vous ne crain-* » *driez donc pas la mort ? Je ne pense pas*, reprend-il, *pou-* » *voir jamais être en meilleure disposition.* Ce mot échappé, » son ami le frappe, le tue ; & ce meurtre lui paroît la » conséquence juste du sentiment d'une foi & d'une amitié » vive ». Ainsi, dans presque toutes les religions, la société ne doit son repos, & le monde sa durée, qu'à l'inconséquence des esprits.

rice, la luxure, ſe diſoit il à lui-même, *nous portent à tant de crimes, que n'en commet-on du moins qui ſoient utiles aux hommes ? Pourquoi ne pas donner la mort aux enfans avant l'âge du péché ? Par ce crime je peuplerois le ciel de bienheureux. J'offenſerois ſans doute l'Eternel ; je m'expoſerois à tomber dans l'abyme de l'enfer ; mais enfin, je ſauverois des hommes : je ſerois le Curtius qui ſe jette dans le gouffre pour le ſalut de Rome.* L'aſſaſſinat de quelques enfans fut la conſéquence juſte qu'il tira de ce raiſonnement.

Si de pareils hommes ſont généralement regardés comme fous, ce n'eſt pas uniquement parce qu'ils appuient leur raiſonnement ſur des principes faux, mais ſur des principes réputés tels. En effet, le théologien Chinois, qui prouve les neuf incarnations de Wiſthnou, & le muſulman, qui, d'après l'Alcoran, ſoutient que la terre eſt portée ſur les cornes d'un taureau, ſe fondent certainement ſur des principes auſſi ridicules que ceux de mon Indien ; cependant l'un & l'autre ſeront, chacun en leur pays, cités comme des gens ſenſés. Pourquoi le ſeront-ils ? C'eſt qu'ils ſoutiennent des opinions qui ſont généralement reçues. En fait de vérités religieuſes, la raiſon eſt ſans force contre deux grands miſſionnaires, l'exemple & la crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des grands ſont la loi des petits. Ce Chinois & ce Muſulman paſſeront donc pour ſages, uniquement parce qu'ils ſont *fous de la folie commune.* Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtiſe : celui-là ſeul eſt cité comme bête qui n'eſt pas bête de la bêtiſe commune.

Certains villageois, dit-on, bâtiſſent un pont : ils y gravent cette inſcription : *Le préſent pont eſt fait ici :* d'autres voulant retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé, ils lui paſſent au cou un nœud coulant, & le retirent étranglé. Si les bêtiſes de cette eſpèce doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter ſérieuſement les dogmes des bonzes, des brachmanes & des talapoins ? dogmes auſſi abſurdes que l'inſcription du pont. Comment peut-on, ſans rire, voir les rois, les peuples, les miniſtres, & même les grands-hommes, ſe proſterner quelquefois aux pieds des idoles, & montrer, pour des fables ridicules, la vénération la plus profonde ? Comment, en parcourant les voyages, n'eſt-on pas étonné d'y voir l'exiſtence des ſorciers & des magiciens auſſi généralement reconnue que l'exiſtence de Dieu, & paſſer, chez la plupart des nations, pour auſſi démontrée ? Par quelle raiſon enfin des abſurdités différentes, mais également ridicules, ne feroient-elles pas ſur nous la même impreſſion ? C'eſt qu'on ſe moque volontiers d'une bêtiſe dont on ſe croit exempt ; c'eſt que perſonne ne répète, d'après le villageois, *le préſent pont eſt fait ici ;* & qu'il n'en eſt pas ainſi, lorſqu'il s'agit d'une pieuſe abſurdité. Perſonne ne ſe croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit, on craint de rire de ſoi ſous le nom d'autrui.

Ce n'eſt donc point, en général, à l'abſurdité d'un raiſonnement, mais à l'abſurdité d'une certaine eſpèce de raiſonnement, qu'on donne le nom de bêtiſe. On ne peut donc entendre par ce mot, qu'une ignorance

peu commune. Auſſi donne-t-on quelquefois le nom de bête à ceux même auxquels on accorde un grand génie. La ſcience des choſes communes eſt la ſcience des gens médiocres ; & quelquefois l'homme de génie eſt, à cet égard, d'une ignorance groſſière. Ardent à s'élancer juſqu'aux premiers principes de l'art ou de la ſcience qu'il cultive, & content d'y ſaiſir quelques-unes de ces vérités neuves, premières & générales, d'où découlent une infinité de vérités ſecondaires, il néglige toute autre eſpèce de connoiſſance. Sort-il du ſentier lumineux que lui trace le génie ? il tombe dans mille erreurs ; & Newton commente l'*Apocalypſe*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpens de cette nuit immenſe qui environne les eſprits médiocres ; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colonne qui marchoit devant les Hébreux, & qui tantôt étoit obſcure, & tantôt lumineuſe. Le grand-homme, toujours ſupérieur en un genre, manque néceſſairement d'eſprit en beaucoup d'autres, à moins qu'on n'entende ici, par *eſprit*, l'aptitude à s'inſtruire, que, peut-être, on peut regarder comme une connoiſſance commencée. Le grand-homme, par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, & la diſtinction qu'il eſt à portée de faire entre une demi-connoiſſance & une connoiſſance entière, a certainement, à cet égard, un grand avantage ſur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, & n'ayant rien ſu profondément ſe croient toujours aſſez inſtruits, lorſqu'ils ont une connoiſſance

ſuperficielle des choſes. L'ignorance & la ſottiſe ſe perſuadent aiſément qu'elles ſavent tout : l'une & l'autre ſont toujours orgueilleuſes. Le grand-homme ſeul peut être modeſte.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans leſquelles la nature le force à ſe renfermer, c'eſt pour faire plus évidemment ſentir que l'eſprit juſte, déjà fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugemens toujours vrais ſur les divers objets du raiſonnement. Un tel eſprit eſt impoſſible. Le propre de l'eſprit juſte eſt de tirer des conſéquences exactes des opinions reçues : or, ces opinions ſont fauſſes pour la plupart, & l'eſprit juſte ne remonte jamais juſqu'à l'examen de ces opinions : l'eſprit juſte n'eſt donc, le plus ſouvent, que l'art de raiſonner méthodiquement faux. Peut-être cette ſorte d'eſprit ſuffit pour faire un bon juge ; mais jamais elle ne fait un grand-homme. Quiconque en eſt doué, n'excelle ordinairement en aucun genre, & ne ſe rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, ſouvent l'eſtime des gens médiocres. J'en conviens : mais leur eſtime, en lui faiſant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une ſource d'erreurs ; erreurs auxquelles il eſt impoſſible de l'arracher. Car enfin, ſi le miroir, de tous les conſeillers le conſeiller le plus poli & le plus diſcret, n'apprend à perſonne à quel point il eſt difforme, qui pourroit déſabuſer un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même ; ſur-tout, lorſque cette opinion eſt appuyée de l'eſtime de la plupart de ceux qui l'environnent ?

C'eſt être encore aſſez modeſte que de ne s'eſtimer que d'après l'éloge d'autrui. De-là cependant cette confiance de l'eſprit juſte en ſes propres lumières, & ce mépris pour les grands-hommes, qu'il regarde ſouvent comme des viſionnaires, comme des eſprits ſyſtématiques & de mauvaiſes têtes (1). O eſprits juſtes! leur diroit on, lorſque vous traitez de mauvaiſes têtes ces grands-hommes, qui, du moins, ſont ſi ſupérieurs dans le genre où le public les admire; quelle opinion penſez vous que le public puiſſe avoir de vous, dont l'eſprit ne s'étend pas au-delà de quelques petites conſéquences tirées d'un principe vrai ou faux, & dont la découverte eſt peu importante? Toujours en extaſe devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, ſujets aux erreurs des hommes célèbres. Oui, ſans doute; parce qu'il faut ou courir ou du moins marcher pour tomber. Lorſque vous vantez entre vous la juſteſſe de votre eſprit, il me ſemble entendre des culs-de-jatte ſe glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, eſt ſouvent plus ſage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie & de paſſions qui produit également les grands vices, les grandes vertus & les grands talens. Mais en êtes-vous plus recommandables? Qu'importe au public la bonne ou

(1) Dire d'un homme qu'il a une mauvaiſe tête, c'eſt, le plus ſouvent, dire, ſans le ſavoir, qu'il a plus d'eſprit que nous.

mauvaiſe

mauvaise conduite d'un particulier ? Un homme de génie, eût-il des vices, est encore plus estimable que vous. En effet, on sert sa patrie, ou par l'innocence de ses mœurs & les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumières qu'on y répand. De ces deux manières de servir sa patrie, la dernière, qui, sans contredit, appartient plus directement au génie, est, en même temps, celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier, ne sont guères utiles qu'au petit nombre de ceux qui composent la société : au contraire, les lumières nouvelles, que ce même particulier répandra sur les arts & les sciences, sont des bienfaits pour l'univers. Il est donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droits que vous à la reconnoissance publique.

Les déclamations des esprits justes contre les gens de génie doivent, sans doute, en imposer quelque temps à la multitude : rien de plus facile à tromper. Si l'Espagnol, à l'aspect des lunettes que portent toujours sur le nez quelques-uns de ses docteurs, se persuade que ces docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, & qu'ils sont très-savans ; si l'on prend tous les jours la vivacité du geste pour celle de l'esprit, & la taciturnité pour profondeur ; il faut bien qu'on prenne aussi la gravité ordinaire aux esprits justes pour un effet de leur sagesse. Mais le prestige se détruit, & l'on se rappelle bientôt que la gravité, comme le dit Mademoiselle de Scudery, n'est qu'un secret du corps pour

cacher les défauts de l'eſprit (1). Il n'y a donc proprement que ces eſprits juſtes qui ſoient long-temps dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reſte, qu'ils ſe croient ſages, parce qu'ils ſont ſérieux; qu'inſpirés par l'orgueil & l'envie, lorſqu'ils décrient le génie, ils croient l'être par la juſtice; perſonne, à cet égard, n'échappe à l'erreur. Ces mépriſes de ſentiment ſont en tous genres ſi générales & ſi fréquentes, que je crois répondre au deſir de mon lecteur, en conſacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.

(1) L'ane, dit à ce ſujet Montaigne, eſt le plus ſérieux des animaux.

CHAPITRE IX.

Mépriſe de ſentiment.

SEMBLABLE au trait de la lumière, qui ſe compoſe d'un faiſceau de rayons, tout ſentiment ſe compoſe d'une infinité de ſentimens, qui concourent à produire telle volonté dans notre ame, & telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le priſme propre à décompoſer ce faiſceau de ſentimens : en conſéquence, l'on ſe croit ſouvent animé, ou d'un ſentiment unique, ou de ſentimens différens de ceux qui nous meuvent. Voilà la cauſe de tant de mépriſes de ſentiment, & pourquoi nous ignorons preſque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux ſentir combien il eſt difficile d'échapper à ces mépriſes de ſentiment, je dois préſenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.

CHAPITRE X.

Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent.

UNE mère idolâtre ſon fils. Je l'aime, dira-t-elle, pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous ne prenez aucun ſoin de ſon éducation, & vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puiſſe infiniment contribuer à ſon bonheur : pourquoi donc, ſur ce ſujet, ne conſultez-vous point les gens d'eſprit, & ne liſez-vous aucun des ouvrages faits ſur cette matière ? C'eſt, repliquera-t-elle, parce qu'en ce genre, je crois en ſavoir autant que les auteurs & leurs ouvrages. Mais d'où naît cette confiance en vos lumières ? ne ſeroit-elle pas l'effet de votre indifférence ? Un deſir vif nous inſpire toujours une ſalutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès conſidérable : on voit des procureurs, des avocats ; on en conſulte un grand nombre, on lit ſes factums. Eſt-on attaqué de ces maladies de langueur, qui ſans ceſſe nous environnent des ombres & des horreurs de la mort : on voit des médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de médecine, on devient ſoi-même un peu médecin. Telle eſt la conduite de l'intérêt vif. Lorſqu'il s'agit de l'éducation des enfans, ſi vous n'êtes point ſuſceptible du même intérêt, c'eſt que vous ne les aimez

point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mère, quels seroient les motifs de ma tendresse ? Parmi les pères & les mères, répondrai-je, les uns sont affectés du sentiment de la postéromanie ; dans leurs enfans, ils n'aiment proprement que leur nom : les autres sont jaloux de commander ; &, dans leurs enfans, ils n'aiment que leurs esclaves. L'animal se sépare de ses petits, lorsque leur foiblesse ne les tient plus dans sa dépendance ; & l'amour paternel s'éteint dans presque tous les cœurs, lorsque les enfans ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le poète Saadi, le père ne voit en eux que des héritiers avides : & c'est la cause, ajoute ce même poète, de l'amour extrême de l'aïeul pour ses petits-fils ; il les regarde comme les ennemis de ses ennemis.

Il est enfin des pères & des mères, qui, dans leurs enfans, n'apperçoivent qu'un joujou & qu'une occupation. La perte de ce joujou leur seroit insupportable : mais leur affliction prouveroit-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même ? Tout le monde sait ce trait de la vie de M. de Lauzun : il étoit à la Bastille ; là, sans livres, sans occupation, en proie à l'ennui & à l'horreur de la prison, il s'avise d'apprivoiser une araignée. C'étoit la seule consolation qui lui restât dans son malheur. Le gouverneur de la Bastille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux (1), écrase cette araignée. Le

(1) L'habitude de voir des malheureux rend les hommes

prisonnier en ressent un chagrin cuisant ; il n'est point de mère que la mort de son fils affecte d'une douleur plus violente. Or, d'où vient cette conformité de sentimens pour des objets si différens ? C'est que, dans la perte d'un enfant, comme dans la perte d'une araignée, l'on n'a souvent à pleurer que l'ennui & le désœuvrement où l'on tombe. Si les mères paroissent, en général, plus sensibles à la mort d'un enfant que ne le feroit un père, distrait par ses affaires, ou livré aux soins de l'ambition, ce n'est pas que cette mère aime plus tendrement son fils ; mais c'est qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les méprises de sentiment sont, en ce genre, très-fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel (1), dont tant de gens font parade, & dont

---

cruels & méchans. En vain, disent-ils, que, cruels à regret, c'est le devoir qui leur impose la nécessité d'être durs. Tout homme qui, pour l'intérêt de la justice, peut, comme le bourreau, tuer de sang-froid son semblable, le massacreroit certainement pour son intérêt personnel, s'il ne craignoit la potence.

(1) Ce que je dis de l'amour paternel, peut s'appliquer à cet amour métaphysique, tant vanté dans nos anciens romans. L'on est, en ce genre, sujet à bien des méprises de sentiment. Lorsqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'ame d'une femme, ce n'est certainement qu'à son corps qu'on en veut ; & c'est, à cet égard, pour satisfaire & ses besoins, & sur-tout sa curiosité, qu'on est capable de tout. La preuve de cette vérité, c'est le peu de sensibilité que la plupart des spectateurs marquent au théâtre pour la tendresse de deux époux, lorsque ces

ils se croient vivement affectés, n'est, le plus souvent, en eux, qu'un effet, ou du sentiment de la postéromanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui & du désœuvrement.

Une pareille mépriſe de ſentiment perſuade aux dévots fanatiques, que c'eſt à leur zèle pour la religion qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les philoſophes, & les perſécutions qu'ils excitent contre eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'ouvrage d'un philoſophe, eſt fauſſe, ou elle eſt vraie. Dans le premier cas, vous pouvez, animés de cette vertu douce que ſuppoſe la religion, lui en prouver philoſophiquement la fauſſeté; vous le devez même chrétiennement. *Nous n'exigeons point*, dit ſaint Paul, *une obéiſſance aveugle; nous enſeignons, nous prouvons, nous perſuadons.* Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, ſi l'opinion de ce philoſophe eſt vraie, elle n'eſt point alors contraire à la religion: le croire, c'eſt un blaſphême. Deux vérités ne peuvent être contradic-

---

mêmes ſpectateurs ſont ſi vivement émus de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Qui produiroit en eux cette différence de ſentiment, ſi ce ne ſont les ſentimens différens qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux ſituations? La plupart d'entre eux ont ſenti que, ſi l'on fait tout pour les faveurs deſirées, l'on fait peu pour les faveurs obtenues; qu'en fait d'amour, la curioſité une fois ſatisfaite, l'on ſe conſole aiſément de la perte d'une infidelle, & qu'alors le malheur d'un amant eſt très-ſupportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un deſir déguiſé de la jouiſſance.

toires : & la vérité, dit M. l'abbé de Fleury, ne peut jamais nuire à la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paroît pas se concilier avec les principes de la religion. Vous pensez donc, lui répliquera-t-on, que tout ce qui résiste aux efforts de votre esprit, & ce que vous ne pouvez concilier avec les dogmes de votre religion, est réellement inconciliable avec ces mêmes dogmes ? Ne savez-vous pas que Galilée (1) fut indignement traîné dans les prisons de

(1) Les persécuteurs de Galilée se crurent, sans doute, animés du zèle de la religion, & furent la dupe de cette croyance. J'avouerai cependant que, s'ils s'étoient scrupuleusement examinés, & qu'ils se fussent demandé pourquoi l'église se réservoit le droit de punir, par l'affreux supplice du feu, les erreurs d'un homme, lorsque, faisant trouver au crime un asyle inviolable près des autels, elle se déclaroit, pour ainsi dire, la protectrice des assassins ; s'ils se fussent encore demandé pourquoi cette même église, par sa tolérance, sembloit favoriser les forfaits de ces pères qui mutilent, sans pitié, l'enfant que, dans les temples, les concerts & sur le théâtre, ils dévouent au plaisir de quelques oreilles délicates ; & qu'enfin ils eussent apperçu que les ecclésiastiques encourageoient eux-mêmes les pères dénaturés à ce crime, en permettant que ces victimes infortunées fussent reçues & chèrement gagées dans les églises : alors ils seroient nécessairement convaincus que le zèle de la religion n'étoit pas l'unique sentiment qui les animoit. Ils auroient senti qu'ils ne faisoient du temple le refuge du crime, que pour conserver par ce moyen un plus grand crédit sur une infinité d'hommes, qui respecteroient dans les moines, les seuls protecteurs qui pussent les soustraire à la rigueur des lois ; & qu'ils ne puniſſoient, dans Galilée, la découverte d'un nouveau

l'inquisition, pour avoir soutenu que le soleil étoit immobile au centre du monde; que son système scandalisa d'abord les imbécilles, & leur parut absolument contraire à ce texte de l'écriture : *Arrête-toi, soleil?* Cependant d'habiles théologiens ont depuis accordé les principes de Galilée avec ceux de la religion. Qui vous assure qu'un théologien, plus heureux ou plus éclairé que vous, ne levera pas la contradiction que vous croyez appercevoir entre votre religion & l'opinion que vous condamnez? Qui vous force, par une censure précipitée, d'exposer, si ce n'est la religion, du moins ses ministres, à la haine qu'excite la perse-

---

système, que pour se venger de l'injure involontaire que leur faisoit un grand-homme, qui peut-être, en éclairant l'humanité, en paroissant plus instruit que les ecclésiastiques, pouvoit diminuer leur crédit sur le peuple. Il est vrai que, même dans l'Italie, l'on ne se rappelle qu'avec horreur le traitement que l'inquisition fit à ce philosophe. Je citerai, pour preuve de cette vérité, un morceau d'un poëme du prêtre Benedetto Menzini. Ce poëme, imprimé & vendu publiquement à Florence, est rapporté dans le *Journal étranger*. Le poète s'adresse aux inquisiteurs qui condamnèrent Galilée : « Quel étoit, leur dit-il, votre » aveuglement, lorsque vous traînâtes indignement ce » grand-homme dans vos cachots? est-ce là cet esprit pa- » cifique que vous recommande le saint apôtre qui mourut » en exil à Patmos? Non : vous fûtes toujours sourds à ses » préceptes. Persécutons les savans : telle est votre maxime. » Orgueilleux humains, sous un extérieur qui ne respire » que l'humilité, vous qui parlez d'un ton si doux, & qui » trempez vos mains dans le sang, quel démon funeste » vous introduisit parmi nous? »

cution ? Pourquoi, toujours empruntant le secours de la force & de la terreur, vouloir imposer silence aux gens de génie, & priver l'humanité des lumières utiles qu'ils peuvent lui procurer ?

Vous obéissez, dites-vous, à la religion. Mais elle vous ordonne la méfiance de vous mêmes & l'amour du prochain. Si vous n'agissez pas conformément à ces principes, ce n'est donc pas l'esprit de Dieu qui vous anime (1). Mais, direz-vous, quelles sont donc les divinités qui m'inspirent ? La paresse & l'orgueil. C'est la paresse, ennemie de toute contention d'esprit qui vous révolte contre des opinions que vous ne pouvez, sans étude & sans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles ; mais qui, philosophiquement démontrés, ne peuvent être théologiquement fausses.

C'est l'orgueil, ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre homme, qui lui fait détester dans l'homme de génie le bienfaiteur de l'humanité, & qui le soulève contre des vérités dont la découverte l'humilie.

C'est donc cette même paresse & ce même orgueil

---

(1) Si le même dévot fanatique, doux à la Chine & cruel à Lisbonne, prêche dans les divers pays la tolérance ou la persécution, selon qu'il y est plus ou moins puissant ; comment concilier des conduites aussi contradictoires avec l'esprit de l'évangile ; & ne pas sentir que, sous le nom de la religion, c'est l'orgueil de commander qui les inspire ?

qui, se déguisant (1) à ses yeux sous l'apparence du zèle (2), en font le persécuteur des hommes éclairés; & qui, dans l'Italie, l'Espagne & le Portugal, ont forgé les chaînes, bâti les cachots, & dressé les bûchers de l'inquisition.

Au reste, ce même orgueil si redoutable dans le dévot fanatique, & qui, dans toutes les religions, lui fait, au nom du Très-Haut, persécuter les hommes de génie, arme quelquefois contre eux les gens en place.

A l'exemple de ces Pharisiens qui traitoient de criminels ceux qui n'adoptoient point toutes leurs déci-

---

(1) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuisible à l'humanité, mais qui consiste dans un acte qu'il est impossible de se dissimuler à soi-même, on se fait illusion sur tout le reste. Tous les vices, à nos yeux, se transforment en autant de vertus. L'on prend, en soi, le desir des grandeurs pour l'élévation dans l'ame, l'avarice pour économie, la médisance pour amour de la vérité, & l'humeur pour un zèle louable. Aussi, la plupart de ces passions s'allient-elles communément avec la bigotterie.

(2) Ceux des théologiens qui croyoient les papes en droit de disposer des trônes, s'imaginoient aussi être animés du pur zèle de la religion. Ils n'appercevoient pas qu'un motif secret d'ambition se mêloit à la sainteté de leurs intentions; que l'unique moyen de commander aux rois, étoit de consacrer l'opinion qui donnoit au pape le droit de les déposer pour cas d'hérésie. Or, les ecclésiastiques étant les seuls juges de l'hérésie, la cour de Rome, dit l'abbé de Longuerue, en faisoit trouver, à son gré, dans tous les princes qui lui déplaisoient.

sions, que de visirs traitent d'ennemis de la nation ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite ! Induits à cette erreur par une mépriſe de ſentiment commune à preſque tous les hommes, il n'eſt point de viſir qui ne prenne ſon intérêt pour l'intérêt de la nation ; qui ne ſoutienne, ſans le ſavoir ; qu'humilier ſon orgueil, c'eſt inſulter au public ; & que blâmer ſa conduite, avec quelque ménagement qu'on le faſſe, c'eſt exciter le trouble dans l'état. Mais, lui diroit-on, vous vous trompez vous-même, & dans ce jugement, c'eſt l'intérêt de votre orgueil, & non l'intérêt général, que vous conſultez. Ignorez-vous qu'un citoyen, s'il eſt vertueux, ne verra jamais avec indifférence les maux qu'occaſionne une mauvaiſe adminiſtration ? La légiſlation, qui, de toutes les ſciences, eſt la plus utile, ne doit-elle pas, comme toute autre ſcience, ſe perfectionner par les mêmes moyens ? C'eſt en éclairant les erreurs des Ariſtote, des Averroës, des Avicenne, & de tous les inventeurs dans les ſciences & les arts, qu'on a perfectionné ces mêmes arts & ces mêmes ſciences. Vouloir couvrir les fautes de l'adminiſtration du voile du ſilence, c'eſt donc s'oppoſer aux progrès de la légiſlation, & par conſéquent au bonheur de l'humanité. C'eſt ce même orgueil, maſqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiome, qu'une faute une fois commiſe, le divan doit toujours la ſoutenir, & que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, ſi le bien public eſt l'objet que ſe propoſe tout prince & tout gouvernement, doivent-ils em-

ployer l'autorité à soutenir une sottise ? L'axiome que vous établissez ne signifie donc rien autre chose, sinon : J'ai donné mon avis ; je ne veux pas qu'en montrant au prince la nécessité de changer de conduite, on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conseillé.

Au reste, il est peu d'hommes qui échappent aux illusions de cette espèce. Que de gens faux de bonne foi, faute de s'être examinés ! S'il en est pour qui les autres ne soient, pour ainsi dire, que des corps diaphanes, & qui lisent également bien, & dans leur intérieur, & dans l'intérieur d'autrui, le nombre en est petit. Pour se connoître, il faut s'observer, faire une longue étude de soi-même. Les moralistes sont presque les seuls intéressés à cet examen, & la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement contre les singularités de quelques hommes d'esprit, que de gens ne se croient uniquement animés que de l'esprit de justice & de vérité ! Cependant, leur diroit-on, pourquoi se déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui souvent ne nuit à personne ? Un homme joue le singulier ; riez-en, à la bonne heure : c'est même le parti que vous prendrez avec un homme sans mérite. Pourquoi n'en userez-vous pas de même avec un homme d'esprit ? C'est que sa singularité attire l'attention du public : or, son attention une fois fixée sur un homme de mérite, il s'en occupe, il vous oublie, & votre orgueil en est blessé. Voilà quel est en vous le principe secret, & du respect que vous affectez pour l'usage, & de votre haine pour le singulier.

Vous me direz peut-être : L'extraordinaire frappe ; il ajoute à la célébrité de l'homme d'esprit ; le mérite simple & modeste en est moins estimé ; & c'est une injustice dont je le venge, en décriant la singularité. Mais l'envie, répondrai-je, ne vous fait-elle pas appercevoir l'affectation où l'affectation n'est pas ? En général, les hommes supérieurs y sont peu sujets ; un caractère paresseux & méditatif peut avoir de la singularité ; mais jamais il ne la jouera. L'affectation de la singularité est donc très-rare.

Pour soutenir le personnage de singulier, de quelle activité faut-il être doué ? Quelle connoissance du monde faut-il avoir, & pour choisir précisément un ridicule qui ne nous rende ni mépriſables ni odieux aux autres hommes, & pour adapter ce ridicule à notre caractère, & le proportionner à notre mérite ? Car enfin, ce n'est qu'avec une telle dose de génie qu'il est permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette dose ; il faut en convenir ; alors, loin de nous nuire, un ridicule nous sert. Lorsque Enée descend aux enfers pour adoucir le monstre qui veille à leurs portes, ce héros se pourvoit, par le conseil de la Sybille, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule du Cerbère. Qui sait si, pour appaiser la haine de ses contemporains, le mérite ne doit pas aussi jeter, dans la gueule de l'envie, le gâteau d'un ridicule ? La prudence l'exige, & même l'humanité l'ordonne. S'il naissoit un homme parfait, il devroit toujours, par quelques grandes sottises, adoucir la haine de ses concitoyens. Il est vrai qu'à cet égard on peut s'en fier à la nature, & qu'elle a pourvu

chaque homme de la dose de défauts suffisante pour le rendre supportable.

Une preuve certaine que c'est l'envie qui, sous le nom de justice, se déchaîne contre les ridicules des gens d'esprit, c'est que toute singularité ne nous blesse point en eux. Une singularité grossière, & qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre, en lui faisant appercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il est exempt, en lui persuadant que tous les gens d'esprit sont fous, & que lui seul est sage, est une singularité toujours très-propre à leur concilier sa bienveillance. Qu'un homme d'esprit, par exemple, s'habille d'une manière singulière : la plupart des hommes, qui ne distinguent point la sagesse de la folie, & ne la reconnoissent qu'à l'enseigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou ; ils en riront, mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaisir qu'ils trouvent à s'en moquer, quelle célébrité ne lui donneront-ils pas ? On ne peut rire souvent d'un homme sans en parler beaucoup. Or, ce qui perdroit un sot, accroît la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas sans avouer, & peut-être même sans exagérer sa supériorité dans le genre où il se distingue. Par des déclamations outrées, l'envieux, à son insu, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnoissance ne te dois-je pas ? lui diroit volontiers l'homme d'esprit ; que ta haine me fait d'amis ! Le public ne s'est pas long-temps mepris sur les motifs de ton aigreur ; c'est l'éclat de ma réputation, & non ma singularité, qui t'offense. Si tu l'osois, tu jouerois, comme moi, le

ſingulier : mais tu ſais qu'une ſingularité affectée eſt une platitude dans un homme ſans eſprit : ton inſtinct t'avertit, ou que tu n'as pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite néceſſaire pour jouer le ſingulier. Voilà quelle eſt la vraie cauſe de ton horreur pour la ſingularité (1). Tu reſſembles à ces femmes contrefaites, qui, criant ſans ceſſe à l'indécence contre tout habillement nouveau & propre à marquer la taille, ne s'apperçoivent point que c'eſt à leur difformité qu'elles doivent leur reſpect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous eſt toujours caché ; ce n'eſt que dans les autres qu'on l'apperçoit. Je rapporterai, à ce ſujet, un fait aſſez plaiſant, qui, dit-on, eſt arrivé

(1) C'eſt à la même cauſe qu'on doit attribuer l'amour que preſque tous les ſots croient afficher pour la probité, lorſqu'ils diſent : nous fuyons les gens d'eſprit ; c'eſt mauvaiſe compagnie ; ce ſont des hommes dangereux. Mais, leur diroit-on, l'égliſe, la cour, la magiſtrature, la finance ne fourniſſent pas moins d'hommes repréhenſibles, que les académies. La plupart des gens de lettres ne ſont pas même à portée de faire des fripponneries. D'ailleurs, le deſir de l'eſtime, que ſuppoſe toujours l'amour de l'étude, leur ſert, à cet égard, de préſervatif. Parmi les gens de lettres, il en eſt peu dont la probité ne ſoit conſtatée par quelque acte de vertu. Mais, en les ſuppoſant même auſſi frippons que les ſots, les qualités de l'eſprit peuvent du moins compenſer en eux les vices du cœur ; mais le ſot n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'eſprit ? C'eſt que leur préſence humilie, & qu'on prend en ſoi pour amour de la vertu ce qui n'eſt qu'averſion pour les hommes ſupérieurs.

de

de nos jours. Le duc de Lorraine donnoit un grand repas à toute sa cour; on avoit servi le souper dans un vestibule, & ce vestibule donnoit sur un parterre. Au milieu du souper, une femme croit voir une araignée : la peur la saisit, elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe sur un gazon. Au moment de sa chûte, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés; c'étoit le premier ministre du duc : Ah! Monsieur, lui dit-elle, que vous me rassurez! & que j'ai de grâces à vous rendre! je craignois d'avoir fait une impertinence; *Eh! Madame, qui pourroit y tenir?* répond le ministre : *mais dites-moi, étoit-elle bien grosse?* Ah! Monsieur, elle étoit affreuse. *Voloit-elle*, ajouta-t-il, *près de moi?* Que voulez-vous dire? une araignée voler? *Eh quoi!* reprit-il, *c'est pour une araignée que vous faites ce train-là? Allez, Madame, vous êtes une folle : je croyois que c'étoit une chauve-souris.* Ce fait est l'histoire de tous les hommes. On ne peut supporter son ridicule dans autrui; on s'injurie réciproquement; &, dans ce monde, ce n'est jamais qu'une vanité qui se moque de l'autre. Aussi, d'après Salomon, est-on toujours tenté de s'écrier : *Tout est vanité.* C'est à cette vanité que tiennent la plupart de nos méprises de sentiment; mais comme c'est sur-tout en matière de conseils que cette méprise est plus facilement apperçue, après avoir exposé quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes, il est encore utile de montrer les erreurs où cette même ignorance de nous-mêmes précipite quelquefois les autres.

CHAPITRE XI.

Des Conſeils.

Tout homme qu'on conſulte croit toujours ſes conſeils dictés par l'amitié. Il le dit; la plupart des gens le croient ſur ſa parole, & leur aveugle confiance ne les égare que trop ſouvent. Il ſeroit cependant très-facile de ſe détromper ſur ce point; car enfin, on aime peu de gens, & l'on veut conſeiller tout le monde. Où cette manie de conſeiller prend-elle ſa ſource? Dans notre vanité. La folie de preſque tout homme eſt de ſe croire ſage, & beaucoup plus ſage que ſon voiſin: tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plaît. Qui nous conſulte nous eſt agréable: c'eſt un aveu d'infériorité qui flatte. D'ailleurs, que d'occaſions l'intérêt du conſultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos ſentimens, de parler de nous, d'en parler beaucoup, & d'en parler en bien? Auſſi n'eſt-il perſonne qui n'en profite. Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du conſultant, il nous quitte ordinairement, ſans être inſtruit ni éclairé; & nos conſeils n'ont été que notre panégyrique. C'eſt donc, preſque toujours, la vanité qui conſeille. Auſſi veut-on corriger tout le monde. C'eſt à ce ſujet qu'un philoſophe répondoit à un de ces conſeillers empreſſés: *Comment me corrigerois-je*

de mes défauts, puiſque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger ? Si c'étoit, en effet, l'amitié ſeule qui donnât des conſeils, cette paſſion, comme toute paſſion vive, nous éclaireroit, nous feroit connoître quand & comment l'on doit conſeiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un conſeil ne ſoit très-utile. Un avocat, un médecin, un philoſophe, un politique, peuvent, chacun en leur genre, donner d'excellens avis. Dans tout autre cas, le conſeil eſt inutile; ſouvent même il eſt ridicule; parce qu'en général, c'eſt toujours ſoi qu'on y propoſe pour modèle. Qu'un ambitieux conſulte un homme modéré, & lui propoſe ſes vues & ſes projets: abandonnez-les, lui dira celui-ci; ne vous expoſez point à des dangers, à des chagrins ſans nombre, & livrez-vous à des occupations douces. Peut-être, lui répliquera l'ambitieux, entre des paſſions & des caractères différens, ſi j'avois encore un choix à faire, peut-être même me rendrois-je à votre avis: mais il s'agit, mes paſſions données, mon caractère formé, & mes habitudes priſes, d'en tirer le meilleur parti poſſible pour mon bonheur. C'eſt ſur ce point que je vous conſulte. En vain ajouteroit-il que le caractère une fois formé, il eſt impoſſible d'en changer; que les plaiſirs d'un homme modéré ſeroient inſipides pour un ambitieux; & que le miniſtre diſgracié meurt d'ennui. Quelques raiſons qu'il allègue, l'homme modéré lui répétera toujours: *Il ne faut pas être ambitieux.* Il me ſemble entendre un médecin dire à ſon malade: *Monſieur, n'ayez pas la fièvre.* Les vieillards tiendront

le même langage. Qu'un jeune homme les consulte sur la conduite qu'il doit tenir : Fuyez, lui diront-ils, tout bal, tout spectacle, toute assemblée de femmes & tout amusement frivole ; occupez-vous tout entier de votre fortune : imitez-nous. Mais, leur répliquera le jeune homme, je suis encore très-sensible au plaisir ; j'aime les femmes avec fureur : comment y renoncer ? Vous sentez qu'à mon âge ce plaisir est un besoin. Quelque chose qu'il dise, un vieillard ne comprendra jamais que la jouissance d'une femme soit si nécessaire au bonheur d'un homme. Tout sentiment qu'on n'éprouve plus, est un sentiment dont on n'admet point l'existence. Le vieillard ne cherche plus le plaisir ; le plaisir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupoient dans sa jeunesse, se sont insensiblement éloignés de ses yeux. L'homme alors est comparable au vaisseau qui cingle en haute mer, qui perd insensiblement de vue les objets qui l'attachoient au rivage, & qui lui-même disparoît bientôt à leurs yeux. Qui considère l'ardeur avec laquelle chacun se propose pour modèle, croit voir des nageurs répandus sur un grand lac, & qui, emportés par des courans divers, lèvent la tête au-dessus de l'eau, & se crient les uns aux autres : C'est moi qu'il faut suivre, & c'est là qu'il faut aborder. Retenu lui-même par des chaînes d'airain sur un rocher, d'où il contemple leur folie : ne voyez-vous pas, dit le sage, qu'entraînés par des courans contraires, vous ne pouvez aborder au même endroit ? Conseillez à un homme de dire ceci, de faire cela ; c'est ordinairement ne rien dire, sinon, j'agirois

de cette manière ; je dirois telle choſe. Auſſi ce mot de Moliere : *Vous êtes orfévre, Monſieur Joſſe*, appliqué à l'orgueil de ſe donner pour exemple, eſt-il bien plus général qu'on ne l'imagine. Il n'eſt point de ſot qui ne voulût diriger la conduite de l'homme du plus grand eſprit (1). Il me ſemble voir le chef des Natchès (2), qui, tous les matins, au lever de l'aurore, ſort de ſa cabane, & du doigt marque au ſoleil ſon frère, la route qu'il doit tenir.

Mais, dira-t-on, l'homme qu'on conſulte, peut, ſans doute, ſe faire illuſion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'eſt en lui que l'effet de ſa vanité : mais comment cette illuſion paſſe-t-elle juſqu'à celui qui conſulte ? comment n'eſt-il pas, à cet égard, éclairé par ſon intérêt ? C'eſt qu'on croit volontiers que les autres prennent, à ce qui nous regarde, un intérêt que réellement ils n'y prennent point ; c'eſt que la plupart des hommes ſont foibles, ne peuvent ſe conduire eux-mêmes, ont beſoin qu'on les décide, & qu'il eſt très-facile, comme l'obſervation le prouve, de communiquer à de pareils hommes la haute opinion qu'on a de ſoi. Il n'en eſt pas ainſi d'un eſprit ferme. S'il conſulte, c'eſt qu'il ignore : il ſait que, dans tout autre cas, & lorſqu'il s'agit de ſon propre

(1) Qui n'eſt point écuyer, ne donne point de conſeil ſur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'eſt point ſi défiant en fait de morale : ſans l'avoir étudiée, on s'y croit très-ſavant, & en état de conſeiller tout le monde.

(2) Peuples ſauvages.

bonheur, c'eſt uniquement à lui ſeul qu'il doit s'en rapporter. En effet, ſi la bonté d'un conſeil dépend alors d'une connoiſſance exacte du ſentiment & du degré de ſentiment dont un homme eſt affecté, qui peut mieux ſe conſeiller que ſoi-même? Si l'intérêt vif nous éclaire ſur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous ſur notre propre bonheur? Qui ſait ſi, le caractère formé & les habitudes priſes, chacun ne ſe conduit pas le mieux poſſible, lors même qu'il paroît le plus fou? Tout le monde ſait cette réponſe d'un fameux oculiſte: un payſan va le conſulter; il le trouve à table, buvant & mangeant bien: *Que faire pour mes yeux?* lui dit le payſan. *Vous abſtenir du vin*, reprend l'oculiſte. *Mais il me ſemble*, reprend le payſan en s'approchant de lui, *que vos yeux ne ſont pas plus ſains que les miens, & cependant vous buvez?... Oui vraiment; c'eſt que j'aime mieux boire que guérir.* Que de gens dont le bonheur eſt, comme celui de cet oculiſte, attaché à des paſſions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs, & qui cependant, ſi je l'oſe dire, ſeroient fous de vouloir être plus ſages! Il eſt même des hommes, & l'expérience (1) ne l'a que trop démontré, qui ſont aſſez malheureuſement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les mènent à la Grêve. Mais, repliquera-

(1) Si, comme le dit Paſcal, l'habitude eſt une ſeconde & peut-être une première nature, il faut avouer que l'habitude du crime une fois priſe, on en commettra toute ſa vie.

t-on, il eſt auſſi des hommes qui, faute d'un ſage conſeil, tombent journellement dans les fautes les plus groſſières: un bon conſeil, ſans doute, pourroit les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettroient de plus conſidérables encore, s'ils ſe livroient indiſtinctement aux conſeils d'autrui. Qui les ſuit aveuglément, n'a qu'une conduite pleine d'inconſéquences, ordinairement plus funeſte que les excès même des paſſions.

En s'abandonnant à ſon caractère, on s'épargne, au moins, les efforts inutiles qu'on fait pour y réſiſter. Quelque forte que ſoit la tempête, lorſqu'on prend le vent arrière, l'on ſoutient, ſans fatigue, l'impétuoſité des mers: mais, ſi l'on veut lutter contre les vagues, en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne trouve par-tout qu'une mer rude & fatigante.

Des conſeils inconſidérés ne nous précipitent que trop ſouvent dans des abymes de malheurs. Auſſi devroit-on ſouvent ſe rappeler ce mot de Socrate: *Puiſſé-je*, diſoit ce philoſophe, *toujours en garde contre mes maîtres & mes amis, conſerver toujours mon ame dans une ſituation tranquille, & n'obéir jamais qu'à la raiſon, la meilleure des conſeilleres!* Quiconque écoute la raiſon eſt non-ſeulement ſourd aux mauvais conſeils, mais pèſe encore à la balance du doute les conſeils même de ces gens qui, reſpectables par leur âge, leurs dignités & leur mérite, mettent cependant trop d'importance à leurs occupations, &, comme le héros de Cervantes, ont un coin de folie auquel ils veulent tout ramener. Si les conſeils ſont quelquefois

utiles, c'eſt pour ſe mettre en état de ſe mieux conſeiller ſoi-même : s'il eſt prudent d'en demander, ce n'eſt qu'à ces gens ſages (1), qui, connoiſſant la rareté & le prix d'un bon conſeil, en ſont, & doivent toujours en être avares. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel ſoin ne faut-il pas approfondir le caractère d'un homme ? Quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir de ſes goûts, de ſes inclinations, des ſentimens qui l'animent, & du degré de ſentiment dont il eſt affecté ? Quelle fineſſe enfin pour preſſentir les fautes qu'il veut commettre avant que de s'en repentir, pour prévoir les circonſtances où la fortune doit le placer, & juger, en conſéquence, ſi tel défaut, dont on voudroit le corriger, ne ſe changera pas en vertu dans les places où vraiſemblablement il doit parvenir ? C'eſt le tableau effrayant de ces difficultés qui rend l'homme ſage ſi réſervé ſur l'article des conſeils. Auſſi n'eſt-ce qu'à ceux qui n'en donnent point qu'il en faut toujours demander. Tout autre conſeil doit être ſuſpect. Mais eſt-il quelque ſigne auquel on puiſſe reconnoître les conſeillers de l'homme ſage ? Oui ſans doute, il en eſt. Toutes les paſſions ont un langage différent. On peut donc, par l'énoncé des conſeils,

(1) Chaque ſiècle ne produit peut-être que cinq ou ſix hommes de cette eſpèce ; & cependant, en morale comme en médecine, on conſulte la première bonne femme. On ne ſe dit pas que la morale, comme toute autre ſcience, demande beaucoup d'étude & de méditation. Chacun croit la ſavoir, parce qu'il n'eſt point d'école publique pour l'apprendre.

reconnoître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes, c'eſt, comme je l'ai dit plus haut, l'orgueil qui les dicte; & les conſeils de l'orgueil, toujours humilians, ne ſont preſque jamais ſuivis. L'orgueil les donne, l'orgueil y réſiſte. C'eſt l'enclume qui repouſſe le marteau. L'art de les faire goûter, qui, de tous les arts, eſt peut-être, chez les hommes, l'art le moins perfectionné, eſt abſolument inconnu à l'orgueil. Il ne diſcute point. Ses conſeils ſont des déciſions, & ſes déciſions ſont la preuve de ſon ignorance. On diſpute ſur ce qu'on ſait; on tranche ſur ce qu'on ignore. Mortels, diroit volontiers l'orgueilleux, écoutez-moi: ſupérieur en eſprit aux autres hommes, je parle, qu'ils exécutent, & croient en mes lumières: me répliquer, c'eſt m'offenſer. Auſſi, toujours plein d'un reſpect profond pour lui-même, qui réſiſte à ſes conſeils eſt un entêté, auquel il faut des flatteurs, & non des amis. Superbe, lui répondroit-on, ſur qui doit tomber ce reproche, ſi ce n'eſt ſur toi-même, qui t'emportes avec tant de violence contre ceux qui, par une déférence aveugle à tes déciſions, ne flattent point ta préſomption? Apprends que c'eſt le vice de l'humeur qui te ſauve du vice de la flatterie. D'ailleurs, que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie, que tous les hommes ſe reprochent réciproquement, & dont on accuſe principalement les grands & les rois? Chacun, ſans doute, hait la louange, lorſqu'il la croit fauſſe: l'on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'admirateurs ſincères. Sous ce titre, il eſt impoſſible de ne les point aimer, parce

que chacun ſe croit louable, & veut être loué. Qui dédaigne les éloges, ſouffre, du moins, qu'on le loue ſur ce point. Lorſqu'on déteſte le flatteur, c'eſt qu'on le reconnoît pour tel. Dans la flatterie, ce n'eſt donc pas la louange, mais la fauſſeté qui choque. Si l'homme d'eſprit paroît moins ſenſible aux éloges, c'eſt qu'il en apperçoit plus ſouvent la fauſſeté : mais qu'un flatteur adroit le loue, perſiſte à le louer, & mêle quelques blâme aux éloges qu'il lui donne, l'homme d'eſprit en ſera tôt ou tard la dupe. Depuis l'artiſan juſqu'aux princes, tout aime la louange, &, par conſéquent, la flatterie adroite. Mais, dira-t-on, n'a-t-on pas vu des rois ſupporter, avec reconnoiſſance, les dures repréſentations d'un conſeiller vertueux ? Oui, ſans doute ; mais ces princes étoient jaloux de leur gloire ; ils étoient amoureux du bien public ; leur caractère les forçoit d'appeler à leur cour des hommes animés de cette même paſſion, c'eſt-à-dire, des hommes qui ne leur donnaſſent que des conſeils favorables aux peuples. Or, de pareils conſeillers flattent un prince vertueux, du moins dans l'objet de ſa paſſion, s'ils ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la ſatisfaire : une pareille liberté ne l'offenſe donc pas. Je dirai, de plus, qu'une vérité dure peut quelquefois le flatter : c'eſt la morſure d'une maîtreſſe.

Qu'un homme s'approche d'un avare, & lui diſe : Vous êtes un ſot ; vous placez mal votre argent ; voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire ; loin d'être révolté d'une pareille franchiſe, l'avare en ſaura gré à ſon auteur. En déſapprouvant la conduite de

l'avare, on le flatte dans ce qu'il y a de plus cher, c'eſt-à-dire, dans l'objet de ſa paſſion. Or, ce que je dis de l'avare, peut s'appliquer au roi vertueux.

A l'égard d'un prince que n'animeroit point l'amour de la gloire ou du bien public, ce prince ne pourroit attirer à ſa cour que des hommes qui, relativement à ſes goûts, ſes préjugés, ſes vues, ſes projets & ſes plaiſirs, pourroient l'éclairer ſur l'objet de ſes deſirs : il ne ſeroit donc environné que de ces hommes vicieux auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteurs (1). Loin de lui fuiroient tous les gens vertueux. Exiger qu'il les raſſemblât près de ſon trône, ce ſeroit lui demander l'impoſſible, & vouloir un effet ſans cauſe. Les tyrans & les grands princes doivent ſe décider par le même motif ſur le choix de leurs amis ; ils ne diffèrent que par la paſſion dont ils ſont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués & flattés : mais tous ne veulent pas l'être de la même manière ; & c'eſt uniquement en ce point qu'ils ſont différens entre eux. L'orgueilleux n'eſt point exempt de ce deſir : quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, & la ſoumiſſion aveugle qu'il exige? Il n'en eſt pas ainſi de l'homme ſage : ſon amour-propre ne ſe manifeſte point d'une manière inſultante ; s'il

(1) La plupart des princes, dit le poète Saadi, ſont ſi indifférens aux bons conſeils ; ils ont ſi rarement beſoin d'amis vertueux, que c'eſt toujours un ſigne de calamité publique, lorſque ces hommes vertueux paroiſſent à la cour. Auſſi n'y ſont-ils appelés qu'à l'extrémité, & dans l'inſtant où communément l'état eſt ſans reſſource.

donne un conseil, il n'exige point qu'on le suive. La saine raison soupçonne toujours qu'elle n'a pas considéré un objet sur toutes ses faces. Aussi l'énoncé de ses conseils est-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expressions de doute, propres à marquer la situation de l'ame. Telles sont ces phrases : *Je crois que vous devez vous conduire de telle manière ; tel est mon avis ; tels sont les motifs sur lesquels je me fonde : mais n'adoptez rien sans cet examen*, &c. C'est à cette manière de conseiller qu'on reconnoît l'homme sage ; lui seul peut réussir auprès de l'homme d'esprit : &, s'il n'a pas toujours le même succès auprès des gens médiocres, c'est que ces derniers, souvent incertains, veulent qu'on les arrache à leur irrésolution, & qu'on les décide ; ils s'en fient plus à la sottise qui tranche d'un ton ferme, qu'à la sagesse qui parle en hésitant.

L'amitié, qui conseille, prend à-peu-près le ton de la sagesse ; elle unit seulement l'expression du sentiment à celle du doute. Résiste-t-on à ses avis ; va-t-on même jusqu'à les mépriser ; c'est alors qu'elle se fait mieux connoître, & qu'après avoir fait ses représentations, elle s'écrie avec Pylade : *Allons, Seigneur, enlevons Hermione.*

Chaque passion a donc ses tours, ses expressions & sa manière particulière de s'exprimer : aussi l'homme qui, par une analyse exacte des phrases & des expressions dont se servent les différentes passions, donneroit le signe auquel on peut les reconnoître, mériteroit sans doute infiniment de la reconnoissance publique. C'est alors qu'on pourroit, dans le faisceau de senti-

mens qui produiſent chaque acte de notre volonté, diſtinguer, du moins, le ſentiment qui domine en nous. Juſques là les hommes s'ignoreront eux-mêmes, & tomberont, en fait de ſentimens, dans les erreurs les plus groſſières.

CHAPITRE XII.

Du bon Sens.

La différence de l'eſprit d'avec le bon ſens eſt dans la cauſe différente qui les produit. L'un eſt l'effet des paſſions fortes, & l'autre de l'abſence de ces mêmes paſſions. L'homme de bon ſens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les paſſions; mais auſſi ne reçoit-il aucun de ces coups de lumière qu'on ne doit qu'aux paſſions vives. Dans le courant de la vie, & dans les choſes où, pour bien voir, il ſuffit de voir d'un œil indifférent, l'homme de bon ſens ne ſe trompe point. S'agit-il de ces queſtions un peu compliquées, où, pour appercevoir & démêler le vrai, il faut quelque effort & quelque fatigue d'attention : l'homme de bon ſens eſt aveugle; privé de paſſions, il ſe trouve, en même temps, privé de ce courage, de cette activité d'ame & de cette attention continue qui ſeules pourroient l'éclairer. Le bon ſens ne ſuppoſe donc aucune invention, ni, par conſéquent, aucun eſprit : & c'eſt,

ſi je l'oſe dire, où le bon ſens finit que l'eſprit commence (1).

Il ne faut cependant point en conclure que le bon ſens ſoit ſi commun. Les hommes ſans paſſions ſont rares. L'eſprit juſte, qui, de toutes les ſortes d'eſprit, eſt, ſans contredit, l'eſpèce la plus voiſine du bon ſens, n'eſt pas lui-même exempt de paſſions. D'ailleurs, les ſots n'en ſont pas moins ſuſceptibles que l'homme d'eſprit. Si tous prétendent au bon ſens, & même s'en donnent le titre, on ne les en croit pas ſur leur parole. C'eſt M. Diafoirus qui dit : *Je jugeai, par la peſanteur d'imagination de mon fils, qu'il auroit un bon jugement à venir.* On manque toujours de bon ſens, lorſqu'à cet égard, l'on n'a que ſon défaut d'eſprit pour appuyer ſes prétentions.

Le corps politique eſt-il ſain ; les gens de bon ſens peuvent être appelés aux grandes places, & les remplir dignement. L'état eſt il attaqué de quelque maladie ; ces mêmes gens de bon ſens deviennent alors très-dangereux. La médiocrité conſerve les choſes dans l'état où elle les trouve. Ils laiſſent tout aller comme il va. Leur ſilence dérobe les progrès du mal, & s'oppoſe aux remèdes efficaces qu'on y pourroit apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle eſt incurable. A l'égard de ces places ſecondaires où l'on n'eſt point chargé d'imaginer, mais d'exécuter ponctuellement, ils y ſont ordinairement

(1) On voit que je diſtingue ici l'*eſprit* du *bon ſens*, que l'on confond quelquefois dans l'uſage ordinaire.

très-propres. Les seules fautes qu'ils y commettent sont de ces fautes d'ignorance, qui, dans les petites places sont presque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particulière, elle n'est point habile, mais elle est toujours raisonnable. L'absence de passions, en interceptant toutes les lumières dont les passions sont la source, leur fait en même temps éviter toutes les erreurs où les passions précipitent. Les gens sensés sont, en général, plus heureux que les hommes livrés à des passions fortes : cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, & qui, né sensible, a, par l'âge & les réflexions, affoibli en lui cette sensibilité. Il lui reste un cœur, & ce cœur s'ouvre encore aux foiblesses des autres; sa sensibilité se ranime avec eux; il jouit enfin du plaisir d'être sensible, sans en être moins heureux. Aussi, plus aimable aux yeux de tous, est-il plus aimé de ses concitoyens, qui lui savent gré de ses foiblesses.

Quelque rare que soit le bon sens, les avantages qu'il procure ne sont que personnels; ils ne s'étendent point sur l'humanité. L'homme de bon sens ne peut donc prétendre à la reconnoissance publique, ni, par conséquent, à la gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la suite du bon sens, est une vertu que toutes les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, si vantée, & quelquefois si utile aux particuliers, n'est pas pour tout un peuple une vertu si désirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verser sur une nation, le don, de tous, le plus funeste, seroit, sans contredit, la prudence, si le ciel la rendoit commune à tous les citoyens.

Qu'eſt-ce, en effet, que l'homme prudent? celui qui conſerve, des maux plus éloignés, une image aſſez vive, pour qu'elle balance en lui la préſence d'un plaiſir qui ſeroit funeſte. Or, ſuppoſons que la prudence deſcende ſur toutes les têtes qui compoſent une nation: où trouver alors des hommes qui, pour cinq ſols par jour, affrontent, dans les combats, la mort, les fatigues ou les maladies? Quelle femme ſe préſenteroit à l'autel de l'hymen, s'expoſeroit au mal-aiſe d'une groſſeſſe, aux dangers d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin qu'occaſionnent la mort ou la mauvaiſe conduite des enfans? Quel homme, conſéquent aux principes de ſa religion, ne mépriſeroit pas l'exiſtence fugitive des plaiſirs d'ici-bas; &, tout entier au ſoin de ſon ſalut, ne chercheroit pas, dans une vie plus auſtère, le moyen d'accroître la félicité promiſe à la ſainteté? Quel homme ne choiſiroit pas, en conſéquence l'état le plus parfait, celui dans lequel ſon ſalut ſeroit le moins expoſé; ne préféreroit pas la palme de la virginité aux myrthes de l'amour, & n'iroit pas enfin s'enſevelir dans un monaſtère (1)? C'eſt donc à l'inconſéquence que la poſtérité devra ſon exiſtence. C'eſt la préſence du plaiſir, ſa vue toute-puiſſante, qui brave

(1) Lorſqu'il s'agiſſoit, à la Chine, de ſavoir ſi l'on permettroit aux miſſionnaires de prêcher librement la religion chrétienne, on dit que les lettrés, aſſemblés à ce ſujet, n'y virent point de danger. Ils ne prévoyoient pas, diſoient-ils, qu'une religion où le célibat étoit l'état le plus parfait, pût s'étendre beaucoup.

les

les malheurs éloignés, anéantit la prévoyance. C'eſt donc à l'imprudence & à la folie que le ciel attache la conſervation des empires & la durée du monde. Il paroît donc qu'au moins dans la conſtitution actuelle de la plupart des gouvernemens, la prudence n'eſt deſirable que dans un très-petit nombre de citoyens; que la raiſon, ſynonyme du mot de *bon ſens*, & vantée par tant de gens, ne mérite que peu d'eſtime; que la ſageſſe qu'on lui ſuppoſe, tient à ſon inaction; & que ſon infaillibilité apparente n'eſt, le plus ſouvent, qu'une apathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon ſens, uſurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de preſque tous les ſots qu'ils ſont gens de bon ſens, il en eſt, à cet égard, des ſots comme des filles laides, qu'on cite toujours comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point: on les préſente ſous le côté le plus avantageux & les hommes ſupérieurs ſous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent, en conſéquence, les plus grands éloges au bon ſens qu'ils placent, & doivent réellement placer au-deſſus de l'eſprit! En effet, chacun voulant s'eſtimer préférablement aux autres, & les gens médiocres ſe ſentant plus près du bon ſens que de l'eſprit, ils doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme un don futile; & de-là cette phraſe tant répétée par les gens médiocres: *Bon ſens vaut mieux qu'eſprit & que génie;* phraſe par laquelle chacun d'eux veut inſinuer qu'au fond il a plus d'eſprit qu'aucun de nos hommes célèbres.

CHAPITRE XIII.

Esprit de conduite.

L'OBJET commun du desir des hommes, c'est le bonheur; & l'esprit de conduite ne devroit être, en conséquence, que l'art de se rendre heureux. Peut-être s'en seroit-on formé cette idée, si le bonheur n'avoit presque toujours paru moins un don de l'esprit, qu'un effet de la sagesse & de la modération de notre caractère & de nos desirs. Presque tous les hommes, fatigués par la tourmente des passions, ou languissans dans le calme de l'ennui, sont comparables, les premiers au vaisseau battu par les tempêtes du nord, & les seconds, au vaisseau que le calme arrête au milieu des mers de la zone torride. A son secours, l'un appelle le calme, & l'autre les aquilons. Pour naviguer heureusement, il faut être poussé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrois dire à cet égard sur le bonheur, n'auroit aucun rapport au sujet que je traite.

On n'a, jusqu'à présent, entendu par *esprit de conduite*, que la sorte d'esprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on se propose.

Dans une république telle que la république romaine, & dans tout gouvernement où le peuple est le distributeur des grâces, où les honneurs sont le prix

du mérite, l'esprit de conduite n'est autre chose que le génie même & le grand talent. Il n'en est pas ainsi dans les gouvernemens où les grâces sont dans la main de quelques hommes dont la grandeur est indépendante du bonheur public : dans ces pays, l'esprit de conduite n'est que l'art de se rendre utile ou agréable aux dispensateurs des grâces ; & c'est moins à son esprit qu'à son caractère qu'on doit communément cet avantage. La disposition la plus favorable & le don le plus nécessaire pour réussir auprès des grands, est un caractère pliable à toute sorte de caractères & de circonstances. Fût-on dépourvu d'esprit, un tel caractère, aidé d'une position favorable, suffit pour faire fortune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils caractères : il n'est donc personne qui ne puisse faire fortune, & se concilier la bienveillance d'un grand, en se faisant ou le ministre de ses plaisirs, ou son espion. Aussi le hasard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'est le hasard qui nous fait père, époux, ami de la beauté qu'on offre, & qui plaît à son protecteur ; c'est le hasard qui nous place chez un grand, au moment qu'il lui faut un espion. *Quiconque est sans honneur & sans humeur*, disoit M. le duc d'Orléans régent, *est un courtisan parfait.* Conséquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait, en ce genre, n'est rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais si les grandes fortunes sont en général l'œuvre du hasard, & si l'homme n'y contribue qu'en se prêtant aux bassesses & aux fripponneries, presque tou-

jours néceſſaires pour y parvenir, il faut cependant avouer que l'eſprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui, par l'importunité, s'eſt fait un protecteur; celui qui, profitant de l'humeur hautaine d'un homme en place, s'eſt attiré de ces propos bruſques, qui déshonorent celui qui les prononce, & le forcent à devenir le protecteur de l'offenſé; celui-là, dis-je, a porté de l'invention & de l'eſprit dans ſa conduite. Il en eſt de même du premier qui s'eſt apperçu qu'il pouvoit, dans la maiſon des gens en place, ſe créer la charge de plaſtron des plaiſanteries, & vendre aux grands, à tel prix, le droit de le mépriſer & de s'en moquer.

Quiconque ſe ſert ainſi de la vanité d'autrui pour arriver à ſes fins, eſt doué de l'eſprit de conduite. L'homme adroit en ce genre marche conſtamment à ſon intérêt, mais toujours ſous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il eſt très-habile, s'il prend, pour arriver au but qu'il ſe propoſe, une route qui ſemble l'en écarter. C'eſt le moyen d'endormir la jalouſie de ſes rivaux, qui ne ſe réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre d'obſtacle à ſes projets. Que de gens d'eſprit, en conſéquence, ont joué la folie, ſe ſont donné des ridicules, ont affecté la plus grande médiocrité devant les ſupérieurs, hélas! trop faciles à tromper par les gens vils dont le caractère ſe prête à cette baſſeſſe! Que d'hommes cependant ſont en conſéquence parvenus à la plus haute fortune, & devoient réellement y parvenir! En effet, tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire, ne peuvent, en fait de

mérite, jamais aimer que leurs inférieurs. Ce goût prend sa source dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué : or, de toutes les louanges, la plus flatteuse, sans contredit, est celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnoissance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui, sans nous être nuisibles, nous assurent de notre supériorité ! De toutes les flatteries, cette flatterie est la plus adroite. A la cour même d'Alexandre, il étoit dangereux de paroître trop grand-homme. *Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre*, disoit Parménion à Philotas, *ménage-lui quelquefois le plaisir de te reprendre ; & souviens-toi que c'est à ton infériorité apparente que tu devras son amitié.* Que d'Alexandres, en ce monde, portent une haine secrète aux talens supérieurs (1) ! L'homme médiocre est l'homme aimé. *Monsieur*, disoit un père à son fils, *vous réussissez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, sachez à quelles qualités vous devez ces succès : vous êtes né sans vices, sans vertus, sans caractère ; vos lumières sont courtes, votre esprit est borné ; que de*

(1) Tout le monde sait ce trait d'un courtisan d'Emmanuel de Portugal. Il est chargé de faire une dépêche : le prince en compose une sur le même sujet, compare les dépêches, trouve celle du courtisan la meilleure ; il le lui dit. Le courtisan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ses amis : *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour*, lui dit-il, *le roi sait que j'ai plus d'esprit que lui.*

droits, ô mon fils, vous avez à la bienveillance des hommes!

Au reſte, quelque avantage que procure la médiocrité, & quelque accès qu'elle ouvre à la fortune, l'eſprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation : pourquoi donc le public n'a-t-il aucune eſtime pour cette ſorte d'eſprit? C'eſt, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des manœuvres dont ſe ſert l'intrigant, & ne peut preſque jamais ſavoir ſi ſon élévation eſt l'effet ou de ce qu'on appelle l'eſprit de conduite, ou du haſard. D'ailleurs, le nombre des idées néceſſaires pour faire fortune n'eſt point immenſe. Mais, dira-t-on, pour duper les hommes, quelle connoiſſance ne faut-il pas en avoir? L'intrigant, répondrai-je, connoît parfaitement l'homme dont il a beſoin, mais ne connoît point les hommes. Entre l'homme d'intrigue & le philoſophe on trouve, à cet égard, la même différence qu'entre le courier & le géographe. Le premier ſait peut-être mieux que M. Danville le ſentier le plus court pour gagner Verſailles; mais il ne connoît certainement pas la ſurface du globe comme ce géographe. Qu'un intrigant habile ait à parler en public; qu'on le tranſporte dans une aſſemblée de peuple, il y ſera auſſi gauche, auſſi déplacé, auſſi ſilencieux que le ſeroit auprès des grands le génie ſupérieur qui, jaloux de connoître l'homme de tous les ſiècles & de tous les pays, dédaigne la connoiſſance d'un certain homme en particulier. L'intrigant ne connoît donc point les hommes; & cette connoiſſance lui ſeroit inutile. Son

objet n'eſt point de plaire au public, mais à quelques gens puiſſans, & ſouvent bornés; trop d'eſprit nuiroit à ce deſſein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut, en général, ſe prêter aux erreurs communes, ſe conformer aux uſages, & reſſembler à tout le monde. L'eſprit élevé ne peut s'abaiſſer juſques-là. Il aime mieux être la digue qui s'oppoſe au torrent, dût-il en être renverſé, que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adreſſe qu'il ſe maſque, ne reſſemble jamais ſi exactement à un ſot qu'un ſot ſe reſſemble à lui-même. On eſt bien plus sûr de ſoi, lorſqu'on prend, que lorſqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que ſuppoſe l'eſprit de conduite n'a donc que peu d'étendue; mais, en exigeât-il davantage, je dis que le public n'auroit encore aucune ſorte d'eſtime pour cette ſorte d'eſprit. L'intrigant ſe fait le centre de la nature; c'eſt à ſon intérêt ſeul qu'il rapporte tout; il ne fait rien pour le bien public: s'il parvient aux grandes places, il y jouit de la conſidération toujours attachée au pouvoir, & ſur-tout à la crainte qu'il inſpire; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation, qu'on doit regarder comme un don de la reconnoiſſance générale. J'ajouterai même que l'eſprit qui le fait parvenir, ſemble tout-à-coup l'abandonner, lorſqu'il eſt parvenu. Il ne s'élève aux grandes places que pour s'y déshonorer, parce qu'en effet l'eſprit d'intrigue, néceſſaire pour y parvenir, n'a rien de commun avec l'eſprit d'étendue, de force.

& de profondeur néceſſaire pour les remplir dignement. D'ailleurs, l'eſprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine baſſeſſe de caractère, qui rend encore l'intrigant mépriſable aux yeux du public.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe, à beaucoup d'intrigue, unir beaucoup d'élévation d'ame. Qu'à l'exemple de Cromwel, un homme veuille monter au trône : la puiſſance, l'éclat de la couronne, & les plaiſirs attachés à l'empire, peuvent, ſans doute, à ſes yeux, ennoblir la baſſeſſe de ſes menées, puiſqu'ils effacent déjà l'horreur de ſes crimes aux yeux de la poſtérité, qui le place au rang des plus grands-hommes : mais que, par une infinité d'intrigues, un homme cherche à s'élever à ces petits poſtes qui ne peuvent jamais lui mériter, s'il eſt cité dans l'hiſtoire, que le nom de coquin ou de fripponneau ; je dis qu'un pareil homme ſe rend mépriſable, non-ſeulement aux yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme pour deſirer de petites choſes. Quiconque ſe trouve au-deſſus des beſoins, ſans être, par ſon état, porté aux premiers poſtes, ne peut avoir d'autre beſoin que celui de la gloire, & n'a d'autre parti à prendre, s'il eſt homme d'eſprit, que de ſe montrer toujours vertueux.

L'intrigant doit donc renoncer à l'eſtime publique. Mais, dira-t-on, il en eſt bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. L'on ſe trompe, répondrai-je, ſi on le croit heureux. Le bonheur n'eſt point l'apanage des grandes places ; il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractère avec

l'état & les circonſtances dans leſquelles la fortune nous place. Il en eſt des hommes comme des nations; les plus heureuſes ne ſont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation ſuiſſe! A l'exemple de ce peuple ſage, l'heureux ne bouleverſe point le monde par ſes intrigues; content de lui, il s'occupe peu des autres; il ne ſe trouve point ſur la route de l'ambitieux; l'étude remplit une partie de ſes journées; il vit peu connu, & c'eſt l'obſcurité de ſon bonheur qui ſeule en fait la ſûreté. Il n'en eſt pas ainſi de l'intrigant: on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur? Le ſacrifice perpétuel de la volonté des petits eſt le ſeul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne, à Moloch, à Teutates, s'il l'oſoit, il ne voudroit être honoré que par des ſacrifices humains. La peine qu'endure le protégé eſt un ſpectacle agréable au protecteur; ce ſpectacle l'avertit de ſa puiſſance; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Auſſi n'eſt-ce qu'à des attitudes gênantes que la plupart des nations ont attaché le ſigne du reſpect. Quiconque veut, par l'intrigue, s'ouvrir le chemin de la fortune, doit donc ſe dévouer aux humiliations. Toujours inquiet, il ne peut d'abord appercevoir le bonheur que dans la perſpective d'un avenir incertain; & c'eſt de l'eſpérance, ce rêve conſolateur des hommes éveillés & malheureux, dont il peut attendre ſa félicité. Lorſqu'il eſt parvenu, il a donc eſſuyé mille dégoûts. C'eſt pour s'en venger, qu'ordinairement dur & cruel envers les malheureux, il leur refuſe

ſon aſſiſtance, leur fait un tort de leur misère, la leur reproche, & croit, par ce reproche, faire regarder ſon inhumanité comme une juſtice, & ſa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaiſir de perſuader. Comment s'aſſurer que la fortune d'un homme eſt l'effet de cette eſpèce d'eſprit que l'on nomme *eſprit de conduite*, ſur-tout dans ces pays entièrement deſpotiques, où, du plus vil eſclave, on fait un viſir; où les fortunes dépendent de la volonté du prince, & d'un caprice momentané, dont lui-même n'apperçoit pas toujours la cauſe? Les motifs qui, dans ces cas, déterminent les ſultans, ſont preſque toujours cachés; les hiſtoriens ne rapportent que les motifs apparens; ils ignorent les véritables; & c'eſt, à cet égard, qu'on peut, d'après M. de Fontenelle, aſſurer que l'*hiſtoire n'eſt qu'une fable convenue.*

Dans une comparaiſon de Céſar & de Pompée, ſi Balzac dit, en parlant de leur fortune :

L'un en eſt l'ouvrier, & l'autre en eſt l'ouvrage,

Il faut avouer qu'il eſt peu de Céſar; & que, dans les gouvernemens arbitraires, le haſard eſt preſque l'unique dieu de la fortune. Tout y dépend du moment & des circonſtances dans leſquelles on ſe trouve placé; & c'eſt, peut-être, ce qui dans l'orient a le plus accrédité le dogme de la fatalité. Selon les muſulmans, la deſtinée tient tout ſous ſon empire; elle met les rois ſur le trône, les en chaſſe, remplit leur règne d'évènemens heureux ou malheureux, & fait la félicité ou l'infortune de tous les mortels. Selon eux,

la ſageſſe & la folie, les vices & les vertus d'un homme ne changent rien aux décrets gravés ſur les tables de lumière (1). C'eſt pour prouver ce dogme, & montrer qu'en conſéquence le plus criminel n'eſt pas toujours le plus malheureux, & que l'un marche au ſupplice par la route qui mène l'autre à la fortune, que les Indiens Mahométans racontent une fable aſſez ſingulière.

Le beſoin, diſent-ils, aſſembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déſerts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du néceſſaire pour augmenter le ſuperflu de quelques Rajahs, eſt une loi injuſte. Rompons avec l'injuſtice. Il n'eſt plus de traité où l'avantage ceſſe d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppreſſeurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots, l'orateur ſe tait; l'aſſemblée, en frémiſſant, applaudit à ce diſcours; le projet eſt noble; on veut l'exécuter. On ſe diviſe ſur les moyens. Les plus braves ſe lèvent les premiers. La force, diſent-ils, nous a tout enlevé; c'eſt par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos Rajahs ont, par leurs vexations, arraché juſqu'au néceſſaire au ſujet même qui leur prodigue ſes biens, ſa vie & ſes peines, pourquoi refuſer à nos beſoins

(1) Les muſulmans croient que tout ce qui doit arriver, juſqu'à la fin du monde, eſt écrit ſur une table de lumière, appelée *Louh*, avec une plume de feu, appelée *Calamazer*; & l'écriture qui eſt au-deſſus, ſe nomme *Caza* ou *Cadar*, c'eſt-à-dire, *la prédeſtination inévitable.*

ce que des tyrans permettent à leur injuſtice ? Aux confins de ces régions, les Bachas, par les préſens qu'ils exigent, partagent le profit des caravanes ; ils pillent des hommes enchaînés par leur puiſſance & par la crainte. Moins injuſtes & plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés ; que leur valeur en décide, & que nos richeſſes ſoient, du moins, le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le ciel, par le don de la bravoure, déſigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur ſans force, ſans courage, sème, laboure, recueille : c'eſt pour nous qu'il a moiſſonné.

Ravageons, pillons les nations. Nous y conſentons tous, s'écrièrent ceux qui, plus ſpirituels & moins hardis, craignoient de s'expoſer aux dangers : mais ne devons rien à la force, & tout à l'impoſture. Recevons ſans péril, des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom & de l'habit de bonzes ou de bramines, & parcourons la terre ; nous la verrons, empreſſée, fournir à nos beſoins, & même à nos plaiſirs ſecrets.

Ce parti parut lâche & bas aux ames fières & courageuſes. Diviſée d'opinion, l'aſſemblée ſe ſépare. Les uns ſe répandent dans l'Inde, le Thibet & les confins de la Chine. Leur front eſt auſtère, & leur corps macéré. Ils en impoſent aux peuples, les enſeignent, les perſuadent, diviſent les familles, font déshériter les enfans, s'en appliquent les biens. On leur cède des terreins, on y conſtruit des temples, on

y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puissant, pour plier l'homme éclairé au joug de la superstition. Ils soumettent enfin tous les esprits, en tenant le sceptre soigneusement caché sous les haillons de la misère & les cendres de la pénitence.

Pendant ce temps, leurs anciens & braves compagnons, retirés dans les déserts, surprennent les caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, & partagent entre eux le butin. Un jour où, sans doute, le combat n'avoit point tourné à leur avantage, on saisit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine, on dresse l'échafaud, on le mène au supplice. Il y marchoit d'un pas assuré, lorsqu'il trouve sur son passage, & reconnoît, sous l'habit de bramine, un de ceux qui s'étoient séparés de lui dans le désert. Le peuple, avec respect, entouroit le bramine, & le portoit dans sa pagode. Le brigand s'arrête à son aspect : Dieux justes ! s'écrie-t-il ; égaux en crimes, quelle différence entre nos destinées ! Que dis-je ? égaux en crimes ! en un jour, il a, sans crainte, sans danger, sans courage, plus fait gémir de veuves & d'orphelins, plus enlevé de richesses à l'empire, que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi ; la lâcheté & l'imposture. Cependant l'on me traite de scélérat ; on l'honore comme un saint : l'on me traîne à l'échafaud ; on le porte dans sa pagode : l'on m'empale ; on l'adore.

C'est ainsi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.

CHAPITRE XIV.

Des qualités excluſives de l'eſprit & de l'ame.

Mon objet, dans les chapitres précédens, étoit d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'eſprit. Je me propoſe d'examiner, dans celui-ci, s'il eſt des talens qui doivent s'exclure l'un l'autre. Cette queſtion, dira-t-on, eſt décidée par le fait : on n'eſt point à la fois ſupérieur en pluſieurs genres. Newton n'eſt pas compté parmi les poètes, ni Milton parmi les géomètres ; les vers de Léibnitz ſont mauvais. Il n'eſt pas même d'homme qui, dans un ſeul art, tel que la poéſie ou la peinture, ait réuſſi dans tous les genres. Corneille & Racine n'ont rien fait dans le comique de comparable à Molière. Michel-Ange n'a pas compoſé les tableaux de l'Albane, ni l'Albane peint ceux de Jules-Romain. L'eſprit des plus grands-hommes paroît donc renfermé dans d'étroites limites. Oui, ſans doute. Mais, répondrai-je, quelle en eſt la cauſe ? Eſt-ce le temps, eſt-ce l'eſprit qui manquent aux hommes, pour s'illuſtrer en différens genres ?

La marche de l'eſprit humain, dira-t-on, doit être la même dans tous les arts & toutes les ſciences : toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à connoître les reſſemblances & les différences qu'ont entre eux les objets divers. C'eſt donc par l'obſervation qu'on

s'élève en tous les genres jusqu'aux idées neuves & générales qui constatent notre supériorité. Tout grand physicien, tout grand chymiste auroit donc pu devenir grand géomètre, grand astronome, grand politique, & primer enfin dans toutes les sciences. Ce fait posé, l'on conclura, sans doute, que c'est la trop courte durée de la vie humaine qui force les esprits supérieurs à se renfermer dans un seul genre.

Il faut cependant convenir qu'il est des talens & des qualités qu'on ne possède qu'à l'exclusion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns sont sensibles à la passion de la gloire, & ne sont susceptibles d'aucune autre espèce de passions: ceux-là peuvent exceller dans la physique, dans la jurisprudence, la géométrie; enfin, dans toutes les sciences où il ne s'agit que de comparer des idées entre elles. Toute autre passion ne feroit que les distraire, ou les précipiter dans des erreurs. Il est d'autres hommes susceptibles non-seulement de la passion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres passions: ceux-là peuvent se faire un nom dans les divers genres, où, pour réussir, il faut émouvoir.

Tel est, par exemple, le genre dramatique. Mais, pour être peintre des passions, il faut, comme je l'ai déjà dit, les avoir vivement senties: on ignore & le langage des passions qu'on n'a point éprouvées, & les sentimens qu'elles excitent en nous. Aussi l'ignorance, en ce genre, produit toujours la médiocrité. Si M. de Fontenelle eût eu à peindre les caractères de Rhadamiste, de Brutus, ou de Catilina, ce grand-

homme ſeroit certainement, en ce genre, reſté fort au-deſſous du médiocre. Ces principes établis, j'en conclus que la paſſion de la gloire eſt commune à tous les hommes qui ſe diſtinguent en quelque genre que ce ſoit; puiſqu'elle ſeule, comme je l'ai prouvé, peut nous faire ſupporter la fatigue de penſer. Mais cette paſſion, ſelon les circonſtances où la fortune nous place, peut s'unir en nous à d'autres paſſions. Les hommes, dans leſquels cette union ſe fait, n'auront jamais de grands ſuccès, s'ils s'adonnent à l'étude d'une ſcience telle, par exemple, que la morale, où, pour bien voir, il faut voir d'un œil attentif, mais indifférent: en ce genre, c'eſt l'indifférence qui tient en main la balance de la juſtice. Dans les conteſtations, ce ne ſont point les parties, c'eſt l'indifférent qu'on prend pour juge. Quel homme, par exemple, s'il eſt capable d'un amour violent, ſaura, comme M. de Fontenelle, apprécier le crime de l'infidélité? *Dans un âge*, diſoit ce philoſophe, *où j'étois le plus amoureux, ma maîtreſſe me quitte, & prend un autre amant. Je l'apprends, je ſuis furieux: je vais chez elle, je l'accable de reproches; elle m'écoute, & me dit en riant:* « Fontenelle, lorſque je vous pris, c'étoit, ſans contredit, le plaiſir que je cherchois; j'en trouve plus » avec un autre. Eſt-ce au moindre plaiſir que je dois » donner la préférence? Soyez juſte, & répondez-» moi ». *Ma foi*, dit Fontenelle, *vous avez raiſon; & ſi je ne ſuis plus votre amant, je veux du moins, reſter votre ami.* Une pareille réponſe ſuppoſoit peu d'amour

d'amour dans M. de Fontenelle. Les passions ne raisonnent point si juste.

On peut donc distinguer deux genres différens de sciences & d'arts, dont le premier suppose une ame exempte de toute autre passion que celle de la gloire; & le second, au contraire, suppose une ame susceptible d'une infinité de passions. Il est donc des talens exclusifs. L'ignorance de cette vérité est la source de mille injustices. On desire, en conséquence, dans les hommes, des qualités contradictoires; on leur demande l'impossible : on veut que la pierre jetée reste suspendue dans les airs, & n'obéisse point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme, par exemple, tel que M. de Fontenelle, contemple, sans aigreur, la méchanceté des hommes, qu'il la considère comme un effet nécessaire de l'enchaînement universel; qu'il s'élève contre le crime sans haïr le criminel; on vantera sa modération : &, dans le même instant, on l'accusera, par exemple, de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne sent pas que cette même absence de passions, à laquelle il doit la modération dont on le loue, doit le rendre moins sensible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger dans les hommes des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce desir : on veut être toujours heureux, &, par conséquent, que les mêmes objets prennent, à chaque instant, la forme qui nous seroit la plus agréable. On a vu diverses perfections éparses dans différens objets; on veut les retrouver réunies

dans un seul, & goûter à la fois mille plaisirs. Pour cet effet, on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant, l'odeur de la rose, la saveur de la pêche, & la fraîcheur de la grenade. C'est donc l'amour aveugle du bonheur, source d'une infinité de souhaits ridicules, qui nous fait désirer dans les hommes des qualités absolument inalliables. Pour détruire en nous ce germe de mille injustices, il faut nécessairement traiter ce sujet avec quelque étendue. C'est en indiquant, conformément à l'objet que je me propose, & les qualités absolument exclusives, & celles qui se trouvent trop rarement réunies dans le même homme, pour que l'on soit en droit de les y désirer, qu'on peut rendre à la fois les hommes plus éclairés & plus indulgens.

Un père veut qu'à de grands talens son fils joigne la conduite la plus sage. Mais sentez-vous, lui dirai-je, que vous désirez dans votre fils des qualités presque contradictoires ? Sachez que, si quelque concours singulier de circonstances les a quelquefois rassemblées dans le même homme, elles s'y réunissent très-rarement ; que les grands talens supposent toujours de grandes passions ; que les grandes passions sont le germe de mille écarts ; & qu'au contraire, ce qu'on appelle *bonne conduite*, est presque toujours l'effet de l'absence des passions, & par conséquent, l'apanage de la médiocrité. Il faut de grandes passions pour faire du grand, en quelque genre que ce soit. Pourquoi voit-on tant de pays stériles en grands-hommes ? pourquoi tant de petits Catons, si merveilleux dans

leur première jeunesse, ne sont-ils communément, dans un âge avancé, que des esprits médiocres? par quelle raison enfin, tout est-il plein de jolis enfans & de sots hommes? C'est que, dans la plupart des gouvernemens, les citoyens ne sont pas échauffés de passions fortes. Eh bien! je consens, dira le père, que mon fils en soit animé: il me suffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais sentez-vous, lui répondrai-je, combien ce desir est hasardeux? C'est vouloir qu'avec de bons yeux un homme n'apperçoive précisément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord avec vous-même, & savoir ce que vous desirez le plus dans votre fils, ou de grands talens, ou de la conduite sage. Est-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence; croyez qu'un caractère passionné seroit pour votre fils un don funeste, sur-tout chez les peuples où, par la constitution du gouvernement, les passions ne sont pas toujours dirigées vers la vertu; étouffez donc en lui, s'il est possible, tous les germes des passions. Mais il faudra donc, repliquera le père, renoncer en même temps à l'espoir d'en faire un homme de mérite? Oui, sans doute. Si vous ne pouvez vous y résoudre, rendez-lui des passions; tâchez de les diriger aux choses honnêtes: mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choses, & quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme passionné; & c'est le hasard qui détermine presque toujours ses premiers pas. Si les hommes passionnés

s'illuſtrent dans les arts ; ſi les ſciences conſervent ſur eux quelque empire, & ſi quelquefois ils tiennent une conduite ſage ; il n'en eſt pas ainſi de ces hommes paſſionnés, que leur naiſſance, leur caractère, leurs dignités & leurs richeſſes appellent aux premiers poſtes du monde. La bonne ou mauvaiſe conduite de ceux-ci eſt preſque entièrement ſoumiſe à l'empire du haſard : ſelon les circonſtances dans leſquelles il les place, & le moment qu'il marque à leur naiſſance, leurs qualités ſe changent en vices ou en vertus. Le haſard en fait, à ſon gré, des Appius ou des Décius. Dans la tragédie de M. de Voltaire, Céſar dit : *Si je n'étois le maître des Romains, je ſerois leur vengeur :*

Si je n'étois Céſar, j'aurois été Brutus.

Mettez, dans le fils d'un tonnelier, de l'eſprit, du courage, de la prudence & de l'activité : chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémiſtocle, un Marius (1) ; à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche.

---

(1) Lu-cong-pang, fondateur de la dynaſtie des Han, fut d'abord chef de voleurs : il s'empare d'une place, s'attache au ſervice de T-cou, devient général des armées, défait les T-ſins, ſe rend maître de pluſieurs villes, prend le titre de roi, combat, déſarme les princes révoltés contre l'empire : par ſa clémence, plus que par ſa valeur, il rétablit le calme dans la Chine, eſt reconnu empereur, & cité dans l'hiſtoire des Chinois comme un de leurs princes les plus illuſtres.

Qu'un homme hardi, entreprenant & capable d'une réſolution déſeſpérée, naiſſe au moment où, ravagé par des ennemis puiſſans, l'état paroît ſans reſſource; ſi le ſuccès favoriſe ſes entrepriſes, c'eſt un demi-dieu: dans tout autre moment, ce n'eſt qu'un furieux, ou un inſenſé.

C'eſt à ces termes ſi différens que nous conduiſent ſouvent les mêmes paſſions. Voilà le danger auquel s'expoſe le père, dont les enfans ſont ſuſceptibles de ces paſſions fortes qui, ſi ſouvent, changent la face du monde. C'eſt, dans ce cas, la convenance de leur eſprit & de leur caractère avec la place qu'ils occupent, qui les fait ce qu'ils ſont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes ordinaires qui, par des ſervices importans, ne peuvent ſe rendre utiles à l'univers; ſe couronner de gloire, ni prétendre à l'eſtime générale, il n'en eſt aucun qui ne fût utile à ſes concitoyens, & qui n'eût droit à leur reconnoiſſance, s'il étoit préciſément placé dans le poſte qui lui convient. C'eſt à ce ſujet que La Fontaine a dit:

Un roi prudent & ſage
De ſes moindres ſujets ſait tirer quelque uſage.

Suppoſons, pour en donner un exemple, qu'il vaque une place de confiance. Il y faut nommer. Elle demande un homme sûr. Celui qu'on préſente a peu d'eſprit; de plus, il eſt pareſſeux. N'importe, dirai-je au nominateur; donnez-lui la place. La bonne conſcience eſt ſouvent pareſſeuſe: l'activité, lorſqu'elle n'eſt point l'effet de l'amour de la gloire, eſt toujours

ſuſpecte, le frippon, toujours agité de remords & de craintes, eſt ſans ceſſe en action. La vigilance, dit Rouſſeau, eſt la vertu du vice.

On eſt prêt à diſpoſer d'une place : elle exige de l'aſſiduité. Celui qu'on propoſe eſt mauſſade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie : tant mieux, l'aſſiduité ſera la vertu de ſa mauſſaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet ; & je conclurai, de ce que j'ai dit ci-deſſus, qu'un père, en exigeant qu'aux plus grands talens ſes fils joignent la conduite la plus ſage, demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite, & qu'ils n'en faſſent aucuns.

Non moins injuſte envers les deſpotes que le père envers ſes fils, dans tout l'orient eſt-il un peuple qui n'exige de ſes ſultans, & beaucoup de vertus, & ſurtout beaucoup de lumières ? Cependant quelle demande plus injuſte ? Ignorez-vous, diroit-on à ces peuples, que les lumières ſont le prix de beaucoup d'études & de méditations ? L'étude & la méditation ſont une peine : l'on fait donc tous ſes efforts pour s'y ſouſtraire ; l'on doit donc céder à ſa pareſſe, ſi l'on n'eſt animé d'un motif aſſez puiſſant pour en triompher. Quel peut être ce motif ? le deſir ſeul de la gloire. Mais ce deſir, comme je l'ai prouvé dans le troiſième Diſcours, eſt lui-même fondé ſur le deſir des plaiſirs phyſiques, que la gloire & l'eſtime générale procurent. Or, ſi le ſultan, en qualité de deſpote, jouit de tous les plaiſirs que la gloire peut promettre aux autres hommes, le ſultan eſt donc ſans deſirs ; rien ne peut donc allumer en lui l'amour

de la gloire : il n'a donc point de motif ſuffiſant pour ſe riſquer à l'ennui des affaires, & s'expoſer à cette fatigue d'attention néceſſaire pour s'éclairer. Exiger de lui des lumières, c'eſt vouloir que les fleuves remontent à leur ſource, & demander un effet ſans cauſe. Toute l'hiſtoire juſtifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine : on y voit les révolutions ſe ſuccéder rapidement les unes aux autres. Le grand-homme, qui s'élève à l'empire, a pour ſes ſucceſſeurs des princes nés dans la pourpre, qui, pour s'illuſtrer, n'ayant point les motifs puiſſans de leur père, s'endorment ſur le trône : &, dès la troiſième génération, la plupart en deſcendent, ſans avoir ſouvent à ſe reprocher d'autre crime que celui de la pareſſe. Je n'en rapporterai qu'un exemple (1) : Li-t-ching, homme d'une naiſſance obſcure, prend les armes contre l'empereur T-cong-ching, ſe met à la tête des mécontens, lève une armée, marche à Peking, & le ſurprend. L'impératrice & les reines s'étranglent ; l'empereur poignarde ſa fille ; il ſe retire dans un endroit écarté de ſon palais : c'eſt là qu'avant de ſe donner la mort, il écrit ces paroles ſur un pan de ſa robe : *J'ai régné dix-ſept ans ; je ſuis détrôné, & je ne vois, dans ce malheur, qu'une punition du ciel, juſtement irrité de mon indolence. Je ne ſuis cependant pas le ſeul coupable ; les grands de ma cour le ſont encore plus que moi ; ce ſont eux qui me dérobant la connoiſſance des affaires de l'empire, ont*

(1) Voyez l'*Hiſtoire des Huns*, par M. de Guignes, tome I, page 74.

creuſé l'abîme ou je tombe. De quel front oſerai-je paraître devant mes ancêtres? Comment ſoutenir leurs reproches? O vous! qui me réduiſez à cet état affreux, prenez mon corps, mettez-le en pièces, j'y conſens; mais épargnez mon pauvre peuple: il eſt innocent, & déjà aſſez malheureux de m'avoir eu ſi long-temps pour maître. Mille traits pareils, répandus dans toutes les hiſtoires, prouvent que la molleſſe commande à preſque tous ceux qui naiſſent armés du pouvoir arbitraire. L'athmoſphère, répandue autour des trônes deſpotiques & des ſouverains qui s'y aſſeyent, ſemble remplie d'une vapeur léthargique, qui ſaiſit toutes les facultés de leur ame. Auſſi ne compte-t-on guères parmi les grands rois que ceux qui ſe fraient la route du trône, ou qui ſe ſont long-temps inſtruits à l'école du malheur. On ne doit ſes lumières qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.

Pourquoi les petits potentats ſont-ils, en général, plus habiles que les deſpotes les plus puiſſans? C'eſt qu'ils ont, pour ainſi dire, encore leur fortune à faire; c'eſt qu'ils ont, avec de moindres forces, à réſiſter à des forces ſupérieures; c'eſt qu'ils vivent dans la crainte perpétuelle de ſe voir dépouillés; c'eſt que leur intérêt, plus étroitement lié à l'intérêt de leurs ſujets, doit les éclairer ſur les diverſes parties de la légiſlation. Auſſi ſont-ils, en général, infiniment plus occupés du ſoin de former des ſoldats, de contracter des alliances, de peupler & d'enrichir leurs provinces. Auſſi pourroit-on, conſéquemment à ce que je viens de dire, dreſſer, dans les divers empires de l'orient, des cartes

géographi-politiques du mérite des princes. Leur intelligence, mesurée sur l'échelle de leur puissance, décroîtroit proportionnément à l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité, plus ou moins absolue, qu'ils auroient sur leurs sujets, c'est-à-dire, à l'intérêt plus ou moins pressant qu'ils auroient d'être éclairés. Cette table une fois calculée, & comparée à l'observation, donneroit certainement des résultats assez justes : les Sofis & les Mogols y seroient mis, par exemple, au nombre des princes les plus stupides ; parce que, sauf des circonstances singulières, ou le hasard d'une bonne éducation, les plus puissans d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un despote d'orient s'occupe du bonheur de ses peuples ; que, d'une main forte & d'un bras assuré, il tienne le gouvernail de l'empire, ce seroit, avec le bras de Ganimède, vouloir soulever la massue d'Hercule. Supposons qu'un Indien fît, à cet égard, quelques reproches à son sultan : De quoi te plains-tu ? lui répondroit celui ci. As-tu pu, sans justice, exiger que je fusse plus éclairé que toi-même sur tes propres intérêts ? Quand tu m'as revêtu du pouvoir suprême, pouvois-tu croire qu'oubliant les plaisirs pour le pénible honneur de te rendre heureux, mes successeurs & moi ne jouirions pas des avantages attachés à la toute puissance ? Tout homme s'aime, de préférence aux autres ; tu le sais. Exiger que, sourd à la voix de ma paresse, au cri de mes passions, je les sacrifie à tes intérêts, c'est vouloir le renversement de la nature.

Comment imaginer que, pouvant tout, je ne voudrois jamais que la juſtice ? L'homme amoureux de l'eſtime publique, diras-tu, uſe autrement de ſon pouvoir. J'en conviens. Mais que m'importe à moi l'eſtime publique & la gloire ? eſt-il un plaiſir accordé aux vertus, & refuſé à la puiſſance ? D'ailleurs, les hommes paſſionnés pour la gloire ſont rares, & ce n'eſt pas une paſſion qui paſſe juſqu'à leurs ſucceſſeurs. Il falloit le prévoir ; & ſentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire, tu rompois le nœud d'une mutuelle dépendance, qui lie le ſouverain au ſujet, & que tu ſéparois mon intérêt du tien. Imprudent, qui me remets le ſceptre du deſpotiſme ; lâche, qui n'oſes me l'arracher, ſois à la fois puni de ton imprudence & de ta lâcheté : ſache que ſi tu reſpires, c'eſt que je le permets : apprends que chaque inſtant de ta vie eſt une grâce. Vil eſclave, tu nais, tu vis pour mes plaiſirs. Courbé ſous le poids de ta chaîne, rampe à mes pieds, languis dans la misère, meurs ; je te défends juſqu'à la plainte : tel eſt mon bon plaiſir.

Ce que je dis des ſultans, peut, en partie, s'appliquer à leurs miniſtres : leurs lumières ſont, en général, proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les pays où le cri public peut les dépoſer, les grands talens leur ſont néceſſaires ; ils en acquièrent. Chez les peuples, au contraire, où le public n'a ni crédit ni conſidération, ils ſe livrent à la pareſſe, & ſe contentent de l'eſpèce de mérite qui fait fortune à la cour, mérite abſolument incompatible avec les grands talens, par l'oppoſition qui ſe trouve entre

l'intérêt des courtisans & l'intérêt général. Il en est, à cet égard, des ministres comme des gens de lettres. C'est une prétention ridicule de viser, à la fois, à la gloire & aux pensions. Avant de composer, il faut presque toujours opter entre l'estime publique & celle des courtisans. Il faut savoir que, dans la plupart des cours, & sur-tout dans celles de l'orient, les hommes y sont, dès l'enfance, emmaillottés & gênés dans les langes du préjugé & d'une bienséance arbitraire; que la plupart des esprits y sont noués; qu'ils ne peuvent s'élever au grand; que tout homme qui naît & vit habituellement près des trônes despotiques, ne peut, à cet égard, échapper à la contagion générale, & qu'il n'a jamais que de petites idées.

Aussi le vrai mérite vit-il loin des palais des rois. Il n'en approche que dans ces temps malheureux où les princes sont forcés de les appeler. Dans tout autre instant, le besoin seul pourroit attirer à la cour des gens de mérite; &, dans cette position, il en est peu qui conservent la même force, la même élévation d'ame & d'esprit. Le besoin est trop près du crime.

Il résulte, de ce que je viens de dire, que c'est exactement demander l'impossible, que d'exiger de grands talens de ceux qui, par leur état & leur position, ne peuvent être animés de passions fortes. Mais que de demandes pareilles ne fait-on pas tous les jours? On crie contre la corruption des mœurs; il faut, dit-on, former des hommes vertueux: & l'on veut, à la fois, que les citoyens soient échauffés de l'amour de la

patrie, & qu'ils voient en ſilence les malheurs qu'occaſionne une mauvaiſe legiſlation ? On ne ſent pas que c'eſt exiger d'un avare qu'il ne crie point au voleur, lorſqu'on enlève ſa caſſette. L'on n'apperçoit pas qu'en certains pays, ce qu'on appelle les gens ſages ne peuvent jamais être que des gens indifférens au bien public, &, par conſéquent des hommes ſans vertus. C'eſt, comme je vais le prouver dans le chapitre ſuivant, avec une injuſtice pareille qu'on demande aux hommes des talens & des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainſi dire, inalliables.

CHAPITRE XV.

De l'injuſtice du Public à cet égard.

On exigera qu'un écuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de ſon cheval, ſoit auſſi-bien tourné qu'un danſeur de l'opéra : on voudra qu'un philoſophe, uniquement occupé d'idées fortes & générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui ſoit ſupérieur dans un genre tel, par exemple, que le genre épiſtolaire ; où, pour bien écrire, il faut dire des riens d'une manière agréable. On ne ſent pas que c'eſt demander la réunion des talens preſque excluſifs ; qu'il n'eſt point de femme d'eſprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait, à cet égard, une grande ſupériorité ſur les philoſophes les plus célebres. C'eſt avec la même injuſtice qu'on exige qu'un homme, qui n'a jamais lu ni étudié, & qui a paſſé trente ans de ſa vie dans la diſſipation, devienne tout-à-coup capable d'étude & de méditation : on devroit cependant ſavoir que c'eſt à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer ; que cette même capacité ſe perd, lorſqu'on ceſſe d'en faire uſage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du travail & de l'application, ſe trouve tout-à-coup chargé d'une trop grande partie de l'adminiſtration ; mille objets différens paſſeront rapidement

devant lui : s'il ne peut jeter sur chaque affaire qu'un coup-d'œil superficiel, il faut, par cette seule raison, qu'au bout d'un certain temps, cet homme devienne incapable d'une longue & forte attention. Aussi n'est-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une semblable attention. Ce n'est point à lui à percer jusqu'aux premiers principes de la morale & de la politique ; à découvrir, par exemple, jusqu'à quel degré le luxe est utile, quels changemens ce luxe doit apporter dans les mœurs & les états, quelle espèce de commerce il faut le plus encourager, par quelles lois on peut, dans la même nation, concilier l'esprit de commerce avec l'esprit militaire, & la rendre à la fois riche au-dedans, & redoutable au-dehors. Pour résoudre de pareils problêmes, il faut le loisir & l'habitude de méditer. Or, comment penser beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter ? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet esprit d'invention, qui suppose de grandes méditations. Ce qu'on est en droit d'exiger de lui, c'est un esprit juste, vif, pénétrant, & qui, dans les matières débattues par les politiques & les philosophes, soit frappé du vrai, le saisisse avec force, & soit assez fertile en expédiens pour porter jusqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'est par cette raison qu'il doit à ce genre d'esprit joindre un caractère ferme, une constance à toute épreuve. Le peuple n'est pas toujours assez reconnoissant des biens que lui font les gens en place : ingrat par ignorance, il ne sait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien, & triompher des obstacles

que l'intérêt personnel (1) met au bonheur général. Aussi le courage éclairé par la probité est-il le principal mérite des gens en place. Vainement se flatteroit-on de trouver en eux un certain fonds de connoissances; ils ne peuvent en avoir de profondes que sur les matières qu'ils ont méditées, avant que de parvenir aux grands emplois : or, ces matières sont nécessairement en petit nombre. Qu'on suive, pour s'en convaincre, la vie de ceux qui se destinent aux grandes places. Ils sortent à seize ou dix-sept ans du collége, apprennent à monter à cheval, à faire leurs exercices; ils passent deux ou trois ans, tant dans les académies, qu'aux écoles de droit. Le droit fini, ils achètent une charge. Pour remplir cette charge, il n'est pas nécessaire de s'instruire du droit de nature, du droit des gens, du

(1) Au moment qu'on venoit de nommer un ministre, un des premiers commis de Versailles, homme de beaucoup d'esprit, lui dit : « Vous aimez le bien; vous êtes » maintenant à portée de le faire. On vous présentera » mille projets utiles au public; vous en désirerez la réus- » site : gardez-vous, cependant, de rien entreprendre, » avant d'examiner si l'exécution de ces projets demande » peu de fonds, peu de soin, & peu de probité. Si l'argent » qu'exige la réussite d'un de ces projets, est considé- » rable, les affaires qui vous surviendront ne vous per- » mettront pas d'y appliquer les fonds nécessaires, & vous » perdrez votre mise. Si le succès dépend de la vigilance » & de la probité de ceux que vous employerez, craignez » qu'on ne vous force la main sur le choix des sujets : son- » gez, d'ailleurs, que vous allez être entouré de frip- » pons; qu'il faut un coup-d'œil bien sûr pour les recon- » noître; & que la première, mais en même temps la plus » difficile science d'un ministre, est la science des choix ».

droit public, mais consacrer tout son temps à l'examen de quelques procès particuliers. Ils passent de-là au gouvernement d'une province, où, surchargés par le détail journalier, & fatigués par les audiences, ils n'ont pas le temps de méditer. Ils montent ensuite à des places supérieures, & ne se trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même fonds d'idées qu'ils avoient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi j'observerai que des voyages faits chez les nations voisines, & dans lesquels ils compareroient les différences dans la forme du gouvernement, dans la législation, le génie, le commerce & les mœurs des peuples, seroient peut-être plus propres à former des hommes d'état, que l'éducation actuelle qu'on leur donne. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. C'est par l'article des *hommes de génie* que je finirai ce chapitre; parce que c'est principalement en eux qu'on désire des talens & des qualités exclusives.

Deux causes également puissantes nous portent à cette injustice; l'une, comme je l'ai dit plus haut, est l'amour aveugle de notre bonheur; & l'autre, c'est l'envie.

Qui n'a pas condamné, dans le cardinal de Richelieu, cet amour excessif de gloire qui le rendoit avide de toute espèce de succès? Qui ne s'est point moqué de l'ardeur avec laquelle, si l'on en croit Dumaurier (1), il désiroit la canonisation, & de l'ordre donné,

(1) Voyez ses *Mémoires* pour servir à l'*Histoire de la Hollande*, à l'article de GROTIUS.

en

en conséquence, à ses confesseurs de publier par-tout qu'il n'avoit jamais péché mortellement? Enfin, qui n'a point ri d'apprendre que, dans ce même instant, épris du desir d'exceller dans la poésie comme dans la politique, ce cardinal faisoit demander à Corneille de lui céder le *Cid*? C'étoit cependant à cet amour de la gloire, tant de fois condamné, qu'il devoit ses grands talens pour l'administration. Si depuis l'on n'a point vu de ministre prétendre à tant de sortes de gloire, c'est que nous n'avons encore qu'un cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer, dans un seul desir, l'action des passions fortes, & s'imaginer qu'un homme vivement épris de la gloire, se contente d'une seule espèce de succès, lorsqu'il croit en pouvoir obtenir en plusieurs genres, c'est vouloir qu'une terre excellente ne produise qu'une seule espèce de fruits. Quiconque aime fortement la gloire, sent intérieurement que la réussite des projets politiques dépend quelquefois du hasard, & souvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite; il en veut donc une plus personnelle. Or, sans une morgue ridicule & stupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aspiré les plus grands princes & les plus grands héros. La plupart d'entre eux, non contens de s'immortaliser par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliser par leurs écrits, & du moins laisser à la postérité des préceptes sur la science guerrière ou politique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'eussent-ils pas voulu? Ces grands-hommes aimoient la gloire, & l'on n'en est point avide, sans desirer de communi-

quer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus eſtimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les hiſtoires! Ce ſont Xénophon, Alexandre, Annibal, Hannon, les Scipions, Céſar, Cicéron, Auguſte, Trajan, les Antonins, Comnène, Eliſabeth, Charles-Quint, Richelieu, Montecuculi, du Guay-Trouin, le comte de Saxe, qui, par leurs écrits, veulent éclairer le monde, en ombrageant leurs têtes de différentes eſpèces de lauriers. Si maintenant l'on ne conçoit pas comment des hommes, chargés de l'adminiſtration du monde, trouvoient encore le temps de penſer & d'écrire: c'eſt, répondrai-je, que les affaires ſont courtes, lorſqu'on ne s'égare point dans le détail, & qu'on les ſaiſit par leurs vrais principes. Si tous les grands-hommes n'ont point compoſé, tous ont du moins protégé l'homme illuſtre dans les lettres, & tous ont dû néceſſairement le protéger, parce que, amoureux de la gloire, ils ſavoient que ce ſont les grands écrivains qui la donnent. Auſſi Charles-Quint avoit-il, avant Richelieu, fondé des académies: auſſi vit-on le fier Attila lui-même raſſembler près de lui les ſavans dans tous les genres; le khalife Aaron Al-Raſchild en compoſer ſa cour; & Tamerlan établir l'académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faiſoit-il pas au mérite! Sous ſon règne, il étoit permis de tout dire, de tout penſer, & de tout écrire; parce que les écrivains, frappés de l'éclat de ſes vertus & de ſes talens, ne pouvoient être que ſes panégyriſtes: bien différent, en cela, des Néron, des Caligula, des Do-

mitien, qui, par la raiſon contraire, impoſoient ſilence aux gens éclairés qui, dans leurs écrits, n'euſſent tranſmis à la poſtérité que la honte & les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir, dans les exemples ci-deſſus rapportés, que le même deſir de gloire auquel les grands-hommes doivent leur ſupériorité, peut, en fait d'eſprit, les faire quelquefois aſpirer à la monarchie univerſelle. Il ſeroit, ſans doute, poſſible d'unir plus de modeſtie aux talens : ces qualités ne ſont pas excluſives par leur nature ; mais elles le ſont dans quelques hommes. Il en eſt de tels à qui l'on ne pourroit arracher cette orgueilleuſe opinion d'eux-mêmes, ſans étouffer le germe de leur eſprit. C'eſt un défaut ; & l'envie en profite pour décréditer le mérite : elle ſe plaît à détailler les hommes, sûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, ſous lequel elle peut les préſenter au public. On ne ſe rappelle point aſſez ſouvent qu'il en eſt des hommes comme de leurs ouvrages ; qu'il faut les juger ſur leur enſemble ; qu'il n'eſt rien de parfait ſur la terre ; & que, ſi l'on déſignoit dans chaque homme, par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus & les défauts de ſon eſprit & de ſon caractère, il n'eſt point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands-hommes ſont comme ces mines riches, où l'or cependant ſe trouve toujours plus ou moins mélangé avec le plomb. Il faudroit donc que l'envieux ſe dît quelquefois à lui-même : S'il m'étoit poſſible d'avilir cet or aux yeux du public, quel cas feroit-il de moi, qui ne ſuis purement qu'une

mine de plomb ? Mais l'envieux ſera toujours ſourd à de pareils conſeils. Habile à ſaiſir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a-t-il pas accuſés de n'être pas, dans leurs manières, auſſi agréables que les hommes du monde ? Il ne veut pas ſe rappeler, comme je l'ai dit ci-devant, que, ſemblables à ces animaux qui ſe retirent dans les déſerts, la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement ; & que c'eſt dans le ſilence de la ſolitude que les vérités ſe dévoilent à leurs yeux. Or, tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonſtances, & qui contemple les objets ſous une face nouvelle, ne peut avoir dans l'eſprit ni les qualités ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le François reſſemble-t-il plus au François qu'à l'Allemand, & beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois ? C'eſt que ces deux nations, par l'éducation qu'on leur donne, & la reſſemblance des objets qu'on leur préſente, ont entre elles infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous ſommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme, qui voit d'autres objets, & mène une vie différente de la mienne, ait les mêmes idées que moi, c'eſt exiger les contradictoires ; c'eſt demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injuſtices de cette eſpèce ne fait-on pas aux hommes de génie ! Combien de fois ne les a-t-on pas accuſés de ſottiſe, dans le temps même qu'ils faiſoient preuve de la plus haute ſageſſe ? Ce n'eſt pas que les

gens de génie, comme le dit Ariſtote, n'aient ſouvent un coin de folie. Ils ſont, par exemple, ſujets à mettre trop d'importance (1) à l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs, les grandes paſſions que ſuppoſe le génie, peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite : mais ce germe de leurs erreurs l'eſt auſſi de leurs lumières. Les hommes froids, ſans paſſions & ſans talens, ne tombent pas dans les écarts de l'homme paſſionné. Mais il ne faut pas imaginer, comme leur vanité le veut perſuader, qu'avant de prendre un parti, ils en calculent, les jetons en main, les avantages & les inconvéniens : il faudroit, pour cet effet, que les hommes ne fuſſent déterminés, dans leur conduite, que par la réflexion ; & l'expérience nous apprend qu'ils le ſont toujours par le ſentiment, &, qu'à cet égard, les gens froids ſont des hommes. Pour s'en convaincre, que

(1) Souvent ils ont pour eux une eſtime excluſive. Parmi ceux-là même qui ne ſe diſtinguent que dans les arts les plus frivoles, il en eſt qui penſent, qu'en leur pays, il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils y font. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce ſujet, un mot aſſez plaiſant, attribué à Marcel. Un danſeur anglois, fort célèbre, arrive à Paris, deſcend chez Marcel : *Je viens*, lui dit-il, *vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art ; ſouffrez que je danſe devant vous, & que je profite de vos conſeils.... Volontiers*, lui dit Marcel. Auſſi-tôt l'Anglois exécute des pas très-difficiles, & fait mille entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie tout-à-coup : *Monſieur, l'on ſaute dans les autres pays, & l'on ne danſe qu'à Paris ; mais, hélas ! l'on n'y fait que cela de bien. Pauvre royaume !*

l'on ſuppoſe qu'un d'eux ſoit mordu d'un chien enragé : on l'envoie à la mer ; il ſe met dans une barque, on va le plonger. Il ne court aucun riſque, il en eſt sûr ; il ſait que, dans ce cas, la peur eſt tout-à-fait déraiſonnable ; il ſe le dit. On le plonge. La réflexion n'agit plus ſur lui ; le ſentiment de la crainte s'empare de ſon ame ; & c'eſt à cette crainte ridicule qu'il doit ſa guériſon. La réflexion eſt donc, dans les gens froids, comme dans les autres hommes, ſoumiſe au ſentiment. Si les gens froids ne ſont pas ſujets à des écarts auſſi fréquens que l'homme paſſionné, c'eſt qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement : ce n'eſt, en effet, qu'à la foibleſſe de leurs paſſions qu'ils doivent leur ſageſſe. Cependant quelle haute eſtime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes ! Quel reſpect ne croient-ils pas inſpirer au public, qui ne les laiſſe jouir, dans leur petite ſociété, du titre d'hommes ſenſés, & ne les cite point comme fous, que parce qu'il ne les nomme jamais. Comment peuvent-ils, ſans honte, paſſer ainſi leur vie à l'affut des ridicules d'autrui ? S'ils en découvrent dans l'homme de génie, & que cet homme commette la faute la plus légère, fût-ce de mettre, par exemple, à trop haut prix les faveurs d'une femme, quel triomphe pour eux ! Ils en prennent droit de le mépriſer. Cependant ſi, dans les bois, les ſolitudes & les dangers, la crainte a ſouvent, à leurs propres yeux, exagéré la grandeur du péril, pourquoi l'amour ne s'exagéreroit-il pas les plaiſirs, comme la frayeur s'exagère les dangers ? Ignorent-ils qu'il n'y a proprement que ſoi de juſte appréciateur de ſon plai-

sir ; que les hommes étant animés de passions différentes, les mêmes objets ne peuvent conserver le même prix à des yeux différens ; que c'est au sentiment seul à juger le sentiment ; & que le vouloir toujours citer au tribunal d'une raison froide, c'est assembler la diète de l'empire pour y connoître des cas de conscience ? Ils devroient sentir qu'avant de prononcer sur les actions de l'homme de génie, il faudroit, du moins, savoir quels sont les motifs qui le déterminent, c'est-à-dire, la force par laquelle il est entraîné : mais, pour cet effet, il faudroit connoître & la puissance des passions & le degré de courage nécessaire pour y résister. Or, tout homme qui s'arrête à cet examen, s'apperçoit bientôt que les passions seules peuvent combattre contre les passions ; & que ces gens raisonnables, qui s'en disent vainqueurs, donnent à des goûts très-foibles le nom de passions, pour se ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait, ils ne résistent point aux passions ; mais ils leur échappent. La sagesse n'est point en eux l'effet de la lumière, mais d'une indifférence comparable à des déserts également stériles en plaisirs comme en peines. Aussi ne sont-ils point heureux. L'absence du malheur est la seule félicité dont ils jouissent ; & l'espèce de raison qui les guide, sur la mer de la vie humaine, ne leur en fait éviter les écueils qu'en les écartant, sans cesse, de l'île fortunée du plaisir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer, & non d'une épée pour conquérir.

Que la raison nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux ; mais qu'on en abandonne

les détails à ſes goûts & à ſes paſſions. Qui conſulteroit, ſur tout, la raiſon, ſeroit, ſans ceſſe, occupé à calculer ce qu'il doit faire, & ne feroit jamais rien; il auroit toujours ſous les yeux la poſſibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine & l'ennui journalier d'un pareil calcul ſeroient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous ſouſtraire.

Au reſte, quelques reproches qu'on faſſe aux gens d'eſprit, quelque attentive que ſoit l'envie à déprimer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts perſonnels & peu importans, que devroit abſorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être inſenſibles à de pareilles attaques, ſentir que ce ſont ſouvent des piéges que l'envie leur tend pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur faſſe, ſans ceſſe, un crime de leurs inattentions? Ils doivent ſavoir que la plupart de ces petites attentions, tant recommandées, ont été inventées par les déſœuvrés pour en faire le travail & l'occupation de leur ennui & de leur oiſiveté; qu'il n'eſt point d'homme doué d'une attention ſuffiſante pour s'illuſtrer dans les arts & les ſciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulières; que, d'ailleurs, cette politeſſe, à laquelle on donne le nom d'attention, ne procurant aucun avantage aux nations, il eſt de l'intérêt public qu'un ſavant faſſe une découverte de plus & cinquante viſites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce ſujet un fait aſſez plaiſant, arrivé, dit-on, à Paris. Un homme de lettres avoit pour voiſin un de ces déſœuvrés, ſi importuns dans la ſociété. Ce dernier, excédé de lui-même,

monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-ci le reçoit à merveille, s'ennuie avec lui de la manière la plus humaine, jusqu'au moment où, las de bâiller dans le même lieu, notre désœuvré court ailleurs promener son ennui. Il part : l'homme de lettres se remet au travail, oublie l'ennuyé. Quelques jours après, il est accusé de n'avoir point rendu la visite qu'il a reçue, il est taxé d'impolitesse; il le fait : il monte à son tour chez son ennuyé : *Monsieur*, lui dit-il, *j'apprends que vous vous plaignez de moi : cependant, vous le savez, c'est l'ennui de vous-même qui vous a conduit chez moi. Je vous y ai reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuyois pas; c'est donc vous qui m'êtes obligé, & c'est moi qu'on taxe d'impolitesse. Soyez vous-même juge de mes procédés, & voyez si vous devez mettre fin à des plaintes qui ne prouvent rien, sinon que je n'ai pas, comme vous, le besoin des visites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, & l'injustice d'en médire, après l'avoir ennuyé.* Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponse ! Que de désœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions & des talens incompatibles avec leurs occupations, & se surprennent à demander les contradictoires.

Un homme a passé sa vie dans les négociations : les affaires dont il s'est occupé l'ont rendu circonspect : que cet homme aille dans le monde; on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de son état lui a fait perdre. Un autre homme est d'un caractère ouvert; c'est par sa franchise qu'il nous a plu : on exige, que changeant tout-à-coup de caractère, il

devienne circonſpect au moment précis qu'on le deſire. On veut toujours l'impoſſible. Il eſt, ſans doute, un ſel neutre qui amalgame quelquefois, dans les mêmes hommes, du moins toutes les qualités qui ne ſont pas abſolument contradictoires. Je ſais qu'un concours ſingulier de circonſtances peut nous plier à des habitudes oppoſées : mais c'eſt un miracle, & l'on ne doit pas compter ſur les miracles. En général, on peut aſſurer que tout ſe tient dans le caractère des hommes ; que les qualités y ſont liées aux défauts ; & qu'il eſt même certains vices de l'eſprit attachés à certains états. Qu'un homme occupe un poſte important ; qu'il ait par jour cent affaires à juger : ſi ſes jugemens ſont ſans appel, s'il n'eſt jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain temps l'orgueil pénètre dans ſon ame, & qu'il ait la plus grande confiance en ſes lumières. Il n'en ſera pas ainſi, ou d'un homme dont les avis ſeront, par ſes égaux, débattus & contredits dans un conſeil, ou d'un ſavant qui, s'étant quelquefois trompé ſur les matières qu'il a mûrement examinées, aura néceſſairement contracté l'habitude de la ſuſpenſion d'eſprit (1) ; ſuſpenſion qui, fondée ſur une ſalutaire méfiance de nos lumières, nous fait percer juſqu'à ces vérités cachées que le coup-d'œil

(1) Il ſeroit peut-être à deſirer qu'avant de monter aux grandes places, les hommes deſtinés à les remplir compoſaſſent quelque ouvrage : ils en ſentiroient mieux la difficulté de bien faire ; ils apprendroient à ſe méfier de leurs lumières : & faiſant aux affaires l'application de cette méfiance, ils les examineroient avec plus d'attention.

ſuperficiel de l'orgueil apperçoit rarement. Il ſemble que la connoiſſance de la vérité ſoit le prix de cette ſage méfiance de ſoi-même. L'homme qui ſe refuſe au doute, eſt ſujet à mille erreurs : il a lui-même poſé la borne de ſon eſprit. On demandoit un jour à l'un des plus ſavans hommes de la Perſe, comment il avoit acquis tant de connoiſſances : *En demandant ſans peine*, répondit-il, *ce que je ne ſavois pas.* « Interrogeant un » jour un philoſophe, dit le poète Saadi, je le preſſois » de me dire de qui il avoit tant appris : *Des aveugles*, » me répondit-il, *qui ne lèvent point le pied ſans avoir* » *auparavant ſondé avec leur bâton le terrein ſur lequel* » *ils vont l'appuyer* ».

Ce que j'ai dit ſur les qualités excluſives, ou par leur nature, ou par des habitudes contraires, ſuffit à l'objet que je me propoſe. Il s'agit maintenant de montrer de quelle utilité peut être cette connoiſſance. La principale, c'eſt d'apprendre à tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit : & c'eſt la queſtion que je vais traiter dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE XVI.

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on eſt le plus propre.

POUR connoître ſon talent, il faut examiner & de quelle eſpèce d'objets le haſard & l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, & quel degré de paſſion l'on a pour la gloire. C'eſt ſur cette double combinaiſon qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'eſt point d'homme entièrement dépourvu de connoiſſances. Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits de phyſique ou d'hiſtoire, plus d'images ou de ſentimens, on aura donc plus ou moins d'aptitude à la phyſique, à la politique ou à la poéſie. Eſt-ce à ce dernier art qu'un homme s'applique; il pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre, que le magaſin de ſa mémoire ſera mieux fourni des objets qui entrent dans la compoſition d'une certaine eſpèce de tableaux. Un poète naît dans ces âpres climats du nord, que d'une aîle rapide traverſent, ſans ceſſe, les noirs ouragans; ſon œil ne s'égare point dans des vallées riantes; il ne connoît que l'éternel hiver, qui, les cheveux blanchis par les frimats, règne ſur des déſerts arides; les échos ne lui répètent que les hurlemens des ours; il ne voit que des neiges, des glaces amoncelées, & des

ſapins, auſſi vieux que la terre, couvrir de leurs branchages morts les lacs qui baignent leurs racines. Un autre poète naît, au contraire, ſous le climat fortuné de l'Italie; l'air y eſt pur; la terre eſt jonchée de fleurs; les zéphyrs agitent doucement de leur ſouffle la cime des forêts odorantes; il voit les ruiſſeaux, par mille arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies, les arts & la nature s'unir pour décorer les villes & les campagnes : tout y ſemble fait pour le plaiſir des yeux & l'ivreſſe des ſens. Peut-on douter que, de ces deux poètes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, & le premier des tableaux plus fiers & plus effrayans ? Cependant ni l'un ni l'autre de ces poètes ne compoſeront de ces tableaux, s'ils ne ſont animés d'une paſſion forte pour la gloire.

Les objets que le haſard & l'éducation placent dans notre mémoire, ſont, à la vérité, la matière première de l'eſprit; mais cette matière y reſte morte & ſans action, juſqu'au moment où les paſſions la mettent en fermentation. C'eſt alors qu'elle produit un aſſemblage nouveau d'idées, d'images ou de ſentimens, auxquels on donne le nom de génie, d'eſprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel eſt le nombre & quelle eſt l'eſpèce des objets qu'on a dépoſés dans le magaſin de ſa mémoire, avant que de ſe déterminer pour aucun genre d'étude, il faut enſuite conſtater juſqu'à quel degré l'on eſt ſenſible à la gloire. On eſt ſujet à ſe méprendre ſur ce point, & l'on donne volontiers le nom de paſſions à de ſimples goûts; rien cependant,

comme je l'ai déjà dit, de plus facile à distinguer. On est passionné, lorsqu'on est animé d'un seul desir, & que toutes nos pensées & nos actions sont subordonnées à ce desir. L'on n'a que des goûts, lorsque notre ame est partagée en une infinité de desirs à peu près égaux. Plus ces desirs sont nombreux, plus nos goûts sont modérés; au contraire, moins les desirs sont multipliés, plus ils se rapprochent de l'unité, & plus nos goûts sont vifs & prêts à se changer en passions. C'est donc l'unité, ou, du moins, la prééminence d'un desir sur tous les autres, qui constate la passion. La passion constatée, il faut en connoître la force, & pour cet effet examiner le degré d'enthousiasme qu'on a pour les grands-hommes. C'est, dans la première jeunesse, une mesure assez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis dans la première jeunesse; parce qu'alors plus susceptible de passions, on se livre plus volontiers à son enthousiasme. D'ailleurs, l'on n'a point alors de motif pour avilir le mérite & les talens; on peut encore espérer de voir un jour estimer en soi ce qu'on estime dans les autres; il n'en est pas ainsi des hommes faits. Quiconque atteint un certain âge, sans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talens, pour se consoler de n'en point avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger sans intérêt, &, par conséquent, n'avoir point encore éprouvé le sentiment de l'envie. L'on en est peu susceptible dans la première jeunesse : aussi les jeunes gens voyent-ils les grands-hommes à peu près du même œil dont la postérité les verra. Aussi faut-il, en gé-

néral, renoncer à l'eſtime des hommes de ſon âge, & ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'eſt ſur leur éloge qu'on peut apprécier à peu près ſon mérite ; & ſur l'éloge qu'ils font des grands-hommes, qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'eſtime jamais dans les autres que des idées analogues aux ſiennes, le reſpect qu'on a pour l'eſprit eſt toujours proportionné à l'eſprit qu'on a. L'on ne célèbre les grands-hommes que lorſqu'on eſt ſoi-même fait pour l'être. Pourquoi Céſar pleuroit-il en s'arrêtant devant le buſte d'Alexandre ? C'eſt qu'il étoit Céſar. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aſpect de ce même buſte ? C'eſt qu'il n'eſt plus de Céſar.

On peut donc, ſur le degré d'eſtime conçu pour les grands-hommes, meſurer le degré de paſſion qu'on a pour la gloire, & ſe déterminer, en conſéquence, ſur le choix de ſes études. Le choix eſt toujours bon, lorſqu'en quelque genre que ce ſoit, la force des paſſions eſt proportionnée à la difficulté de réuſſir : or, il eſt d'autant plus difficile de réuſſir en un genre, que plus d'hommes ſe ſont exercés dans ce même genre, & l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carrière où ſe ſont illuſtrés les Corneille, les Racine, les Voltaire & les Crébillon. Pour s'y diſtinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'eſprit, &, par conſéquent, être animé de la plus forte paſſion pour la gloire. Qui n'eſt pas ſuſceptible de cet extrême degré de paſſion, ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude dans leſquels il ſoit plus

facile de réuſſir. Il en eſt de cette eſpèce : dans la phyſique, par exemple, il eſt des terreins incultes, & des matières ſur leſquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéreſſans, n'ont, pour ainſi dire, jeté qu'un coup-d'œil ſuperficiel. Dans ce genre, & dans tous les genres pareils, les découvertes & les ſuccès ſont à la portée de preſque tous les eſprits ; & ce ſont les ſeuls auxquels puiſſent prétendre les paſſions foibles. Qui n'eſt point ivre d'amour pour la gloire, doit la chercher dans les ſentiers détournés, & ſurtout, éviter les routes battues par des gens éclairés. Son mérite, comparé à celui de ces grands-hommes, s'anéantiroit devant le leur ; & le public prévenu lui refuſeroit même l'eſtime qu'il mérite.

La réputation d'un homme foiblement paſſionné dépend donc de l'adreſſe avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux, qui, brûlant d'une plus forte paſſion pour la gloire, ont fait de plus grands efforts d'eſprit. Par cette adreſſe, l'homme qui, foiblement paſſionné, a cependant contracté dans ſa jeuneſſe quelque habitude de travail & de la méditation, peut quelquefois, avec très-peu d'eſprit, obtenir une aſſez grande réputation. Il paroît donc que, pour tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit, la principale attention qu'on doive avoir, c'eſt de comparer le degré de paſſion dont on eſt animé, au degré de paſſion que ſuppoſe le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque eſt, à cet égard, exact obſervateur de lui-même, échappe à mille erreurs, où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager, par

par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge ralentit en lui l'ardeur des passions. Il sentira qu'en parcourant successivement différens genres de sciences ou d'arts, il ne pourroit jamais devenir qu'un homme universellement médiocre ; que cette universalité est un écueil où la vanité conduit, & fait souvent échouer les gens d'esprit ; & qu'enfin, ce n'est que dans la première jeunesse qu'on est doué de cette attention infatigable qui creuse jusqu'aux premiers principes d'un art ou d'une science : vérité importante dont l'ignorance arrête souvent le génie dans sa course, & s'oppose aux progrès des sciences. Il faut, pour la saisir, se rappeler que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troisième Discours, est allumé dans nos cœurs par l'amour des plaisirs physiques ; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement sentir que dans la première jeunesse ; que c'est, par conséquent, au printemps de la vie qu'on est susceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'est alors qu'on sent en soi des semences enflammées de vertus & de talens. La force & la santé qui circulent alors dans nos veines, y portent le sentiment de l'immortalité ; les années paroissent alors s'écouler avec la lenteur des siècles ; on sait, mais l'on ne sent pas qu'on doit mourir, & l'on en est d'autant plus ardent à poursuivre l'estime de la postérité. Il n'en est pas ainsi, lorsque l'âge attiédit en nous les passions. On apperçoit alors, dans le lointain, les gouffres de la mort. Les ombres du trépas, en se mêlant aux rayons de la gloire, en ternissent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos

yeux ; nous ceſſons d'y prendre intérêt ; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on ſuit encore la carrière où l'amour de la gloire nous a fait d'abord entrer, c'eſt qu'on cède à l'habitude ; c'eſt que l'habitude s'eſt fortifiée, lorſque les paſſions ſe ſont affoiblies. D'ailleurs, on craint l'ennui ; &, pour s'y ſouſtraire, on continuera de cultiver la ſcience dont les idées familières ſe combinent ſans peine dans notre eſprit. Mais l'on ſera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans ; on ne fera point alors d'un grand géomètre un grand poète, d'un grand poète un grand chymiſte, d'un grand chymiſte un grand politique. Qu'à cet âge on élève un homme à quelque grande place ; ſi les idées, dont il a déjà chargé ſa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe, ou cette place demandera peu d'eſprit & de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les magiſtrats, quelquefois trop concentrés dans la diſcuſſion des intérêts particuliers, en eſt-il aucun qui pût, avec ſupériorité, remplir les premières places, s'il ne faiſoit en ſecret des études profondes relatives au poſte qu'il peut occuper ? L'homme qui néglige de faire ces études, ne monte aux places que pour s'y déshonorer. Cet homme eſt-il d'un caractère entier & deſpotique ; les entrepriſes qu'il formera ſeront dures, folles, & toujours préjudiciables au bien public. Eſt-il d'un caractère doux, ami du bien public ; il n'oſera rien entreprendre. Comment haſarderoit-il quelques changemens dans l'adminiſtration ? on ne

marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus & coupés de mille précipices. La fermeté & le courage de l'eſprit tiennent toujours à ſon étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ſes projets, eſt hardi dans ſes conceptions : au contraire, l'homme ſtérile en reſſources contracte néceſſairement une habitude de timidité que la ſottiſe prend ſouvent pour ſageſſe. S'il eſt très-dangereux de toucher trop ſouvent à la machine du gouvernement, je ſais auſſi qu'il eſt des temps où la machine s'arrête, ſi l'on n'y remet de nouveaux reſſorts. L'ouvrier ignorant n'oſe l'entreprendre ; & la machine ſe détruit d'elle-même. Il n'en eſt pas ainſi de l'ouvrier habile ; il ſait, d'une main hardie, la conſerver en la réparant. Mais la ſage hardieſſe ſuppoſe une étude profonde de la ſcience du gouvernement ; étude fatigante, & dont on n'eſt capable que dans la première jeuneſſe, & peut-être, dans les pays où l'eſtime publique nous promet beaucoup d'avantages. Par-tout où cette eſtime eſt ſtérile en plaiſirs, il n'y croît pas de grands talens. Le petit nombre d'hommes illuſtres, que le haſard d'une excellente éducation ou d'un enchaînement ſingulier de circonſtances rend amoureux de cette eſtime, déſertent alors leur patrie ; & cet exil volontaire en préſage la ruine : ſemblables à ces aigles dont la fuite annonce la chûte prochaine du chêne antique ſur lequel ils ſe retiroient.

J'en ai dit aſſez ſur ce ſujet. Je conclurai des principes établis dans ce chapitre, que ce qu'on appelle *eſprit* eſt en nous le produit des objets placés dans

notre souvenir, & de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'est donc, comme j'ai déjà dit, qu'en combinant l'espèce d'objets dont le hasard & l'éducation ont chargé notre mémoire, avec le degré de passion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connoître & la force, & le genre de son esprit. Qui s'observe scrupuleusement à cet égard, se trouve à peu près dans le cas de ces chymistes habiles, qui, lorsqu'on leur montre les matières dont on a chargé le matras, & le degré de feu qu'on lui donne, prédisent d'avance le résultat de l'opération. Sur quoi j'observerai que, s'il est un art d'exciter en nous des passions fortes; s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine espèce d'idées & d'objets; il est, en conséquence, des méthodes sûres pour former des hommes de génie. Cette connoissance de la nature de l'esprit peut donc être fort utile à ceux qu'anime le desir de s'illustrer. Elle peut leur en fournir les moyens; leur apprendre, par exemple, à ne point éparpiller leur attention sur une infinité d'objets divers; mais à la rassembler toute entière sur les idées & les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'est pas qu'on doive, à cet égard, pousser trop loin le scrupule: l'on n'est point profond en un genre, si l'on n'a fait des incursions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque temps ses regards sur les premiers principes des diverses sciences. Il est utile & de suivre la marche uniforme de l'esprit humain dans

les différens genres de sciences & d'arts, & de considérer l'enchaînement universel qui lie ensemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force & d'étendue à l'esprit; mais il n'y faut consacrer qu'un certain temps, & porter sa principale attention sur les détails de l'art ou de la science qu'on cultive. Qui n'écoute, dans ses études, qu'une curiosité indiscrète, atteint rarement à la gloire. Qu'un sculpteur, par exemple, soit, par son goût également entraîné vers l'étude de la sculpture & de la politique, & qu'en conséquence, il charge sa mémoire d'idées qui n'ont entre elles aucun rapport, je dis que ce sculpteur sera certainement moins habile & moins célèbre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli sa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il professe, & qu'il n'eût point réuni, pour ainsi dire, en lui deux hommes qui ne peuvent ni se communiquer leurs idées, ni causer ensemble.

Au reste, cette connoissance de l'esprit, sans doute utile aux particuliers, peut l'être encore au public: elle peut éclairer les gens en place sur la science des choix, & leur faire, en chaque genre, distinguer l'homme supérieur. Ils le reconnoîtront, premièrement, à l'espèce d'objets dont cet homme s'est occupé; & secondement, à la passion qu'il a pour la gloire; passion, dont la force, comme je l'ai déjà dit, est toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'esprit, & presque toujours au mérite de ceux qui composent notre société.

Qui n'aime ni n'estime ceux qui, par des actions

ou des ouvrages, ont obtenu l'eſtime générale, eſt, à coup sûr, un homme ſans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un ſot & d'un homme d'eſprit rompt entre eux toute ſociété. En fait de mérite, c'eſt le ſigne d'anathême, que de ſe plaire trop dans la ſociété des gens médiocres.

Après avoir conſidéré l'eſprit ſous tant de rapports divers, je devrois, peut-être, eſſayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un traité complet ſur cette matière devroit être la concluſion de mon ouvrage. Si je me refuſe à ce travail, c'eſt qu'en ſuppoſant même que je puſſe réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs, il eſt évident que, dans nos mœurs actuelles, il ſeroit preſque impoſſible de faire uſage de ces moyens. Je me contenterai donc de jeter un coup d'œil rapide ſur ce qu'on appelle l'éducation.

CHAPITRE XVII.

De l'Education.

L'ART de former des hommes eſt, en tout pays, ſi étroitement lié à la forme du gouvernement, qu'il n'eſt peut-être pas poſſible de faire aucun changement conſidérable dans l'éducation publique, ſans en faire dans la conſtitution même des états.

L'art de l'éducation n'eſt autre choſe que la connoiſſance des moyens propres à former des corps plus

robuſtes & plus forts, des eſprits plus éclairés & des ames plus vertueuſes. Quant au premier objet de l'éducation, c'eſt ſur les Grecs qu'il faut prendre exemple, puiſqu'ils honoroient les exercices du corps, & que ces exercices faiſoient même une partie de leur médecine. Quant aux moyens de rendre & les eſprits plus éclairés, & les ames plus fortes & plus vertueuſes, je crois qu'ayant fait ſentir & l'importance du choix des objets qu'on place dans ſa mémoire, & la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des paſſions fortes, & les diriger au bien général, j'ai ſuffiſamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudroit ſuivre pour perfectionner l'éducation publique.

L'on eſt, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails, toujours ennuyeux, lorſqu'ils ſont inutiles. Je me contenterai de remarquer que l'on ne ſe prête pas même, en ce genre, à la réforme des abus les plus groſſiers & les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que, pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de ſon temps la meilleure diſtribution poſſible? Qui doute que les ſuccès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage? Et quel homme, convaincu de cette vérité, n'apperçoit pas du premier coup-d'œil, les refontes qu'à cet égard l'on pourroit faire dans l'éducation publique?

L'on doit, par exemple, conſacrer quelque temps à l'étude raiſonnée de la langue nationale. Quoi de plus abſurde que de perdre huit ou dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement

après la sortie des classes ; parce qu'elle n'est, dans le cours de la vie, de presque aucun usage ? En vain, dira-t-on, que, si l'on retient si long-temps les jeunes gens dans les collèges, c'est moins pour qu'ils y apprennent le latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail & de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourroit-on pas leur proposer une étude moins ingrate, moins rebutante ? ne craint-on pas d'éteindre ou d'émousser en eux cette curiosité naturelle, qui, dans la première jeunesse, nous échauffe du desir d'apprendre ? combien ce desir ne se fortifieroit il pas, si, dans l'âge où l'on n'est point encore distrait par de grandes passions, l'on substituoit, à l'insipide étude des mots, celle de la physique, de l'histoire, des mathématiques, de la morale, de la poésie, &c. ? L'étude des langues mortes, repliquera-t-on, remplit en partie cet objet. Elle assujettit à la nécessité de traduire & d'expliquer les auteurs ; elle meuble, par conséquent, la tête des jeunes gens de toutes les idées contenues dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Mais, répondrai-je, est-il rien de plus ridicule que de consacrer plusieurs années à placer dans la mémoire quelques faits ou quelques idées, qu'on peut, avec le secours des traductions, y graver en deux ou trois mois ? L'unique avantage qu'on puisse retirer de huit ou dix ans d'étude, c'est donc la connoissance fort incertaine de ces finesses de l'expression latine, qui se perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine ; car enfin, quelque étude qu'un homme fasse de la langue latine, il ne la connoîtra jamais aussi parfaite-

ment qu'il connoît ſa propre langue. Or, ſi, parmi nos ſavans, il en eſt très-peu de ſenſibles à la beauté, à la force, à la fineſſe de l'expreſſion françoiſe, peut-on imaginer qu'ils ſoient plus heureux, lorſqu'il s'agit d'une expreſſion latine? ne peut-on pas ſoupçonner que leur ſcience, à cet égard, n'eſt fondée que ſur notre ignorance, notre crédulité & leur hardieſſe; & que, ſi l'on pouvoit évoquer les mânes d'Horace, de Virgile & de Cicéron, les plus beaux diſcours de nos rhéteurs ne leur paruſſent écrits dans un jargon preſque inintelligible? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce ſoupçon; & je conviendrai, ſi on le veut, qu'au ſortir de ſes claſſes, un jeune homme eſt fort inſtruit des fineſſes de l'expreſſion latine: mais, dans cette ſuppoſition même, je demanderai ſi l'on doit payer cette connoiſſance du prix de huit ou dix ans de travail; & ſi, dans la première jeuneſſe, dans l'âge où la curioſité n'eſt combattue par aucune paſſion, où l'on eſt par conſequent plus capable d'application, ces huit ou dix années conſommées dans l'étude des mots, ne ſeroient pas mieux employées à l'étude des choſes, & ſur-tout des choſes analogues au poſte qu'on doit vraiſemblablement remplir: non que j'adopte les maximes trop auſtères de ceux qui croient qu'un jeune homme doit ſe borner uniquement aux études convenables à ſon état. L'éducation d'un jeune homme doit ſe prêter aux différens partis qu'il peut prendre: le génie veut être libre. Il eſt même des connoiſſances que tout citoyen doit avoir: telle eſt la connoiſſance & des principes de la morale, & des lois de ſon pays. Tout ce

que je demanderois, c'eſt qu'on chargeât principalement la mémoire d'un jeune homme des idées & des objets relatifs au parti qu'il doit, vraiſemblablement, embraſſer. Quoi de plus abſurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance, & les deux autres les premières places de l'armée, de la magiſtrature ou de l'adminiſtration? Peut-on, ſans étonnement, les voir s'occuper des mêmes études juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans; c'eſt-à-dire, juſqu'au moment qu'ils entrent dans le monde, & que, diſtraits par les plaiſirs, ils deviennent ſouvent incapables d'application?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, & compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir, la trouve auſſi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'euſſent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoyoient aux jeux olympiques y diſputer le prix de la lutte ou de la courſe.

Mais, dira-t-on, ſi l'on peut faire un bien meilleur emploi du temps conſacré à l'éducation, que n'eſſaie-t-on de le faire? A quelle cauſe attribuer l'indifférence où l'on reſte à cet égard? pourquoi met-on, dès l'enfance, le crayon dans les mains du deſſinateur? pourquoi place-t-on, à cet âge, les doigts du muſicien ſur le manche de ſon violon? pourquoi l'un & l'autre de ces artiſtes reçoivent-ils une éducation ſi convenable à l'art qu'ils doivent profeſſer? & néglige-t-on ſi fort l'éducation des princes, des grands, &

généralement de tous ceux que leur naiſſance appelle aux grandes places? Ignore-t-on ce que les vertus, & ſur-tout les lumières des grands, ont d'influence ſur le bonheur ou le malheur des nations? pourquoi donc abandonner au haſard une partie ſi eſſentielle à l'adminiſtration? Ce n'eſt pas, répondrai-je, qu'on ne trouve dans les collèges une infinité de gens éclairés, qui connoiſſent également & les vices de l'éducation, & les remèdes qu'on y peut apporter : mais, que peuvent-ils faire ſans l'aide du gouvernement? Or, les gouvernemens doivent peu s'occuper du ſoin de l'éducation publique. Il ne faut pas, à cet égard, comparer les grands empires aux petites républiques. Dans les grands empires, on ſent rarement le beſoin preſſant d'un grand-homme : les grands états ſe ſoutiennent par leur propre maſſe. Il n'en eſt pas ainſi d'une république telle, par exemple, que celle de Lacédémone. Elle avoit, avec une poignée de citoyens, à ſoutenir le poids énorme des armées de l'Aſie. Sparte ne devoit ſa conſervation qu'aux grands-hommes, qui naiſſoient ſucceſſivement pour la défendre. Auſſi, toujours occupée du ſoin d'en former de nouveaux, c'étoit ſur l'éducation publique que devoit ſe porter la principale attention du gouvernement. Dans les grands états, on eſt plus rarement expoſé à de pareils dangers, & l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le beſoin plus ou moins urgent d'une choſe eſt, en chaque genre, l'exacte meſure des efforts d'eſprit qu'on fait pour ſe la procurer. Mais, dira-t-on, il n'eſt point d'état, parmi les plus puiſſans, qui n'éprouve quelquefois le beſoin des grands-hommes. Oui,

ſans doute ; mais ce beſoin n'étant point habituel, on n'a pas ſoin de le prévenir. La prévoyance n'eſt point la vertu des grands états. Les gens en place y ſont chargés de trop d'affaires, pour veiller à l'éducation publique ; & l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que d'obſtacles l'intérêt perſonnel ne met-il pas, dans les grands empires, à la production des gens de génie? On y peut, ſans doute, former des hommes inſtruits; rien n'empêche de profiter du premier âge, pour charger la mémoire des jeunes gens des idées & des objets relatifs aux places qu'ils peuvent occuper : mais jamais on n'y formera des hommes de génie, parce que ces idées & ces objets ſont ſtériles, ſi l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire ſoit, comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaiſirs, & que les honneurs ſoient le prix du mérite. Or, l'intérêt des puiſſans ne leur permet pas d'en faire une auſſi juſte diſtribution : ils ne veulent pas accoutumer le citoyen à conſidérer les grâces comme une dette, dont ils s'acquittent envers le talent. En conſéquence, ils en accordent rarement au mérite : ils ſentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnoiſſance de leurs obligés, que ces obligés ſeront moins dignes de leurs bienfaits. L'injuſtice doit donc ſouvent préſider à la diſtribution des grâces, & l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles ſont, dans les grands empires, les principales cauſes & de la diſette des grands-hommes, & de l'indifférence avec laquelle on les regarde, & du peu de ſoin enfin qu'on y prend de l'éducation pu-

blique. Quelque grands cependant que ſoient les obſtacles qui, dans ces pays, s'oppoſent à la réforme de l'éducation publique; dans les états monarchiques, tels que la plupart des états de l'Europe, ces obſtacles ne ſont pas inſurmontables: mais ils le deviennent dans les gouvernemens abſolument deſpotiques, tels que les gouvernemens orientaux. Quel moyen, en ces pays, de perfectionner l'éducation? Il n'eſt point d'éducation ſans objet; & l'unique qu'on puiſſe ſe propoſer, c'eſt, comme je l'ai déjà dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, & enfin plus propres à contribuer au bonheur de la ſociété dans laquelle ils vivent. Or, dans les gouvernemens arbitraires, l'oppoſition que les deſpotes croient appercevoir entre leur intérêt & l'intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un ſyſtême ſi conforme à l'utilité publique. Dans ces pays, il n'eſt donc point d'objet d'éducation, ni, par conſéquent, d'éducation. En vain, la réduiroit-on aux ſeuls moyens de plaire au ſouverain: quelle éducation que celle dont le plan ſeroit tracé d'après la connoiſſance toujours imparfaite des mœurs d'un prince, qui peut ou mourir, ou changer de caractère avant la fin d'une éducation? Ce n'eſt, en ces pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des ſouverains, qu'on pourroit utilement travailler à la réforme de l'éducation publique. Mais un traité ſur cette matière devroit, ſans doute, être précédé d'un ouvrage encore plus difficile à faire, dans lequel on examineroit s'il eſt poſſible de lever les puiſſans obſtacles que des intérêts perſonnels mettront toujours à la bonne éducation des rois. C'eſt un pro-

blême moral, qui, dans les gouvernemens arbitraires, tels que ceux de l'orient, eſt, je crois, un problême inſoluble. Trop jaloux de régner ſous le nom de leur maître, c'eſt dans une ignorance honteuſe & preſque invincible que les viſirs retiendront toujours les ſultans : ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourroit les éclairer. Or, l'éducation des princes ainſi abandonnée au haſard, quel ſoin peut-on prendre de l'éducation des particuliers ? Un père deſire l'élévation de ſes fils : il ſait que ni les connoiſſances, ni les talens, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune ; que les princes ne croient jamais avoir beſoin d'hommes éclairés & ſavans ; il ne demandera donc à ſes fils ni connoiſſances, ni talens ; il ſentira même confuſément que, dans de pareils gouvernemens, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de ſa morale ſe réduiront donc à quelques maximes vagues, & qui, peu liées entre elles, ne peuvent donner à ſes fils des idées nettes de la vertu : il craindroit, en ce genre, les préceptes trop ſévères & trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuiroit à leur fortune ; & que, ſi deux choſes, comme le dit Pythagore, rendent un homme ſemblable aux dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité : celui qui ſe modèleroit ſur les dieux, ſeroit, à coup sûr, maltraité par les hommes.

Voilà la ſource de la contradiction qui ſe trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays ſoumis au deſpotiſme, l'on eſt forcé, par l'uſage, de donner à ſes enfans, & la conduite qu'on leur preſcrit. Un père leur dit, en général & en maxime :

Soyez vertueux. Mais il leur dit, en détail, & ſans le ſavoir : *N'ajoutez nulle foi à ces maximes ; ſoyez un coquin timide & prudent ; & n'ayez d'honnêteté*, comme le dit Molière, *que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu*. Or, dans un pareil gouvernement, comment perfectionneroit-on cette partie même de l'éducation, qui conſiſte à rendre les hommes plus fortement vertueux ? Il n'eſt point de père qui, ſans tomber en contradiction avec lui-même, pût répondre aux argumens preſſans qu'un fils vertueux pourroit lui faire à ce ſujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je ſuppoſe que, ſous le titre de Bacha, un père deſtine ſon fils au gouvernement d'une province ; que, prêt à prendre poſſeſſion de cette place, ſon fils lui diſe : Mon père, les principes de vertu acquis dans mon enfance, ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes : c'eſt de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : ſourd aux menaces du puiſſant oppreſſeur, j'écouterai toujours la plainte du foible opprimé ; & la juſtice préſidera à tous mes jugemens. O mon fils ! que l'enthouſiaſme de la vertu ſied bien à la jeuneſſe ! mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut, ſans doute, être juſte : cependant, à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être expoſé ! à combien de petites injuſtices ne faudra-t-il pas vous prêter ! Si vous êtes quelquefois forcé de refuſer les grands, que de grâces, mon fils, doivent accompagner vos refus ! Quelque élevé que vous ſoyiez, un mot du ſultan

vous fait rentrer dans le néant, & vous confond dans la foule des plus vils eſclaves : la haine d'un eunuque ou d'un ichoglan peut vous perdre ; ſongez à les ménager... Moi ! je ménagerois l'injuſtice ? Non, mon père. La ſublime porte exige ſouvent des peuples un tribut trop onereux ; je ne me prêterai point à ſes vues. Je ſais qu'un homme ne doit à l'état que proportionnément à l'intérêt qu'il doit prendre à ſa conſervation ; que l'infortune ne doit rien ; & que l'aiſance même, qui ſupporte les impôts, doit ce qu'exige la ſage économie, & non la prodigalité : j'éclairerai ſur ce point le divan... Abandonnez ce projet, mon fils : vos repréſentations ſeroient vaines ; il faudroit toujours obéir.... Obéir ! non ; mais plutôt remettre au ſultan la place dont il m'honore... O, mon fils ! un fol enthouſiaſme de vertu vous égare : vous vous perdriez, & les peuples ne ſeroient point ſoulagés ; le divan nommeroit à votre place un homme qui, moins humain, l'exerceroit avec plus de dureté... Oui, ſans doute, l'injuſtice ſe commettroit ; mais je n'en ſerois pas l'inſtrument. L'homme vertueux, chargé d'une adminiſtration, ou fait le bien, ou ſe retire ; l'homme plus vertueux encore, & plus ſenſible aux misères de ſes concitoyens, s'arrache du ſein des villes : c'eſt dans les déſerts, les forêts, & juſques chez les Sauvages, qu'il fuit l'aſpect odieux de la tyrannie, & le ſpectacle trop affligeant du malheur de ſes égaux. Telle eſt la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-vous, d'imitateurs ; je l'ignore : l'ambition en ſecret vous en aſſure, & ma vertu m'en fait douter. Mais

je

je veux qu'en effet mon exemple ne ſoit pas ſuivi : le muſulman zélé, qui le premier annonça la loi du divin prophète, & brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au ſupplice, s'il étoit ſuivi d'autres martyrs ? La vérité parloit à ſon cœur ; il lui devoit un témoignage authentique ; il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion ? & les dogmes ſont-ils plus ſacrés que les vertus ? Mais ſouffrez que je vous interroge à votre tour : Si je m'aſſociois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je pas me dire à moi-même : Soit que je vive avec ces brigands, ou que je m'en ſépare, les caravanes n'en ſeront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe, j'adoucirai ſes mœurs ; je m'oppoſerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce ſur le voyageur. Je ferai mon bien, ſans ajouter au malheur public. Ce raiſonnement eſt le vôtre : & ſi ma nation ni vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, ſous le nom de Bacha, ce que vous me défendez ſous celui d'Arabe ? O mon père ! mes yeux s'ouvrent enfin ; je le vois ; la vertu n'habite point les états deſpotiques, & l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la juſtice. Ma vertu trahit vos eſpérances ; ma vertu vous devient odieuſe ; & votre eſpoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'eſt encore à vous que je m'en rapporte ; ſondez l'abyme de votre ame, & répondez-moi. Si j'immolois la juſtice à mes goûts, à mes plaiſirs, aux caprices d'une odalique, avec quelle force me rappelleriez-vous alors

ces maximes auſtères de vertu appriſes dans mon enfance ? pourquoi votre zèle ardent s'attiédit-il, lorſqu'il s'agit de ſacrifier cette même vertu aux ordres d'un ſultan ou d'un viſir ? J'oſerai vous l'apprendre : c'eſt que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéiſſance, doit rejaillir ſur vous : alors vous méconnoiſſez le crime ; &, ſi vous le reconnoiſſiez, j'en atteſte votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

On ſent que, preſſé par de tels raiſonnemens, il ſeroit très-difficile qu'un père n'apperçût pas enfin une contradiction manifeſte entre les principes d'une ſaine morale, & la conduite qu'il preſcrit à ſon fils. Il ſeroit forcé de convenir qu'en deſirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une manière implicite & confuſe, deſiré que, tout entier aux ſoins de ſa grandeur, ce fils y ſacrifiât juſqu'à la juſtice. Or, dans ces gouvernemens aſiatiques, où, des fanges de la ſervitude, l'on tire l'eſclave qui doit commander à d'autres eſclaves, ce deſir doit être commun à tous les pères. Quel homme s'eſſayeroit donc, en ces empires, à tracer le plan d'une éducation vertueuſe que perſonne ne donneroit à ſes enfans ? Quelle manie que de prétendre former des ames magnanimes dans des pays où les hommes ne ſont pas vicieux, parce qu'en général ils ſont méchans, mais parce que la récompenſe y devient le prix du crime, & la punition celui de la vertu ? Qu'eſpérer enfin, en ce genre, d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir, ſi la forme du gouvernement s'y prêtoit ; où d'ailleurs, perſonne n'étant animé de la paſſion forte du bien public, il ne peut, par con-

séquent, y avoir d'homme vraiment vertueux? Il faut, dans les gouvernemens despotiques, renoncer à l'espoir de former des hommes célèbres par leurs vertus ou par leurs talens. Il n'en est pas ainsi des états monarchiques. Dans ces états, comme je l'ai déjà dit, l'on peut, sans doute, tenter cette entreprise avec quelque espoir de succès : mais il faut, en même temps, convenir que l'exécution en seroit d'autant plus difficile, que la constitution monarchique se rapprocheroit davantage de la forme du despotisme, ou que les mœurs seroient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet ; & je me contenterai de rappeler au citoyen zélé, qui voudroit former des hommes plus vertueux & plus éclairés, que tout le problême d'une excellente éducation se réduit, premièrement, à fixer, pour chacun des états différens où la fortune nous place, l'espèce d'objets & d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens ; &, secondement, à déterminer les moyens les plus sûrs pour allumer en eux la passion de la gloire & de l'estime.

Ces deux problêmes résolus, il est certain que les grands hommes, qui maintenant sont l'ouvrage d'un concours aveugle de circonstances, deviendroient l'ouvrage du législateur ; & qu'en laissant moins à faire au hasard, une excellente éducation pourroit, dans les grands empires, infiniment multiplier & les talens, & les vertus.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS III.

SI L'ESPRIT DOIT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME UN DON DE LA NATURE, OU COMME UN EFFET DE L'ÉDUCATION.

POUR réſoudre ce problême, on recherche, dans ce Diſcours, ſi la nature a doué les hommes d'une égale *aptitude* à *l'eſprit*, ou ſi elle a plus favoriſé les uns que les autres; & l'on examine ſi *tous les hommes*, communément bien organiſés, n'auroient pas en eux la *puiſſance phyſique* de s'élever aux plus *hautes idées*, lorſqu'ils ont des motifs ſuffiſans pour ſurmonter la peine de l'*application*.

CHAPITRE PREMIER. . . . . page 5

On fait voir, dans ce chapitre, que ſi la nature a donné aux divers hommes d'inégales diſpoſitions à l'eſprit, c'eſt en douant les uns, préférablement aux autres, d'un peu plus de fineſſe de ſens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention. La queſtion réduite à ce point ſimple, on examine, dans les chapitres ſuivans, quelle influence a ſur l'eſprit des hommes la différence, qu'à cet égard, la nature a pu mettre entre eux.

CHAP. II. *De la fineſſe des Sens.* 12
CHAP. III. *De l'étendue de la Mémoire.* 16
CHAP. IV. *De l'inégale capacité d'attention.* . . . 28

On prouve, dans ce chapitre, que la nature a doué tous les hommes, communément bien organiſés, du degré d'at-

tention néceſſaire pour s'élever aux plus hautes idées : on obſerve enſuite que l'attention eſt une fatigue & une peine à laquelle on ſe ſouſtrait toujours, ſi l'on n'eſt animé d'une paſſion propre à changer cette peine en plaiſir ; qu'ainſi la queſtion ſe réduit à ſavoir ſi tous les hommes ſont, par leur nature, ſuſceptibles de paſſions aſſez fortes pour les douer du degré d'attention auquel eſt attachée la ſupériorité de l'eſprit. C'eſt pour parvenir à cette connoiſſance, qu'on examine, dans le chapitre ſuivant, quelles ſont les forces qui nous meuvent.

CHAP. V. *Des forces qui agiſſent ſur notre ame.* page 49

Ces forces ſe réduiſent à deux : l'une, qui nous eſt communiquée par des paſſions fortes ; & l'autre, par la haine de l'ennui. Ce ſont des effets de cette dernière force qu'on examine dans ce chapitre.

CHAP. VI. *De la puiſſance des Paſſions.* 57

On prouve que ce ſont les paſſions qui nous portent aux actions héroïques, & nous élèvent aux plus grandes idées.

CHAP. VII. *De la ſupériorité d'eſprit des gens paſſionnés ſur les gens ſenſés.* 66

CHAP. VIII. *On devient ſtupide, dès qu'on ceſſe d'être paſſionné.* 77

Après avoir prouvé que ce ſont les paſſions qui nous arrachent à la pareſſe ou à l'inertie, & qui nous douent de cette continuité d'attention néceſſaire pour s'élever aux plus hautes idées ; il faut enſuite examiner ſi tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſions & du degré de paſſion propre à nous douer de cette eſpèce d'attention. Pour le découvrir, il faut remonter juſqu'à leur origine.

CHAP. IX. *De l'origine des Paſſions.* 85

L'objet de ce chapitre eſt de faire voir que toutes nos

paſſions prennent leur ſource dans l'amour du plaiſir, ou dans la crainte de la douleur, & par conſéquent dans la ſenſibilité phyſique. On choiſit, pour exemples en ce genre, les paſſions qui paroiſſent les plus indépendantes de cette ſenſibilité; c'eſt-à dire, l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié.

CHAP. X. *De l'Avarice.* . . . . . page 90

On prouve que cette paſſion eſt fondée ſur l'amour du plaiſir & la crainte de la douleur; & l'on fait voir comment, en allumant en nous la ſoif des plaiſirs, l'avarice peut toujours nous en priver.

CHAP. XI. *De l'Ambition.* 94

Application des mêmes principes, qui prouvent que les mêmes motifs qui nous font deſirer les richeſſes, nous font rechercher les grandeurs.

CHAP. XII. *Si dans la pourſuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de ſe ſouſtraire à la douleur, ou de jouir du plaiſir phyſique; pourquoi le plaiſir échappe-t-il ſi ſouvent à l'ambitieux?* . 102

On répond à cette objection, & l'on prouve qu'à cet égard il en eſt de l'ambition comme de l'avarice.

CHAP. XIII. *De l'Orgueil.* 110

L'objet de ce chapitre eſt de montrer qu'on ne deſire d'être eſtimable que pour être eſtimé; & qu'on ne deſire d'être eſtimé que pour jouir des avantages que l'eſtime procure; avantages qui ſe réduiſent toujours à des plaiſirs phyſiques.

CHAP. XIV. *De l'Amitié.* 117

Autre application des mêmes principes.

CHAP. XV. *Que la crainte des peines ou le deſir des plaiſirs phyſiques, peuvent allumer en nous toutes ſortes de paſſions.* 131

Après avoir prouvé, dans les chapitres précédens, que toutes nos passions tirent leur origine de la sensibilité physique ; pour confirmer cette vérité, on prouve, dans ce chapitre, que, par le secours des plaisirs physiques, les législateurs peuvent allumer dans les cœurs toutes sortes de passions. Mais, en convenant que tous les hommes sont susceptibles de passions, comme on pourroit supposer qu'ils ne sont pas du moins susceptibles du degré de passion nécessaire pour les élever aux plus hautes idées, & qu'on pourroit apporter en exemple de cette opinion, l'insensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu ; on prouve que l'indifférence de certaines nations, à cet égard, ne tient qu'à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernemens.

CHAP. XVI. *A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.*. page 139

Pour résoudre cette question, on examine dans chaque homme, le mélange de ses vices & de ses vertus, le jeu de ses passions, l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux ;* & l'on découvre que ce n'est point à la nature, mais à la législation particulière de quelques empires, qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu. C'est pour jeter plus de jour sur cette matière, que l'on considère, en particulier, & les gouvernemens despotiques, & les états libres, & enfin les différens effets que doit produire la forme différente de ces gouvernemens. L'on commence par le despotisme ; & , pour en mieux connoître la nature, on examine quel motif allume dans l'homme, le desir effréné du pouvoir arbitraire.

CHAP. XVII. *Du desir que tous les hommes ont d'être despotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le despotisme expose les rois*. 152

CHAP. XVIII. *Principaux effets du Deſpotiſme.* page 160

On prouve, dans ce chapitre, que les viſirs n'ont aucun intérêt de s'inſtruire, ni de ſupporter la cenſure; que ces viſirs, tirés du corps des citoyens, n'ont, en entrant en place, aucuns principes de juſtice & d'adminiſtration, & qu'ils ne peuvent ſe former des idées nettes de la vertu.

CHAP. XIX. *Le mépris & l'aviliſſement où ſont les peuples, entretiennent l'ignorance des viſirs; ſecond effet du deſpotiſme.* 167

CHAP. XX. *Du mépris de la vertu, & de la fauſſe eſtime qu'on affecte pour elle; troiſième effet du deſpotiſme.* 172

On prouve que, dans les empires deſpotiques, on n'a réellement que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom.

CHAP. XXI. *Du renverſement des Empires ſoumis au pouvoir arbitraire; quatrième effet du deſpotiſme.* 179

Après avoir montré, dans l'abrutiſſement & la baſſeſſe de la plupart des peuples ſoumis au pouvoir arbitraire, la cauſe du renverſement des empires deſpotiques, l'on conclut, de ce qu'on a dit ſur cette matière, que c'eſt uniquement de la forme particulière des gouvernemens que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu: &, pour ne laiſſer rien à deſirer ſur ce ſujet, l'on examine, dans les chapitres ſuivans, la cauſe des effets contraires.

CHAP. XXII. *De l'amour de certains peuples pour la gloire & la vertu.* 184

On fait voir, dans ce chapitre, que cet amour pour la gloire & pour la vertu, dépend, dans chaque empire,

de l'adreſſe avec laquelle le légiſlateur y unit l'intérêt particulier à l'intérêt général ; union plus facile à faire dans certains pays que dans d'autres.

CHAP. XXIII. *Que les Nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, & plus fécondes en grands-hommes, que les Nations opulentes.* . . page 190

On prouve, dans ce chapitre, que la production des grands-hommes eſt, dans tout pays, l'effet néceſſaire des récompenſes qu'on y aſſigne aux grands talens & aux grandes vertus ; & que les talens & les vertus ne ſont, nulle part, auſſi récompenſés que dans les républiques pauvres & guerrières.

CHAP. XXIV. *Preuve de cette vérité.* 195

Ce chapitre ne contient que la preuve de la propoſition énoncée dans le chapitre précédent. On en tire cette concluſion : c'eſt qu'on peut appliquer à toute eſpèce de paſſions ce qu'on dit, dans ce même chapitre, de l'amour ou de l'indifférence de certains peuples pour la gloire & pour la vertu : d'où l'on conclut que ce n'eſt point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de paſſions, dont certains peuples paroiſſent ſuſceptibles. On confirme cette vérité en prouvant, dans les chapitres ſuivans, que la force des paſſions des hommes eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CHAP. XXV. *Du rapport exact entre la force des paſſions & la grandeur des récompenſes qu'on leur propoſe pour objet.* 200

Après avoir fait voir l'exactitude de ce rapport, on examine à quel degré de vivacité on peut porter l'enthouſiaſme des paſſions.

CHAP. XXVI. *De quel degré de paſſion les hommes ſont ſuſceptibles.* 210

On prouve, dans ce chapitre, que les passions peuvent s'exalter en nous jusqu'à l'incroyable ; & que tous les hommes par conséquent sont susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, & les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit : qu'ainsi la grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes, dépend & de la différente éducation qu'ils reçoivent, & de l'enchaînement inconnu des diverses circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. Dans les chapitres suivans, on examine si les faits se rapportent aux principes.

CHAP. XXVII. *Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis.* . . . . . page 217

Le premier objet de ce chapitre est de montrer que les nombreuses circonstances, dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, se trouvent si rarement réunies, qu'en supposant, dans tous les hommes, d'égales dispositions à l'esprit, les génies du premier ordre seroient encore aussi rares qu'ils le sont. On prouve de plus, dans ce même chapitre, que c'est uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits ; qu'en vain on voudroit l'attribuer à la différente température des climats ; & qu'en vain l'on essayeroit d'expliquer, par le physique, une infinité de phénomènes politiques qui s'expliquent très-naturellement par les causes morales. Telles sont les conquêtes des peuples du nord, l'esclavage des orientaux, le génie allégorique de ces mêmes peuples ; & enfin la supériorité de certaines nations dans certains genres de sciences ou d'arts.

CHAP. XXVIII. *Des conquêtes des Peuples du nord.* 223

Il s'agit, dans ce chapitre, de faire voir que c'est uni-

quement aux cauſes morales qu'on doit attribuer les conquêtes des ſeptentrionaux.

CHAP. XXIX. *De l'eſclavage, & du génie allégorique des orientaux.* . . . . . page 234

Application des mêmes principes.

CHAP. XXX. *De la ſupériorité que certains Peuples ont eue dans divers genres de ſciences.* . . . 245

Les peuples qui ſe ſont le plus illuſtrés par les arts & les ſciences, ſont les peuples chez leſquels ces mêmes arts & ces mêmes ſciences ont été le plus honorés : ce n'eſt donc point dans la différente température des climats, mais dans les cauſes morales, qu'on doit chercher la cauſe de l'inégalité des eſprits.

La concluſion générale de ce Diſcours, c'eſt que tous les hommes, communément bien organiſés, ont en eux la *puiſſance phyſique* de s'élever aux *plus hautes idées ;* & que la *différence d'eſprit* qu'on remarque entre eux, dépend des *diverſes circonſtances* dans leſquelles ils ſe trouvent placés, & de l'*éducation différente* qu'ils reçoivent. Cette concluſion fait ſentir toute l'importance de l'*éducation.*

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

Pour donner une connoiſſance exacte de l'*eſprit* & de *ſa nature*, on ſe propoſe, dans ce Diſcours, d'attacher des idées nettes aux divers *noms* donnés à l'*eſprit.*

CHAPITRE PREMIER. *Du Génie.* . . . . page 260

CHAP. II. *De l'Imagination & du Sentiment.* . 272

CHAP. III. *De l'Eſprit.* 291

CHAP. IV. *De l'Eſprit fin, de l'Eſprit fort.* . . 296

CHAP. V. *De l'Eſprit de lumière, de l'Eſprit étendu, de l'Eſprit pénétrant, & du Goût.* 314

CHAP. VI. *Du bel Eſprit.* 324

CHAP. VII. *De l'Eſprit du ſiècle.* 332

CHAP. VIII. *De l'Eſprit juſte.* 344

On prouve, dans ce chapitre, que dans les queſtions compliquées, il ne ſuffit pas, pour bien voir, d'avoir l'eſprit juſte, qu'il faudroit encore l'avoir étendu; qu'en général les hommes ſont ſujets à s'enorgueillir de la juſteſſe de leur eſprit, à donner à cette juſteſſe la préférence ſur le génie; qu'en conſéquence, ils ſe diſent ſupérieurs aux gens à talens; croient, dans cet aveu, ſimplement ſe rendre juſtice, & ne s'apperçoivent point qu'ils ſont entraînés à cette erreur par une mépriſe de ſentiment commune à preſque tous les hommes; mépriſe dont il eſt, ſans doute, utile de faire appercevoir les cauſes.

CHAP. IX. *Mépriſe de ſentiment* 355

Ce chapitre n'eſt proprement que l'expoſition des deux chapitres ſuivans. On y montre ſeulement combien il eſt difficile de ſe connoître ſoi-même.

CHAP X. *Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent.* 356

Développement du chapitre précédent.

CHAP. XI. *Des Conſeils.* 370

Il s'agit d'examiner, dans ce chapitre, pourquoi l'on eſt ſi prodigue de conſeils, ſi aveugle ſur les motifs qui nous déterminent à les donner; & dans quelles erreurs

enfin l'ignorance où nous ſommes de nous-mêmes à cet égard peut quelquefois précipiter les autres. On indique, à la fin de ce chapitre, quelques-uns des moyens propres à nous faciliter la connoiſſance de nous-mêmes.

CHAP. XII. *Du bon Sens.* . . . . . page 381

CHAP. XIII. *Eſprit de conduite.* 386

CHAP. XIV. *Des qualités excluſives de l'eſprit & de l'ame.* 398

Après avoir eſſayé, dans les chapitres précédens, d'attacher des idées nettes à la plupart des noms donnés à l'eſprit; il eſt utile de connoître quels ſont & les talens de l'eſprit, qui, de leur nature, doivent réciproquement s'exclure, & les talens que des habitudes contraires rendent, pour ainſi dire, inalliables. C'eſt l'objet qu'on ſe propoſe d'examiner dans ce chapitre & dans le chapitre ſuivant, où l'on s'applique plus particulièrement à faire ſentir toute l'injuſtice dont le public uſe, à cet égard, envers les hommes de génie.

CHAP. XV. *De l'injuſtice du Public à cet égard.* 423

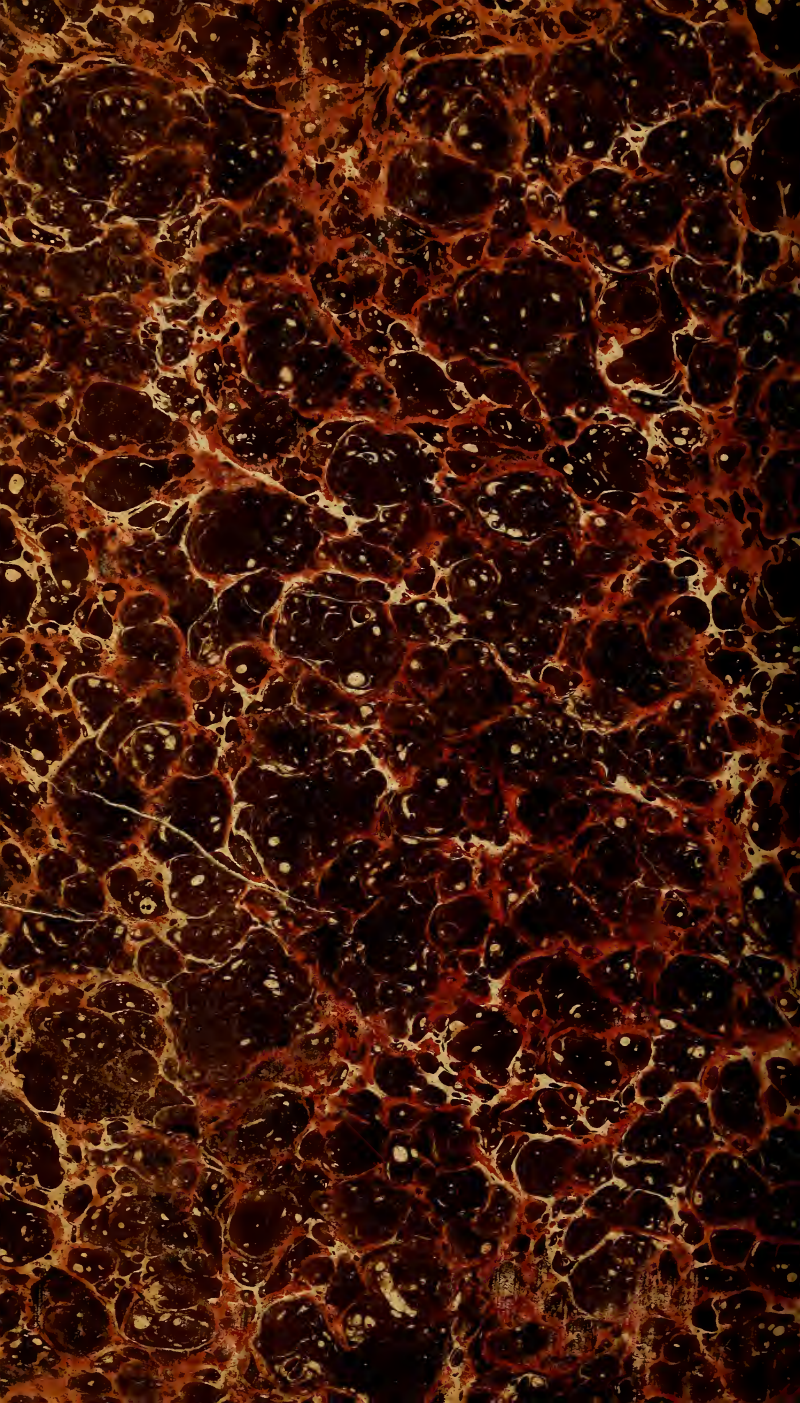
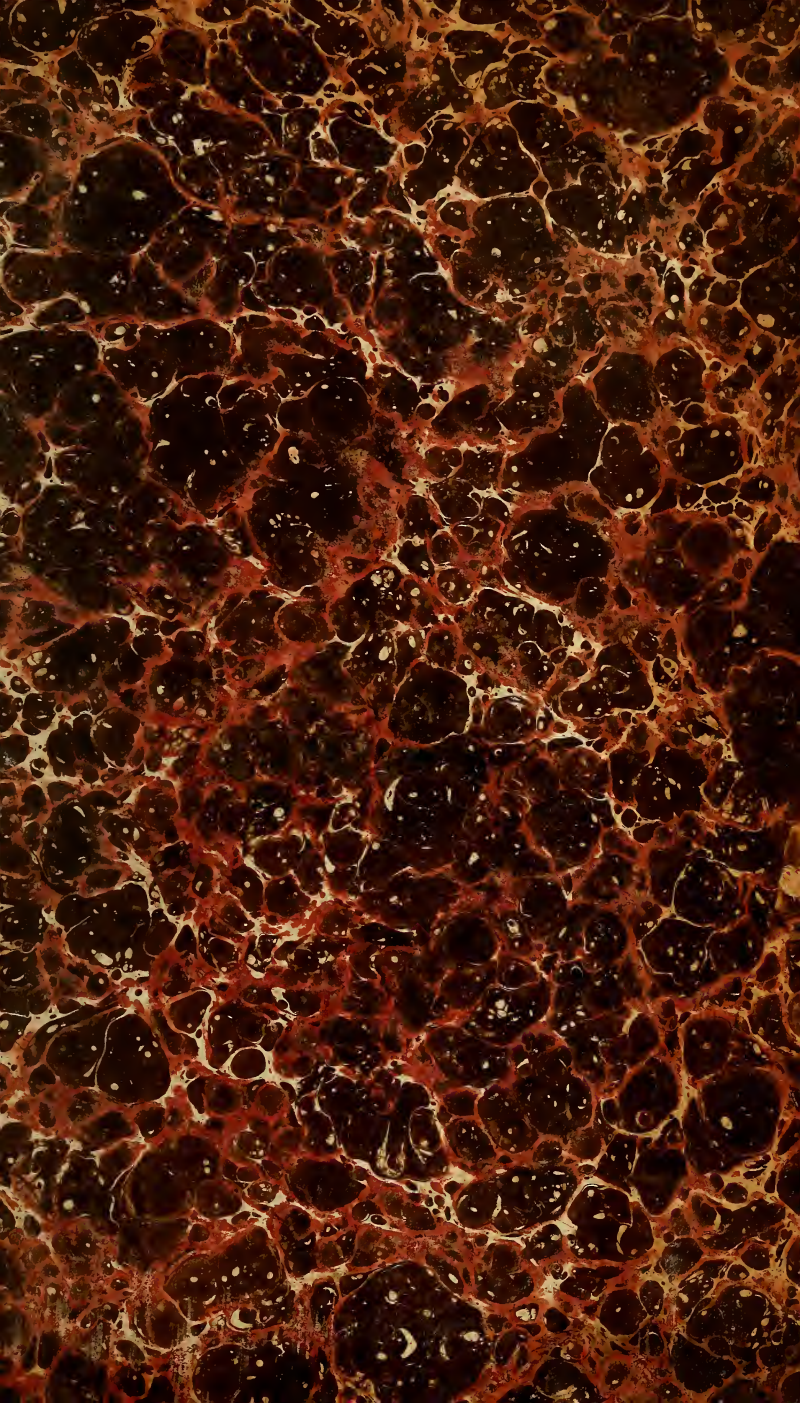
On ne s'arrête, dans ce chapitre, à conſidérer les qualités qui doivent s'exclure réciproquement, que pour éclairer les hommes ſur les moyens de tirer le meilleur parti poſſible de leur eſprit.

CHAP. XVI. *Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on eſt le plus propre.* 428

Cette méthode indiquée, il ſemble que le plan d'une excellente éducation devroit être la concluſion néceſſaire de cet ouvrage : mais ce plan d'éducation, peut-être facile à tracer, ſeroit, comme on le verra dans le chapitre ſuivant, d'une exécution très-difficile.

CHAP. XVII. *De l'Education.* 438

On prouve, dans ce chapitre, qu'il ſeroit ſans doute

très-utile de perfectionner l'éducation publique, mais qu'il n'eſt rien de plus difficile; que nos mœurs actuelles s'oppoſent, en ce genre, à toute eſpèce de réforme; que, dans les empires vaſtes & puiſſans, on n'a pas toujours un beſoin urgent de grands-hommes; qu'en conſéquence, le gouvernement ne peut arrêter long-temps ſes regards ſur cette partie de l'adminiſtration. On obſerve cependant, à cet égard, que dans les états monarchiques, tels que le nôtre, il ne ſeroit pas impoſſible de donner le plan d'une excellente éducation; mais que cette entrepriſe ſeroit abſolument vaine dans des empires ſoumis au deſpotiſme, tels que ceux de l'orient.

Fin de la Table ſommaire.